Galleys
I/B
20437/B

22101402442

DICTIONNAIRE

RAISONNÉ-UNIVERSEL

DE

MATIERE MÉDICALE,

TOME IV.

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ-UNIVERSEL
DE
MATIERE MÉDICALE,

CONCERNANT

Les Végétaux, les Animaux & les Minéraux qui ſont d'uſage en Médecine; leurs deſcriptions, leurs analyſes, leurs vertus, leurs propriétés, &c. recueillis de Manuſcrits originaux, & des meilleurs Auteurs anciens & modernes, tant étrangers que de notre pays;

Avec une Table raiſonnée de tous les noms que chaque pays a donnés aux mêmes végétaux, animaux & minéraux.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez P. FRANÇ. DIDOT le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Auguſtins.

M. DCC LXXIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY


Gaïac Guaïcum.
1 . . . 2



DICTIONNAIRE RAISONNÉ, UNIVERSEL DE MATIERE MÉDICALE.

GAI

GAÏAC; Bois de gaïac; Bois saint. *Guaïcum*, off. *Lignum sanctum*; *Lignum indicum*; *Lignum vitæ*; *Palus sanctus*, quorumdam.

Ce bois est compacte, solide, pesant, résineux, d'un verd noirâtre intérieurement; mais extérieurement de couleur de buis, d'une saveur aromatique, amere, & qui produit un peu d'acrimonie sur le gosier; lorsqu'on le brûle ou qu'il est échauffé, il répand une odeur pénétrante, mais qui n'est pas désagréable. L'écorce, qui le recouvre, est ligneuse, compacte, mince, brillante, un peu résineuse, & paroissant formée de plusieurs petites lames.

L'arbre, qui le produit, se nomme aussi *gaïac*; le P. Plumier, dans son histoire manuscripte des plantes d'Amérique, en décrit deux especes.

La *premiere* s'appelle *Gaïac à fleurs bleues* dont le fruit est arrondi. *Guaïacum flore cœruleo, fructu subrotundo*, Plum. Novor. gen. 39. *Guaïacum tetraphyllum fructu singulari*, Ejusdem hist. mss. *Pruno* vel *Evonymo affinis arbor, folio alato, buxeo, subrotundo; flore pentapetalo, cœruleo, racemoso; fructu aceris cordato, cujus cortex luteus, corrugatus, semen unicum, majusculum, nigricans, nullo officulo tectum operit*, Sloane, Catal. plant. jamaïc.

» Cette espece de gaïac, dit ce botaniste célébre, devient quelquefois un très grand arbre, quelquefois aussi il n'est que médiocre; différence qui vient de la fertilité du terroir où il croît. Son tronc est le plus souvent cylindrique; mais ceux qui se trouvent dans l'isle de Saint-Domingue du côté du port de paix, ne sont pas tout-à-fait cylindriques; car, si on les coupe transversalement, leur section représente la figure d'une poire. Lorsqu'on regarde ces arbres de loin, ils ressemblent très bien à nos chênes. Les jeunes sont couverts d'une écorce un peu ridée; ceux qui sont vieux ont l'écorce lisse, un peu épaisse, & qui se sépare en des lames minces; elle est variée, ou de couleur pâle, parsemée de taches verdâtres, & un peu grise. Le tronc de cet arbre a peu d'aubier qui est pâle; le cœur est de couleur verte d'olives, foncée, & brune; son bois est très solide, huileux, pesant, d'une odeur qui n'est pas désagréable, d'un goût amer, & un peu âcre. Ses branches ont beaucoup de nœuds, & le plus souvent elles

» ſont partagées en deux petits rameaux auſſi
» noueux, leſquels portent à chaque nœuds deux
» petites côtes oppoſées, longues d'environ un
» pouce, & chargées de deux paires de feuilles;
» ſçavoir, deux feuilles à l'extrémité & deux
» autres vers le milieu: chaque feuille eſt arron-
» die, longue d'environ un demi-pouce, large
» preſque d'un pouce, liſſe, ferme, compacte
» comme du parchemin, d'un verd pâle; elles
» ont en deſſous cinq petites nervures un peu ſail-
» lantes; elles n'ont point de queue, ſi ce n'eſt la
» côte commune ſur laquelle elles ſont rangées, &
» un peu rouges à l'endroit de leur attache; elles
» ſont un peu âcres & un peu ameres au goût.

» Les fleurs naiſſent à l'extrémité des rameaux;
» elles ſont en grand nombre, & entierement
» ſemblables & égales à celles du citronnier: car
» elles ſont compoſées de cinq feuilles de couleur
» bleue, diſpoſées en roſe ſur un calyce qui a auſſi
» cinq feuilles verdâtres, du fond duquel s'éleve
» un piſtil qui a la figure d'un petit cœur terminé
» en pointe, porté ſur un pédicule un peu long.
» Ce piſtil eſt accompagné d'environ vingt étami-
» nes bleues qui ont chacune un petit ſommet
» jaune: il devient dans la ſuite un fruit de la
» grandeur de l'ongle, charnu, qui a la figure
» d'un cœur, & un peu creuſé en maniere de
» cuillier, d'une couleur de vermillon ou de cire
» rouge; lequel renferme une ſeule graine dure,
» de la forme d'une olive qui contient une amande
» plus petite que celle de l'olive, & enveloppée
» d'une pulpe fort tendre.

» On trouve cet arbre dans preſque toutes les
» iſles Antilles, & ſur-tout dans celles de Saint-
» Domingue & de Sainte-Croix.

La *seconde* espece est nommée *Gaïac à fleurs bleues dentelées*, dont le fruit est quadrangulaire. *Guaïacum flore cœruleo, fimbriato, fructu tetragono*, PLUM. nov. pl. americ. gen. 39. *Guaïacum polyphyllum fructu singulari tetragono*, ejusdem hist. mss. 87. *Hoaxacan*, seu *Lignum sanctum*, HERNAND. Nov. plant. hist.

» Cette espece est moins haute que la précé- » dente; son bois est aussi solide & aussi pesant, » mais de couleur de buis; son écorce, qui est un » peu plus épaisse, est noirâtre en dehors, parse- » mée de plusieurs taches grises, & sillonnées de » rides réticulaires & transversales, elle est pâle en » dedans, & d'un goût légerement amer.

» Ses branches sont disposées de la même ma- » niere que dans la premiere espece : elles sont » de même noueuses, & portent quatre ou cinq » paires de feuilles plus minces, plus petites, » & plus pointues, sur-tout les jeunes; soutenues » sur des côtes très minces, longues d'environ » deux pouces, & vertes.

» Les fleurs sont entiérement semblables, & » égales à celles de la premiere espece; mais » elles sont bleues & un peu dentelées. Les fruits » sont quadrangulaires, comme ceux de notre fu- » sain ordinaire, de couleur de cire; partagés in- » térieurement en quatre loges, dans chacune » desquelles est contenue une seule graine osseu- » se, rouge, qui a presque la figure d'une petite » olive «.

Cette seconde espece fleurit au mois d'Avril, & porte des fruits mûrs au mois de Juin. Elle est très commune dans l'isle de Saint-Domingue.

Le bois de gaïac, étant extrémement dur, sert beaucoup dans les arts : en médecine, on emploie



Sassafras.

b. 1.

b. 2.

le bois, l'écorce & la résine de l'arbre qui est de deux especes; l'une qui découle de l'arbre; l'autre qu'on prépare par art. Le gaïac, qui doit servir en médecine, doit être choisi dur, pesant, & d'une couleur citrine à l'intérieur.

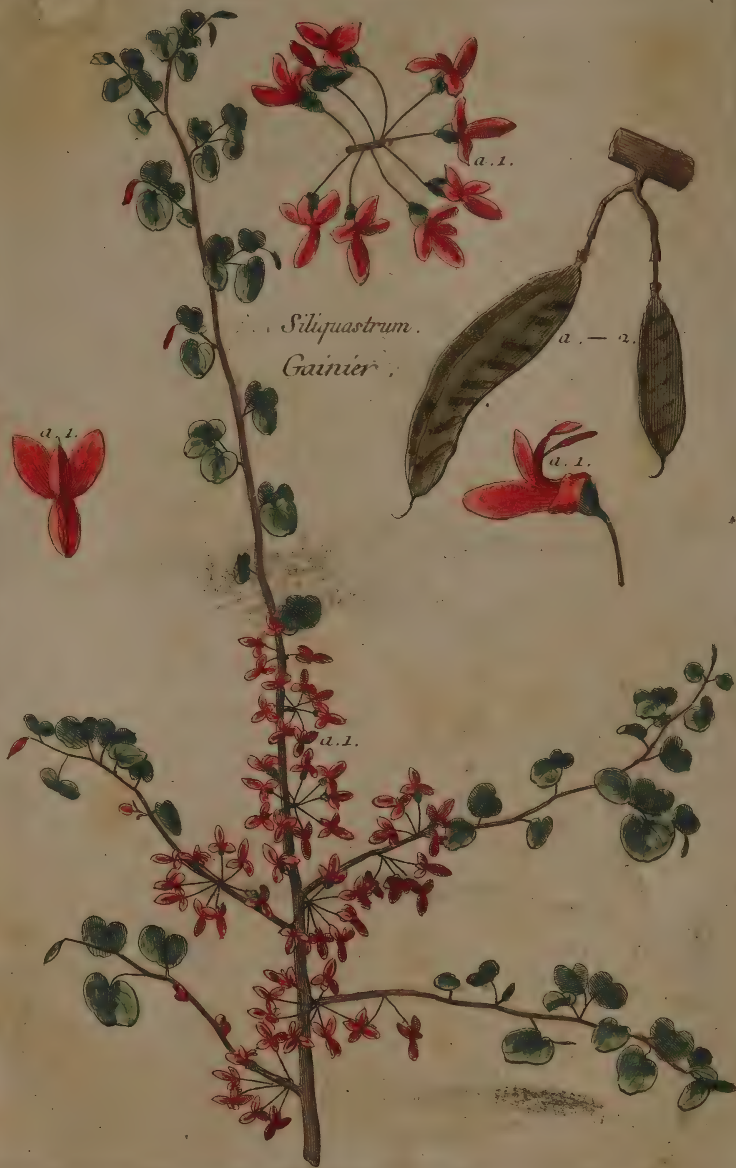
Il est diaphorétique, fondant, atténuant, stimulant & cordial. Il y a long-temps qu'il est connu en Europe; on l'a mis en usage, dès qu'on a connu la vérole, dans laquelle maladie, ce remede étoit donné à forte dose; mais, depuis qu'on a connu le mercure, ce remede est déchu, & l'on s'en trouve effectivement mieux; on ne voit pas tant de véroles manquées, qu'on en voyoit dans le temps où on ne les traitoit qu'avec le gaïac. Cependant encore aujourd'hui en Amérique, il réussit parfaitement bien dans la cure de la vérole de ce pays qu'on appelle le *pion*, où le mercure blanchit. Il faut qu'il y ait de la différence entre la vérole d'Europe & celle d'Amérique; personne ne le peut nier : ne voyons-nous pas en effet les mêmes maladies se présenter sous des faces absolument différentes, dans différentes contrées; il n'est donc pas étonnant que le gaïac réussisse si bien dans le traitement de la vérole en Amérique. On remarque ici que le mercure ne fait jamais tant de bien, que quand il pousse par la peau : or, en Amérique, les pores sont extrémement ouverts; le gaïac, sans échauffer, pousse par la transpiration & la sueur : mais ici nos fibres sont plus racornies, les pores plus serrés, il faudroit le donner par conséquent à forte dose, & il échaufferoit extraordinairement, avant que d'avoir suffisamment poussé par la peau; voilà sans doute pourquoi il n'opere pas dans nos climats des effets aussi sensibles dans le traitement de la vérole, qu'il le fait en Amérique, & ce qui a obligé les praticiens à l'abandonner,

pour lui ſubſtituer le mercure : cependant l'uſage du gaïac n'eſt pas à rejetter. Il peut ſe trouver en Europe des véroles qui prennent le caractere du pion, comme il arrive ſur la fin de celles qui ſont invétérées ; & alors ce bois eſt le ſeul ſpécifique. On le donne en ptiſane, ordinairement marié avec les autres ſudorifiques : on le prend rapé ou coupé par morceaux ; on en met deux onces ſur deux pintes d'eau, on fait infuſer pendant vingt-quatre heures, afin que l'eau pénetre le bois, & que l'ébullition en faſſe mieux l'extraction ; puis on fait bouillir juſqu'à la réduction de la moitié : telle eſt la ptiſane de gaïac qu'on édulcore avec quelque peu de régliſſe, pour corriger ſon goût. Elle convient dans tous les cas où les ſudorifiques ſont néceſſaires, dans les maladies cutanées ; c'eſt un ſpécifique ſur la fin des gonorrhées & chaude-piſſes, dans les flueurs blanches, dans des poulains ; quand on traite par extinction ; dans l'hydropiſie, la goute & les rhumatiſmes. Il eſt une autre ptiſane de gaïac qu'on appelle *royale :* elle differe de la premiere, en ce que l'on y a joint quelques purgatifs ; ſon uſage eſt aſſez bon : deux ou trois verres, dans une matinée, purgent aſſez doucement ; mais j'aimerois autant qu'on eût recours à la ptiſane ſimple, & qu'on purgeât, quand il ſeroit néceſſaire. L'écorce de gaïac n'eſt pas d'un ſi commun uſage que le bois : pour s'en ſervir, il faut la choiſir peſante & récente ; on l'emploie de la même façon que le bois, & dans les mêmes cas. La réſine n'eſt guere employée à l'intérieur, & elle ne mérite pas de l'être ; elle ne mene à rien. Pour l'extérieur, c'eſt un grand remede en fumigation : on tire du gaïac une huile extrémement vantée par quelques-uns ; mais la décoction du bois, ayant la même vertu, lui eſt préférable.

Voici ce qui en eſt dit dans la *Matiere médicale* de M. Vogel. L'uſage de la décoction de ce bois, qui eſt âcre & un peu amer, commença en Europe, vers l'an 1517, & d'abord en Eſpagne, comme un remede aſſuré, immanquable contre la vérole; cette méthode réuſſit, en effet, en même-temps ſur trois mille hommes attaqués de la vérole, & dans un état ſi déſeſpéré, qu'on doutoit de leur rendre la ſanté, ſuivant le témoignage de Nicol. Poll, *de curâ morbi gall. per lign. guaïac. Baſil.* 1536. *in*-4°. : Ulric de Hutten, entr'autres, malade depuis neuf ans d'une vérole très mauvaiſe, & ayant été traité onze fois inutilement avec le mercure, fut entiérement guéri par l'uſage ſeul de la décoction de gaïac, comme il le rapporte lui-même dans ſon traité qui a pour titre : *de guaïaci medicinâ & morbo gall. c.* 26. *Moguntiæ* 1519. *in*-4°. Quant à la maniere de préparer & de donner cette décoction, elle eſt clairement énoncée *cap.* 11; & d'après lui, dans l'ouvrage de M. Astruc, *de morb. vener.* p. m. 110. Mais on ne tarda pas à s'appercevoir que cette décoction n'étoit pas ſans danger pour bien des gens, & qu'elle ne convenoit pas dans tous les cas, mais ſeulement pour cette eſpece de vérole qui eſt unie à une cachexie ſcrophuleuſe ou ſcorbutique; enſuite dans les maladies locales & commençantes, comme la gonorrhée, le poulain, les ulceres vénériens, les porreaux; & enfin, dit M. Astruc, p. m. 143, pour diſſiper les douleurs provenantes de cauſe vérolique que le mercure n'auroit pas fait évanouir. Elle eſt d'ailleurs efficace pour corriger les autres impuretés du ſang, & pour les expulſer par la voie des ſueurs, ainſi que pour le rhumatiſme, la goute, la gale, le pſora, les achores, les glandes enflammées des enfants; elle a été em-

ployée dans ce dernier cas avec ſuccès, unie à la réglisse par KUCHLER, *Diſſert. de gland. colli pueror. tumeſc.* Outre cela MONAVIUS, *conſult.* la met au nombre des remedes convenables contre le tremblement. ALPH. FERREUS & JACHINUS, (HOFFMANN, *med. ſyſt.* jv. *part.* iij, *pag.* 21), diſent avoir éprouvé ſes bons effets contre l'épilepſie; SCHREIBERUS, *p.* 68, extérieurement contre le cancer, HEISTER, *comp. pract.* contre l'anaſarque. Mais en faiſant uſage de cette décoction, il eſt néceſſaire d'obſerver un régime chaud; autrement les humeurs reſtent en ſtagnation ſous la peau, comme je l'ai moi-même obſervé, dit M. VOGEL, occaſionnent l'œdême, & des accidents très graves; c'eſt ſans doute à cela qu'il faut rapporter ce qui a été vu par HENR. de HEERS, que des mélancoliques ſont tombés dans l'éléphantiaſis; que d'autres ont été attaqués de jauniſſe, & d'autres maux conſidérables; & un autre enfin de goute ſereine. HOFFMANN, *Obſerv. chem.* *p.* 72, a appris à tirer, de ce bois par le moyen de l'eau, une réſine particuliere qui a les propriétés des errhines.

Il coule, de l'arbre qui donne ce bois, une réſine que l'on appelle improprement dans les boutiques, *gomme de gaïac;* il ne faut pas la confondre avec la réſine qui ſe tire du bois par le moyen d'un eſprit ardent. Cette réſine naturelle eſt brune en dehors, blanche en dedans, tantôt rouſsâtre, tantôt verdâtre, friable, d'un goût un peu âcre, d'une odeur agréable, quand on la brûle, & qui approche de celle du bois de gaïac. C'eſt un remede convenable dans les affections catarrhales & dans les impuretés des humeurs; on la preſcrit commodément ſous la forme de pilules, à la doſe de quatre, de ſix, ou de huit grains.


Siliquastrum.
Gainier.
a.1.
a.1.
a.1.
a.1.
a. — 2.

On tire du gaïac une *huile noire*, épaiſſe & fort fétide, laquelle eſt fort utile contre la carie des os, le mal de dents, & pour déterger les vieux ulceres. Lorſqu'elle eſt rectifiée, elle peut s'employer intérieurement dans l'épilepſie, dans la paralyſie, & pour faire ſortir l'arriere-faix après l'accouchement; ſa doſe eſt depuis deux gouttes juſqu'à ſix.

L'*eſprit* de gaïac rectifié favoriſe la tranſpiration, & excite la ſécrétion des urines. On le donne depuis demi-gros, juſqu'à un gros & demi.

On obtient auſſi, du bois de gaïac, un *ſel* qui eſt apéritif & ſudorifique; ainſi que tous les autres ſels alkalis, il peut ſervir à tirer les teintures des végétaux. Sa doſe eſt depuis dix grains juſqu'à demi-gros dans une liqueur appropriée.

GAÏAC des Allemands : nom donné au bois de chêne par les Allemands; & au bois de frêne par quelques-uns, ſuivant ETTMULER. *Voyez* CHÊNE & FRÊNE.

GAINIER; Arbre de Judas *ou* de Judée; Arbre d'amour. *Siliquaſtrum*, off. CAST. DUR. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Siliqua ſylveſtris rotundifolia*, C. B. Pin. *Judaïca arbor*, J. B. *Arbor Judæ*, DODON. Pempt. *Arbor Judæ quæ Græcis vulgò* Coucouchias, BELLON. *Fabago*, ſive *Ceratia agreſtis*, GESNER, Hort. *Cercis Theophraſti*, ALDROV. *Ceratia ſylveſtris*; *Siliqua fatua*; *Arbor vaginalis*; *Arbor lentis*; *Arbor amoris*, nonnullor.

De la racine, qui eſt vivace, groſſe, ligneuſe, s'éleve, avec le temps, un tronc de groſſeur & de grandeur médiocre; il en part des rameaux couverts d'une écorce purpurine-noirâtre. Ses fleurs, qui paroiſſent avant les feuilles, naiſſent au printemps; elles ſont légumineuſes, ramaſſées pluſieurs enſemble, portées ſur de courts pédicules noirs,

purpurines, agréables à la vue; composées chacune de cinq pétales, dont les trois supérieurs sont plus petits que les deux inférieurs; elles sont d'une saveur douce, un peu aigrelette. Ses feuilles sont alternes, rondes comme celles du cabaret, mais beaucoup plus grandes, moins charnues, nerveuses, vertes en dessus, blanchâtres en dessous. A ces fleurs succedent des gousses longues de six pouces environ, fort applaties, taillées en gaîne de couteau, purpurines; elles contiennent plusieurs semences ovalaires, rougeâtres, dures, plus grosses que des lentilles.

Cet arbre, qui se cultive dans les jardins à cause de sa beauté, croît dans les pays chauds sur les montagnes, dans les vallées, & proche des ruisseaux. Il donne sa fleur aux mois d'Avril & de Mai. Les Turcs, dit Jonston, *Dendrograph.* en font tant de cas à cause de sa fleur, qu'il se trouve dans tous les cimetieres de Constantinople.

On attribue à ses gousses une vertu astringente; & ses semences passent pour ophthalmiques : mais les unes & les autres sont peu d'usage en médecine.

GAJATI. *Voyez* Agaty.

GALACTOPHORES. *Galactophora medicamenta.* Γαλακτοφόρα φαρμάκα. Ce terme, qui se dit proprement des vaisseaux qui portent le chyle & le lait dans leurs réservoirs propres, s'emploie aussi pour signifier les remedes qui augmentent le lait des nourrices. *Voyez* Introd. *p.* 119 *& suiv.*

GALANGA. Deux racines sont connues sous ce nom dans les boutiques.

I°. Galanga (le petit). *Quelques-uns le nomment aussi* Galanga de la Chine, *ou* Souchet babylonique. *Galanga minor* & *Galanga sinensis*, off. *Chaulengian*, & *Chaseradarva*, Avicen. Γαλάγγας &



Le petit Galanga.


Galanga major.
Galanga grand
Gentiana.
Gentiane.
a.1.
b.1.
b.2.
a.1.

& Γαλάγκας, Paul. Ægin. & Aetii. *Kæmpferiana foliis ovatis sessilibus*, Linn.

C'est une racine tubéreuse, noueuse, de la grosseur du petit doigt, d'un brun-rougeâtre extérieurement, distinguée de part & d'autre par des genoux circulaires plus pâles; intérieurement de couleur rousse, ou d'un roux blanchâtre, d'une odeur pénétrante, d'une saveur âcre aromatique & un peu astringente.

Cette racine, qui ne paroît pas avoir été connue des anciens Grecs, croît en Chine & dans quelques autres endroits de l'Inde orientale, où, suivant le témoignage d'Hermann, la plante s'appelle *lagundi* : ses feuilles sont graminées comme celles du gingembre. Ses fleurs sont blanches & comme en casque. Son fruit est à trois loges remplies de petites semences arrondies.

II°. Galanga (le grand) *Galanga major; Galanga javanensis*, off.

Cette racine ressemble beaucoup à la précédente; mais elle est plus grosse que le pouce, d'une odeur & d'une saveur plus désagréable, & par conséquent moins utile en médecine. Raison pour laquelle on en fait rarement usage, & se trouve par-là peu communément dans les boutiques.

Cette plante, dont la racine est vivace, se nomme *Banchabe*; & *Bangula*, suivant d'autres.

Sa racine est grosse, noueuse, rampante, garnie de tubercules, rougeâtre en dehors, blanchâtre en dedans. Ses tiges, qui s'élevent jusqu'à sept à huit pieds, sont simples; ses feuilles lisses & vertes. Les fleurs viennent en grappes au haut des tiges; elles sont à quatre pétales blanchâtres; il leur succede une baie rougeâtre contenant trois graines taillées en cœur.

Elle vient dans le Malabar, dans les isles de Java, de la Sonde &c.

Le *galanga* est un aromatique amer, qui mérite autant d'être parmi les antiscorbutiques que la canelle blanche; il faut le choisir en morceaux gros comme le doigt, pesants, point vermoulus, & faire attention à sa saveur. C'est un bon aromatique, apéritif, stimulant, stomachique, nervin, désobstruant. Nous avons déja dit qu'il est aujourd'hui peu employé. En substance sa dose est depuis quinze à trente-cinq grains; en infusion dans du vin blanc, depuis un gros jusqu'à trois : on peut aussi le prescrire en décoction dans de l'eau à la même dose. En poudre, on le donne seul dans quelques conserves ou syrops; ou bien on le mêle avec les stomachiques & les apéritifs : il convient lorsque le fluide nerveux est languissant, les solides relâchés; dans les maladies comateuses, la cachexie, la paralysie, l'hydropisie, le tremblement des membres, dans les indigestions, obstructions, vapeurs; comme emménagogue; son mélange, avec les apéritifs, preserve l'estomac; cette méthode est fort bonne. On donne son infusion par verrées, & on en bassine les parties œdématiées. On l'employoit autrefois extérieurement encore dans les cucuphes & dans les sachets.

Ainsi que les aromatiques, dit M. Vogel, le galanga a une odeur forte & agréable, & une saveur âcre. Il est stomachique, céphalique & utérin : il facilite la digestion; excite l'appetit, remédie à la foiblesse de la tête provenant de cause froide, chasse les vents, appaise le hoquet, le vomissement & la diarrhée. On le donne en substance ou en poudre, à la dose de demi-gros. On le prescrit aussi jusqu'à quatre gros à ceux qui sont à demi-ivres.


a, 1.
Galbanum,
Oreoselinum Galbaniferum.
a, 4.

GALBANUM. *Galbanum*, off. χαλβάνη, Diosc. *Chene*, Arabum.

C'eſt un concret gommeux-réſineux, un peu tranſparent, tenace & ductile, comme de la poix; tantôt blanchâtre ou d'un roux jaunâtre, tantôt brun ou ferrugineux, tirant ſur le noir, d'une ſaveur réſineuſe, un peu amere & un peu âcre, d'une odeur gracieuſe-balſamique. La meilleure eſpece de galbanum eſt d'une couleur blanchâtre ou d'un roux jaunâtre, réuni en larmes ou en grumeaux purs & un peu tranſparents; on ne doit faire aucun cas de celui qui eſt ſale, rempli de différentes ordures, & d'une couleur brune-obſcure ou noirâtre.

Cette gomme-réſine découle d'elle-même, ou par inciſion d'une plante férulacée, ou ombellifere déſignée par les botaniſtes ſous les noms ſuivants: *Oreoſelinum africanum galbaniferum fruteſcens, aniſi folio*, Tournef. Inſt. rei herb. *Ferula africana galbanifera, liguſtici foliis & facie*, Parad. batav. *Aniſum africanum fruteſcens, folio & caule colore cœruleo tinctis*, Pluck. *Oreoſelinum aniſoïdes arboreſcens liguſtici foliis & facie, flore luteo, Capitis Bonæ ſpei*, Breyn. Prodr. *Bubon foliis rhombeis ſerratis glabris, umbellis paucis*, Linn.

De ſa racine, qui eſt ligneuſe, groſſe, pâle, branchue ou fibreuſe, s'élevent, de quatre à cinq pieds, pluſieurs tiges ligneuſes, de la groſſeur du pouce, rondes, genouillées, remplies d'une moëlle blanchâtre un peu dure. Ses feuilles, qui ſortent d'entre les nœuds des tiges, reſſemblent à celles de l'anis, mais elles ſont plus finement découpées, plus amples, plus fermes, d'un verd de mer, d'une ſaveur & d'une odeur âcres. Du ſommet des tiges, ſortent de petites fleurs en paraſol, compoſées de cinq pétales, en roſe, de couleur jaune.

A ces fleurs succedent des semences presque rondes, applaties, cannelées, d'un brun tirant sur le roux, d'une saveur âcre aromatique.

Cette plante croît dans l'Inde, en Syrie, en Arabie, en Afrique, au Cap de Bonne-Espérance.

Toute cette plante est remplie d'un suc visqueux, clair, laiteux, qui se condense en larmes. Il découle de lui-même du nœud des tiges qui ont trois ou quatre ans; mais on en obtient davantage, en incisant la tige, qui découle goutte à goutte, s'épaissit, & se durcit au bout de quelques heures.

Il faut choisir le galbanum d'une couleur brillante, forte & désagréable, d'un goût amer; &, quand il n'a point ces qualités, il ne vaut rien: il faut prendre garde qu'on y ait mêlé du miel. Il est très bon pour rétablir l'estomac, c'est la meilleure de toutes les gommes; elle a beaucoup de vertus: elle est fondante, tonique, stimulante, amere, stomachique. A l'intérieur, on ordonne le galbanum; en dissolution dans le vin ou le vinaigre, l'acide du vinaigre le rend soluble dans l'eau: il ne faut pas l'ordonner dans l'eau ou l'esprit de vin seul, parcequ'il ne s'y dissoudroit pas; la dose, en substance, est d'un scrupule à un demi-gros; en poudre, la dose est à-peu-près la même. On le mêle avec les martiaux; il convient dans la cachexie, la cacochymie, l'hydropisie, & pour lever les obstructions. C'est un remede très sûr pour rétablir l'estomac; trois grains de galbanum & trois grains de mars dans l'eau d'armoise, rétablissent l'estomac dérangé, font un bien infini dans les maladies chroniques, & procurent les regles: il est ami des nerfs; il faut le prescrire dans une boisson convenable, pour le délayer. A l'extérieur, il est ré-

ſolutif, fondant. Ou on l'emploie ſeul, ou on le mêle dans les emplâtres de cette nature; on en fait recevoir la vapeur pour procurer l'écoulement des regles, & contre la paſſion hyſtérique.

Outre ces vertus, il en poſſede encore d'autres, comme d'être bon contre les flueurs blanches, l'accouchement difficile, la colique convulſive, l'épilepſie; on l'emploie auſſi, à cauſe de ſa qualité modérement atténuante & fortifiante, dans la toux, l'aſthme, le coryza & autres affections catarrhales, en forme de pilules, depuis quelques grains juſqu'à un ſcrupule. Il entre dans les baumes & les emplâtres vulnéraires, ſuppuratifs, nervins, antiſpaſmodiques & anodyns, que l'on applique ſur les tumeurs dures, les parties enflammées, paralyſées, bleſſées, ulcérées, roides; ſur le ventre dans la colique, l'obſtruction du foie, de la rate, du méſentere, &c. Il produit encore de bons effets, ſi on l'applique en forme d'emplâtre pour détruire les cors des pieds.

Le meilleur galbanum, dit M. Bernhard, *Chimiſche Verſuche und Erfarungen*, *p*. 240, 241, &c. eſt celui qui eſt grenu, aride, & qui contient quelques ſemences. Il échauffe, diſcute puiſſamment, arrête les progrès du ſphacele, excite la ſuppuration, appaiſe promptement les douleurs qui naiſſent de l'inflammation, Diosc. & Bern. *l. c. p.* 243 & *ſuiv.* il déterge & guérit les ulceres chancreux, *p*. 273. 276; on l'applique ſur les parties ſous la forme d'eſſence, ſur des linges & des compreſſes. Cette même eſſence, priſe intérieurement par intervalles, à la doſe d'une demi-cuillerée avec de l'eau, eſt excellente, ſuivant Dioscoride, dans la toux invétérée, contre la difficulté de reſpirer; & dans l'inflammation de poitrine, ſuivant M. Bernhard, *l. c.* 256 : dans lequel cas, elle eſt

d'uſage extérieurement. Elle convient encore, diſent les mêmes auteurs, dans la mélancholie, l'affection hyſtérique, & la petite-vérole intérieurement & extérieurement, à la doſe de trente gouttes.

GALÉGA. *Galèga vulgaris, floribus cœruleis*, C. B. Pin. *Ruta capraria, Fenum-græcum ſylveſtre*, TABERN. Icon. *Gaprago*, CÆSALP.

Ses racines ſont ligneuſes, blanches, fibrées, menues. Ses tiges, qui s'élevent de trois pieds & plus, ſont rameuſes, cannelées, creuſes. Ses feuilles reſſemblent à celles de la veſce ; elles en different, en ce qu'elles ſont plus longues, aîlées & terminées par une feuille impaire, armées d'une petite épine molle à leur extrémité, d'une ſaveur de légume. De l'aiſſelle des feuilles, ſortent des pédicules qui ſupportent des fleurs, formant un épi très allongé, pendantes, légumineuſes, blanches, ou d'un blanc qui tire ſur le violet. A ces fleurs ſuccédent des gouſſes menues, droites, longues, où ſont renfermées pluſieurs ſemences oblongues, qui approchent de la figure d'un rein.

Cette plante croît d'elle-même en Italie, en Eſpagne, en Suiſſe, & ſe cultive dans les jardins en France & en Allemagne.

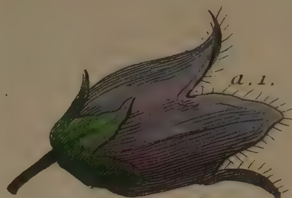
Elle eſt miſe au nombre des alexipharmaques & des ſudorifiques ; on la vante pour les éruptions pétéchiales, contre la peſte, les morſures des animaux venimeux, la rougeole, l'épilepſie des enfants & les vers lombricaux.

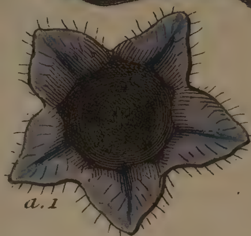
On en preſcrit le ſuc juſqu'à une ou deux cuillerées ; ou bien on la mange cuite ou crue ; on la fait entrer dans les bouillons & les apozêmes alexipharmaques, à la doſe d'une poignée. On dit que l'eau diſtillée de cette plante poſſede les mêmes vertus : ſa doſe eſt depuis une once juſqu'à quatre.

Le

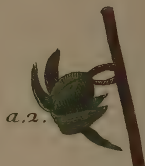

a. 4.
a. 2.
a. 1.
Galega.
a.
1.

Gantelée.
Uvularia.











Le galéga, dit M. Vogel, est d'une odeur & d'une saveur peu sensibles; on l'a autrefois vanté comme étant doué, d'une très grande vertu alexitere; & employé dans les maladies malignes, & contre les morsures des animaux venimeux, mais on n'a point d'expériences qui le prouvent.

GALEOPSIS. Trois plantes usitées en médecine sont connues sous ce nom; sçavoir, 1°. *la grande ortie puante*; 2°. *la petite ortie puante*; 3°. *l'ortie morte à fleurs jaunes.* Voyez *l'article* Ortie.

GALIOT. *Voyez* Benoite.

GALLE (noix de) *Voyez* Noix de galle.

GANTELÉE; *ou* Gants de Notre-Dame; Campanule à feuille d'ortie; Ortie bleue. *Trachelium*, off. *Trachelium majus flore purpureo*, Park. Parad. *Campanula vulgatior, foliis urticæ, vel major & asperior*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Campanula major, & asperior folio urticæ*, J. B. *Uvularia major*, Tragi. *Cervicaria maxima foliis urticæ majoris, caule sæpè tricubitali, floribus magnis cœruleis, quandoque etiam albis*, Thal. *Campanula foliis radicalibus cordatis, calycibus ciliatis*, Linn.

Sa racine, qui est vivace, est assez grosse, longue, blanche, branchue, d'un goût agréable. Il s'en éleve de deux à trois pieds des tiges anguleuses, creuses, velues, rougeâtres. Ses feuilles, qui sont alternes, ressemblent à celles de l'ortie commune, mais elles sont plus pointues, velues; les inférieures sont portées sur de longs pédicules, & les supérieures sur de courts. De l'aisselle des feuilles sortent des fleurs en cloches, évasées, dont les bords sont découpés en cinq parties, de couleur bleue ou violette, quelquefois blanche; le calyce est également découpé en cinq portions, &

porte dans ſon milieu cinq étamines capillaires fort courtes ſurmontées de ſommets longs & applatis. Il ſe change en un fruit membraneux, arrondi, anguleux, diviſé en pluſieurs loges où ſont renfermées beaucoup de graines menues & rouſsâtres.

Cette plante, qui donne ſes fleurs en été & des ſemences mûres en automne, croît dans les forêts, dans les haies, dans les prés & dans les lieux ſombres & ombrageux; on la cultive auſſi dans les jardins, à cauſe de ſes fleurs qui donnent des variétés, & en produit de doubles, de triples & de quadruples.

Les noms qu'elle porte lui ont été impoſés à cauſe de ſes propriétés & de ſes vertus; *Campanula*, à cauſe de la forme de ſa fleur en cloche; *Trachelium*, d'un mot grec qui ſignifie *rude*, parcequ'en effet elle eſt un peu rude au toucher, & parcequ'elle convient dans les inflammations de la trachée artere; *Uvularia*, à cauſe de ſes bons effets dans les maladies de la luette; *Cervicaria*, parcequ'elle a été vantée contre les maux de gorge.

La gantelée eſt aſtringente, déterſive, vulnéraire. On en fait une décoction dont on ſe ſert en gargariſme dans les cas que nous venons de nommer; mais il faut que ce ſoit dans les commencements du mal; plus-tard les aſtringents deviennent nuiſibles.

I°. GANTS DE NOTRE-DAME. *Voyez* ANCOLIE.

II°. GANTS DE NOTRE-DAME. *Voyez* DIGITALE.

III°. GANTS DE NOTRE DAME. *Voyez* GANTELÉE.

I°. GARANCE ordinaire *ou* cultivée; Garance des teinturiers. *Rubia*, off. *Rubia tinctorum ſativa*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Rubia major ſativa*, ſive *hortenſis*, PARK. *Erythrodanum*, THEOPHR. & DIOSCOR. *Rubia foliis ſenis*, LINN. *Radix rubra*, nonnullorum.







Garance.
Rubia tinctorum.



Sa racine eſt vivace, rampante, longue, ſucculente, branchue, de la groſſeur d'un tuyau de plume à écrire, rouge en dehors & en dedans, ligneuſe, inodore, d'une ſaveur douce avec un peu d'aſtriction & d'amertume. Il s'en éleve des tiges longues, ſarmenteuſes, quadrangulaires, rudes au toucher, genouillées, ou noueuſes; de chaque nœud ſortent cinq ou ſix feuilles oblongues, qui environnent la tige; velues, dentelées. Au ſommet des branches naiſſent ſur un pédicule des fleurs en godet diviſé en quatre, cinq ou ſix portions, de couleur jaune-verdâtre. Le calyce ſe change en un fruit à deux baies unies enſemble, noires & ſucculentes, lorſqu'elles ſont mûres; dans chacune eſt contenue une graine preſque ronde.

Cette plante, qui fleurit en Juillet & Août, croît d'elle-même en pluſieurs lieux de l'Europe, & ſpécialement auprès de Montpellier & aux environs du Danube. On la cultive dans la Siléſie & dans la Hollande; on eſtime ſur-tout celle qui vient de Zélande. Elle ſert particulierement pour la teinture en rouge.

Sa racine, qui eſt ſeule d'uſage en médecine, eſt miſe au nombre des cinq racines apéritives mineures: ainſi on l'emploie pour fondre les humeurs épaiſſes, pour réſoudre les obſtructions rebelles du foie, de la rate & de la matrice, pour réſoudre le ſang caillé; ce qui la fait ordonner intérieurement après les chutes de haut, cuite dans de l'eau, de la biere ou du vin. Elle paſſe encore pour être diurétique, & ſe preſcrit pour expulſer les ſables des reins & de la veſſie, & dans l'hydropiſie commençante. On lui attribue auſſi la vertu emménagogue. Tout le monde connoît les expériences de M. Duhamel qui a réconnu que cette plante avoit la propriété de teindre en rouge les

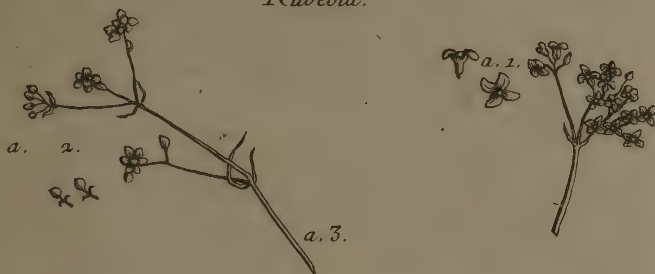
os des animaux qui s'en font nourris pendant quelque temps. On peut consulter le mémoire de ce physicien célebre dans le recueil de ceux de l'Académie des Sciences, année 1739.

La farine de cette racine, connue sous le nom de *krappe*, dit M. Vogel, sert à teindre les laines : elle communique une couleur rouge aux os des quadrupedes & des oiseaux qui en ont mangé durant quelque temps; propriété qu'a remarquée le premier dans ce siecle, M. Belchier, (*Transact. philosoph.*) & que d'autres ont vérifiée depuis par plusieurs expériences. Elle est douée d'une puissante vertu détersive & fortifiante; c'est par-là qu'elle guérit la jaunisse, excite les regles, procure une abondante sortie d'urine épaisse, à laquelle elle communique une couleur rouge. Suivant Dioscoride, elle remédie aux douleurs de la sciatique, & à la paralysie des parties nerveuses; suivant MM. Levret & Schlosser, c'est un remede excellent contre les maladies des os, & sur-tout contre le rhachitis. On lit dans Schulz que sa décoction à laquelle on ajoute, pour la rendre agréable, de la reglisse & un peu de semence d'anis, emporte les rougeurs, les boutons & les taches du visage, si on en prend durant quelque temps, à la dose de quatre onces de jour à autre.

II°. Garance. (petite.) Rubéole, *ou* Herbe à l'esquinancie. *Rubia cynanchica*, off. C. B. Pin. *Rubeola vulgaris, quadrifolia, lævis, floribus purpurascentibus*, Tournef. Inst. rei herb. *Asperula repens* Gesneri, sive *Saxifraga altera* Cæsalpini, Park. *Gallium tetraphyllon, montanum, cruciatum*, Columm. *Asperula foliis quaternis linearibus, floribus trifidis*, Linn. *Rubiæ parvum genus*, nonnullorum.

Sa racine, qui s'enfonce profondément en terre,

Garance petite.
Rubeola.



eſt groſſe, noirâtre, ligneuſe, garnie de beaucoup de fibres déliées. Ses tiges, dont la plûpart rampent à terre, ſont grêles, liſſes, anguleuſes. De leurs nœuds partent, quatre à quatre, des feuilles courtes, étroites. Au ſommet des rameaux & des tiges, naiſſent en ombelle de petites fleurs, diſpoſées en entonnoir diviſé en quatre ſections, rougeâtres, quelquefois blanchâtres, odorantes. A ces fleurs ſuccedent des graines rudes au toucher, oblongues, unies deux enſemble, jaunâtres lorſqu'elles ſont mûres, pleines d'une pulpe blanche.

On trouve cette plante dans les terres incultes, ſtériles, ſablonneuſes; elle donne ſa fleur au printemps, & durant tout l'été.

Elle eſt peu employée en médecine, excepté dans l'eſquinancie; on la prend en ptiſane; on en fait des gargariſmes, & on l'applique même en forme de cataplaſme.

Dans le Nord, dit M. Linnæus, elle ſert, au lieu de la grande garance, pour la teinture des laines en rouge.

GARDEROBE. *Voyez* Aurone femelle.

GARGARISME; *Gargariſma*. Médicament liquide qu'on tient long-temps dans la bouche en l'agitant, pour en laver les parties, & celles du goſier.

Les gargariſmes ſe font de vin pur, de lait, d'oxycrat, d'eſprit de vin adouci avec un peu d'eau; de décoction de ſimples, ou d'eaux diſtillées dans leſquelles on mêle ou l'on fait diſſoudre du miel, des ſyrops, des ſucs & différentes poudres.

On ordonne les gargariſmes pour appaiſer la douleur, & arrêter l'inflammation des amygdales, de la luette, de la langue, du palais & des gencives; pour adoucir l'acrimonie de la ſalive; pour

guérir les excoriations de la bouche & les aphthes; pour déterger les ulceres de la bouche dans le temps de la salivation; & enfin pour fortifier & nétoyer les dents & les gencives.

En prescrivant un gargarisme; il faut faire attention à la quantité de liqueur & aux ingrédients qui doivent y être dissous. Il ne doit pas y avoir plus d'une livre & demie de liqueur, dans laquelle on dissoudra une once & demie de miel, ou au plus deux onces; quant au syrop, la dose est de trois, quatre ou cinq onces; la quantité des poudres, qu'on doit mêler dans le gargarisme, est de deux gros & même de demi-once, lorsqu'elles ne sont pas âcres. Les racines, les herbes, &c. dont on doit préparer la décoction, sera de moitié de la dose prescrite pour les juleps.

Gargarisme rafraîchissant & adoucissant.

Prenez feuilles de grande joubarbe,
de laitue,
de bourrache, ana une poignée.
fleurs de mauve, une demi-poignée.

Faites fondre, dans la colature, quatre onces de verjus clarifié; pour un gargarisme dont on se lavera souvent la bouche.

Dans l'inflammation de la bouche, on obtient de très bons effets du sel de prunelle, qu'on aura fait dissoudre dans la formule précédente, à la dose de trois gros; aussi-bien que du sel ou sucre de Saturne, à la dose d'un gros: mais un gargarisme ainsi composé, à cause du sel acide qui y entre, attaque les dents, & les noircit; c'est pour-

quoi il vaut mieux n'employer que le verjus qui ſatisfait aux mêmes indications, ſans cauſer aux dents aucune noirceur.

Ce gargariſme rafraîchiſſant & adouciſſant convient dans toutes les eſpeces d'inflammations des amygdales, lorſqu'elles proviennent ſur-tout de l'extrême âcreté du ſang, ou de ſa trop grande ardeur, comme dans toute fievre & eſquinancie, qui eſt ſymptome de phthiſie & de péripneumonie; mais, ſi l'inflammation reconnoît pour cauſe, des crudités de l'eſtomac, ou l'air froid, ou quelque ſuc acide, qui aient épaiſſi & coagulé la lymphe qui ſe ſépare dans les amygdales, au lieu du gargariſme ci-deſſus, il faut ſe laver ſouvent la bouche avec de l'eau-de-vie pure, ou adoucie avec quelques cuillerées d'eau de fontaine pour les perſonnes délicates; par ce moyen, on atténuera l'humeur épaiſſie des amygdales, on la rendra plus fluide; le ſang pénétrera plus aiſément le tiſſu de la glande, & l'inflammation ſe diſſipera.

Lorſque l'inflammation ne fait que commencer, on peut ſe gargariſer avec de l'oxycrat tiede; mais ſon uſage continué noircit les dents, ainſi que le ſel de Saturne.

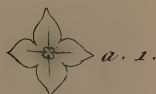
Il ne faut point preſcrire de gargariſme pour les enfants, parcequ'ils ne peuvent aiſément ſe laver la bouche, & qu'ils avalent la liqueur; c'eſt pourquoi, lorſqu'ils ont des aphthes ou des ulceres dans la bouche, au lieu de gargariſme, on prépare une mixture d'eau de plantain, de verjus & de miel roſat, à la doſe de deux onces, dans laquelle on trempe l'extrémité du doigt indicateur enveloppé de linge fin qui, étant imbibé de cette mixture, ſert à toucher les ulceres ou les aphthes; ce que l'on réitere pluſieurs fois par jour.

GARIOT. *Voyez* BENOITE.

GAROU ; Thymélée de Montpellier ; Thymélée à feuilles de lin ; Trentanel ; Lin ſauvage *ou* bâtard ; Sain-bois, par les habitants de l'Aunis, Chamelée noire à feuilles déliées ; Bois d'oreilles. *Thymelæa foliis lini*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Thymelæa monſpeliaca*, J. B. *Thymelæa granis gnidii*, LOBEL. adverſ. *Thymelæa tenuifolia & nigra* Serapioni, CHOMEL, t. j, p. 56. *Lignum ſanum.*

Arbriſſeau, dit M. LÉMERI, dont le tronc eſt aſſez ſouvent gros comme le pouce, diviſé en beaucoup de verges longues d'un pied & demi, quelquefois plus hautes, belles, droites, revêtues de feuilles formées à-peu-près comme celles du lin, mais plus grandes, plus larges, toujours vertes, viſqueuſes. Ses fleurs naiſſent aux ſommités de ces rameaux, ramaſſées ou jointes enſemble, petites, blanches ; chacune d'elles eſt un tuyau fermé dans le fond, évaſé en haut, & découpé en quatre parties oppoſées. Quand la fleur eſt paſſée, il paroit un fruit à-peu-près comme celui du myrte, ovale, charnu, rempli de ſuc, verd au commencement, rouge quand il eſt mûr : on l'appelle *coccum gnidium* ou *granum gnidium* ; les perdrix & les autres oiſeaux en ſont friands. Ce fruit renferme une ſemence oblongue, couverte d'une pellicule noire, luiſante, ſous laquelle on trouve une moëlle blanche, d'un goût âcre, brûlant. Sa racine eſt longue, groſſe, dure, ligneuſe, griſe ou rougeâtre au-dehors, blanche au-dedans ; d'un goût doux d'abord, mais enſuite âcre & cauſtique.

Cette plante, dit M. GEOFFROY, croît abondamment en Italie, en Eſpagne, dans la Provence & dans le Languedoc, dans des lieux incultes, rudes & eſcarpés, parmi les broſſailles, pro-



Garou ou Lin sauvage.

Thymelæa foliis Lini.

a. 1.

che de la mer ; [à Fouras entre la Rochelle & Rochefort, en Alſace, dit l'auteur de *l'eſſai ſur l'uſage & les effets de l'écorce de garou*, *in*-12. 1767. Il ajoute, je ſçais par expérience que celle qui vient ſur les côtes maritimes eſt préférable pour la force & la vertu].

Tous les médecins & les botaniſtes s'accordent à dire que le garou contient un ſel âcre & cauſtique. Ses feuilles & ſes fruits étoient autrefois d'uſage pour évacuer les ſéroſités ; mais les accidents qu'ils occaſionnent intérieurement, comme des ſuperpurgations, des excoriations, des dyſenteries, l'ont fait effacer du nombre des remedes internes. On ne l'a plus employé qu'à l'extérieur, comme une eſpece de veſſicatoire dans la migraine, les maladies des yeux, &c. pour attirer les ſéroſités & les détourner ; pour cela on perce l'oreille, & l'on inſere dans le trou un petit morceau de cette racine : mais cette méthode même a été blâmée comme dangereuſe, & capable d'exciter l'inflammation & le mal des yeux.

On ne penſe plus tout à fait de même à cet égard ; depuis la publication de *l'eſſai* dont nous avons parlé plus haut, l'uſage du ſain-bois eſt devenu à la mode, à Paris ſur-tout, où chacun veut *avoir* ou *porter du ſain-bois*.

Les habitants de l'Aunis, dit l'auteur de *l'eſſai*, pouvant ſe procurer en tout temps le garou récent, ſont dans l'uſage de faire macérer l'écorce dans le vinaigre, la premiere & la ſeconde fois qu'ils l'emploient. Ils prennent une tige de cet arbriſſeau qu'ils rompent en deux, l'écorce ſe ſépare du corps ligneux ; ils en placent ſur la partie extérieure du bras, au bas du muſcle deltoïde, ou quatre travers de doigt plus bas que l'articulation de l'humerus avec l'omoplate, un morceau long

d'un pouce, large de ſix à huit lignes; ils recouvrent cette écorce, d'une feuille de lierre, & mettent par deſſus une compreſſe qu'ils aſſujetiſſent par une bande; telle eſt la cautériſation des bonnes femmes de l'Aunis. (L'auteur appelle cette application de l'écorce, ou l'écorce appliquée, un *exutoire*; & l'action de la placer, *exution*). Dans les premiers temps, elles renouvellent l'écorce ſoir & matin; & quand l'*exution* eſt établie, elles ne la changent plus qu'une fois en vingt-quatre heures; dans la ſuite, elles ſont même dans l'uſage de n'en mettre que de jour à autre, & laiſſent quelquefois de plus grands intervalles.

Le ſentiment le plus vif que cauſe le garou, eſt celui d'une démangeaiſon plus ou moins forte. Ces *exutoires* ne forment ni plaie ni excavation; l'épiderme ſeul eſt déchiré, & les yeux n'apperçoivent qu'une rougeur circonſcripte, ordinairement proportionnée à l'étendue de la feuille, qui recouvre l'écorce. L'auteur cependant dit qu'il a vu des apparences d'eſcare dans les ſix premiers jours.

» Si je pouvois généraliſer ce que j'ai à dire des » maladies où les *exutoires*, doivent être employés » (*p.* 21), il ſuffiroit d'avancer qu'ils ſont néceſſai» res dans tous les cas où les cauteres potentiels ſont » indiqués, ainſi que les ſétons, les ventouſes ſcari» fiées, les veſſicatoires, & dans ceux où il importe » de procurer une métaſtaſe ſalutaire, ou d'en éviter » une dangereuſe; lorſqu'il faut opérer une diver» ſion & un déplacement utile, parceque les or» ganes principaux ſont ménacés par des ſtagna» tions & des dépôts d'humeurs; contre les tu» meurs froides, lentes, œdémateuſes, & qu'il » faut faire *avorter*, réſoudre & ralentir dans leurs » progrès, en empêchant le trop grand abord des » humeurs dans l'endroit où exiſtent déja les pre-

» miers

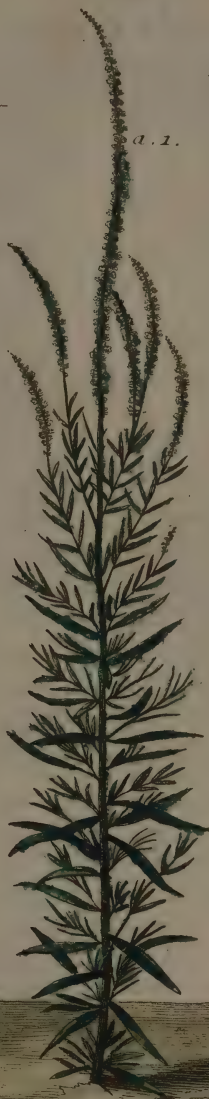


Gaude. Tinctorius flos.





a.2.





» miers engorgements ou empâtements; dans » toutes les circonſtances encore, où la déliteſ- » cence des humeurs ſeroit à craindre, contre les » fluxions des yeux, rebelles & invétérées, des » oreilles, de la tête & de la poitrine même «. Ce qu'il ne ſuffiſoit pas à l'auteur d'indiquer, & l'obligeoit d'entrer dans un plus grand détail, ſuffit pour nous; quant aux preuves nous renvoyons à *l'eſſai* qui ſe trouve à Paris chez DIDOT le jeune & DELALAIN, libraires.

GAROUPE. *Voyez* CAMÉLÉE.

GAUDE; Herbe jaune *ou* à jaunir. *Tinctorius flos*, *Luteola herba*, *ſalicis folio*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Lutea Plinii*, quibuſdam, J. B. *Lutum herba*, DODON. Pempt. *Reſeda foliis ſimplicibus lanceolatis integris*, LINN.

Sa racine, qui eſt ordinairement de la groſſeur du petit doigt, & quelquefois de celle du pouce, eſt ſimple, blanche, fibrée, ligneuſe, d'une ſaveur qui approche de celle du creſſon. Elle donne des feuilles étroites, oblongues, entieres ſans crénelures. Du milieu de ces feuilles, s'élevent de trois pieds des tiges verdâtres, liſſes, dures, rondes, branchues, dont les feuilles ſont moins grandes que celles qui ſortent de la racine. Les extrémités de ces tiges portent de petites fleurs à trois pétales inégaux, d'un jaune-verdâtre. Il leur ſuccede des capſules arrondies, terminées par trois pointes; elles contiennent pluſieurs graines menues, noirâtres, arrondies.

Cette plante, qui donne ſa fleur en Mai, & dont les ſemences ſont mûres en Juin & Juillet, croît dans les lieux incultes, parmi les décombres, ſur les murs &c. Elle ſe cultive dans pluſieurs endroits de la France, en Normandie, en Langue-

doc, en Picardie, & ailleurs, à cauſe du grand uſage qn'on en fait pour la teinture.

Elle eſt peu employée en médecine : cependant la décoction de la racine paſſe pour apéritive. Suivant BOERHAAVE, elle eſt emménagogue, deſobſtruante, bonne contre la jauniſſe & la cachexie. Cette racine, écraſée & appliquée ſur le poignet, a quelquefois empêché les retours de la fievre.

GAYAC *ou plutôt* GAÏAC. *Voyez* ce mot.

GAZELLE *ou* chevre qui donne le muſc. *Voyez* CHEVRE, quatrieme eſpece.

GAZELLE du bézoard oriental. *Voyez* CHEVRE, cinquieme eſpece.

GAZELLE du bézoard occidental. *Voyez* CHEVRE, ſixieme eſpece.

GAZON D'OLYMPE. *Voyez* STATICE.

GELÉE de corne de cerf. *Voyez* CERF.

I°. GENÊT commun. *Geniſta vulgaris*, off. *Cytiſo-geniſta*, *Scoparia vulgaris flore luteo*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Geniſta anguloſa*, & *Scoparia*, C. B. Pin. *Geniſta anguloſa trifolia*, J. B.

Cet arbriſſeau, qui croît quelquefois juſqu'à cinq à ſix pieds, a une racine ligneuſe, flexible, jaune, garnie de quelques fibres. Ses tiges ſont ligneuſes, grêles, rameuſes, pliantes. Ses feuilles ſont petites, velues, pointues, d'un verd foncé. Ses fleurs ſont légumineuſes, jaunes; les étamines ſont recourbées, & les ſommets jaunes. A ces fleurs ſuccedent des gouſſes applaties, larges, noirâtres dans leur maturité; elles contiennent des ſemences dures, rouſsâtres, plates, & de la forme d'un rein.

Le genêt répand une odeur fétide; ſes feuilles ſont ameres, elles ne rougiſſent pas le papier bleu.

Genêt commun,
Genista Vulgaris.

a, 1.

a, 2.



Genêt d'Espagne,
Genista Hispanica.

Cette amertume a fait mettre cette plante dans la classe des apéritifs, & des déterfifs.

Le genêt est fort connu & fort employé en médecine. Le suc exprimé, ainsi qu'une forte décoction de ses fleurs, est un puissant purgatif & vomitif, & ne convient que dans l'hydropisie, la leucophlegmatie, & quand il faut secouer vivement. Une légere infusion de ses fleurs est seulement diurétique. La lessive de ses cendres, ou le sel que l'on en tire, sont fort employés : quelques médecins préferent le sel à la lessive ; & avec raison, car l'on est plus sûr de la dose. Ce remede, comme tous les alkalis, est fondant, apéritif, & diurétique ; il convient dans les obstructions, la cachexie, l'hydropisie, pourvu qu'elle ne soit point entretenue par quelques vieilles obstructions, ou quelques suppurations, & que la fievre éthique ne soit point à son comble.

II°. Genêt d'Espagne. *Genista-hispanica*, off. *Genista juncea*, J. B. *Spartium arborescens, seminibus lenti similibus*, C. B. *Spartium dioscoridæum, narbonense & hispanicum*, Lobel, Icon. *Spartium hispanicum frutex vulgare*, Park. *Voyez* la figure du Genêt commun.

Le tronc de cet arbrisseau, qui s'éleve à six pieds, est de la grosseur du bras ; il jette des rameaux pliants, cylindriques, verdâtres. Ses feuilles sont oblongues, étroites, semblables à celles de l'olivier. Au sommet des rameaux naissent, en forme d'épi, grand nombre de fleurs, petites, légumineuses, d'un jaune doré, très odorantes, d'une saveur agréable. Le pistil devient une gousse à deux cosses, applatie, un peu courbée, longue de quatre à cinq pouces, de couleur de châtaigne. Elle contient jusqu'à vingt graines, en forme de rein, applaties, rougeâtres : leur saveur ressemble beaucoup à celle des pois.

Cette plante, qui se cultive dans les jardins, vient d'elle-même en Espagne, dans le Languedoc, en Provence.

Elle a les mêmes vertus médicinales que l'espece précédente, à laquelle elle est même préférée.

On confit les fleurs de genêt, dit LÉMERY, lorsqu'elles ne sont encore qu'en boutons, dans du vinaigre & du sel, ou dans de l'eau-de-vie; elles sont propres pour arrêter le vomissement, si on en mange.

III°. GENÊT d'Allemagne. *Genista tinctoria germanica*, C. B. Pin. 395. *Tinctorius flos*, J. B. *Genista foliis lanceolatis, ramis teretibus striatis*, LINN. *Genista foliis confertis, ovalibus, acutis, floribus sessilibus, spicatis*, HALLER, Helv.

Cette espece dont les feuilles & les fleurs sont d'usage, suivant M. VOGEL, croît dans les campagnes stériles, & sur les collines pierreuses. DALE dit qu'elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet.

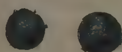
RAY lui attribue les mêmes vertus qu'au genêt commun. Prise en décoction, dit M. VOGEL, elle fait couler abondamment les urines, & leve les obstructions des visceres. Elle est particuliérement employée dans l'hydropisie : ses heureux effets, contre cette maladies, sont depuis peu confirmés par les propres expériences de MOEHRING, *A. N. C. vol. 5, observ.* 32. La lessive de ses cendres, faite dans le vin, a été recommandée à ce titre par MYNSICHT & par SYDENHAM, qui l'ont mise en usage. Sa décoction provoque le vomissement chez quelques personnes, & fait l'office d'un évacuant sur d'autres.

GENEVRIER, ou GENIÉVRIER. *Juniperus fruticosa; Juniperus vulgaris*, off. *Juniperus vulgaris fruticosa*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Juniperus vulgaris, baccis parvis purpureis*, J. B.



Genevrier.
Juniperus vulgaris arbor.

a. 2.



a. 1.



a. 4.



Juniperus foliis sessilibus patentibus, Linn.

Les racines de cet arbrisseau très connu, sont nombreuses, s'étendent de côté & d'autre, & s'enfoncent profondément en terre. Son tronc, qui n'est pas fort gros, s'éleve quelquefois de cinq à six pieds; il est touffu & rameux. Son écorce est rougeâtre, raboteuse : son bois est ferme, un peu rougeâtre, d'une odeur de résine. Ses feuilles sont étroites, terminées en pointes, piquantes, roides, toujours vertes. De l'aisselle des feuilles, sortent, aux mois d'Avril & de Mai, au lieu de fleurs, des chatons formés de plusieurs écailles, variés de pourpre & de couleur de safran; dans leur partie inférieure, sont trois ou quatre bourses remplies d'une poussiere dorée très fine. Ces fleurs sont stériles. Ses fruits, qui naissent en grand nombre sur d'autres especes de genevrier, se nomment *Geniévre*. Ce sont des baies sphériques, quelquefois oblongues ou ovoïdes, fort petites, remplies d'une pulpe roussâtre; d'un goût âcre, aromatique, résineux; elles contiennent trois osselets durs, oblongs, & un suc résineux. Ces fruits ne sont dans leur maturité que l'année suivante; le même arbrisseau porte quelquefois les fruits de trois années.

En faisant une incision à l'écorce, il en découle une résine connue sous les noms de *sandaraque*, de *vernis*, ou de *gomme de genevrier*. *Voyez* Sandaraque.

Le genevrier se trouve dans toute l'Europe, & spécialement dans les régions septentrionales. Il croît dans les forêts & sur les montagnes.

Les racines, le bois, les feuilles & les baies de genevrier sont d'usage en médecine.

Le bois de genievre, à la dose de deux onces sur deux pintes d'eau en décoction, fait un grand re-

mede dans le levain gouteux & rhumatiſmal ; il échauffe un peu. La décoction des baies de genievre ou le ſuc qu'on en tire, eſt un bon ſudorifique & ſtomachique : l'eau qu'on en diſtille, ne mene à rien. Le vin de genievre n'eſt point employé en France : l'extrait de genievre ou *theriaca Germanorum*, fait un bon remede ; il a les propriétés de la thériaque ; il échauffe, ſtimule, & pouſſe par les ſueurs. A l'extérieur, les baies de genievre ſont réſolutives.

Pluſieurs penſent que le genevrier a des vertus analogues au bois de ſaſſafras, & qu'ils peuvent ſe ſubſtituer l'un à l'autre ; mais le bois de genevrier, ne contenant point ou très peu d'huile éthérée, eſt plus foible & plus tempéré. Ses vertus, qui dépendent de ſes principes fixes réſineux-gommeux, ſont doucement fortifiantes, légerement aſtringentes, nervines, diurétiques, & par conſéquent un peu purifiantes. On peut donc l'employer dans la vérole, les affections galeuſes, ſcorbutiques, catarrhales, rhumatiſmales, arthritiques ; dans la cachexie, l'hydropiſie, la ſuppreſſion des regles, le calcul, les flueurs blanches & d'autres maladies qui dépendent de l'atonie des parties ſolides, de l'épaiſſiſſement & de l'impureté des humeurs. On le fait prendre ordinairement en décoction dans de l'eau ou en infuſion dans du vin, depuis un gros juſqu'à demi-once. Quelques-uns l'ajoutent aux décoctions vulnéraires, pour l'uſage extérieur.

La décoction du bois de genievre, dit M. Vogel, leve les obſtructions, excite la ſueur, & fortifie les parties. On croyoit autrefois qu'il égaloit en vertu le gaïac, & qu'il guériſſoit la vérole recente, (Brassavol, *in reſponſ. ad quæſtion.* Fontanæ, Scaliger, *not. in* Cardan. *de ſubtil. exerc.* 181.)

La ſaveur, l'odeur & toute la vertu de la plante, eſt uniquement dans la pulpe des baies, laquelle eſt ſeule compoſée de principes réſineux-gommeux & huileux, agréables & actifs.

Ces baies, quoique très communes, ſont néanmoins des médicaments très efficaces & admirables; elles ſont ſtomachiques, carminatives, pectorales, diurétiqnes, utérines, antiſcorbutiques alexiteres. On ne peut en uſer qu'avec beaucoup de ſuccès dans la foibleſſe d'eſtomac, la lienterie, la paſſion cœliaque, les affections flatulentes; l'hydropiſie, la tympanite, la dyſurie, la nephrétique, la ſuppreſſion des regles, la toux, l'aſthme, l'enrouement, & autres maladies catarrhales, dans la gale ordinaire & la ſcorbutique, la peſte & les autres fievres malignes, ſi on les fait prendre ſuivant la diverſité des maladies, ou en ſubſtance, ou en infuſion dans du vin ou de l'eau bouillante, parcequ'elles agiſſent en diſcutant doucement, en détergeant, en adouciſſant, & en fortifiant. Le *rob*, qu'en on prépare, eſt d'un uſage fort étendu, & on l'ajoute très fréquemment aux bols ſur-tout, & aux électuaires ſtomachiques, pectoraux & diurétiques. Ses baies entrent dans les épithêmes ſecs, diſcuſſifs, carminatifs, & fortifiants, & dans les fumigations & les bains pour la matrice. Elles ſont ordinairement d'une très grande utilité, ſi on les fait bouillir dans du vin, & qu'on en prenne tiéde pour le garder pendant quelque temps dans la bouche, dans l'odontalgie catarrhale, & la ſcorbutique.

Hoffmann, dans ſes *obſervat. phyſico-chymiq.* dit que le rob eſt un excellent remede pour fortifier l'eſtomac foible, pour rétablir le ton que perdent les inteſtins dans le flux de ventre; pour préſerver de la pierre & de l'hydropiſie. On le fait très faci-

lement diſſoudre dans le vin d'Eſpagne, ou dans quelqu'autre vin doux & puiſſant, & on le fait prendre par cuillerées après le repas ou avant que d'entrer au lit. Ce remede ſoutient les vieillards qui ont quelque maladie de veſſie & de la difficulté à uriner, dans les foibleſſes d'eſtomac & des inteſtins auxquelles ils ſont ſujets. Ce rob l'emporte ſur l'huile diſtillée, parcequ'il eſt plus tempéré, & que l'huile eſt plus chaude.

Les baies de genievre, dit M. Vogel, ſont douces, aromatiques, odorantes, & contiennent des parties balſamiques & huileuſes. Si on en mange, elles échauffent, fortifient, & excitent l'excrétion de l'urine, ce qui les rend d'un très grand ſecours pour ceux qui ſont attaqués de la pierre, auxquels on en fait manger tous les jours trois ou quatre, C. Pison, & *A. N. C. vol.* x, *obſ.* 52. A trop forte doſe, elles cauſent le diabètes, *ibid*; elles ſont également ſalutaires aux gouteux & aux ſcorbutiques. Lower, *p.* 204, les recommande ſpécialement contre le ſquirrhe du foie. Scheffer, *hiſt. lappland.* dit que les Lappons en font autant d'uſage en décoction, que nous du caffé & du thé. Son huile diſtillée fond la ſéroſité, quoiqu'elle coagule le ſang, Schwenke, *hæmatol. c.* 19. *p.* 196; de même que la térebenthine, elle communique à l'urine une odeur de violette. Des baies de genievre fermentées avec l'orge, on obtient, par la diſtillation, une liqueur fameuſe, *E. N. C. centur.* iv, *obſerv.* 199; depuis peu, Ol. Deckberg Goett. anz. 1757, n°. 52, en a préparé en Suede.

GENTIANE. *Gentiana*, off. Γεντιανὴ, Dioscor. & Græcor. Racine longue de douze à quinze pouces, épaiſſe d'un ou deux, branchue, fongueuſe, de couleur brune extérieurement, d'un jaune

roufsâtre intérieurement, d'une ſaveur très amere. On ne fait nul cas de celle qui eſt ridée, moiſie & noirâtre en dedans.

Les botaniſtes nomment la plante *Gentiana major lutea*, C. B. Pin. *Gentiana vulgaris major, hellebori albi folio*, J. B. *Gentiana corollis rotatis verticillatis*, HALLER, Helvet. 479. *Voy.* la figure du grand GALAGA, celle de la GENTIANE y eſt repréſentée.

Ses feuilles, qui reſſemblent à celles de l'ellébore blanc, ſont nombreuſes près de la racine qui en eſt embraſſée par leur réunion. Ainſi que les feuilles de plantain, celles de la gentiane ont trois ou cinq nervures; mais elles ſont unies & luiſantes. Ses tiges, qui s'élevent de trois pieds & plus, ſont liſſes & ſimples. Ses fleurs, qui ſont en forme de cloche, & d'une ſeule piece, ſont évaſées, partagées en cinq portions, d'un jaune-pâle. Du fond du calyce, s'éleve un piſtil qui ſe change en un fruit membraneux, ovale, terminé en pointe, à une ſeule loge dans laquelle ſe trouvent pluſieurs ſemences rondes, applaties, rougeâtres.

Cette plante, qui fleurit en été, vient en Auvergne, dans les Alpes & les Pyrénées.

C'eſt de la racine qu'on ſe ſert; elle eſt d'une amertume intolérable. Autrefois avant qu'on connût le quinquina, elle étoit très employée; mais aujourd'hui on s'en ſert très peu : cependant c'eſt un grand remede fébrifuge; le quinquina ne l'emporte ſur elle, que dans les fievres quartes. On ne la donne guere en infuſion, à cauſe de ſon amertume; mais on la donne en poudre, à la doſe de demi-gros ou d'un gros : on l'unit heureuſement au quinquina. L'extrait de gentiane ſe trouve rarement dans les boutiques.

Cette racine, qui eſt très amere, dit M. VOGEL, eſt inciſive, apéritive & roborante. Elle eſt utile

dans toutes les especes de cachexie, HALLER, *Helvet.* Elle chasse les fievres intermittentes; GESNER, BOUCHWALD, LUDOVIC, p. 201. C'est le seul & le plus excellent remede qu'il y ait pour guérir la goute, HALLER, *Helv.* elle est également bonne pour le calcul, suivant M. LINNÆUS, *Diss. de gen. calc.* elle n'est pas moins salutaire pour rétablir l'appétit, & remédier aux mauvaises digestions; pour rappeller les regles supprimées; pour guérir les flueurs blanches, & pour tuer les vers. Outre cela, elle sert extérieurement pour dilater & nétoyer les ulceres; elle s'emploie utilement contre les polypes, AB HEERS, *Obs.* 28, *p.* 312. Elle déterge encore les ulceres des yeux; on en prépare une décoction dans du vin, dont on fait entrer dans l'œil : REUSNERUS, *Hist.* 185, l'a mise en usage très heureusement dans ce cas.

II°. GENTIANE BLANCHE. *Libanotis latifolia altera, seu vulgatior*, C. B. Pin. *Laserpitium foliolis cordatis incisis*, LINN.

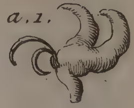
Cette racine, qui est âcre, est alexipharmaque, suivant SCHULZ, & antifébrile; en sorte que sa rasure infusée dans de l'esprit de vin, bue une demi-heure avant l'accès, trois ou quatre fois, a guéri heureusement des fievres dans leur premier période, & dans leur retour; c'est un moyen dont se servent les gens du peuple : *A. N. C. vol.* x, *append. p.* 155. Elle est d'un usage très fréquent dans la médecine vétérinaire, contre les maladies de l'estomac & de la poitrine des bestiaux, contre les vers, & même contre toutes les impuretés dont leurs humeurs sont chargées, & contre les maladies épidémiques & contagieuses qui les attaquent.

GERMANDRÉE. *Voyez* CHÊNE (PETIT).

GERMANDRÉE bâtarde. *Voy.* VÉRONIQUE des prés.

GERMANDRÉE d'eau. *Voyez* CHAMARAS, premiere espece.





Gingembre Sauvage,
Zingiber silvestre.

Gingembre,
Zingiber.

b. 1.

a. 1.

GEROFLE. *Voyez* GIROFLE.

GILLA VITRIOLI. *Voyez* VITRIOL.

I°. GINGEMBRE. *Zingiber*, ſive *Gingiber*, off. Ζυγγίβερις, DIOSC. & GAL. *Zimpiperi* & *Zingiberi*, PLIN.

On connoît, ſous ce nom dans les boutiques, une racine courte, tubéreuſe, noueuſe, rameuſe, un peu applatie & garnie de pluſieurs fibres; en dedans de couleur blanchâtre ou d'un jaune-roux, un peu blanche en dehors, ou jaunâtre ou d'un roux-rougeâtre; d'une ſaveur très âcre, aromatique; d'une odeur vive, mais plus foible & moins camphrée que celle de la zédoaire.

La plante ſe nomme *Zingiber anguſtiori folio*, *femina*, *utriuſque Indiæ alumna*, PLUCK. Almag. *Iris latifolia tuberoſa*, Zingiber *dicta*, *flore albo*; Hort. oxon. *Mangaratia*, PISON. *Gingibil*, BONTII. *Chilli Indiæ orientalis*, ſeu *Zingiber femina*, HERNAND. *Inſchi*, vel *Inſchi-Kua*, Hort. malab. *Amomum ſcapo nudo*; *ſpica ovata*, LINN.

Voici comment elle eſt décrite par le P. PLUMIER, *Plant. mſſ.* Cette racine, qui a du rapport avec celle du roſeau, eſt tendre, écailleuſe, blanche en dedans, pâle, & rougeâtre en dehors, d'un goût très piquant. Elle pouſſe trois ou quatre petites tiges cylindriques, épaiſſes d'un demi-doigt, renflées & rouges à leur origine, & entiérement vertes dans le reſte de leur longueur. De ces tiges, les unes ſont garnies de feuilles, les autres ſe terminent en une maſſe écailleuſe; celles qui ſont feuillées ont environ deux pieds de hauteur, & ne ſont formées que par la partie des feuilles qui s'embraſſent. Les feuilles ſont en grand nombre, alternes, épanouies en tout ſens, ſemblables à celles du roſeau, mais plus petites & plus molles, longues d'environ un demi-pied, pointues, qui ont un peu plus d'un pouce dans

leur plus grande longueur, lisses, d'un verd gai & partagées par une petite côte saillante en dessous; les petites tiges qui se terminent en masse, ont à peine un pied de hauteur; elles sont entourées & couvertes de petites feuilles verdâtres & rougeâtres à leur pointe : la masse, qui termine chaque tige, est d'une grande beauté; car elle est toute composée d'écailles membraneuses, d'un rouge doré ou verdâtre, & blanchâtres. De l'aisselle de ces écailles, sortent des fleurs qui imitent celles de nos *orchis*, & qui s'ouvrent en six pieces aiguës en partie pâles, & en partie d'un rouge foncé, & & tachetées de jaunâtre. Le pistil, qui s'éleve du centre, est très menu, court, blanc, terminé par une pointe blanche, recourbée, & dont l'extrémité est rouge. Sa base devient un fruit coriace, ovalaire, triangulaire, à trois loges, à trois panneaux, remplis de plusieurs graines. Les masses ont une vive odeur; les fleurs, qui en sortent, durent à peine un jour : elles s'épanouissent successivement l'une après l'autre.

Cette plante se cultive dans les Indes orientales & occidentales. On en seme la graine; ou l'on en plante la racine dans une terre grasse, humide & bien cultivée. Elle ne paroît pas naturelle à l'Amérique; elle a été apportée, des Indes orientales, ou des isles Philippines, dans le Brésil & la nouvelle Espagne.

II°. Gingembre male. *Zingiber sylvestre mas*, Pison, M. aromat. *Anchoas*, seu *Zingiber mas*, Hernand. *Katou-Inchi-Kua*, Hort. malab.

Cette espece differe peu de la précédente; les feuilles sont un peu plus larges & rudes; les racines sont aussi plus grosses, & leur odeur n'est pas si forte, ni le goût si brûlant & si aromatique; raison pour laquelle on en fait moins de cas.

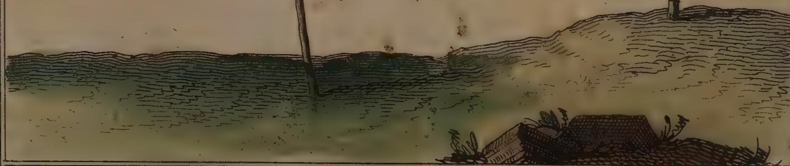




Ninzin.
Voy. T. 5. p. 244

Gins-eng.





Pour l'ufage médicinal, on préfere le gingembre de la Chine. On confit dans le pays cette racine encore tendre, pour faire cracher les malades, & retablir leur eftomac. Le fuc auffi eft un puiffant purgatif, comme celui de notre iris; ce qui eft peu important pour nous qui ne pouvons l'avoir fraîche: ici on mêle le gingembre en petite dofe aux ragoûts & autres mêts, pour leur donner de la force. En médecine, c'eft un bon mafticatoire, comme la pyrethre; il differe feulement, en ce qu'on peut le donner à plus grande dofe, même à l'intérieur: on ne s'en fert guere à l'extérieur.

Quoique le gingembre foit d'une faveur très âcre, il eft cependant bien plus tempéré que la zédoaire; il agit plus en irritant & en incifant, qu'en ébranlant. C'eft donc avec raifon qu'on le met au nombre des médicaments ftimulants, atténuants, ftomachiques, carminatifs & aphrodifiaques, qui font très utiles, toutes les fois que le mouvement périftaltique & les contractions des autres parties languiffent, & qu'il s'eft engendré une grande quantité de matieres vifqueufes & flatulentes à la fuite des mauvaifes digeftions. On le fait ordinairement entrer comme affaifonnement dans les bouillons & autres efpeces de mêts; il entre auffi dans les poudres, les électuaires, & les infufions vineufes, &c. On ne peut facilement le faire prendre au-delà d'un demi-fcrupule, particulierement aux perfonnes féches, maigres, colériques. On peut ordonner la conferve à plus grande dofe; on en trouve auffi dans les boutiques.

GINS-ENG, *ou* GINSENG. *Gins-eng*, feu *Pe-Tſi*, Sinenfib. *Gins-eng*, off. *Aureliana canadenfis*; Sinenfibus *Gins-eng*; Iroquæis *Garantoguen*, P. LAFITEAU, mém. fur le gins-eng. *Araliaſtrum quinquefolii folio*, *majus* Ninzin *vocatum*, SARRA-

SIN; VAILLANT. *Panax foliis ternatis quinatis*, GRONOV. Virg. 147. LINN. mat. med.

La racine de cette plante a un ou deux pouces de longueur, quelquefois plus grosse que le petit doigt, & quelquefois moins, dit M. GEOFFROI, un peu raboteuse, brillante & comme transparente; le plus souvent partagée en deux branches, quelquefois en un plus grand nombre, garnie par le bas de menues fibres. Elle est roussâtre en dehors, & jaunâtre en dedans; d'une saveur légerement âcre, un peu amere & aromatique, d'une odeur d'aromat qui n'est pas désagréable. Elle ne produit par an qu'une seule tige qui sort du collet, & s'éleve d'un pied; elle est unie & d'un rouge noirâtre. Ses feuilles sont oblongues, menues, inégales, dentelées, rétrécies & allongées vers la pointe. Un pédicule simple, nud, d'environ cinq à six pouces, porte une ombelle composée de petits pédicules particuliers qui soutiennent chacun une fleur dont le calyce est très petit, à cinq dentelures, & porté sur l'embryon; les pétales sont au nombre de cinq, ovales, terminés en pointe, rabattus en dehors; les étamines sont au nombre de cinq, de la longueur des pétales, & portent chacun un sommet arrondi. Le style, qui est très court, est posé sur un embryon arrondi; lequel, en mûrissant, devient une baie aussi arrondie, profondément cannelée, couronnée & partagée en plusieurs loges; dans chacune desquelles est contenue une semence applatie & en forme de rein.

Le gins-eng croît dans la Tartarie, dans la Chine; & se trouve dans le Canada, la Pensylvanie, la Virginie.

Les Chinois & les Tartares en recueillent les racines avec beaucoup d'appareil, au commencement du printemps & sur la fin de l'automne. Ils

les nétoient avec ſoin avec un couteau de bambou, & les ratiſſent légerement, ſans ſe ſervir de fer. Ils en lavent les fibres dans une décoction de graine de millet ou de riz ; les ſéchent avec ſoin ſur la fumée de cette même graine que l'on a fait bouillir dans l'eau, afin qu'elles acquierent la couleur jaune, & de peur qu'elles ne ſe carient, ou ne contractent de l'humidité. Après les avoir bien ſéchées, ils retranchent les menues racines : lorſque le vent du nord ſoufle, ils les placent dans des vaſes de cuivre bien lavés qui ferment exactement Il font un extrait de ces plus petites racines ; & ils conſervent les feuilles, pour s'en ſervir comme du thé.

Le prix de cette racine eſt à un ſi haut prix à la Chine, qu'une livre s'y vend au poids de trois livres d'argent peſant ; ce qui fait qu'on l'altere de différentes façons, & que les droguiſtes lui ſubſtituent le ninzin qui eſt la racine d'une plante bien différente. Il faut choiſir le gins-eng odorant & non carié.

Il paſſe en Aſie pour une panacée ; & les Chinois l'emploient, comme une derniere reſſource, dans toutes les maladies. Ils le vantent comme utile dans les diarrhées, les dyſenteries, les mauvaiſes digeſtions ; dans la ſyncope, la paralyſie, les engourdiſſements, les convulſions ; à la ſuite des maladies aiguës où les malades ont été affoiblis. Mais il faut l'employer avec circonſpection dans les fievres malignes & épidémiques ; & ne le pas mettre en uſage dans les maladies inflammatoires, ni dans les cas de ſuppuration. On le donne, depuis un ſcrupule juſqu'à demi-gros, infuſé dans de l'eau chaude, pendant une heure ; ou en poudre ou en extrait, depuis dix grains juſqu'à quarante, & même davantage ; on peut le mêler à d'autres ſubſtances.

Son trop grand uſage allume le ſang, ainſi il doit être proſcrit pour les jeunes gens, & pour les tempéraments chauds & ardents.

GIRARD-ROUSSIN. *Voyez* CABARET.

GIROFLE, *ou* Clous de girofle. *Caryophylli aromatici*, off. Καρυοφύλλον, PAULI ÆGINET. *Carunfel*, SERAPION.

C'eſt, ſuivant M. GEOFFROI, M. VOGEL, & pluſieurs autres auteurs, le fruit deſſéché avant ſa maturité d'un arbre des Indes, lequel fruit, dans ſa maturité, eſt appellé *clou-matrice*, ou *mere des fruits* (*antophylli*, ou *anthophylli*). Suivant d'autres, tels que MM. CARTHEUSER, & LIEUTAUD, &c... les clous de girofle ne ſont point les fruits de giroflier avant leur maturité, comme on l'a cru, ni le principe des fruits, mais plutôt les calyces des fleurs, deſſéchés, oblongs, anguleux, un peu ridés, aſſez reſſemblants par leur forme à un clou, garnis à leur extrêmité ſupérieure de quatre petites pointes diſpoſées en étoile, & qui ſoutiennent de tous côtés un petit globe qui eſt placé deſſus, ou une petite tête intermédiaire; fauves en-dehors, ou légérement fauves ou rougeâtres; de couleur jaunâtre-rougeâtre en dedans; d'une odeur très pénétrante, d'une ſaveur gracieuſe, âcre, aromatique & aſſez brûlante.

C'eſt cette tête de girofle qui eſt l'élément de la fleur, ou, pour mieux dire, ſon œil, compoſé de quatre pétales qui ſe développent & s'étendent à meſure que les calyces, encore verds, commencent à rougir, & font eſpérer de voir la fleur dans tout ſon jour. Ces fleurs ont une odeur très ſuave, ſont compoſées de quatre pétales, blancs dans leur origine, puis verdâtres, & accompagnées de pluſieurs petites étamines blanches qui environnent de toutes parts un piſtil mince & aigu qui s'éleve d'un



Girofle
Caryophyllus

a. 1.

a. 1.

a. 2.

ombilic ou d'une petite fosse quarrée. Lorsque cette couleur vient à changer, & que les fleurs ne sont pas encore développées, on cueille le girofle, & on le fait sécher au soleil, jusqu'à ce qu'il ait acquis sa couleur fauve & rougeâtre ordinaire.

Lorsqu'on les laisse plus longtemps sur l'arbre, pour qu'ils puissent fleurir & porter ensuite des fruits, ils deviennent quatre fois plus grands & plus gros, & forment, à-peu-près de la même maniere que les calyces de roses sauvages, des baies oblongues, rondes, tournées un peu en ombilic dans leur partie supérieure, renfermant sous une écorce plus épaisse, rougeâtre, un noyau dur, oblong, solide, simple, ou quelquefois divisé en deux; tels sont les girofles aromatiques. Ces fruits mûrs tombent en partie de l'arbre, ou on les en fait en partie tomber, & on leur trouve la même odeur, la même saveur qu'aux girofles ordinaires, mais plus foible cependant. Outre cela, la vertu qui leur reste (ce qu'il est bon d'observer), est principalement dans l'écorce, & il n'y a presque plus de saveur ni d'odeur dans le noyau.

L'arbre qui porte les clous de girofle, se nomme Giroflier. *Caryophyllus aromaticus fructu oblongo*, C. B. Pin. *Tshinka*, Pison, M. arom. *Caryophyllus aromaticus, fructu clavato monopyreno*, Pluck. Phyt.

Il est de la forme & de la grandeur du laurier; son tronc a un pied & demi d'épaisseur; il est dur, branchu, & revêtu d'une écorce semblable à celle de l'olivier; ses rameaux s'étendent au large, & sont d'une couleur rousse claire, garnis de beaucoup de feuilles situées alternativement, pareilles à celles du laurier, longues de cinq à six pouces, larges d'un pouce & demi, unies, luisantes, pointues aux deux

extrêmités, avec des bords un peu ondés; portées sur une queue longue d'un pouce, laquelle jette dans le milieu de la feuille une côte, d'où sortent obliquement de petites nervures qui s'étendent jusque sur les bords.

Les fleurs naissent à l'extrêmité des rameaux en bouquets bleus, d'une odeur très pénétrante; chaque pétale est arrondi, pointu, marqué de trois veines blanches. Le milieu de ces fleurs est occupé par un grand nombre d'étamines purpurines, garnies de sommets. Le calyce des fleurs est cylindrique, de la longueur d'un demi-pouce, épais d'une ligne & demie ou deux lignes, partagé en quatre parties à son sommet, de couleur de suie, d'une saveur âcre, agréable & fort aromatique; lorsque la fleur est séchée, ce fruit se change en un fruit ovoïde, ou de la figure d'une olive, creusé en nombril, n'ayant qu'une capsule, de couleur rouge d'abord, ensuite noirâtre, qui contient une amande oblongue, dure, noirâtre, creusée d'un sillon dans sa longueur.

Cet arbre croissoit autrefois en très grande quantité dans les isles Moluques; mais comme de nos jours les Hollandois les ont fait arracher & détruire entiérement dans les endroits où ils venoient, il ne s'en trouve plus abondamment qu'à Amboine, & dans l'isle Ternate, où ils le cultivent avec grand soin, pour en retirer ce qu'on appelle clous de girofle, qu'ils transportent par-tout.

Les clous de girofle sont du nombre des aromatiques les plus chauds; ils stimulent vivement les tuniques & les fibres nerveuses, causent dans les solides des contractions plus fortes & plus promptes, secouent les humeurs, augmentent la chaleur, atténuent la pituite, & sont sur-tout recommandables par leur vertu fortifiante & stomachique. On ne peut

cependant apporter trop de circonſpection ſur l'uſage intérieur qu'on en peut faire ; & on n'en ſçauroit uſer sûrement que dans les maladies qui ont pour cauſes principales la lenteur de la lymphe, l'abondance de la ſéroſité, le relâchement des parties ſolides, les crudités viſqueuſes des premieres voies. On les preſcrit en infuſion dans du vin, depuis un demi ſcrupule juſqu'à un, & on les met auſſi dans différentes compoſitions pharmaceutiques : c'eſt un très commun aſſaiſonnement des aliments. La teinture ſpiritueuſe eſt d'un caractere plus chaud que les girofles mêmes, & on en doit uſer avec bien plus de précaution, dans les maladies chroniques opiniâtres ; la cachexie, par exemple, l'œdême, la fievre quarte, que des girofles. On les fait entrer très ſouvent, après les avoir groſſiérement pulvériſés, dans les cucuphes, les poudres céphaliques, les ſachets nervins, les onguents & les emplâtres ; remedes dont les uns ſont bons contre la foibleſſe de tête ; les autres dans la migraine continuelle, les catarrhes opiniâtres ; d'autres contre les tumeurs œdémateuſes. La teinture eſt très efficace dans le ſphacele & la carie des os, ſi on la mêle en proportion convenable avec les autres remedes appropriés.

On retire du clou de girofle une huile eſſentielle qui poſſede les mêmes vertus que lui ; mais elle eſt excellente encore contre la carie des os & contre le mal de dents.

II°. Girofle royal, *ou* Clou de girofle royal. *Caryophyllus ramoſus vel dentatus*, J. Bodæi a Stapel. *Caryophyllus ſpicatus*, *Indis Tshinka Popoua*, Pison, Mant. arom. *Caryophyllus regius*, Vormii, Muſ.

C'eſt une eſpece de petit épi qui imite la groſſeur, la couleur, l'odeur & le goût du clou de gi-

rofle. Il n'eſt pas étoilé, il n'a point de tête; mais il eſt comme partagé depuis le bas juſqu'en-haut en pluſieurs particules ou écailles, & il ſe termine en pointe. Les Hollandois l'ont nommé *clou royal*, parceque les rois & les grands des iſles Moluques l'eſtiment juſqu'à la ſuperſtition. Il eſt auſſi cher que rare dans l'Inde orientale, à cauſe du petit nombre d'arbres qui en produiſent. Suivant RAY & HERMAN, les arbres qui le produiſent, ne ſont point différents de ceux qui donnent le clou de girofle ordinaire: ce ſont des jeux de la nature, & ils appartiennent à l'ordre monſtrueux des végétaux.

GIROFLÉE JAUNE, fleur du giroflier jaune.

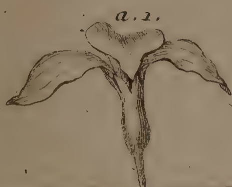
GIROFLIER JAUNE, *ou* VIOLIER JAUNE. *Keiri; Cheiri; Leucoium; Leucoium luteum*, Off. *Leucoium luteum vulgare*, C. B. Pin. *Leucoium luteum, vulgò Cheiri flore ſimplici*, J. B. *Viola lutea*, TRAGI. *Viola lutea petræa*, TABERN. Icon. *Leucoium aureum*, MATTH. *Cheiranthus foliis lanceolatis, acutis, glabris*, LINN. *Cheiranthus foliis ellipticis, glabris, integerrimis*, HALLER, Helvet.

Ses racines ſont blanchâtres, nombreuſes, ligneuſes. Il en ſort beaucoup de tiges également ligneuſes & blanchâtres. Ses feuilles très multipliées, & qui n'ont point de pédicules, ſont longues d'un pouce, étroites dans leur principe, & s'aggrandiſſant peu-à-peu, d'une couleur verte ou blanchâtre, ſur-tout en-deſſous, d'une ſaveur un peu âcre. Ses fleurs ſont en croix, compoſées de quatre pétales jaunes, de ſix étamines, & d'un piſtil pâle, preſqu'entiérement caché dans le milieu. A ces fleurs ſuccedent des fruits ou ſiliques longues, applaties, diviſées en deux loges par une cloiſon mitoyenne, dans leſquelles ſont renfermées des ſemences rouſſes, plates, orbiculaires; d'une ſaveur âcre & amere.

Cette plante, qui ſe cultive dans les jardins, croît

Keiri. Giroflier Jaune.













Dessiné par Mr. de Garceault. Gravé par Martinet.





Glaïeul puant.

Xiris.

a. 1.

croît d'elle-même sur les vieilles murailles, les décombes, les rochers.

Cette plante pourroit être plus souvent employée en médecine ; mais elle est de peu d'usage. L'infusion de ses fleurs est un excellent céphalique. On en tire par infusion une huile très adoucissante, & préférable même à celle de camomille.

Les giroflées contiennent, dit M. Vogel, un principe volatil odorant, & une acrimonie savonneuse ; elles possedent une vertu puissante pour résoudre les engorgements des visceres, (Schulz, *Dissert. de icter.* §. 20. 24) ; pour guérir la manie, & les autres maladies qui dépendent de l'obstruction & de l'épaississement des humeurs, (*Id. dissert. de mente alien.* §. 3) ; & enfin pour procurer l'écoulement des regles, & la sortie du fœtus, soit qu'on en prescrive le suc ou l'infusion. Cramer, *Commerc. Norimb.* 1735, *p.* 223, en a préparé une bile artificielle avec le blanc d'œuf, qui a eu des succès dans la dysenterie.

GIROLE. *Voyez* Chervi.

GLAND. *Voyez* Chêne.

GLAIEUL AROMATIQUE. *Voyez* Acorus, deuxieme espece.

Glaïeul puant ; Spatule, *ou* Espatule ; Iris qui sent le gigot. *Xiris*, off. *Gladiolus fœtidus*, C. B. Pin. *Spatula fœtida*, plerisque *Xiris*, J. B. *Iris fœtidissima*, seu *Xiris*, Tournef. Inst. rei herb. *Iris foliis ensiformibus, corollulis imberbibus, petalis interioribus longitudine stigmatis*, Linn. *Iris agria*, Theophr. & Dioscor.

La racine de cette plante est d'abord de figure ronde, & ensuite courbée ; genouillée, garnie de fibres un peu grosses, longues, entrelacées, d'une saveur âcre. Ses feuilles, qui sont nombreuses, & sortent de la racine, s'élevent d'un pied & demi ;

elles ſont plus étroites que celles de l'iris commune, pointues comme une épée, d'un verd noirâtre & luiſant, d'une odeur puante, en les froiſſant ou en les rompant. Du milieu de ces feuilles, partent pluſieurs tiges liſſes, droites, qui ſoutiennent une fleur ſemblable à celle de l'iris, mais plus petite, composée de ſix pétales, d'un pourpre ſale, tirant ſur le bleuâtre. A ces fleurs ſuccedent des fruits oblongs anguleux où ſont renfermées des ſemences rondes, groſſes comme de petits pois, rouges, d'une ſaveur âcre.

On trouve cette plante, qui donne ſa fleur en Juillet & ſes graines en automne, dans les vallées, dans les bois taillis, dans les lieux humides. Elle eſt aſſez commune en France.

On met ſa racine & ſes graines au nombre des apéritifs & des hydragogues; ainſi elle convient dans les rhumatiſmes, les obſtructions, l'hydropiſie. On donne la poudre de la racine à la doſe d'un gros dans du vin blanc : elle évacue les eaux des hydropiques; elle inciſe & atténue les humeurs tenaces & viſqueuſes.

GLETTERON, *ou* Petit gletteron. *Voyez* BARDANE (PETITE).

GLOUTERON *Voyez* BARDANE.

GLOUTERON (PETIT). *Voy.* BARDANE (PETITE).

GOMME. *Gummi.* Les gommes, diſent les auteurs du dictionnaire de chymie, ſont des ſucs mucilagineux qui ſe ſéparent d'eux-mêmes de pluſieurs eſpeces de plantes ou arbres, & qui ont acquis une conſiſtance ſolide par l'évaporation de la plus grande partie de leur eau ſurabondante.

Il paroît qu'on donnoit autrefois le nom de gommes indiſtinctement à tous les *ſucs concrets*, qu'on recueilloit ſur les arbres, quelque fût d'ailleurs leur nature; de-là vient que pluſieurs de ces ſucs, qui ſont en tout, ou en grande partie, réſi-

neux, portent encore aujourd'hui le nom de *gommes :* telles ſont, la *gomme copal*, la *gomme élemi*, la *gomme animé*, la *gomme gutte* & pluſieurs autres. Mais les chymiſtes & les naturaliſtes modernes ont jugé à propos, & avec grande raiſon, de ne regarder comme de vraies & pures gommes, que les mucilages concrets entierement diſſolubles dans l'eau : c'eſt pourquoi il ne ſera queſtion que de ces ſortes de gommes dans cetre article.

Les gommes ont une conſiſtance ferme & ſolide, un certain dégré d'élaſticité & une ténacité aſſez grande entre leurs parties : ces dernieres propriétés les font réſiſter avec une certaine force à la percuſſion, ſans qu'elles ſe caſſent ; ce qui les rend très difficiles à pulvériſer dans le mortier. Elles ſont plus ou moins blanches & tranſparentes ; quelques-unes cependant ont une couleur jaune ou brune ; mais les matieres, qui les colorent, leur ſont étrangeres. Les gommes bien pures n'ont point d'odeur, ni preſque de ſaveur, ou n'en n'ont qu'une très douce, même fade : elles ne ſont diſſolubles, ni par les huiles, ni par l'eſprit de vin, mais l'eau les diſſout parfaitement ; &, lorſqu'elles ſont diſſoutes par une médiocre quantité d'eau, il en réſulte une liqueur épaiſſe, viſqueuſe & tranſparente : elles redeviennent alors des mucilages, telles qu'elles l'étoient originairement.

Quoiqu'il y ait un très grand nombre d'arbres, & même de plantes d'eſpeces abſolument différentes, dont on retire des gommes, toutes les gommes ſe reſſemblent cependant beaucoup, & ne différent, à proprement parler, les unes des autres que par la quantité de mucilage qu'elles ſont capables de former avec l'eau : auſſi ne diſtingue-t on que trois eſpeces de gommes ; ſçavoir, la gomme adragant, la gomme arabique & la gomme de notre pays.

Les ſubſtances gommeuſes ont en général la propriété d'augmenter le gluten animal, d'envelopper l'acrimonie des humeurs, d'épaiſſir celles-ci, de de diſſiper le ſpaſme des fibres, de ramollir les tumeurs & les concrétions.

I°. Gomme adragant. *Voyez* Adragant.

II°. Gomme arabique ; Gomme du Sénégal. *Gummi arabicum.* C'eſt une ſubſtance ſéche, dure, fragile, ordinairement réunie en grumeaux arrondis, de la groſſeur d'une noix, ou même plus gros ou plus petits, un peu inégaux, raboteux, & comme ridés en dehors, polis en dedans, brillants, tranſparents, formant quelquefois, mais rarement, de petites maſſes oblongues, droites & quarrés, ou torſes comme l'éruca tourné ſur lui-même. Elle eſt d'une couleur ou blanchâtre, ou d'un jaune-pâle, ou rouſsâtre, d'une ſaveur viſqueuſe, inſipide, ſans odeur. On choiſit celle qui eſt tranſparente, brillante, blanche ou d'un jaunâtre-pâle ; on eſtime peu celle qui eſt rouſsâtre & ſale ; on ne l'emploie qu'à des uſages méchaniques.

On l'apporte d'Arabie, d'Egypte, du Sénégal & d'autres pays de l'Afrique. Elle coule d'elle-même des fentes de l'écorce des troncs, & des arbres de l'eſpece d'acacia, nommé par les botaniſtes *Acacia*, C. B. Pin. 282. *Mimoſa ſpinis geminatis diſtinctis, foliis duplicato-pinnatis, particularibus utrinque quinis, pluribus*, Linn. H. Clif. *Mimoſa ſpinis ternis, intermedio reflexo, foliis bipinnatis, floribus ſpicatis*, Linn. ſpec. plant. *V.* Acacia du Sénégal.

Cette gomme ſe diſſout tout entiere dans l'eau ſimple : les huiles ni l'eſprit de vin ne la peuvent diſſoudre ; elle ne s'enflamme point au feu ; elle ſe diſſipe peu-à-peu en fumée, & ſe change en charbon.

On l'emploie intérieurement dans différentes

affections, sur-tout dans la phthisie, le crachement de sang, la toux, les catarrhes âcres, l'enrouement, la dysenterie, l'ardeur d'urine, l'ulcere des reins, parcequ'elle adoucit les parties rongées; qu'elle émousse, enveloppe & tempere l'acrimonie des humeurs, épaissit un peu celles qui sont trop déliées, & répare le mucus de l'estomac & des intestins. Elle entre dans des poudres, des trochisques, des électuaires, des décoctions ou des infusions, soit en substance, soit dissoute auparavant dans l'eau. La dose est depuis un scrupule jusqu'à un gros. Elle entre encore dans les gargarismes, les collyres, les lotions, les onguents & les lavements. On en saupoudre aussi les ulceres remplis d'une humeur ichoreuse-caustique.

Elle épaissit les humeurs ténues, dit M. Vogel: elle enveloppe les âcres; ce qui la rend efficace dans la toux, l'enrouement, la chassie, l'ardeur d'urine (Boyle, *util. simpl. medic. p.* 119. Daniel, *médic. Beytr. p.* iij, *p.* 118; & dans la dysenterie, lorsqu'il n'y a point d'inflammation, à la dose d'un gros; (Heister, *Compend. pract. p.* 342). On en saupoudre avec succès les crevasses des mammelles. Elle est encore utile dans les hémorrhagies; appliquée avec le blanc d'œuf sur les brûlures, elle empêche qu'il ne survienne des ampoules, & appaise la douleur. C'est outre cela un fort bon remede contre la colique, si on boit du lait dans lequel on en a fait dissoudre autant qu'il est possible, tandis qu'il est encore chaud. *Voyage* de Marchais, iij, *p.* 142.

III°. Gomme olampi. Cette gomme qui vient, mais rarement, d'Amérique, est de couleur pâle, dit M. Vogel, d'une saveur douçâtre, mêlée d'un peu d'astriction. Elle paroît avoir du rapport avec

la gomme arabique. LÉMERY dit qu'elle est détersive, dessiccative, résolutive.

IV°. GOMME DE NOTRE PAYS. *Gummi nostras*. Elle ne paroît pas différente de celle d'Arabie, dit M. GEOFFROI. Elle découle des cerisiers, des pruniers, des pommiers, des pêchers & d'autres arbres semblables.

Elle a les mêmes vertus que la gomme arabique; mais celle-ci est préférable à toutes les autres en médecine, parceque ses vertus sont connues & approuvées par un long usage. Celle de *cerisier*, dit M. VOGEL, est un peu rouge, & possede les mêmes vertus que l'arabique. Cuite dans du vinaigre, & appliquée chaude avec des linges sur les parties attaquées de goute, elle en appaise les douleurs, dit TIMÉE, *Epist. l.* v, *ep.* 1, *p.* 341.

GOMMES-RÉSINES. *Gummi-resinæ*. Les gommes-résines, disent les mêmes auteurs du dictionnaire de chymie, sont des sucs en partie mucilagineux & en partie huileux, qui découlent de beaucoup d'especes d'arbres, & qui deviennent concrets par l'évaporation de leurs parties fluides les plus ténues.

Les parties huileuses & mucilagineuses, qui forment les gommes-résines, sont intimement mêlées, mais non pas absolument combinées les unes avec les autres; de-là vient que ces concrétions ne se laissent point dissoudre parfaitement, ni par l'eau, ni par les huiles, ni par l'esprit de vin, seuls: il est bien vrai que, lorsqu'on applique un seul de ces menstrues, l'eau, par exemple, à la plûpart des gommes-résines, & qu'on aide son action par la trituration, on en fait une sorte de dissolution; la partie gommeuse se dissout entiérement par l'eau; elle forme un mucilage avec cette eau;

& la partie résineuse, qui étoit originairement très divisée & intimement mêlée avec la partie mucilagineuse, reste suspendue à la faveur du mucilage, & forme par conséquent une espece de lait & d'émulsion : mais il est aisé de sentir qu'alors la partie huileuse n'est que divisée & non dissoute : cela met la gomme-résine à-peu-près dans l'état où elle étoit originairement ; je dis à-peu-près, parce que la substance résineuse a perdu, par la dessiccation, sa partie la plus fluide & la plus volatile, qu'on ne lui rend point du tout en la traitant avec de l'eau, comme on vient de dire.

On peut, en employant des dissolvants, partie aqueux, partie huileux ou spiritueux, tels que le vin, le vinaigre, l'eau-de-vie, faire encore une sorte de dissolution des gommes-résines ; mais cette dissolution est toujours laiteuse, à cause de la présence de l'eau qui empêche la partie spiritueuse de se combiner intimement avec la résine. Il faut donc, si l'on veut dissoudre complettement une gomme-résine, séparer la partie résineuse d'avec la gommeuse, en lui appliquant alternativement un menstrue spiritueux, & un menstrue aqueux.

Ce sont ces propriétés des gommes-résines, relatives à leur dissolution, qui ont fait connoître leur vraie nature aux chymistes ; car si l'on n'en jugeoit que par la plûpart de leurs autres propriétés, & surtout par leurs apparences extérieures, on les confondroit avec les résines pures, avec lesquelles elles ont une ressemblance tout-à-fait imposante. Il faut remarquer à ce sujet, que la proportion de gomme & de résine n'est point constante dans les différentes gommes-résines, & qu'il s'en trouve dans lesquelles la partie gommeuse est en très petite quantité, par rapport à la partie résineuse. Il arrive de-là qu'à mesure qu'on examine plus particuliérement

les sucs concrets qui sortent des différents arbres, on en range beaucoup dans les classes des gommes-résines, qu'on avoit toujours regardées comme des résines pures, & qu'il reste même quelqu'incertitude à cet égard sur plusieurs de ces substances. Il paroît cependant que, comme toute gomme-résine est un mêlange de substances qui ne peuvent point se dissoudre mutuellement, & que par conséquent il doit résulter de ce mêlange une matiere toujours plus ou moins opaque : on peut juger au simple coup d'œil, si un suc concret naturel est gummo-résineux ou non. Tous ceux qui sont opaques, ou qui n'ont point une transparence très marquée, peuvent être raisonnablement soupçonnés de nature gummo-résineuse, ou résino-extractive; car on connoît aussi de ces sortes de sucs : tels sont la *myrrhe*, le *bdellium*, le *sagapenum*, l'*opopanax*, l'*assa-fœtida*, & quelques autres reconnus pour gommes-résines bien caractérisées. Tous ceux au contraire qui ont une transparence belle & marquée, peuvent être jugés presqu'à coup sûr, ou purement gommeux, ou purement résineux; comme on le voit par l'exemple des gommes *adraganth*, *arabique*, & *de notre pays*, & autres bien transparentes, qui sont de pures gommes, & par celui du *mastic*, du *sandarach*, de la gomme *copal*, & autres substances de ce genre, aussi diaphanes, reconnus pour de pures résines, & qui se distinguent d'ailleurs bien facilement des pures gommes, par leur odeur, leur inflammabilité, & autres qualités propres aux matieres huileuses.

Cette espece de regle, qui certainement peut être d'un grand secours pour juger facilement, & sans travail, de la nature purement gommeuse, résineuse, ou gummo-résineuse d'un grand nombre de sucs concrets, ne doit point dispenser de faire les épreuves convenables, & sur-tout l'application des diffé-



Gomme gutte.
Carcapulli.



rents menſtrues, lorſqu'on veut être abſolument certain de la matiere qu'on examine. Ces épreuves ſont ſur-tout très néceſſaires pour ceux de ces ſucs qui non-ſeulement ne ſont point, ou ne ſont que peu tranſparents, mais qui de plus ſont fortement colorés : tels que la *gomme lacque*, la *gomme gutte*, le *ſang-dragon*, l'*aloës*, l'*opium* ; car ces derniers ſont encore plus compoſés que les pures gommes-réſines, & contiennent des matieres colorantes & extractives de nature différente.

1°. Gomme ammoniac. *Voyez* Ammoniac (gomme.)
2°. ——— Assa-fœtida. *Voyez* ce mot.
3°. ——— Bdellium. *Voyez* ce mot.
4°. ——— Caragne. *Voyez* ce mot.
5°. ——— Euphorbe. *Voyez* ce mot.
6°. ——— Gaïac. *Voyez* ce mot.
7°. ——— Galbanum. *Voyez* ce mot.
8°. ——— Galda. Cette gomme-réſine, dit M. Vogel, a l'odeur & les vertus de l'élémi : & l'on ne connoît pas encore l'arbre qui donne cette larme.

9°. Gomme gutte. Cette ſubſtance eſt déſignée dans les boutiques & les diſpenſaires ſous bien des noms différents ; tels que *gummi gutta* ; *gummi gotta* ; *gummi guttæ* ; *gummi gitta* ; *gummi gamandræ* ; *gummi de Gamandra* ; *gummi de Goa* ; *gummi de Peru* ; *gummi peruanum* ; *gummi de Jemu* ; *gummi laxativum* ; *gummi Gamandra* ; *gutta gamu* ; *gutta geman* ; *ghitta jemou* ; *catta gamma* ; *catta gemu* ; *gutta ad podagram* ; *ſcammonium orientale* ; *chryſopum* ; *cambodium* ; *cambogium*.

C'eſt une gomme-réſine ou un ſuc réſineux-gommeux, de couleur jaune, ou d'un jaune rougeâtre, d'une ſaveur d'abord un peu réſineuſe, puis extrê-

mement âcre & caustique; elle est en masses rondes ou en petits bâtons cylindriques.

Elle vient de Camboge, du royaume de Siam, de la Chine. HERMANN dit qu'elle découle par incision d'un arbre appellé *Carcapulli*, ACOST. Hist. arom. *Coddam-pulli*, Hort. malab. *Choraca Cingalensibus dicta*, HERM. Not. ad hort. malab.

Voici la description qu'il donne de cet arbre, qui est grand, touffu, branchu. Sa racine est grosse, & jette des rameaux au loin de côtés & d'autres; son tronc a dix ou douze pieds de circonférence: son bois, qui est blanchâtre, est revêtu d'une écorce rougeâtre en-dehors, blanchâtre & un peu jaunâtre en-dedans. Ses feuilles, portées sur de petits pédicules, naissent deux à deux; elles sont ovalaires, terminées par une pointe, épaisses & solides, d'un verd foncé, & luisantes en-dehors, d'un verd gai en-dessous, garnies d'une nervure dans le milieu; d'une saveur acide. Aux sommets des tiges naissent des fleurs soutenues sur de courts pédicules; elles sont de couleur de chair & jaunâtres, inodores, d'une saveur un peu acide; composées de quatre pétales arrondis, un peu oblongs, compactes: l'embryon du fruit est environné d'étamines droites, blanchâtres, dont les sommets sont d'un rouge-brun; le calyce est fait de quatre feuilles pâles, concaves. Les fruits, qui égalent les oranges en grosseur, sont taillés à côtes saillantes; verds d'abord, jaunâtres ensuite, blanchâtres dans leur maturité, d'une saveur légérement acide; les semences, qu'ils renferment, sont oblongues, grosses comme le doigt, applaties, d'un blanc foncé.

La gomme gutte se tire encore d'un autre arbre, appellé aussi *Carcapulli*, LINSCH. *Carcapulli*, DE BRY. *Kanna-Ghoraka*, id est, *Ghoraka dulcis Cingalensibus*, HERM. Not. ad hort. malab.

Cet arbre ne differe du précédent que par sa fleur & son fruit, qui est doux, rond, & gros comme une cerise; il lui ressemble dans ses autres parties.

D'autres auteurs cependant prétendent que la gomme gutte ne se tire point de l'arbre nommé *coddam-pulli*; mais plutôt d'une espece de tithymale épais & grimpant qui croît dans l'Inde orientale, & sur-tout dans le Camboge. On l'en tire par incision, puis on le fait épaissir. On l'apporte ordinairement en gros morceaux & en gâteaux entiers : ce qui prouve que cette substance n'est pas si rare.

La gomme gutte est stimulante, purgative, émétique à un très haut degré : comme émétique, on s'en sert rarement; il est très violent : elle ne convient qu'aux forts tempéraments, & la dose doit être médiocre, de quatre à cinq grains au plus; elle convient dans le cas où il faut secouer vivement, dans l'hydropisie, par exemple, l'anasarque, la leucophlegmatie. Elle convient assez aussi pour aiguiser quelques autres purgatifs; il ne faut jamais la donner aux femmes, aux enfants, aux tempéraments délicats, ni à ceux qui ont le genre nerveux extrêmement vibratil.

On a essayé de mitiger la gomme gutte comme la scammonée : on a eu recours à plusieurs préparations, on l'a fait macérer dans des acides, on l'a mêlée avec des mucilages; mais toutes ces préparations ne menent à rien. Par exemple, on fait dissoudre la gomme gutte par le vinaigre, puis on fait évaporer en consistance d'extrait : cet extrait se peut donner à dix ou douze grains; mais la gomme gutte pure est préférable. D'autres préparent ainsi le magistere; ils font dissoudre la partie résineuse par l'esprit de vin; ils laissent un peu évaporer cet esprit, puis ils versent une grande quantité d'eau : l'esprit de vin

s'unit à l'eau, quitte la résine, & elle se précipite: tel est le magistere de gomme gutte, dont les effets sont encore pis que ceux de la gomme gutte seule; car les mauvais effets de cette substance dépendent de sa résine, & ce magistere n'est que la résine toute pure: ainsi cette préparation ne vaut pas la gomme gutte pure; on ne peut donner ce magistere qu'à deux ou trois grains au plus.

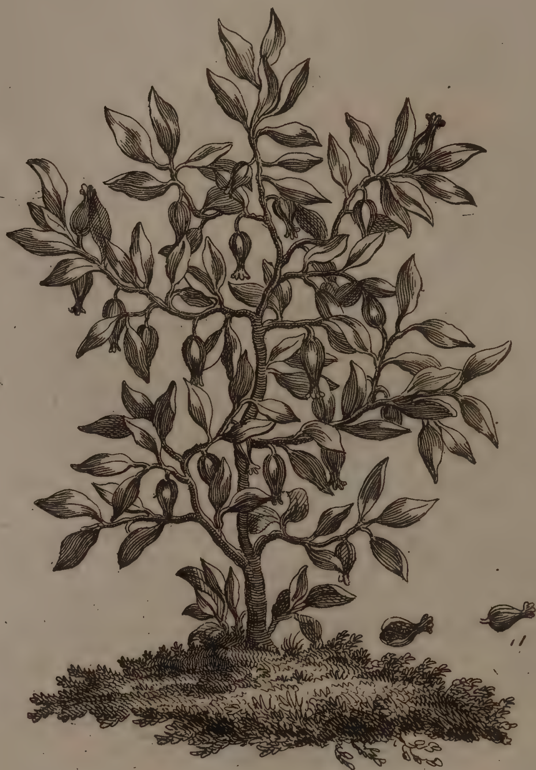
La gomme gutte, comme fondante, apéritive, altérante, est un assez bon remede dans les obstructions: on en met un demi-grain, ou un grain au plus par dose, dans les opiates ou pilules fondantes dont on se sert; mais s'il y a soif, petite fiévre, que le ventre soit libre, il faut en diminuer encore la dose, & même la retrancher tout-à-fait.

On n'a pas encore exactement décrit, dit M. Vogel, l'arbre d'où l'on tire cette gomme-résine, dont la saveur est âcre & nauséabonde, la couleur d'un rouge tirant sur le jaune, & qui est très transparente. Elle purge fortement par haut & par bas; elle est particuliérement ordonnée dans l'hydropisie depuis deux grains jusqu'à dix, en commençant par une foible dose, qu'on augmente insensiblement. Il est très à propos de la mêler avec un sel neutre, ou de l'unir à un extrait. Il n'est plus d'usage aujourd'hui de la corriger avec le vinaigre ou la vapeur du soufre.

10°. ——— MYRRHE. *Voyez* ce mot.
11°. ——— OLIBAN. *Voyez* ce mot.
12°. ——— OPOPANAX. *Voyez* ce mot.
13°. ——— SAGAPENUM. *Voyez* ce mot.
14°. ——— SARCOCOLLE. *Voyez* ce mot.
15°. ——— SCAMMONÉE. *Voyez* ce mot.
16°. ——— STYRAX CALAMITE. *Voyez* ce mot.

Substances

Graine de Paradis, Grana Paradisi Cardamomum, Cardamome.



Substances improprement nommées GOMMES.

1°. GOMME ANIMÉ ; c'est une résine. *V.* ANIMÉ.
2°. ——— COPAL ; c'est une résine. *V.* COPAL.
3°. ——— ÉLÉMI ; c'est une résine. *V.* ÉLÉMI.
4°. ——— DES FUNÉRAILLES ; c'est le bitume de Judée. *Voyez* BITUME.
5°. ——— DE GAÏAC ; c'est une gomme-résine. *Voyez* GAÏAC.
6°. ——— DE GENÉVRIER ; c'est une résine. *Voyez* GENÉVRIER, ou SANDARAQUE.
7°. ——— GUTTE ; c'est une gomme-résine. *V.* son article pag. 473, N°. 9.
8°. ——— LACQUE ; c'est une résine-céracée. *V.* LACQUE, ou l'art. des RÉSINES.
9°. ——— DE LIERRE ; c'est plutôt une résine qu'une gomme. *Voyez* LIERRE (GOMME), ou l'art. des RÉSINES.
10°. ——— TACAMAHACA ; c'est une résine. *Voyez* TACAMAHACA.

GOUDRON. *Voyez* PIN, ou TÉRÉBENTHINE.
GOUTTE DE LIN. *Voyez* CUSCUTE.
GOUTTES d'Angleterre. *Voyez* VERS A SOIE.
GRAINE d'écarlate, *ou* de kermès. *V.* KERMÈS.
GRAINE de musc. *Voyez* ALCÉE INDIENNE.
GRAINE musquée. *Voyez* AMBRETTE.
GRAINE de perroquet, *Voyez* CARTHAME.

GRAINE de Paradis. *Grana Paradisi.* Quelques-uns mettent au nombre des especes de cardamome la graine de paradis, à cause de quelque ressemblance pour la forme extérieure, & lui donnent même le nom de *grand cardamone.* D'autres au contraire, qui ont plus d'égard au goût, pensent qu'il faut la mettre au nombre des especes de poi-

vre. Il ſemble qu'on peut admettre, en quelque façon, le ſentiment des uns & des autres, l'un & l'autre ayant quelque fondement.

Quoi qu'il en ſoit, la graine de paradis eſt anguleuſe, plus groſſe que celle du petit cardamome, d'une couleur fauve, ou un peu fauve-rouſsâtre, d'une odeur aromatique, d'une ſaveur très âcre & fort brûlante.

Elle a été apportée de l'Inde orientale & de l'Afrique par les Hollandois.

Elle eſt encore déſignée ſous le nom de *meléguette* ou *maniguette* (*meleguetta*, & *maniguetta*), off. *Cardamomum piperatum*, Cordi.

La plante d'où l'on tire cette graine n'a pas encore été bien décrite. M. Linnæus la nomme *amomum caule ramoſo*. C. Bauhin, *Prodr.* dit que ſes feuilles ſont épaiſſes, longues de trois pouces, larges de trois; que dans toute leur longueur il s'éleve une côte de laquelle ſortent tranſverſalement pluſieurs fibres, comme dans les feuilles du giroflier, avec leſquelles elles ont beaucoup de reſſemblance; que le pédicule qui ſoutient la feuille a une ſaveur aromatique aſſez ſemblable à celle des grains.

Son fruit, ſuivant Etienne de Flacourt, eſt couvert d'une écorce d'un rouge vif & éclatant; la chair qu'il contient eſt blanche; ſa ſaveur eſt acide ſans être déſagréable.

La graine de paradis differe peu du poivre par rapport à ſa nature, ſes principes & ſes forces: elle eſt cependant un peu plus tempérée. Son activité dépend non-ſeulement de l'huile & du principe fixe réſineux, mais auſſi de la ſubſtance gommeuſe: on l'emploie plus ſouvent pour aſſaiſonner les mets que comme médicament; cependant elle peut être dans tous les cas ſubſtituée au poivre, & être mis en uſage de la même maniere. Il paroît qu'on a rai-

ſon de regarder cette graine comme tenant le milieu entre les grains du poivre & le cardamome, par rapport à ſes vertus ; & de la croire plus puiſſante que ceux du cardamome, & plus foible que le poivre.

A cauſe du rapport très grand qu'elle a avec le poivre, quelques parfumeurs, dit M. VOGEL, mêlent les grains de paradis avec du poivre pulvériſé, pour gagner davantage. Au reſte ils ſont échauffants, ſtimulants, & ſont ſpécialement recommandés contre la paralyſie.

GRAINS de tilli. *Voyez* RICIN INDIEN.

GRAISSE. *Adeps* ; *pinguedo*. Subſtance huileuſe d'une conſiſtance aſſez ſolide, qui s'amaſſe en différentes parties du corps des animaux.

Pour purifier la graiſſe, après l'avoir coupée par morceaux, & ôté toutes les membranes & les vaiſſeaux qui y ſont mêlés, on la lave dans beaucoup d'eau ; on la fait fondre enſuite à une chaleur douce, avec un peu d'eau, juſqu'à ce que cette eau ſe ſoit diſſipée ; ce qui arrive lorſque l'ébullition ceſſe. On la verſe alors dans un pot de faïance, où elle ſe fige ; en cet état elle eſt d'une très grande blancheur, & ſert pour une infinité d'uſages. Après ſa purification, l'odeur de la graiſſe eſt foible, auſſi-bien que ſa ſaveur.

Les alkalis & les acides minéraux diſſolvent la graiſſe ; il en réſulte un ſavon.

La chymie nous apprend que la graiſſe eſt une huile douce, concrete, non volatile, analogue au beurre & à la cire ; ſa conſiſtance, ainſi que celle de ces matieres, eſt due à un acide qu'on ne ſauroit lui enlever que par des diſtillations répétées.

En général les graiſſes des différentes eſpeces d'animaux different peu : on leur reconnoît à peu-près les mêmes propriétés ; elles varient ſeulement en

consistance. On sçait que celle des moutons est très ferme ; celle des reptiles & des poissons est molle, & même liquide comme l'huile.

Les graisses sont adoucissantes & anodynes, émollientes & résolutives. Elles conviennent pour calmer les douleurs de rhumatisme & de sciatique ; elles remédient à la contraction & aux retirements des membres, appaisent les douleurs des hémorrhoïdes, procurent la guérison des brûlures, des crevasses des mains, des gerçures des levres. On les emploie en liniments, en frictions. Elles entrent dans la composition de plusieurs emplâtres & onguents.

GRAISSE d'anguille. *Voyez* ANGUILLE.
de bœuf. *Voyez* BŒUF.
de brebis. *Voyez* BREBIS.
de brochet. *Voyez* BROCHET.
de caille. *Voyez* CAILLE.
de canard. *Voyez* CANARD.
de castor. *Voyez* CASTOR.
de cerf. *Voyez* CERF.
de chamois. *Voyez* CHAMOIS.
de chat. *Voyez* CHAT.
de cheval marin. *Voyez* CHEVAL MARIN.
de chien. *Voyez* CHIEN.
de cochon. *Voyez* COCHON.
d'écureuil. *Voyez* ECUREUIL.
d'hérisson. *Voyez* HÉRISSON.
d'hippopotame. *Voyez* CHEVAL MARIN.
humaine. *Voyez* HOMME.
de lievre. *Voyez* LIEVRE.
de lion. *Voyez* LION.
de loir. *Voyez* LOIR.

Grasselle.
Pinguicula.







GRAISSE de loup. *Voyez* LOUP.
d'oie. *Voyez* OIE.
d'ours. *Voyez* OURS.
de poule. *Voyez* POULE.
de ſanglier. *Voyez* COCHON SAUVAGE.
de taupe. *Voyez* TAUPE.
de taureau. *Voyez* BŒUF.
de tortue. *Voyez* TORTUE.
de veau. *Voyez* BŒUF.
de vipere. *Voyez* VIPERE.

GRAMEN. *Voyez* CHIEN-DENT.

GRAPELLES. *Voyez* BARDANE (PETITE.)

GRASSETTE; Herbe graſſe, *ou* huileuſe. *Pinguicula*, off. *Sanicula montana, flore calcari donato*, C. B. Pin. *Pinguicula Geſneri*, J. B. *Pinguicula nectario cylindraceo longitudine petali*, LINN. *Cucullata* quibuſdam, *Crias* Apulei, Lugd. hiſt. *Dodecatheon*, PLINII. *Viola humida & paluſtris*, quorumdam.

Sa racine eſt un amas de fibres, d'où naiſſent pluſieurs feuilles couchées à terre, d'un verd-pâle tirant ſur le jaune, luiſantes comme ſi elles avoient été enduites d'huile, obtuſes, unies & ſans dentelures. D'entre ces feuilles ſortent quelques pédicules hauts de trois à quatre pouces, aux ſommets deſquels ſont des fleurs violettes, purpurines ou blanches, ſemblables à celles de la violette : elles ſont d'une ſeule piece, partagées en deux levres, dont le fond eſt terminé par un nectar. A ces fleurs ſuccede un fruit ou coque qui s'ouvre en deux portions; elle renferme un bouton où ſont contenues pluſieurs graines, menues, arrondies.

Cette plante, qui donne au printemps des fleurs qui durent peu, eſt vivace, & ſe multiplie de

graines : elle croît daus les lieux humides & marécageux ; on la trouve aux environs de Paris.

Elle passe pour vulnéraire & consolidante. Ses feuilles écrasées guérissent promptement les plaies récentes, les coupures, les gerçures & les fissures des mammelles. Ces mêmes feuilles, infusées dans un bouillon de veau, le rendent laxatif, & convenable dans les constipations. On fait, de sa racine pilée, un cataplasme qui dissipe en peu de temps les douleurs de la sciatique.

GRASSETTE ; c'est aussi un des noms de l'*orpin*, ou *joubarbe des vignes*. *Voyez* ORPIN.

GRATIOLE ; herbe à pauvre homme. *Gratiola*, off. *Digitalis minima*, gratiola *dicta*, MORIS. Hist. oxon. TOURNEF. Inst. r. h. *Gratiola centauroïdes*, C. B. Pin. *Gratia Dei*, CÆSALP. *Gratia Dei*, *cujus semen gelbenech*, *Papaver spumeum fortè*, ANGUILL. *Limnesium*, sive *Centauroïdes*, CORDI. *Gratiola floribus pedunculatis*, *foliis lanceolatis serratis*, LINN.

Ses racines, qui rampent obliquement, sont blanches, noueuses, fibreuses. Ses tiges, qui ont un pied & plus, sont très noueuses, droites. Ses feuilles naissent deux à deux, opposées ; elles sont lisses, veinées, ameres. De l'aisselle des feuilles naissent seule à seule des fleurs d'une seule piece, en tuyau, jaunâtres, ouvertes en maniere de gueule, & divisées en deux levres ; la supérieure, qui a la forme d'un cœur, se réfléchit vers le haut ; l'inférieure est partagée en trois portions. Du fond du calyce, qui est d'une seule piece, mais découpé en cinq parties, s'éleve un long pistil, lequel devient une capsule arrondie, terminée en pointe, roussâtre, à deux loges, où sont contenues des semences menues roussâtres.

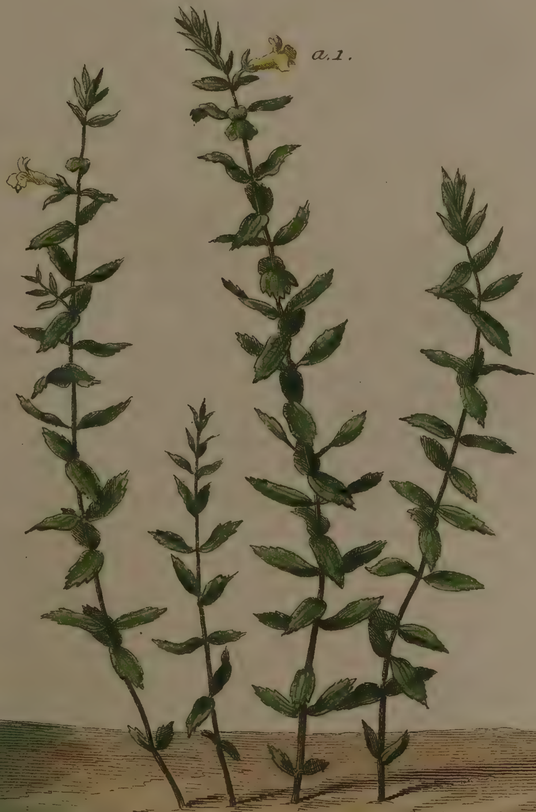
Cette plante, qui fleurit en Juin & en Juillet,



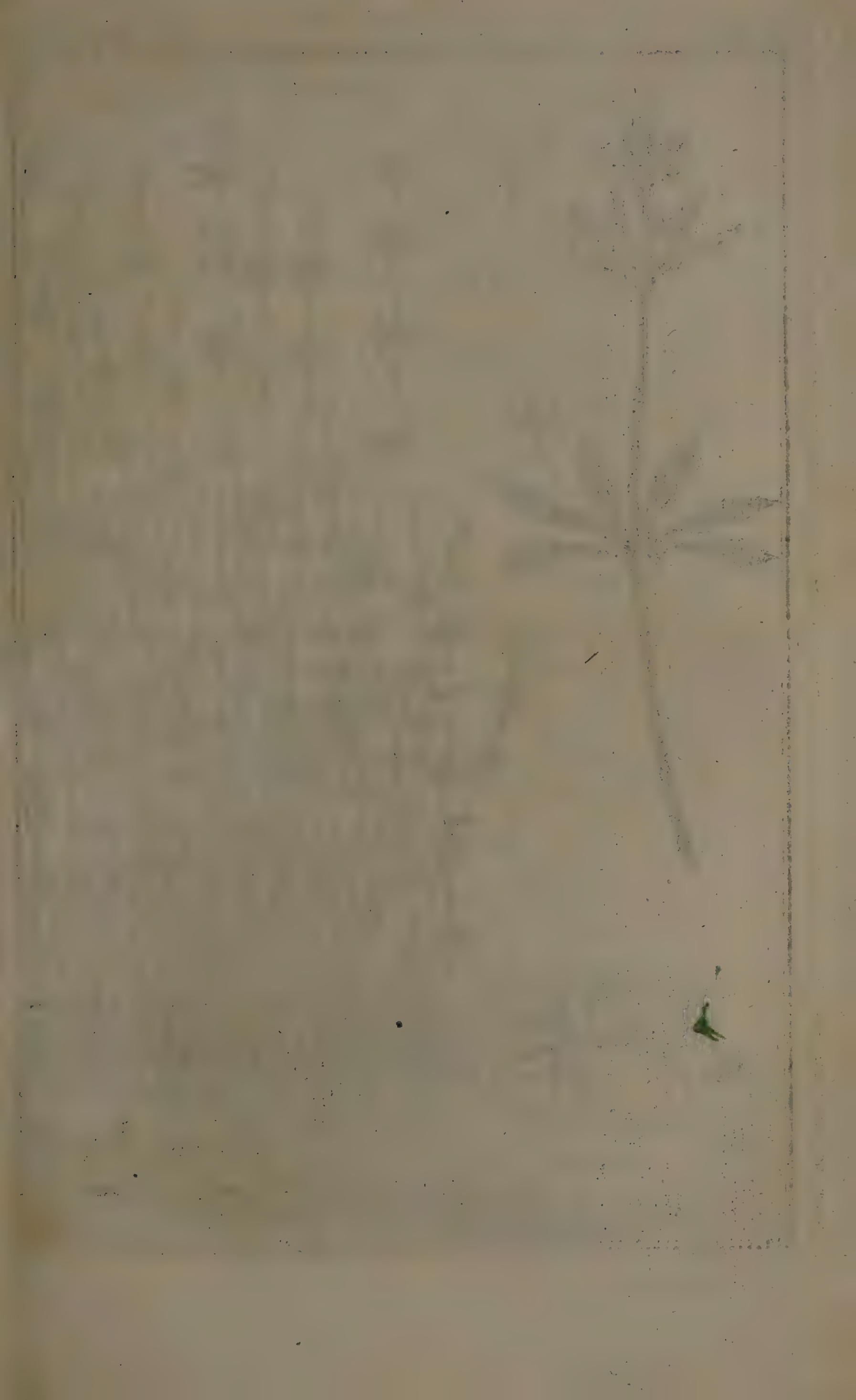




Herbe à pauvre homme,
Gratiola.



Lesharp.ⁿ sc.




Aparine.
Gratteron
a. 1.
a. 4.
a. 2.
Prevost

& dont les graines ſont mûres aux mois d'Août & de Septembre, croît dans les lieux humides & dans les prés.

Elle eſt ſans odeur, mais d'une ſaveur déſagréable & très amere. L'analyſe apprend qu'elle contient un ſel tartareux, & beaucoup de ſoufre âcre & groſſier.

Ses feuilles & ſes fleurs purgent puiſſamment, priſes en poudre à la doſe de demi-gros, ou dans une infuſion ou décoction vineuſe à la doſe de deux gros. On les fait infuſer avec avantage dans du lait. Elle eſt très utile, principalement aux hydropiques & à ceux qui ſont malades de fievre quarte; mais on a un exemple de ſon mauvais effet ſur un hydropique, *Uratisl.* 1728. p. 870. L'extrait, qu'on obtient de ſon ſuc, purge auſſi, mais plûs doucement que le réſidu, Boulduc, *Mém. de l'Acad. des Sc. de Paris.* La décoction de ſes feuilles dans du lait, tue auſſi les vers; la décoction aqueuſe nettoie & ſeche les ulceres & les plaies, Cæsalp. *l.* 5. *c.* 96. Il eſt bon d'obſerver que ſa racine, réduite en poudre, priſe à la doſe de demi-gros, eſt un auſſi bon remede contre la dyſenterie que l'ipécacuanha, Boulduc, *l. c.*

GRATTE-CUL. *Voyez* Rose de chien.

GRATTERON; Riéble. *Aparine; Aſperugo; Aſpergula; Spargula; Aſperula; Aſpera lappago; Philanthropos; Omphalocarpos*, off. *Aparine vulgaris*, C. B. Tournef. Inſt. rei herb. *Aparine foliis lanceolatis, acuminatis, ſcaberrimis, corollis fructu minoribus*, Linn. *Gallium caulis angulis, foliiſque orâ & nervo ſerratis, fructu hiſpido*, Haller, Helvet.

Sa racine eſt menue, fibreuſe. Ses tiges ſont quarrées, rudes au toucher, genouillées, grimpantes, longues de cinq à ſix pieds, branchues. Ses feuilles, ainſi que celles de la garance, ſont au nombre de

cinq, ſix ou ſept, diſpoſées en étoile autour de chaque nœud des tiges; elles ſont rudes, étroites, & ſe terminent par une petite épine. Des nœuds, vers l'extrêmité des rameaux, il ſort des fleurs portées ſur de longs pédicules grêles; elles ſont très petites, blanchâtres, ouvertes, d'une ſeule piece en cloche, découpées en quatre parties. Le calyce, également partagé en quatre portions, devient un fruit dur, ſec & comme cartilagineux, revêtu d'une écorce mince & noirâtre, compoſé de deux globules preſque ſphériques, qui contiennent chacun une graine creuſée vers le milieu.

Cette plante, qui eſt très commune dans les haies, eſt employée toute entiere pour l'uſage de la médecine. Elle eſt apéritive, diurétique. On la fait entrer dans tous les bouillons & apozêmes deſtinés à procurer l'écoulement des urines. Le ſuc exprimé du gratteron ſe donne auſſi à la doſe de deux ou trois onces; il eſt très bon pour faire couler les urines, débarraſſer les reins, quand on rend des urines chargées & graveleuſes. On diſtilloit autrefois, de cette plante, une eau qu'on regardoit comme adouciſſante & rafraîchiſſante; mais cette eau a peu d'efficacité, & c'eſt avec raiſon qu'elle n'eſt plus employée aujourd'hui.

Le gratteron, broyé avec de l'axonge, a été vanté il y a long temps par Dioscoride, pour réſoudre les tumeurs ſcrophuleuſes; mais l'uſage en a été négligé: Matthioli eſt peut-être le ſeul qui quelquefois l'ait employé avec ſon fruit contre les écrouelles. Depuis peu Cl. Gaspar, *Obſerv. p.* 18. 19. a conſtaté, par ſes expériences, cette vertu du gratteron; il a vu, par le moyen de ſa décoction, des tumeurs des teſticules & des mammelles, ſe diſſiper, *ibid.* p. 20. D'ailleurs, ſuivant Dioscoride, le ſuc de la ſemence, des tiges & des feuilles eſt d'un très


Lithospermum erectum.
Gremil herbe aux perles.
a.1.
a.4.
a.5.
a.5.
a.2.
a.3.

très grand secours contre les morsures des viperes & des tarantules. BLAIR dit que les oies se purgent avec le gratteron, qui leur excite l'appétit.

I°. GRÉMIL, *ou* Herbe aux perles. *Lithospermum erectum*, off. *Lithospermum majus erectum*, C. B. Pin. *Lithospermum; sive Milium solis*, J. B. *Milium Soler Mauritanis, quod in montibus Soler frequens nascatur*, SERAP. *Lithospermum seminibus lævibus, corollis calycem vix superantibus, foliis lanceolatis*, LINN. *Lithospermum foliis subtùs nervosis, floribus ex alis foliorum exeuntibus*, HALLER, Helvet.

Sa racine est grosse comme le pouce, fibreuse, ligneuse. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi ou deux, sont nombreuses, cylindriques, roides, droites, branchues. Ses feuilles sont alternes, rudes, pointues, sans queue, d'un verd noirâtre. De l'aisselle des feuilles & au sommet des tiges & des rameaux, sortent des fleurs portées sur de courts pédicules; elles sont d'une seule piece, blanches ou d'un verd blanchâtre, à entonnoir, divisées en cinq portions, renfermées dans un calyce velu, découpé jusqu'à la base en cinq portions; leur pistil est verd, & comme accompagné de quatre embryons, qui deviennent autant de graines arrondies, polies, dures, semblables à de petites perles, dont elles ont la couleur.

Cette plante se trouve abondamment en Suisse, & sur les montagnes; elle croît aux environs de Paris, où elle fleurit en été.

Les semences de gremil ont une saveur visqueuse & un peu astringente. Elles passent pour un puissant diurétique, & un bon anodyn; on les met encore au nombre des déterfifs, des lithontriptiques, des ecboliques, des fébrifuges.

On a donné à cette plante le nom de *lithosper-*

mum, à cauſe de la dureté de ſes graines. On lit dans DIOSCORIDE, que les anciens en faiſoient boire dans du vin pour pouſſer les urines & rompre le calcul de la veſſie : mais cette opinion, qui eſt une ſuite du préjugé, a pris naiſſance de l'extravagance des *ſignatures*. Toute cette graine eſt forte, enſorte qu'elle fermente avec les acides.

II°. GRÉMIL RAMPANT. *Lithoſpermum repens*, off. *Lithoſpermum minus repens, latifolium*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Lithoſpermum majus* Dodonæi, *flore purpureo, ſemine anchuſæ*, J. B. *Lithoſpermum majus*, DODON. Pempt.

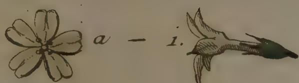
Sa racine eſt longue, épaiſſe, ligneuſe, tortueuſe, noire. Ses tiges ſont grêles, noirâtres, longues, rudes, velues, couchées pour la plus grande partie ſur la terre. Ses feuilles, qui ſe terminent en pointe, ſont velues, noirâtres, rudes. Au ſommet des rameaux naiſſent des fleurs bleues, auxquelles ſuccedent des ſemences blanches, dures.

Quant à ſes propriétés & à ſes vertus, elles ſont les mêmes que celles de la précédente.

GRENADE; fruit du grenadier. *Granatum, punicum malum.*

GRENADIER DOMESTIQUE. *Granata*, ſive *punica malus ſativa*, off. *Punica quæ malum granatum fert*, CÆSALP. *Malus punica ſativa*, C. B.

Le grenadier, qui croît naturellement, n'eſt qu'un arbriſſeau; mais, par la culture, il s'éleve à la hauteur d'un arbre. Ses branches ſont couvertes d'une écorce rougeâtre, & ſes rameaux garnis d'épines droites & roides. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles du myrte ordinaire ou de l'olivier, ſont moins pointues, d'un verd luiſant, ſoutenues ſur des pédicules rougeâtres : ſi on les froiſſe entre les doigts, elles donnent une odeur forte & puante. De l'aiſſelle des branches, ſortent des fleurs en



Gremil rampant,
Lithospermum repens.

a. 1.






Grenadier. Malus Granata.
a. 1.
a. 1.
a. 1.
a. 3.
a. 2.
Le charp. sc.

rose, à cinq pétales de couleur d'écarlate, renfermés dans un calyce de même couleur, lequel est en forme de cloche, partagé en cinq lanieres pointues : ce calyce devient un fruit sphérique, un peu applati des deux côtés, de la grosseur des pommes. Son écorce est un peu épaisse, coriace, dure, verte avant que le fruit soit mûr; de couleur de châtaigne mêlée de rouge, lorsqu'il est mûr; jaune intérieurement, d'une saveur astringente : le suc, qu'il contient, est vineux, tantôt doux, tantôt acide; on voit aussi des grains dans différentes loges séparées par des cloisons charnues & membraneuses; ils ressemblent à des grains de raisins, & renferment chacun une semence oblongue, couverte d'une écorce ligneuse sous laquelle se trouve une amande amere & un peu astringente.

Le grenadier croît naturellement en Italie, en Espagne, en Languedoc, en Provence. On le cultive dans les jardins, mais il demande beaucoup de soin, & doit être mis dans des serres l'hyver où il soit à l'abri du froid.

On distingue trois especes de grenades; les unes sont acides; les autres sont douces; & les troisiemes ont une saveur vineuse.

Ses fleurs ont les mêmes vertus que les *balaustes*, dont il sera parlé plus bas, article GRENADIER-BALAUSTIER.

On mange les grenades; elles nourrissent peu; elles sont d'un bon suc, & sont regardées comme stomachiques. Elles conviennent sur-tout, lorsqu'il s'agit de resserrer, d'épaissir, de condenser & de fortifier. Elles appaisent la soif, c'est pourquoi on peut les faire sucer avec avantage aux malades qui en sont tourmentés. Elles sont aussi rafraîchissantes; on en prépare une boisson, de la même maniere qu'on fait la limonade, laquelle est utile dans les fievres ardentes, & dans celles qui

ſont produites par l'efferveſcence de la bile ; elle tempere ſon ardeur, en corrige la putréfaction, arrête les cours de ventre ; & remédie à la débilité de l'eſtomac.

On en compoſe un ſyrop qui convient dans les mêmes cas, & eſt fort utile dans le vomiſſement & le hoquet.

Les ſemences, qui ſont contenues dans les grains, ſe nomment en latin *granatorum oſſicula ; nuclei ; ſemina ; vinacea ; gigarta ; arilli.* Leur ſaveur eſt amere & aſtringente. On les recommande contre la diarrhée, comme aſtringents. MATTHIOLI réduiſoit en poudre une once de ces ſemences ſéches, à laquelle il ajoutoit un gros d'encens pulvériſé ; il preſcrivoit un ou deux gros de ces deux poudres mêlées enſemble tous les jours pour les flueurs blanches.

L'écorce de la grenade (*malicorium ; pſidium*, ou *ſidium*) eſt d'un ſaveur amere ou auſtere. Elle eſt beaucoup plus aſtringente que les fleurs & les grains ; ce qui la fait employer dans les décoctions vulnéraires & aſtringentes, bien qu'il ſe trouve des médecins qui croient ces décoctions plus capables d'exciter le flux de ſang, que de l'arrêter ; VOGEL. Elle ſe preſcrit en ſubſtance, depuis demi-gros juſqu'à un gros ; on en met deux gros & même demi-once pour une livre de décoction ou d'infuſion. Extérieurement elle entre dans les collyres, les gargariſmes & les lavements aſtringents.

II°. GRENADIER-BALAUSTIER & PAPAROI. *Punica flore pleno majore*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Malus punica flore pleno*, H. R. P. *Balauſtia hiſpanica*, J. B. *Balauſtium*, TABERN. Icon. *Balauſtia flore pleno majore*, C. B. Pin. *Malus punica ſylveſtris major*, ſive *Balauſtium majus*, PARK. & RAII, Hiſt.

Ses fleurs ſont amples, compoſées de beaucoup de pétales fort preſſés, renfermées dans un calyce





Gorsault   Gravé par Martinet

large & applati, d'un jaune purpurin, ligneux, coriace, divisé en plusieurs lanieres. Du reste l'arbre ressemble au précédent. Ces fleurs, ainsi que celles de l'autre espèce de grenadier, se nomment BALAUSTES, *balaustia*.

Elles sont astringentes, & toniques. Ces vertus les rendent salutaires dans les flux de ventre, les dysenteries, les crachements & les vomissements de sang, les pertes des femmes, les flueurs blanches. Elles sont encore utiles sur la fin des gonorrhées. En substance, la dose est depuis un scrupule jusqu'à un gros : on la double pour une infusion ou une décoction. Elles entrent aussi dans les gargarismes antiscorbutiques, & dans les collyres.

GRENAT. *Granatus*. Pierre précieuse, ainsi nommée, à cause de sa ressemblance avec le grain d'une grenade. Elle est dure, d'un rouge obscur, à laquelle le feu n'ôte point la couleur; mais si on l'expose aux rayons du soleil, réunis par le moyen d'un verre ardent, elle entre en fusion, & se réduit en une masse métallique semblable à du fer, laquelle est attirée par l'aimant.

La trop crédule antiquité étoit persuadée que le grenat porté en amulette, ou avalé sous la forme d'une poudre très subtile, rendoit gai, & faisoit oublier les chagrins. On attribuoit au grenat bien d'autres vertus chimériques, ainsi qu'aux autres fragments précieux du nombre desquels il est. On est désabusé aujourd'hui sur ce point. Pour ne pas répéter ce qui a déja été dit de ces fragmens décorés du beau nom de précieux, qu'ils ne méritent pas, quant à l'usage médicinal, nous renvoyons à l'art. ÉMERAUDE.

GRENOUILLE. *Rana aquatica & innoxia*, GESNER. *Rana manibus tetradactylis fissis, plantis hexadactylis palmatis, pollice longiori*, LINN. *Rana viridis, amphibia, edulis; Rana vulgaris, remi-*

gans, in aquis degens, ſeu paludum incola, nonnullorum.

Animal amphibie, plus aquatique que terreſtre, très vivace; le corps eſt long de deux pouces & demi, large d'un dans ſon milieu, recouvert d'une peau liſſe, dure, pliſſée longitudinalement en quelques endroits, verd en-deſſus, tacheté de points bruns, blanchâtre en-deſſous; le dos eſt applati & comme écraſé, le ventre ample, gonflé; la tête groſſe, un peu plate; les yeux grands, à fleur de tête, l'iris d'un jaune doré, la prunelle noire; les oreilles derriere les yeux, rondes, recouvertes de peau, & quelques trous autour; la bouche grande, très fendue; la mâchoire ſupérieure garnie d'une rangée de petites dents, outre deux grandes dents ſituées au palais, l'une à droite, l'autre à gauche. La grenouille a quatre pieds; ceux de devant, qui ſont plus courts, ſont terminés par une eſpece de main à quatre doigts détachés; ceux de derriere, plus longs, plus gros, plus charnus, munis de cinq doigts d'inégale longueur liés enſemble par des membranes luiſantes, cendrées, jaunâtres.

La grenouille ſaute ſur terre juſqu'à quatre ou cinq pieds en avant, en déployant tout-à-coup ſes grandes cuiſſes & jambes de derriere qui lui ſervent auſſi à avancer en nageant.

L'accouplement ſe fait dans l'eau où le mâle féconde les œufs que la femelle fait ſortir, enveloppés par tas dans une humeur gluante & tranſparente; c'eſt ce qu'on nomme le *frai:* les œufs ſont noirs; ces œufs écloſent d'abord en un inſecte noir, qu'on nomme *têtard;* car il eſt tout en tête & en queue. Il nage très vivement au moyen de ſa queue : il devient gros comme une ceriſe; & au bout de quelque temps, il ſe transforme petit à petit en grenouille parfaite. Les jambes de derriere ſortent les premieres, puis de jour à autre

celles de devant : la queue diſparoît, & le voilà grenouille pour toute ſa vie.

Cette eſpece de grenouille ſe tient quelquefois ſur terre aux bords de l'eau, dont elle ne s'écarte guere ; & a un chant ou croaſſement fort importun, principalement dans les jours chauds du printemps.

On la trouve dans toutes les eaux, ſoit vives, ou dormantes ou marécageuſes ; elle vit d'herbes aquatiques, de petits inſectes.

La chair des cuiſſes & des pattes de grenouille fait un aſſez bon aliment, fort ſavoureux, de facile digeſtion ; mais, ſi on en faiſoit trop d'uſage, à la longue il relâcheroit trop.

Le ſperme de grenouille, ramaſſé l'été & choiſi fort clair, appliqué extérieurement ; eſt adouciſſant, calmant, répercuſſif ; on s'en ſert dans les tumeurs douloureuſes, inflammatoires ; cela peut faire du bien. L'eau diſtillée du frai de grenouille, priſe intérieurement, eſt, dit-on, rafraîchiſſante, adouciſſante, & calmante ; mais elle n'a guere plus d'efficacité que l'eau commune, auſſi ſe trouve-t-elle très peu dans les boutiques.

Le bouillon, fait avec la grenouille ſeule ou avec le veau, eſt très bon pour la phthiſie ; par l'huile douce qu'il contient, il abſorbe les aigres ſuperflus ; ce n'eſt cependant pas un ſpécifique.

Pluſieurs médecins, dit auſſi M. Vogel, regardent, comme un aliment ſalutaire pour les phthiſiques, la chair des cuiſſes de grenouilles mangées frites ou roties. La grenouille entiere, brûlée & réduite en cendres, arrête les hémorrhagies, ſi on en répand à l'extérieur ſur les parties d'où s'écoule le ſang ; priſe intérieurement à la doſe d'un gros, on dit qu'elle guérit la gonorrhée & les pollutions nocturnes. Le frai eſt répercuſſif & rafraîchiſſant ; Sydenham le vante pour ſe laver la bouche dans l'eſquinancie & contre les aphthes ; on en tire

une eau coſmétique, à laquelle on attribue auſſi, lorſqu'on en boit, la vertu d'appaiſer les fievres lentes, de conſolider les ulceres de la veſſie, & d'arrêter les hémorrhagies. HOFFMANN (*Med. ſyſt. tom.* iv, *part.* iij, *pag.* 19,) vante comme antiépileptique le cœur & le foie deſſéchés.

II°. GRENOUILLE de ſaint Martin; Martinolle. Rainette; Grenouillette; Raine-verte; Grenouille de buiſſon. *Rana viridis. Voyez* la figure du CRAPAUD, celle de la GRENOUILLE DE SAINT MARTIN y eſt repréſentée.

Petit animal terreſtre qui a à peine un pouce & demi de long, & preſqu'auſſi large; il eſt totalement verd gai agreable, plus pâle au ventre; il reſſemble d'ailleurs entiérement à la grenouille ci-deſſus, ſaute comme elle, & croaſſe bien plus foiblement.

Cette petite grenouille ſe tient ſur les arbres où elle monte, dans les haies : une feuille eſt capable de la ſoutenir.

Elle a les mêmes vertus que la précédente. Son ſang, dit-on, eſt vulnéraire.

GRENOUILLETTE. *Voyez* RENONCULE.

GRENOUILLETTE DOUVE. *Voyez* RENONCULE DES MARAIS.

GRIOTTES & GRIOTTIER. *Voyez* CERISES ou CERISIER.

GRISARD. *Voyez* BLAIREAU.

GRILLON DOMESTIQUE; Grillot; Grillet *ou* Grille; Gréſillon; Crignon *ou* Crinon; Cricon; Cripuet. *Gryllus*, off. *Gryllus domeſticus*, ALDROV. *Gryllus caudâ biſetâ, alis inferioribus acuminatis longioribus, pedibus ſimplicibus*, LINN. *Gryllus in domibus habitans & cantillans*, nonnullorum. *Voyez* la figure du CLOPORTE, celle du GRILLON y eſt repréſentée.

Inſecte aîlé, tenant un peu de la ſauterelle par les

les jambes de derriere, qui l'aident à faire de petits ſauts, & par ſes aîles avec leſquelles il peut faire des vols très courts.

Il eſt long d'un bon pouce, compoſé d'une tête luiſante, les yeux noirs, deux antennes très longues & déliées, la bouche grande, armée de deux pinces ou dents, d'un corſelet auſſi large que ſa tête, d'un corps compoſé de douze anneaux, recouvert par quatre aîles blanchâtres, pliſſées ſuivant leur longueur; les inférieures plus étroites & bien plus longues que les ſupérieures. Il a ſix jambes velues; les dernieres beaucoup plus longues & plus fortes que les autres, terminées toutes par de doubles crochets. Du dernier anneau partent deux filets qui font la fourche, & une longue ſoie au-deſſus de l'anus.

Il eſt ovipare; ſes œufs ſont brillants & très petits.

Il habite dans les maiſons où il ſe cache, dans les fours, dans les cheminées & autres lieux où l'on fait du feu (aimant à être chaudement); & où il chante ou plutôt gréſillonne à-peu-près comme la cigale, principalement la nuit, quaſi toute l'année: il vit de tout ce qu'il rencontre, ſoit pain, farine, viande, graiſſe, &c.

Le grillon contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Il paſſe pour diurétique & apéritif; il a quelque choſe des propriétés de la cantharide, mais à un degré plus foible: ſon uſage eſt par conſéquent moins redoutable à l'intérieur. On réduit les grillons en poudre, après les avoir fait ſécher au four dans un vaiſſeau couvert: la doſe eſt depuis douze grains juſqu'à un ſcrupule, dans une liqueur convenable.

On dit qu'appliqués ſur les yeux, après les avoir écraſés, ils fortifient la vue; &, qu'appliqués

de même sur les parotides & autres tumeurs, ils font l'office de résolutif.

GRIVE de vigne commune; Petite Grive de gui; Mauvis. *Turdus*, off. *Turdus viscivorus minor*, BELON. WILLUGBY. *Turdus alis subtùs ferrugineis, lineâ suprà oculos albicante*, LINN. *Voyez* la figure de l'AUTRUCHE, celle de la GRIVE y est représentée.

Elle a depuis le commencement du bec jusqu'au bout de la queue neuf pouces de longueur, dit WILLUGBY; le bec long d'un pouce, brun; la langue paroît fendue en deux à quiconque la regarde attentivement; la bouche jaune en dedans; l'iris des yeux couleur de noisette; les couleurs & les taches de la poitrine & du ventre semblables à celles de la grosse grive de gui, car les taches en sont brunes; la poitrine jaunâtre; le ventre blanc; le dessus du corps brun par-tout, ou plûtôt olivâtre, avec un mêlange de roux ou de jaunâtre aux aîles; les petites plumes qui recouvrent les aîles en dessous, d'un roux-jaunâtre; les plumes inférieures en recouvrement, jaunâtres par les bouts; les petites plumes de dessous la queue, blanchâtres; dix-huit grandes pennes à chaque aîle; la queue longue de trois pouces un quart, composée de douze pennes; les jambes & les pieds d'un brun-pâle; la plante des pieds jaunâtre; la derniere jointure du doigt extérieur attachée au doigt du milieu; une vésicule du fiel; l'estomac moins musculeux que dans les autres oiseaux du même genre. Elle se distingue difficilement de la roselle par son port extérieur, sinon que les taches sont en plus grand nombre & plus grandes à la poitrine & au ventre. ALDROVANDE dit que c'est le propre de cette espece d'être tachée autour des yeux. Elle se nourrit d'insectes plûtôt que de baies: de plus elle mange des limaçons, qu'il faut peut-être aussi ranger parmi

Grossularia Ribes dicta.
Groseiller rouge.

b. 1.

b. 1.

b. 2.

b. 2.



les insectes. Le sexe ne se distingue point par les couleurs. Elle demeure pendant toute l'année chez nous, en Angleterre, & y fait son nid; elle le construit de mousse & de paille en dehors, & l'enduit de boue en dedans; elle pond sur la boue toute nue cinq ou six œuf, pour une seule couvée, lesquels sont d'une couleur bleue-verdâtre, pictés de taches noires clair-semées. Elle chante admirablement au printemps, étant perchée sur les arbres; elle est solitaire, ainsi que la grosse grive de gui. Mais elle fait son nid plûtôt dans les haies que sur des arbres élevés. Elle est aussi stupide, & se laisse prendre facilement. C'est le plus délicat des oiseaux de ce genre.

Cet oiseau, dont la *chair* est de bon goût, est servi sur toutes les tables. Elle excite l'appétit, donne un bon suc, & se digere aisément.

On a dit que la grive étoit bonne contre l'épilepsie, parcequ'elle se nourrit principalement de gui de chêne dont on se sert comme antispasmodique.

I°. GROSEILLER blanc-épineux. *Grossularia*, Uva crispa *dicta*; off. *Grossularia simplici acino, vel spinosa, sylvestris*, C. B. Pin. *Uva spina*, Matth. *Uva crispa*, sive *Grossularia*, J. B. *Crispina vera*, Cord. *Cœanothus spina*, Theophr.

La racine de cet arbrisseau, qui s'éleve de trois à quatre pieds, est ligneuse & garnie de quelques fibres. Ses tiges sont nombreuses & rameuses. L'écorce des vieilles branches est purpurine; celle des jeunes est blanchâtre. Son bois est d'un jaune-pâle, & muni d'épines fortes & longues. Ses feuilles, qui ressemblent beaucoup à celles de la vigne, sont légerement découpées, arrondies, lanugineuses, molles, d'un verd foncé, & luisantes en dessus, d'un verd plus clair en dessous, portées sur de courts pédicules, d'une saveur acide. Ses fleurs

ſont pendantes, en roſe, à cinq pétales diſpoſés en rond, d'un verd blanchâtre. Le calyce eſt d'une ſeule piece, diviſé en cinq portions rouges des deux côtés, réfléchies en dehors; les étamines ſont au nombre de cinq : la partie poſtérieure du calyce, qui eſt comme ſphérique, devient une baie molle, ſucculente, verte d'abord, d'un jaune-blanchâtre dans ſa maturité, remplie de petites graines blanchâtres; d'une ſaveur douce & vineuſe.

Cet arbriſſeau, qui croît de lui-même dans certains endroits, ſe cultive dans les jardins. Ses feuilles & ſes fruits y deviennent plus grands; & les botaniſtes le déſignent alors ſous les phraſes ſuivantes : *Groſſularia ſpinoſa ſativa*, C. B. Pin. Tournef. Inſt. rei herb. *Groſſularia majore fructu*, Clus. hiſt. *Uva criſpa fructu ceraſi magnitudine*, Gesner, Hort.

Les groſeilles blanches ont une ſaveur douce & fade, lorſqu'elles ſont mûres : mais, avant leur maturité, elles ſont acides & auſteres, & par conſéquent rafaîchiſſantes & aſtringentes; c'eſt alors qu'elles entrent dans les ſauces & les ragoûts. Lorſqu'elles ont acquis leur maturité, elles ne ſont plus recherchées, c'eſt le mets des payſans, des enfants & du bas peuple. Le ſuc qu'elles donnent alors, eſt fade, & ſe corrompt aiſément dans l'eſtomac. Ray dit qu'en Angleterre, on fait avec leur ſuc fermenté une liqueur pénétrante & vineuſe, à laquelle on mêle du ſucre. Ces fruits ne ſont guere d'uſage en médecine.

II°. Groseillier rouge. *Groſſularia, Ribes dicta*, off. *Groſſularia multiplici acino, ſive non ſpinoſa, hortenſis rubra, ſive Ribes*, officin. C. B. Pin. *Ribes vulgaris, acidus, ruber*, J. B. *Ribeſium fructu rubro*, Dodon. Pempt. *Ribes inerme, floribus planiuſculis, racemis pendulis*, Linn.

Ses racines ſont branchues, fibreuſes & aſtringentes. Ses tiges, qui s'élevent de trois à quatre pieds, ſont nombreuſes, flexibles, revêtues d'une écorce brune ou cendrée; le bois eſt verd, & renferme beaucoup de moëlle. Ses feuilles, beaucoup plus petites que celles de la vigne, lui reſſemblent; elles ſont molles, d'un verd foncé en deſſus, blanchâtres, & couvertes en deſſous d'un duvet léger; leur ſaveur eſt acerbe. Ses fleurs, raſſemblées en grappes, ſont en roſe, compoſées de cinq pétales purpurins en forme de cœur; la partie poſtérieure du calyce, lequel eſt diviſé en cinq portions, devient une baie ſphérique, rouge dans ſa maturité, remplie d'un ſuc acide & de pluſieurs petites ſemences.

Cet arbriſſeau ſe trouve dans les forêts des Pyrénées, & des Alpes; on le cultive dans toute l'Europe.

On connoît une variété de cette ſeconde eſpece, qui porte des groſeilles blanches. Elle eſt nommée, par les botaniſtes : *Groſſularia hortenſis fructu margaritis ſimili*, C. B. Pin. Tournef. Inſt. rei herb. *Ribes vulgaris acidus, albas baccas ferens*, J. B. *Ribes vulgaris albo fructu*, Clus. Hiſt.

Le ſuc des groſeilles eſt un peu acide, acerbe & légerement aſtringent; il modere l'effervefcence du ſang, tempere l'acrimonie de la bile, étanche la ſoif, arrête le vomiſſement & le flux de ventre bilieux, excite l'appétit; il devient même laxatif, lorſqu'on en fait un grand uſage. Il eſt ſur-tout très utile aux mélancholiques, & à ceux qui ſont d'un tempérament ſec. Quoique ſon ſyrop ſoit convenable dans les mêmes cas, ſes vertus ſont plus foibles; ce dernier cependant ſoulage beaucoup dans la fauſſe eſquinancie, ſi on l'avale lentement. Il eſt bon de remarquer que, pour faire le ſyrop de

groseilles, il faut que le suc ait fermenté, autrement on auroit de la gelée.

Le jus de groseilles se prescrit à la dose de demi-once, dans de l'eau.

III°. Groseiller noir; Cassis *ou* Cassier des Poitevins. *Grossularia olens*, Ribes nigrum *dicta*, off. *Grossularia non spinosa, fructu nigro majore*, C. B. Pin. *Ribes nigrum vulgò dictum, folio olente*, J. B. *Ribesium fructu nigro*, Dodon. Pempt. *Ribes inerme, folio & nigro fructu maximis, olentibus*; Haller, Helv. *Ribes inerme, floribus oblongis*, Linn.

Les feuilles de cet arbrisseau, qui ressemblent à celles de la vigne, sont larges, un peu velues en dessous, d'une odeur fétide. Ses fleurs sont pareilles à celles du groseiller blanc-épineux; leur odeur, ainsi que celle des feuilles, est forte & fétide. Ses baies sont moins rondes, en quelque façon oblongues, noires, acides, d'une saveur peu agréable.

Cet arbrisseau croît dans le Poitou & la Touraine : il se cultive dans les jardins.

Les feuilles du groseiller noir ou cassis, dont toutes les parties répandent une odeur de punaise, dit M. Vogel, passent pour être spécialement un remede contre l'hydrophobie; mais cette opinion n'est appuyée d'aucune expérience. Quelques personnes superstitieuses transplantent, dans certains temps de l'année, cet arbrisseau, contre la goute. Le cassis est du nombre de ces plantes dont on a fait un éloge surprenant, & qu'on a regardées comme une panacée universelle; on peut consulter un ouvrage intitulé : *Les propriétés admirables du cassis, imprimé à Bordeaux en* 1712. Il est cependant peu d'usage aujourd'hui en médecine. Ses feuilles sont dans la classe des fortifiants, des stomachiques &


Groseiller noir, ou Cassis,
Grossularia fructu nigro.
a. 2.
a. 2.
a. 1.
a. 2.
a. - 1.
a. 1.


Grus, Grue.
D. de Garsault delin.
Martinet Sculp.

les diurétiques ; lorſqu'elles ſont vertes, on en preſcrit environ une poignée, qu'on fait infuſer dans de l'eau ou du vin : on double, on triple même la doſe lorſqu'elles ſont ſeches.

Ses baies ſont regardées comme fortement diurétiques ; mais CAMÉRARIUS croit qu'elles contiennent quelque choſe de vénéneux. Quelques-uns les ont recommandées contre la morſure des chiens enragés ; ce que l'expérience n'a point prouvé. On en tire une teinture, que pluſieurs perſonnes boivent avec délices à la fin du repas.

GRUE. *Grus*, off. *Ardea vertice papilloſo*, LINN. *Avis pia ; Avis Palamedis ; Avis palamedea*, nonnullorum.

Oiſeau de paſſage qui a cinq pieds depuis le bout du bec juſqu'à l'extrêmité des doigts. Son col eſt fort long, ſes jambes très hautes, ſon bec, qui eſt d'un noir-verdâtre, eſt long d'environ quatre pouces, pointu, droit ; le ſommet de la tête eſt noir, garni depuis le bec juſqu'au derriere de la tête d'un duvet noirâtre ; deux raies blanches, qui, partant des yeux, vont ſe réunir à la partie poſtérieure du col, & ſe prolongent enſuite juſqu'au haut de la poitrine ; une teinte noire ou obſcure eſt répandue ſur la gorge & les côtés du col ; le reſte de ſon corps eſt de couleur cendrée ; ſes aîles fort amples, dont les pennes ſont noires ; ſa queue fort courte, & les jambes brunes.

La grue vit de grains & d'herbes ; elle vole très haut, par troupes ; elles ſe rangent ſur deux files, qui forment un angle ; elles voyagent particuliérement la nuit, & crient perpétuellement en volant. Elles ne pondent que deux œufs. La ſaiſon de leur paſſage eſt l'approche du printemps & de l'hiver.

Cet oiſeau, qui étoit ſervi ſur les tables des anciens, ne ſe voit plus ſur les nôtres. Sa chair, en

effet, eſt dure & coriace; ainſi elle eſt de difficile digeſtion, & a beſoin, pour être mangée, d'être long-temps gardée.

On dit que ſa *chair*, de quelque façon qu'elle ſoit apprêtée, fortifie les nerfs, & guérit la colique.

Sa *graiſſe* eſt réſolutive, & poſſede à-peu-près les mêmes vertus que celle d'oie : on en frotte les membres attaqués de paralyſie & de rhumatiſme; introduite dans l'oreille, elle remédie à la ſurdité.

Avec le *fiel*, on efface, dit-on, les taies des yeux.

On fait ſécher la *tête*, les *yeux* & le *géſier*, & on les réduit en poudre, qu'on répand ſur les fiſtules, les cancers, & les ulceres.

GUAIAVIER, *ou* GOYAVIER. *Guajava*; Clus. hiſt. *Guajabo pomifera indica*, C. B. Pin. *Xalxochitl*, ſeu *Pomum arenoſum*, Hernand. *Pela*, Hort. mal.

Cet arbre croît dans les Indes occidentales à la hauteur d'environ vingt pieds au plus. Son tronc eſt auſſi gros que la cuiſſe d'un homme. Sa fleur eſt en roſe à cinq pétales, munie d'un grand nombre d'étamines; le pédicule ſur lequel elle eſt portée, paſſe dans l'ovaire, qui eſt de figure ovale, couronné, découpé en cinq parties comme le calyce; il a un long tuyau, qui devient un fruit, dont M. Chevalier, médecin de la faculté de Paris, parle ainſi dans ſon ouvrage des plantes de S. Domingue.

Le fruit du goyavier, qui eſt d'une grandeur moyenne, eſt fort bon & fort eſtimé. Il y en a de trois ſortes.

La goyave aigre, qui ſert à faire une gelée excellente, c'eſt la plus petite eſpece; elle eſt ronde, groſſe comme la plus groſſe pomme d'apis;


Gui, Viscum.
a.1.
a.1.
a.2.
a.2.
a.2.
a.1.
a.1.
a.5.

la chair en eſt rouge, remplie de petits pepins fort tendres.

La goyave eſpagnole eſt la plus eſtimée; elle eſt oblongue, groſſe à-peu-près comme une poire de virgouleuſe, verte d'abord, jaune quand elle eſt mûre. Les habitants du pays la mangent crue; elle eſt fort bonne en compote.

La goyave de Guinée eſt de la même figure & de la même groſſeur à-peu-près que la précédente: la chair en eſt rouge; on la mange comme la goyave eſpagnole; mais elle n'eſt pas ſi délicate.

L'eau exprimée des bourgeons pilés, efface les taies des yeux, ſelon MINGUET: bouillis dans l'eau, ils entrent dans les gargariſmes pour les chancres & les ulceres de la bouche, ſuite de la ſalivation.

Le fruit, avant ſa maturité, encore mieux au tiers ou quart de ſa groſſeur, eſt aſtringent, & convient dans les diarrhées en ptiſane. M. DESPORTES fait entrer la racine de goyavier dans les ptiſanes aſtringentes. (Le Pere LABAT décrit aſſez bien le goyavier).

RAY, dans ſon hiſtoire des plantes, dit que ſa racine eſt aſtringente, & que la décoction, qu'on en prépare, eſt un excellent remede pour la dyſenterie, lorſqu'il s'agit de reſſerrer & de fortifier; que ſes feuilles ſont acides & aſtringentes, & qu'elles entrent dans les bains. Suivant FR. HERNANDEZ, les feuilles, employées dans les fomentations, guériſſent la gale; & la décoction de ſon écorce eſt bonne, pour l'enflure des jambes, pour les ulceres fiſtuleux, pour la ſurdité & pour la colique. Le ſyrop de ſes feuilles eſt très efficace contre le flux de ventre. BOERHAAVE lui attribue les mêmes vertus, dans l'hiſtoire des plantes qui a paru ſous ſon nom.

GUEDE. *Voyez* PASTEL.

GUI commun, *ou* Gui de chêne. *Viſcum baccis*

albis, C. B. Pin. *Viſcus quercûs & cæterarum arborum* J. B. *Lignum ſanctæ crucis*; *Omnia ſanans*; Druidarum; *Hypſear*, Arabum; *Ramus aureus*, Virgilii; NONNULLORUM.

La racine eſt verte, tendre d'abord & grenue, puis ligneuſe dans ſon milieu, vivace. L'arbriſſeau qui en ſort, s'éleve d'environ deux pieds, & prend la figure d'une boule. Ses tiges, qui égalent preſqu'en groſſeur le petit doigt, ſont compactes, ligneuſes, noueuſes, d'un brun-foncé extérieurement, d'un blanc-jaunâtre intérieurement : les rameaux qui en naiſſent, ſont ligneux, pliants, comme articulés, couverts d'une écorce verte un peu grenue. Ses feuilles ſont oppoſées, oblongues, aſſez épaiſſes, peu différentes de celles du pourpier, mais un peu plus allongées, remplies de veines dans leur longueur; d'un verd-jaunâtre ou pâle; d'une ſaveur douçâtre, un peu amere, & aſtringente; d'une odeur foible. Des nœuds des branches, naiſſent des fleurs ſtériles, ramaſſées par bouquets, d'une ſeule piece, en forme de cloche, chargés de quatre étamines, dont les ſommets ſont oblongs. Sur d'autres individus ſont également placés dans les nœuds des branches, des boutons à fruit, qui s'épanouiſſent dès la fin de Février, ou au commencement de Mars; ces fleurs ſe changent en des fruits, ou petites baies arrondies, molles, portées ſur un pédicule court, blanches, aſſez ſemblables aux petites groſeilles blanches, contenant un ſuc glaireux, dont les anciens faiſoient de la glu; au milieu de cette baie, eſt une petite ſemence verdâtre, fort applatie, triangulaire, ou échancrée en cœur.

Le gui ne végete point dans la terre, mais ſeulement ſur les branches des plus vieux chênes, des tilleuls, des coudriers, des poiriers & des pommiers ſauvages.

On

On croit communément que ce ſont les grives, les pigeons ramiers & les autres oiſeaux qui ſe nourriſſent de ces baies, qui en rendent les ſemences après que la pulpe en eſt digérée, avec leurs excrémens, & que ces ſemences, venant à tomber dans les fentes de l'écorce des arbres, elles y germent. Pline a parlé de cette propagation, qui peut ſe faire ainſi; mais ce moyen n'eſt pas le ſeul : les botaniſtes & des curieux ont obſervé que les baies entieres, qui n'ont par conſéquent pas été digérées par les oiſeaux, portées par les vents ſur d'autres arbres, ou plantées par inoculation dans les fentes de l'arbre, peuvent de même ſe vivifier & produire cette plante.

Le gui de chêne, cueilli ſur-tout en hiver, par un temps ſec & froid, temps dans lequel il eſt plus en vigueur, paſſe ordinairement pour le meilleur : on doute cependant de cette obſervation, l'analyſe n'ayant fait voir aucune différence entre les groſſes racines les plus ligneuſes, les branches les plus tendres & les feuilles. La chymie apprend encore que le gui de chêne ne renferme aucunes autres particules actives, qu'une très petite quantité de particules balſamiques très tendres : d'où il réſulte que l'action du gui dépend principalement de ſes principes fixes gommeux réſineux, fortifiants, plus ou moins aſtringents.

Les vertus divines & admirables qu'on attribuoit à cette plante, dit M. Cartheuser, la firent eſtimer dès les temps même les plus reculés, des Druides, des médecins & autres; ſa réputation ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiecles, juſqu'à ce qu'enfin elle commença un peu à ſe décréditer parmi les modernes. J'avoue même que m'étant apperçu depuis quelques années, que toutes les parties du gui étoient preſqu'inſipides & ſans odeur, à-peine l'a-

vois-je mis au nombre des médicamens actifs ; mais depuis que M. COLBATCH a tâché de confirmer, par de nouveaux exemples de pratique, la vertu singuliere anti-épileptique de ce simple, dans sa dissertation, que LINDENIUS a traduite de l'Anglois en Allemand, mon attention s'est réveillée sur cette plante ; je l'ai distillée, j'en ai fait des extraits, pour en connoître plus exactement la nature, & j'ai depuis été obligé de convenir des vertus de cette plante dans les tranchées qu'éprouvent les enfants, dans l'asthme convulsif, dans la danse de S. Vit (1) (*chorea sancti Viti*), l'épilepsie & les autres convulsions. On en prépare des poudres, des bols, & des électuaires, & on la fait aussi prendre commodément en décoction dans de l'eau ou du vin. On en donne aux enfants, suivant leur âge, depuis un scrupule jusqu'à un demi-gros ; & aux adultes depuis un scrupule jusqu'à un gros & plus. Pour en rendre l'effet plus sûr & plus efficace, on y ajoûte différents mixtes appropriés, par exemple, de l'assa-fœtida, du galbanum, de la racine de pivoine, de la cochenille, des grains de kermès, &c ; outre cela, avant que d'en faire usage, on fait précéder les laxatifs & la saignée, à moins que l'âge trop tendre n'empêche de nettoyer les premieres voies, & de diminuer la quantité du sang.

Nous ne pouvons taire ici, c'est PLINE qui parle, l'admiration que cette plante s'attira dans les Gaules ; les Druides, dit il, n'ont rien de plus sacré que le gui, & l'arbre sur lequel il vient (le chêne). Ils se sont faits de cet arbre des bois sacrés ; ils ne font même aucun sacrifice qu'avec cet arbre, & le nom de *Druides* paroît, par l'étymologie grecque,

(1) Nous l'avons vue donner sans aucun succès dans cette maladie par un très célebre médecin.

en avoir été tiré. Quelque chose qui puisse pousser sur le chêne, ils le regardent comme envoyé du ciel, & comme un signe du choix que Dieu a fait de cet arbre. Il est difficile à trouver; & lorsqu'on l'a découvert, on s'y prend en grande dévotion: on ne l'emporte cependant pas avant le sixieme jour de la lune, qui tomboit alors au commencement du mois, des années & des siecles, au bout de trente ans; parcequ'il étoit alors dans toute sa vigueur. C'est sous cet arbre qu'ils préparent le remede à tous les maux; que se préparent les sacrifices & les festins convenables; & où l'on amene deux taureaux blancs, qu'on arrête d'abord par les cornes. Tout cela étant fait, le prêtre, habillé en blanc, monte sur l'arbre, & une serpette d'or à la main, cueille les graines de gui, que l'on reçoit dans un drap fort blanc, puis on immole les victimes, en priant Dieu qu'il rende salutaire le don qu'il fait. Les Druides pensent que c'est un remede contre la stérilité, que d'en user en boisson, & contre tous les poisons; tant il est vrai que la religion des peuples ne tient souvent qu'à des choses frivoles.

Voici ce qu'en dit M. Vogel: La saveur du bois est un peu visqueuse & astringente; son odeur est nauséabonde, sur-tout quand on le fait cuire. Les anciens n'en faisoient usage qu'extérieurement, & lorsqu'il s'agissoit d'amollir, de résoudre & procurer la sortie de quelque corps ou matiere étrangere. Dioscor. Dans la suite on lui découvrit d'autres vertus, & on le regarda d'abord comme un spécifique contre l'épilepsie: on peut voir les expériences rapportées sur ce sujet par Boyle. (*Usefuln. exerc. V.*), par Colbatch; depuis peu par Cl. Jacob. *Bibl. med.* j. p. 363; & par Loeseke, 420. Quoiqu'il faille convenir qu'il s'est trouvé des cas où le gui n'a été d'aucune utilité, comme on peut

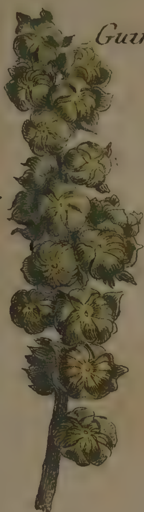
le voir dans dans BLAIR, *Pharmac.* 343; ce qui ne doit point paroître ſurprenant, y ayant des cauſes de maladies abſolument indomptables. On le prend ſouvent en poudre, en bûvant par-deſſus une décoction faite auſſi avec le gui. Outre cela, il eſt encore avantageux dans la goute, dans les langueurs qui ſuivent les longues maladies, dans l'aſthme, & dans les relâchements, A. N. C. *vol.* j. *obſ.* 191. On s'en ſert auſſi contre la dyſenterie, les flux de ventre, les paſſions hyſtériques, & les fievres intermittentes, après avoir fait précéder les évacuations, MACKEBRANG, *diſſ.* Enfin en cataplaſme, il a une vertu émolliente, & eſt utile, dit CHOMEL, dans la goute des pieds.

GUIMAUVE. *Althæa; Hibiſcus; Biſmalva; Malvaviſcus*, off. *Althæa*, DIOSCOR. & PLINII, C. B. *Althæa*, ſive *Biſmalva*, J. B. *Althæa foliis ſimplicibus tomentoſis*, LINN.

Ses racines ſont nombreuſes, groſſes comme le doigt, fibreuſes, blanches, & remplies d'un ſuc mucilagineux. Ses tiges, qui s'élevent de trois pieds & demi, ſont menues, cylindriques, lanugineuſes. Ses feuilles ſont alternes, pointues, blanchâtres, cotonneuſes, dentelées, & portées ſur de longs pédicules. De l'aiſſelle des feuilles, naiſſent des fleurs d'une ſeule piece, diviſées en cinq portions; vers la baſe eſt un tuyau pyramidal, chargé d'étamines & de ſommets; dans ce tuyau s'emboîte un piſtil, qui ſe change en un fruit arrondi, compoſé de pluſieurs capſules diſpoſées en maniere d'anneau; elles renferment chacune une ſemence en forme de rein.

Les racines s'emploient dans tous les cas où les émollients conviennent, dans les ptiſanes adouciſſantes ſpécialement; mais il ne faut point les faire bouillir, elles rendroient la ptiſane trop mucilagi-

Guimauve, Althæa











neuse : le syrop de guimauve est adoucissant & calmant : on le met dans les loocks, apozêmes, & émulsions. Les tablettes & la pâte de guimauve sont d'un commun usage ; l'onguent est adoucissant & résolutif.

Cette plante est du nombre des cinq plantes émollientes. On fait entrer les feuilles dans les cataplasmes, destinés à appaiser les douleurs d'une partie, ou à amener les abscès à maturité ; & dans les clysteres, lorsqu'il s'agit de lâcher le ventre, ou de rendre la souplesse aux parties voisines trop tendues.

C'est la grande quantité de suc mucilagineux que contient sa racine, qui la rend émolliente, relâchante, maturative ; ce qui en rend l'usage très utile, soit en clystere, soit en décoction, pour relâcher le bas-ventre & les conduits urinaires, & contre la difficulté d'uriner : elle est bonne intérieurement dans la pleurésie seche, BAGLIVI, *p.* 316 ; & extérieurement contre l'ophthalmie séreuse âcre, sous la forme de collyre, *Mém. de l'Acad. de Paris*, 1747. 337.

GUIMAUVE (FAUSSE) *ou* Guimauve jaune. *Abutilon*, Arabum & off. *Althæa lutea*, GER. *Althæa Theophrasti flore luteo*, C. B. Pin. *Althæa lutea*; sive *Abutilon Avicennæ putatum*, PARK, Theat. *Alcea indica*, Abutilon *dicta major, pericarpio membranaceo, orbiculari, compresso, vertice corniculis extùs coronato, intùs in decem aut duodecim loculamenta diviso*, PLUK. Alm.

Cette plante est décrite ainsi par LÉMERY : sa tige, qui s'éleve de trois à quatre pieds, est ronde, un peu dure, rameuse, revêtue de feuilles larges, presque rondes, en cœur, mais pointues, molles, blanches, un peu velues, semblables à celles de courges, attachées à des queues moyennement lon-

gues. Ses fleurs naissent dans les aisselles des feuilles, petites, jaunes, tout-à fait semblables à celles des mauves. Son fruit est un chapiteau applati ordinairement par-dessus, arrondi par-dessous, cannelé & composé de plusieurs gaînes membraneuses, noires, qui s'ouvrent en deux parties, & renferment quelques semences noirâtres, qui ont ordinairement la figure d'un petit rein. Sa racine se partage en plusieurs petites branches menues.

Cette plante, qui croît dans les jardins, fleurit au mois de Juillet.

Ses feuilles, appliquées à l'extérieur, nettoient les ulceres. Ses semences provoquent les urines, & chassent le gravier. Ainsi on peut la mettre dans la classe des diurétiques & des vulnéraires. LÉMERY ajoûte qu'elle est pectorale.

GUTTE (GOMME). *V.* GOMME GUTTE N°. 9.

H Æ M

HÆMATITE. *Voyez* PIERRE HÉMATITE.

HANNEBANE. *Voyez* JUSQUIAME NOIRE.

HANNETON. *Scarabæus stridulus*, off. *Scarabæus arboreus*, JONST. *Scarabæus maximus rufus, uropygio deorsùm inflexo*, LIST. *Molitor*, LEEWENH. *Scarabæus maïalis foliaceus*, JOH. DE MURALT. Ephem. germ. dec. ij ann. j. p. 148. *Scarabæus testaceus thorace villoso, abdominis incisuris lateralibus albis, caudâ inflexâ*, LINN. Faun. suec. 345. *Melolontha*, LINN. Syst. nat. *Voyez* la figure du CERF-VOLANT, celle de HANNETON y est réprésentée.

Insecte volant crustacée, du genre des escarbots, long comme une feve de marais, gros comme le doigt; il est composé d'une tête quarrée, armée de

deux pinces aſſez fortes, de deux yeux noirs, d'un corſelet rougeâtre, & d'un corps compoſé de ſept anneaux noirs, dont les cinq derniers ont de chaque côté une tache blanche en triangle : le corps ſe termine par une queue allongée, très dure ; il a ſix jambes, terminées par un double crochet ; il a deux aîles tranſparentes, pliées & cachées ſous deux fourreaux durs, couleur de chataigne, qui lui couvrent auſſi tout le dos.

Tout le deſſous de l'animal eſt velu ; les parties les moins dures ſont le ventre & les fourreaux des aîles.

Il eſt ovipare ; la femelle dépoſe ſes œufs dans la terre ; ils ſont oblongs, d'un jaune clair ; il en vient un ver, qui croît & reſte en terre pendant deux ans, y ſubit toutes ſes transformations, même celle de hanneton parfait : alors il ſort au mois de Mai, pour devenir habitant de l'air.

Cet inſecte eſt nuiſible, dans quelqu'état qu'il ſoit : lorſqu'il eſt dans la terre, il ronge les racines de toutes les herbes, & les fait mourir dans les prés & dans les potagers ; il fait ſouvent bien du ravage dans les bleds : c'eſt pourquoi on le nomme ver du bled : & lorſqu'il eſt en hanneton, il dépouille les arbres de leurs feuilles, à meſure qu'elles pouſſent. Ce dégât dure pendant deux mois, après quoi on n'en voit plus le reſte de l'année.

Leur vol eſt accompagné de bourdonnement ; il commence après le ſoleil couché juſqu'à la nuit.

Les hannetons contiennent beaucoup de ſel volatil & d'huile. Degner, *A. N. C. vol. vj. obſ.* 42. *p.* 325. rapporte qu'ils fourniſſent un remede aſſuré contre la morſure du chien enragé. On en prend cinq pour les adultes, & trois pour les jeunes gens ; on les fait mourir dans du miel ; après en avoir retranché la tête, on les pile, & on les donne à jeun à la perſonne mordue, avec une cuillerée du miel où

ils ont été étouffés. On prend la premiere dose, le plutôt possible après la morsure; on en continue l'usage pendant sept jours : ce temps est suffisant pour garantir le blessé de la rage : on ne doit point y compter, si le malade commence à avoir horreur de l'eau. VOGEL.

HARENG. *Halec*, off. *Harengus*, RONDEL. *Harengus flandricus*, ALDROV. *Harengus Chalcidis species*, BELLON. *Aringa cimbricorum littorum*, JOV. *Clupea maxillâ inferiore longiore, maculis nigris carens*, ARTEDI. *Erica*, vel *Ærica*, GAZ. *Voy.* la figure de l'ALOSE, celle du HARENG s'y trouve représentée.

Poisson de mer écailleux, qui croît jusqu'à près d'un pied; il représente un ovale fort allongé, un peu applati par le dos, le dessus de la tête un peu creux au milieu, la mâchoire inférieure déborde un peu la supérieure; les yeux sont grands, l'iris argentée : les mâchoires ont à leurs bouts quelques petites dents très fines; le dos est d'un bleu obscur, les côtés & le ventre argentés; cinq nageoires, deux près des ouïes, deux très petites près de l'anus, une vers le milieu du dos, toutes sont blanchâtres; la queue profondément fourchue, grisâtre. Il est ovipare; il vit de petits poissons, coquillages & insectes de mer.

Le hareng meurt très vîte hors de l'eau. Suivant SCHONEVELDE, il n'est pas vraisemblable qu'il vive d'eau pure & simple, puisqu'on ne lui trouve jamais l'estomac entiérement vuide de matiere chyleuse, non plus que les appendices du pylore & l'intestin. Des oiseaux de mer, qui en sont friands, font connoître aux pêcheurs le chemin que suivent les troupes de harengs; ils voltigent continuellement au-dessus, & observent tous leurs mouvements. Les harengs nagent par grandes troupes, & prennent leur route le long des bords de la mer;

ils ne font leurs œufs qu'une fois l'année, vers l'équinoxe d'automne ; ils sont meilleurs & plus estimés lorsqu'ils ont le corps plein d'œufs ou de laitances, ainsi que presque tous les autres poissons. La multiplication du hareng est prodigieuse ; rien ne le prouve mieux que la grande quantité qu'on en trouve dans la mer, vers l'Ecosse, l'Irlande, la Bretagne, le Norwege & le Danemarck ; la pêche qu'on en fait, est extrêmement abondante. Il luit la nuit, & donne à l'eau une clarté qui ressemble beaucoup à celle des éclairs ; ce qui favorise le travail des pêcheurs, qui ne se fait jamais le jour.

Le hareng frais est un bon aliment, & convient à tout le monde. Celui qui est salé est moins sain ; il est à propos de le mettre dessaler. Le hareng sor, est dur, sec, & de très difficile digestion. Il ne peut convenir qu'à des estomacs forts & robustes.

On dit que la cendre de ce poisson est bonne pour chasser le gravier des reins : on la donne dans un verre de vin blanc, depuis un demi-gros jusqu'à un gros. On attribue une vertu diurétique à ses vésicules, prises intérieurement. M. ANDRY (*Traité des aliments de carême*), conseille, pour appaiser les douleurs de la goute, d'appliquer sur la partie malade un hareng salé, ouvert en long par le milieu, & assure avoir vu souvent réussir ce remede. La saumure du hareng, appliqué extérieurement, déterge les ulceres fétides, arrête les progrès de la gangrêne, & dissipe les tumeurs scrophuleuses : on la mêle aussi avec du miel, pour en faire un liniment contre l'esquinancie. Cette même saumure entre dans les lavements contre la sciatique & l'hydropisie.

HARICOT. *Voyez* FÈVE, deuxieme espece.

HELLÉBORE. *Voyez* ELLÉBORE.

HÉMATITE. *Voyez* PIERRE HÉMATITE.

HEPAR ANTIMONII. Voyez ANTIMOINE.

HEPAR SULPHURIS, ou Foie de ſoufre. *Voyez* ANTIMOINE.

HÉPATIQUES. *Hepatica medicamenta.* Ἡπατικὰ φάρμακα. Tel eſt le nom que l'on donne aux remedes employés pour lever les obſtructions du foie, & pour y rétablir la liberté de la circulation.

Il n'y a point de médicaments altérants, dit un célebre profeſſeur, qui porte ſon action préciſément plutôt ſur une partie que ſur une autre; ainſi, à la rigueur, il n'y a point de remedes hépatiques & ſpléniques. La vertu la plus conſtante qu'on leur reconnoît, eſt d'être apéritifs; & comme tels, ils peuvent lever les embarras des autres viſceres, & procurer une liberté générale de la circulation, en débarraſſant indifféremment les vaiſſeaux ſanguins obſtrués. Cependant les apéritifs ne ſont pas tous également auſſi actifs les uns que les autres; ils ont des degrés de vertus, ils agiſſent plus ou moins vivement, & leur action dure plus ou moins long-temps. D'un autre côté, les engorgements & obſtructions des vaiſſeaux different entr'eux, tant par la nature des viſceres affectés, que par la qualité des humeurs qui y circulent: ainſi on peut donc faire choix, parmi les apéritifs, de ceux qui conviendront mieux dans certaines circonſtances.

Pour déſobſtruer, par exemple, le foie, il faut des apéritifs qui agiſſent puiſſamment, qui diviſent beaucoup la maſſe du ſang, & dont l'action ſe ſoutienne long-temps, parceque les liquides qui arroſent ce viſcere, ſont très lents, épais, & groſſiers, & que l'engorgement qu'ils occaſionnent par leur arrêt, eſt très difficile à ſurmonter.

On ſçait que c'eſt le ſang veineux qui revient de preſque tous les viſceres du bas-ventre, qui y fait la fonction, pour ainſi dire, de ſang artériel. C'eſt

le sang veineux qui fournit la matiere de la sécrétion de la bile, humeur dont l'épaississement forme assez souvent des concrétions pierreuses. Ce ne peut donc être que par l'usage des apéritifs les plus marqués, & dont l'action se soutiendra plus long-temps dans les voies de la circulation, que l'on peut venir à bout de fondre ces concrétions, & de lever les obstructions du foie.

Il n'en est pas de même de la rate; le sang qui y est porté, ne perd pas beaucoup de sa fluidité; il en sort presqu'aussi vermeil & animé qu'il l'étoit dans l'artere, qui l'apporte dans ce viscere: il n'y a aucune sécrétion; & n'étant pas éloigné du centre des oscillations, il ne peut pas perdre beaucoup de son mouvement, ni de sa fluidité. Ainsi les obstructions, qui peuvent arriver dans ce viscere, ne seront pas si rebelles que celles du foie: il ne faudra point des apéritifs si puissants pour les dissoudre; il seroit même dangereux d'en employer de trop vifs, puisque l'on pourroit y exciter une inflammation.

Les hépatiques sont:

Les racines d' ache.
apéritives (les cinq racines.)
asperge.
aulnée.
chicorée.
chien-dent.
fenouil.
fougere.
fraisier.
garance.
gentiane.
houx.
oseille.
patience.
pissenlit.
polypode.

Le curcuma.

La rhubarbe.

Les feuilles d' absinthe.
ageratum.
aigremoine.
aurone.
beccabunga.
berle.
boucage (petit.)
capillaire.
centaurée.
cerfeuil.
cétérac.
chicorée.
cochléaria.
cresson d'eau.
cuscute (petite.)

Les feuilles d' eupatoire.
fumeterre.
germandrée.
hépatique.
houblon.
laitue.
lichen hépatique.
marrube.
oseille.
patience.
pimprenelle.
pissenlit, *ou* dent de lion
polytric.
pourpier.
scolopendre.
tanaisie.
verveine.

Le citron.
Le limon.
La semence de chenevis.
L'écorce de Winter.
Le quinquina.
Le santal.
L'aloës.
La gomme ammoniac.
lacque.
Le savon.
La couleuvre.
La vipere.
Les écrevisses de riviere.
les cloportes.
Eaux minér. de Aix-la-Chapelle.
Balaruc.
Bourbon-l'Archambaut.
Eaux minér. de Cranssac.
Forges.
Mont-d'or.
Passy.
Plombieres.
Spa.
Vals.
Vichi.

Le nitre.
Le borax.
Le fer.
L'eau de chicorée.
fumeterre.
laitue.
Le syrop d' absinthe.
antiscorbutique.
capillaire.
chicorée composé.
chicorée simple.
mercuriale.
L'extrait d' absinthe.
fumeterre.
gentiane.
rhubarbe.
Les cloportes préparés.
Le safran de mars apéritif.
Le sel *de duobus*.
Glauber.
genêt.
tartre.
Le tartre martial.
vitriolé.
La terre foliée de tartre.
L'æthiops minéral.
L'antimoine diaphorétique.

HÉPATIQUE. *Hepatica*. Les botanistes ont désigné sous le nom d'HÉPATIQUE, *ou* d'*HEPATICA*, plusieurs plantes de genre différent ; sçavoir,

Hepatica terrestris. Hepatique commune.



1°. L'hépatique commune ; *hepatica vulgaris.*
2°. La belle hépatique, *ou* hépatique des fleuristes ; *hepatica nobilis.*
3°. Le petit muguet, *ou* muguet des bois ; *hepatica stellaris.* Voyez MUGUET DES BOIS.
4°. La *parnassia* de TOURNEFORT ; *hepatica alba.* Voyez *PARNASSIA.*
5°. La saxifrage dorée ; *hepatica palustris.* Voyez SAXIFRAGE.
6°. La pulmonaire de chêne ; *hepatica terrestris.* Voyez PULMONAIRE DE CHÊNE.
7°. La pulmonaire des François, est aussi nommée par quelques botanistes, *hepatica.* Voyez PULMONAIRE DES FRANÇOIS.

I°. HÉPATIQUE commune. *Hepatica fontana ; Hepatica vulgaris ; Hepatica terrestris ; Lichen petræus*, off. *Lichen petræus latifolius*, sive *Hepatica fontana*, J. B. *Lichen*, sive *Hepatica vulgaris*, PARKINS. *Jecoraria*, seu *Hepatica fontana*, TRAGI. *Fregatella*, CÆSALP.

Ses racines ne sont que des filets, ou des chevelus très fins. Ses feuilles sont longues, écailleuses, larges d'un doigt, d'un verd un peu jaunâtre en-dessus, garnies de points relevés. Il s'éleve de distance en distance sur les feuilles un petit pavillon rond, au dessous duquel pendent les fleurs mâles à étamines ; cette tête devient rousse : de petites tasses vertes, qui croissent aussi çà & là sur les feuilles, contiennent dans leur fond plusieurs petites graines très fines.

Cette plante, qui est vivace, vient dans les pierres, dans les fentes des rochers humides, & le long des eaux.

Sa saveur est herbacée, un peu amere, avec un léger sentiment d'astriction ; son odeur est un peu aromatique & bitumineuse.

Elle est incisive, déterfive, astringente, consolidante, vulnéraire. La propriété, qu'on lui a reconnue, de remédier aux maladies du foie, lui a fait donner le nom d'*hépatique*. Outre ces vertus, Césalpin dit qu'il a vu plusieurs personnes être guéries de gale maligne, & d'ulceres rongeants, par l'usage, continué plusieurs jours, d'une décoction de cette plante dans du petit-lait, ou dans de l'eau. La dose est d'une poignée & au-delà. Cette espece d'hépatique est encore recommandée dans la fievre hectique des enfants, dans l'empyeme, la phthisie.

II°. Hépatique des fleuristes, *ou* belle Hépatique. *Hepatica nobilis; Hepatica trifolia*, off. *Ranunculus tridentatus vernus, flore simplici cæruleo*, Inst. rei herb. *Trifolium hepaticum flore simplici cæruleo*, C. B. Pin. *Trifolium hepaticum*, sive *Trinitatis herba flore cæruleo*, J. B. *Hepatica trifolia cæruleo flore*, Clus. Hist. *Trifolium magnum*, sive *aureum, quod* nobilis hepatica, Tragi.

Ses racines se divisent en plusieurs têtes, garnies de fibres capillaires, d'un rouge noirâtre, différemment entrelacées, & qui cachent toute la racine. Chaque année, au printemps, il sort, avant les feuilles, des fleurs en rose, composées de six ou huit pétales bleus, blancs, ou couleur de chair; le pistil devient une petite tête, sur laquelle sont entassées plusieurs graines pointues. Ses feuilles sont velues, d'un verd foncé en-dessus, plus claires, & quelquefois purpurines par-dessous.

On la cultive dans les jardins, à cause de la beauté de sa fleur.

Elle a, dit M. Vogel, une vertu astringente, tonique, & modérément apéritive; si on la mâche fraîche, elle fait sentir sur la langue une acrimonie saline, mais légere. On l'emploie dans le relâchement du foie & des reins, dans la gonorrhée, dans



Hépatique belle,
Hepatica nobilis.

le crachement & le piſſement de ſang : on la fait entrer auſſi dans les décoctions & les gargariſmes vulnéraires.

HERBE. Pluſieurs plantes ſont déſignées ſous ce nom, avec une épithete ou addition particuliere : nous les mettrons ici, en ſuivant, autant qu'il eſt poſſible, l'ordre alphabétique.

1°. HERBE de l'AMBASSADEUR. *Voyez* TABAC.

2°. HERBE aux ANES. *Onagra latifolia*, TOURN. Inſt. rei herb. *Lyſimachia lutea corniculata*, C. B. Pin. *Lyſimachia lutea virginiana*, GERARD. emacul. *Onagra foliis ovato-lanceolatis planis*, HALLER, Helv.

Sa racine eſt longue, plus groſſe que le doigt, blanche, fibreuſe. La tige, qui en pouſſe ſeulement la ſeconde année, eſt de la groſſeur du doigt, ronde vers le bas, anguleuſe & rameuſe en-haut, remplie de moëlle. Ses feuilles ſont alternes, étroites, ſinueuſes & dentelées en leurs bords. Sa fleur, qui eſt odorante, eſt en roſe, compoſée de quatre pétales jaunes ; elle dure peu : ſon calyce ſe change en un fruit cylindrique à quatre loges, dans leſquelles ſont contenues des ſemences menues, anguleuſes.

Cette plante, qui vient d'Amérique, ſe cultive dans les jardins.

Suivant les obſervations d'HERMANN, dit M. VOGEL, cette plante eſt déterſive & vulnéraire ; mais elle eſt rarement employée. D'autres veulent qu'elle ſoit auſſi aſtringente.

3°. HERBE de ſaint ANTOINE. *Chamænerion latifolium vulgare*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Lyſimachia*, Chamænerion *dicta, latifolia*, C. B. Pin. *Antoniana*, ſeu *ſancti Antonii herba maxima*, GESN. Hort. ap.

Sa racine, qui eſt blanche, & d'une ſaveur inſi-

pide & visqueuse, s'étend dans la terre en tous sens. Il s'en éleve de cinq à six pieds une tige rougeâtre, rameuse, remplie de moëlle. Ses feuilles sont oblongues, étroites, assez semblables à celles du saule, d'une saveur astringente, accompagnée d'un peu d'acrimonie. Ses fleurs sont grandes, en rose, composées de quatre pétales purpurins, bleus, & quelquefois blancs. Il leur succede des siliques longues, partagées en quatre loges, où sont renfermées des semences menues, velues, & comme aigretées.

Elle vient sur les montagnes & dans les jardins.

Sa racine, séchée, a, dit-on, une odeur vineuse.

Ses feuilles passent pour vulnéraires & détersives.

4°. Herbe des Aulx. *Voyez* Alliaire.

5°. Herbe de sainte Barbe, *ou* Herbe aux charpentiers. *Barbarea*, off. *Eruca lutea latifolia*, sive *Barbarea*, C. B. Pin. *Nasturtium hybernum*, Thal. *Nasturtium palustre*, Gesn. Hort. *Sisymbrium erucæ folio glabro, flore luteo*, Tournef. Inst. rei herb. *Erysimum foliis basi pennato-dentatis, apice subrotundis*, Linn.

Sa racine, qui est de médiocre grosseur, est oblongue, blanche, vivace, d'une saveur assez âcre. Il en sort plusieurs tiges fermes, creuses, remplies de moëlle, qui s'élevent d'un pied & demi. Ses feuilles sont assez semblables à celles du cresson; d'un verd foncé & luisant; moins âcres que la racine. Aux sommités des tiges & des rameaux, naissent de longs épis de petites fleurs jaunes composées de quatre pétales disposés en croix. A ces fleurs succedent des siliques grêles, longues, cylindriques, où sont renfermées plusieurs graines menues, rousses.

Herbe Sainte Barbe,

Sisymbrium barbarea.











Cette plante, qui se cultive dans quelques potagers, pour en faire des salades, croît naturellement le long des ruisseaux, sur le bord des fossés, & même dans les champs. Elle fleurit en Mai & en Juin, & reste verte tout l'hyver.

Cette plante est vulnéraire, déterſive, antiſcorbutique, antihydropique : on la preſcrit en décoction ou en infuſion. Les gens de la campagne, après avoir légérement pilé les feuilles, les mettent macérer dans de l'huile d'olives, dont ils font uſage pour leurs bleſſures. LOBEL dit que ſes ſemences ſont apéritives, diurétiques, & bonnes pour nettoyer le ſable des reins : on en concaſſe un gros, qu'on prend dans du vin blanc, ou dans une autre liqueur convenable.

6°. HERBE de ſaint BENOÎT. *Voy.* BENOÎTE.

7°. HERBE BLANCHE. *Voyez* PIED DE CHAT.

8°. HERBE à BLÉ. Voici ce qu'on en trouve dans l'ouvrage de M. CHEVALIER, médecin de Paris : elle eſt ainſi nommée (dit MINGUET), à cauſe de la reſſemblance qu'elle a avec le blé. Elle croît de même (*dans l'iſle de S. Domingue*), à la hauteur de trois ou quatre pieds, elle porte un long épi, dans lequel je n'ai vu, ni grain, ni ſemence. Un demi-verre de jus exprimé de l'herbe pilée, eſt fort purgatif; on le mêle avec autant d'eau de caſſe. On emploie communément ſa racine dans les ptiſanes rafraîchiſſantes, avec le chiendent & la racine de pied de poule; herbe également commune. Les vertus que MINGUET donne à l'herbe à blé, ſont d'être bonne dans toutes ſortes d'onguents, dans la compoſition de toutes ſortes d'eaux pour les cancers & ulceres; & dans les ptiſanes, pour maux vénériens. Il ne parle point de ſa vertu purgative. Je ne m'en ſuis ſervi qu'en ptiſanes : mais un habitant chez qui j'ai demeuré trois ans, m'a aſſuré que pen-

dant plusieurs années, il ne s'étoit pas servi d'autre chose pour purger ses négres.

9°. HERBE à CENT-MAUX. *Voyez* NUMMULAIRE.

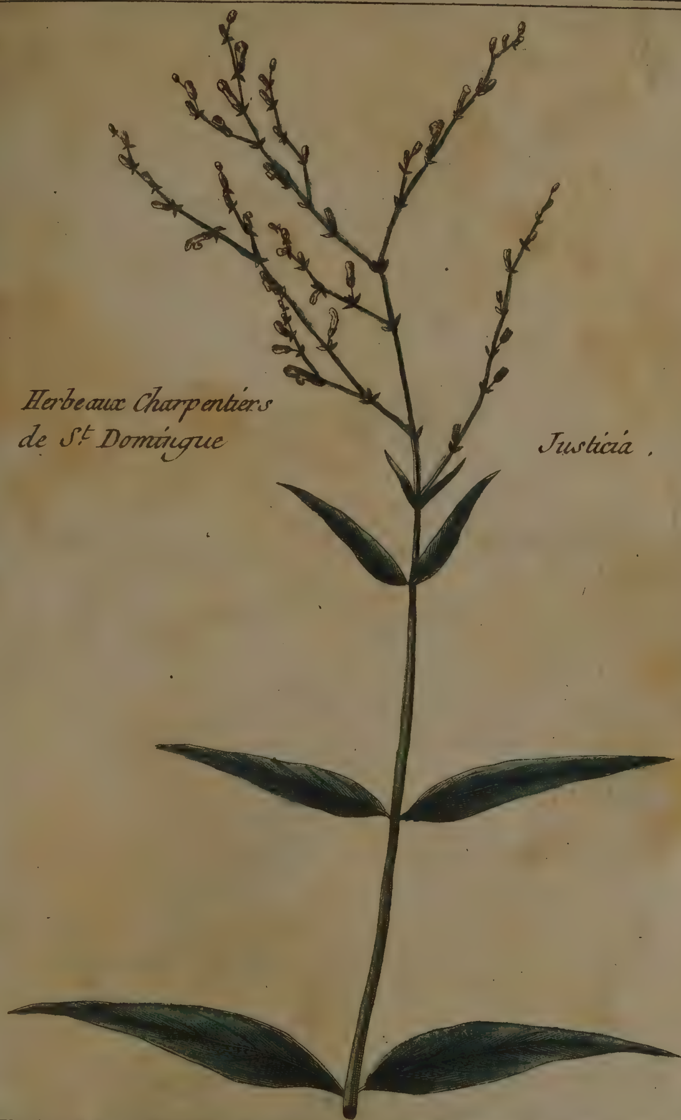
10°. HERBE aux CHARPENTIERS. Ce nom a été donné à plusieurs plantes différentes, mais plus connues sous d'autres dénominations. Ce sont,

(α) La *Brunelle*.
(β) La *Consoude* (*grande*).
(γ) La *Double-feuille*.
(δ) L'*Herbe de sainte-Barbe*.
(ε) La *Mille-feuille*.
(ζ) L'*Orpin*. *Voyez* ces mots à leur article.

En parlant des plantes de S. Domingue, M. CHEVALIER, médecin de la faculté de Paris, décrit une HERBE au CHARPENTIER, qui paroît avoir du rapport avec la *double-feuille* : voici ses propres termes :

L'*herbe au charpentier* (c'est ainsi qu'on l'appelle à S. Domingue, au lieu de l'*herbe du charpentier*), est une petite plante qui jette beaucoup de rameaux rampants, remplis de nœuds de distance en distance ; d'où sortent des racines capillaires, par le moyen desquelles elle s'étend beaucoup. Elle a deux feuilles à chaque nœud, opposées l'une à l'autre en forme de pique.

Les fleurs naissent à l'extrêmité de chaque rameau, qui se divise alors en plusieurs autres plus petits, sans feuilles. Elles sont d'un violet clair, en gueule, & très petites. Ce sont des tuyaux évasés en deux levres, l'une supérieure, l'autre inférieure. La supérieure est renversée en-dehors, échancrée en trois parties. Les deux des côtés sont un peu plus étroites & plus hautes que celle du milieu. Depuis le commencement de celle-ci jusqu'aux échancrures, il paroît quatre petits filets blancs,


Herbe aux Charpentiers
de St. Domingue
Justicia.

touchés à l'oppoſite les uns des autres de chaque côté, & deux qui s'avancent vers la troiſieme partie : ils ne ſe ſéparent pas facilement de cette feuille. Ils m'ont paru les ramifications d'un nerf blanc, qui regne ſur le dos de la levre ſupérieure, depuis le commencement du tuyau juſqu'aux bords de la partie moyenne.

La levre inférieure eſt une petite feuille pliée en cuilleron, qui ne s'éleve guere plus haut que la petite plate-forme que fait la levre ſupérieure en ſe renverſant.

En ouvrant le tuyau, on apperçoit trois ou quatre étamines blanches qui entourent un piſtil blanc. Elles ſont ordinairement couchées & renfermées dans la duplicature de la levre inférieure.

Le calyce de la fleur eſt très petit, diviſé juſqu'à ſa baſe en pluſieurs petites pointes; il ne monte pas au quart du tuyau. Le piſtil ſort du fond du calyce, au lieu que les étamines naiſſent du fond du tuyau. En arrachant la fleur toute entiere, le piſtil reſte adhérent au fond du calyce, & le tuyau ſemble n'être percé que pour laiſſer paſſer ce piſtil, qui paroît poſé ſur un embryon très petit, qui devient apparemment une ſemence, ou une capſule très petite, que mes yeux n'ont pu reconnoître, même à l'aide d'un microſcope.

Le plus grand mérite de l'herbe au charpentier, eſt qu'on en fait un ſyrop excellent pour le goût, & très bon pour le rhume de poitrine; il a l'odeur & le goût d'amandes.

M Lepoupée Desportes en conſeille l'infuſion dans la cachexie. Il fait entrer les feuilles dans les cataplaſmes émollients & réſolutifs.

On dit que la plante pilée & appliquée ſur une plaie récente, la guérit en peu de temps; & que c'eſt par cette raiſon qu'on lui a donné ſon nom.

On assure encore qu'elle est emménagogue ; elle est certainement aphrodisiaque, & son usage échauffe.

On peut la prendre aussi en infusion après une légere ébullition

11°. HERBE à CHAT, *ou* AU CHAT ; Cataire. *Mentha cataria*, sive *Nepeta*, off. *Cataria major vulgaris*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Calamintha montana*, LONICER. *Nepeta floribus interruptè spicatis pedunculatis*, LINN.

Sa racine est ligneuse & branchue. Sa tige, qui s'éleve à la hauteur de trois pieds & plus, est rameuse, velue, quarrée. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de la mélisse, ou de la grande ortie, sont dentelées sur leurs bords, aiguës, lanugineuses, portées sur de longs pédicules ; d'une saveur âcre & brûlante, & d'une odeur forte de menthe. Aux sommités des tiges & des branches, naissent des fleurs, en gueule, en maniere d'épis, blanches ou purpurines. Ses semences sont ovales.

Cette plante, qui fleurit en Juin & Juillet, croît dans les lieux humides, dans les chemins, sur le bord des fossés. Elle se rencontre aux environs de Paris.

Le nom de *cataire*, ou *herbe à chat*, lui vient de ce que cet animal l'aime avec passion ; il se roule dessus, en mange avec un plaisir si grand, qu'il éprouve quelquefois des convulsions ; il ne la quitte qu'à regret, & y revient souvent.

Son amertume & son odeur aromatique annoncent ses vertus : l'expérience, en effet, a appris qu'elle étoit propre pour procurer l'écoulement des regles, dissiper les vents, chasser les vers, & lever les obstructions des visceres. Elle est bonne contre les vapeurs. On en fait prendre le suc à la dose de deux onces ; on l'emploie aussi dans une décoction


Herbe au Chat, Nepeta.
a. 1.
a. 1.
a. 3.
a. 4.

tion vineuse, ou en infusion, en demi-bain, ou pour le bain des pieds.

12°. HERBE de saint CHRISTOPHE. *Actaea racemis longissimis*, GRONOV. Virgin. 57. *Christophoriana americana procerior & longiùs spicata*, Hort. eltham. *Actaea racemis longissimis, fructibus unico pluralibus*, LINN.

Voici les caracteres que BOERHAAVE lui assigne : ses fleurs sont découvertes, en rose, pentapétales, étoilées; ses pétales sont sujets à tomber, ils environnent la base de l'ovaire, & sont garnis de trente étamines. L'ovaire est mou comme une baie, d'une figure presqu'ovale, & plein de doubles rangs de semences, qui, pour l'ordinaire, adherent les unes aux autres. *Index alt. vol. ij.* Le même auteur en compte quatre especes différentes. Elle croît dans la Floride, la Virginie, & le Canada.

Elle a quelque chose de vénéneux, dit M. LINNÆUS, *diss. med. veg. censur.*; elle excite la sueur, & est recommandée dans la foiblesse & la froideur des parties, de celles sur-tout qui servent à la génération, VOGEL.

On trouve dans LÉMÉRY la description d'une plante de ce nom, qui peut-être ne differe pas de la précédente. Il la nomme en latin, *Christophoriana*, DODON. & CLUS. *Christophoriana vulgaris nostras racemosa & ramosa*, TOURNEF. *Napellus racemosus*, Lugd. *Aconitum racemosum*, an Actæa PLINIO? C. B. *Barba capri quibusdam*, CÆS.

C'est une plante, dit-il, qui pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, ou deux pieds, menues, tendres, rameuses. Ses feuilles sont grandes, amples, divisées en plusieurs parties, oblongues, pointues, dentelées en leurs bords, de couleur verte, blanchâtre. Les fleurs naissent aux sommités des branches, disposées en grappes ou épis, com-

posées chacune de quatre pétales blancs, rangés en maniere de rose. Quand cette fleur est passée, il naît en sa place une baie molle, ovale, peu charnue, laquelle noircit en mûrissant, comme le raisin. Elle renferme deux rangées de semences plates, posées les unes sur les autres. Sa racine est assez grosse, garnie de quelques fibres, noire en-dehors, jaune, ou de couleur de buis en-dedans.

Cette plante croît dans les lieux montagneux.

On peut s'en servir extérieurement pour guérir la gale, & pour faire mourir la vermine, étant appliquée en fomentation, ou mêlée dans quelqu'onguent; mais il faut bien prendre garde qu'on n'en use intérieurement: car cette plante est un poison, comme l'aconit ordinaire.

13°. Herbe de Citron. *Voyez* Mélisse.

14°. Herbe aux Cochers. On donne ce nom à une espece de *mélisse* à fleurs purpurines.

15°. Herbe du Cœur, *ou* Baume des jardins. *Voyez* Menthe.

16°. Herbe au Coq, *ou* du Coq; espece de tanaisie. *Voyez* Tanaisie.

17°. Herbe à Coton. *Gnaphalium vulgare; Filago; Herba impia*, off. *Filago*, seu *Impia*, Dodon. Pempt. *Gnaphalium germanicum*, J. B. *Gnaphalium vulgare majus*, C. B. Pin. *Gnaphalium flore dichotomo, sphæris floralibus in angulo divisionis sessilibus*, Haller, Helvet.

Sa racine est fibrée & chevelue. Ses tiges, qui s'élevent de huit à neuf pouces, sont droites, cylindriques, lanugineuses. Ses feuilles, rangées sans ordre, sont étroites, oblongues, velues. Ses fleurs naissent ramassées, & sans pédicules; les fleurons, dont elles sont composées, sont à peine visibles, partagés en cinq parties, portés sur un embryon, qui devient une semence aigretée.





Gnaphalium Seu impia. Herbe à coton.





Pied de Chat.
Gnaphalium Pes Cati.



Ses feuilles, avec ses fleurs, dit M. Vogel, sont astringentes, & s'emploient dans les flux de ventre. Boccone, *Mus. di fisic. p.* 148., dit qu'elles sont bonnes contre les vers, & contre les maladies vermineuses des animaux. D'autres les recommandent contre la goute & la toux violente. On peut se servir aussi de cette plante contre le crachement de sang, l'esquinancie, les regles trop abondantes: on l'ordonne en décoction, à la dose d'une poignée dans une pinte d'eau commune. Pilée, elle est encore utile, dit Lobel, à l'extérieur, pour les ecchymoses, les coups, les contusions, les coupures. Son eau, distillée, est un bon topique, suivant Dodonée, contre le cancer occulte.

18°. Herbe aux Coupures, *ou* à la Coupure. *Voyez* Millefeuille.

19°. Herbe sans Couture. *Voyez* Langue de serpent, *ou* Serpentaire.

20°. Herbe de sainte Croix. *Voyez* Tabac.

21°. Herbe du Cru. *Voyez* Ellébore noir, cinquieme espece.

22°. Herbe aux Cuillers. *Voyez* Cochléaria.

23°. Herbe Daurade des Languedociens; c'est-à-dire, *Herbe dorée.* Voyez Cétérach.

24°. Herbe à Deux feuilles. *Voyez* Double-feuille.

25°. Herbe des Démoniaques. *Voyez* Pomme épineuse.

26°. Herbe du Diable. *Voyez* Pomme épineuse.

27°. Herbe dorée. *Voyez* Cétérach.

28°. Herbe aux Ecus. *Voyez* Nummulaire.

29°. Herbe Enchanteresse. *Voyez* Herbe de saint Etienne. N°. 33.

30°. HERBE à l'ÉPERVIER à feuilles tachées. *Voyez* PULMONAIRE des François.

31°. HERBE à l'ESQUINANCIE. *Voyez* GARANCE (PETITE).

32°. HERBE à ÉTERNUER. *Dracunculus pratensis; Ptarmica*, off. *Ptarmica vulgaris, folio longo serrato, flore albo*, J. B. & TOURNEF. Inst. rei herb. *Dracunculus pratensis, serrato folio*, C. B. Pin. *Draco sylvestris*, sive *Ptarmice*, DODON. Pempt. *Pyrethrum*, BRUNSFELS. *Mentha sarracenica Myconi*, Lugd. *Tanacetum album seu acutum*, TRAGI. *Achillea foliis integris minutissimè serratis*, LINN.

Sa racine, qui s'enfonce obliquement dans la terre, est comme genouillée, fibreuse; d'une saveur âcre & brûlante. Sa tige, qui s'éleve quelquefois de trois à quatre pieds, est unique, cylindrique, fistuleuse, assez ferme. Ses feuilles, assez semblables à celles de l'olivier, sont crenelées tout autour de dents aiguës & rudes; d'un verd-brun; d'une saveur brûlante. Aux sommets des petits rameaux de la tige, naissent des fleurs, en parasol, radiées, blanches, d'une odeur assez semblable à celles de la millefeuille, mais plus foible; le disque est formé de plusieurs fleurons, & la couronne composée de demi-fleurons, portés sur des embryons, qui deviennent de petites semences.

Cette plante, qui fleurit au mois de Juillet, croît dans les prairies & les lieux humides.

Elle a une saveur aromatique agréable & âcre; elle peut être utile dans le scorbut & l'asthme. HOFFMAN, *med. consult. p. j. dec. ij. cas.* 2. vante son eau distillée contre ces maladies. Quelques-uns la font entrer dans les salades.

Elle tire son nom de la vertu qu'elle a d'exciter l'éternuement, lorsqu'on inspire la poudre de ses feuilles sechées; aussi est-elle au nombre des sternu-

tatoires. On prétend que ses feuilles vertes, broyées & appliquées sur les contusions, sont un excellent topique résolutif.

33°. HERBE de saint ÉTIENNE, *ou* Herbe enchanteresse. *Circæa lutetiana*, LOBEL, Icon. 266. *Ocymastrum verrucarium*, J. B. *Herba divi Stephani*, TABERN. Icon. 730. *Solanifolia* Circæa *dicta major*, C. B.

Sa racine est fibreuse, rampante, vivace. Ses feuilles sont placées alternativement, sans découpures, comme celles de la morelle commune. Le calyce de sa fleur est à deux feuilles, tombant lorsque le fruit est mûr, & placé sur le bord de l'ovaire; sa fleur est bipétale; elle tombe comme le calyce; elle porte deux étamines, & elle est faite en épi. L'extrêmité de son pédicule s'insere dans un ovaire de figure ronde, tirant sur l'ovale, lequel, à sa partie supérieure, a un placenta & un long tuyau, & qui prend la forme d'une poire, & dégénere en un fruit comme celui de la bardane à deux capsules, sec, & contenant deux semences oblongues.

Cette plante se trouve dans les bois des environs de Paris & des montagnes.

Elle est résolutive & anodyne. On l'applique avec succès en cataplasme sur les hémorrhoïdes, après l'avoir fait bouillir & réduire en une espece de pulpe; ou bien en fomentation, trempant des linges dans sa décoction, & les appliquant sur la partie souffrante: j'en ai vu l'expérience, dit CHOMEL.

34°. HERBE aux FIEVRES TIERCES. *Voyez* CENTAURÉE BLEUE.

35°. HERBE FLOTTANTE, *ou* LENTILLE DE MER. *Vitis marina*; *Lenticula marina*, off. *Lenticula marina serratis foliis*, GER. Emac. PARK. Theatr. *Fucus folliculaceus*, *serrato folio*, C. B. Pin. TOURNEF.

Inst. rei herb. *Fucus folliculaceus serratus*, *Sargazo*, Monti, Exot. *Sargazo*, Pison.

Espece de fucus, ou varech, qui couvre, dit Lémery, une profonde & spacieuse mer des Indes, appellée *Sargazo*, & qui s'éleve sur sa surface environ à la hauteur de la main. Elle pousse plusieurs rameaux menus, déliés, gris, s'amoncelant & s'entortillant les uns avec les autres. Ses feuilles sont longues, minces, étroites, dentelées en leurs bords, de couleur roussâtre, d'un goût approchant de plusieurs fucus de nos mers. Ses tiges sont garnies de vessies rondes, grosses comme le poivre, légeres & vuides.

Cette plante est fort tendre quand on la retire de l'eau; mais elle devient dure & cassante quand elle a été séchée. On n'y a, jusqu'à présent, découvert aucune racine, mais seulement la marque par où elle a été rompue, quand on l'a tirée de la mer. Il y a néanmoins bien de l'apparence que sa racine est au fond de la mer. Cette herbe, par son abondance, rend la navigation de cette mer fort dangereuse, à cause des rochers ou bancs de sable, sur lesquels cette plante croît : on en mange en salade.

Elle est apéritive, diurétique; propre pour nettoyer les reins & la vessie des sables & des graviers qui s'y sont formés; antiscorbutique & anti-néphrétique. On la mange, on en fait une décoction.

Suivant Dale, elle se trouve sur les rochers, au bord de la mer. Les Portugais & les Hollandois s'en servent dans la dysurie.

36°. Herbe de la Goute, *ou* de la Rosée. *Voy.* Rosée du soleil.

37°. Herbe du Grand-Prieur. *Voyez* Tabac.

38°. Herbe Grasse *ou* Huileuse. *Voyez* Grassette.


a.1.
a.1.
a.1
Herbe mauve.
Reseda.
a. 4.
a.2.
a.2.
a. 3.
a. 4

39°. HERBE aux GUEUX. *Voyez* CLÉMATITE.
40°. HERBE de la HOUATTE. C'eſt l'apocyn. *Voyez* SUCRE D'ÉGYPTE.
41°. HERBE HUILEUSE *ou* GRASSE. *Voyez* GRASSETTE.
42°. HERBE IMPATIENTE. *Voyez* BALSAMINE JAUNE.
43°. HERBE INFERNALE. *Voyez* CUSCUTE.
44°. HERBE de ſaint JACQUES. *Voyez* JACOBÉE.
45°. HERBE JAUNE *ou* à jaunir. *Voyez* GAUDE.
46°. HERBE de ſaint JEAN. *Voyez* LIERRE TERRESTRE.
47°. HERBE de la ſaint JEAN. *Voyez* ARMOISE.
48°. HERBE de JEAN INFANT. *Herba Joannis Infantis*, MONARDI.

Petite plante de la Nouvelle Eſpagne, qui reſſemble à l'oſeille par ſes feuilles, leſquelles ſont un peu velues & rudes.

Elle eſt aſtringente, vulnéraire, déterſive, conſolidante. Pilée & appliquée en forme de cataplaſme ſur les plaies, elle en arrête le ſang.

49°. HERBE de ſaint JULIEN. *Voyez* SARRIETTE vivace.
50°. (α) HERBE à LAIT. *Voyez* POLYGALA.
(β) HERBE à LAIT, *Voyez* TITHYMALE.
51°. HERBE des MAGICIENS. *Voyez* POMME ÉPINEUSE.
52°. HERBE aux MAMMELLES. *V.* LAMPSANE.
53°. HERBE MAURE; Réſéda. *Reſeda*, off. *Reſeda vulgaris*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Reſeda* Plinii *neotericorum*, Belgis *Eruca peregrina*, *italica*, vel *cantabrica*, LOBEL, Icon. *Seſamoïdes majus* Lucæ Ghini, GESN. *Phyteuma* DIOSCORID. & antiquor. *Reſeda foliis omnibus trifidis*; *inferioribus laciniatis*, LINN.

Sa racine est grêle, longue, boiseuse, blanche; d'une saveur âcre. Il s'en éleve d'un pied & demi plusieurs tiges creuses, velues, branchues, foibles. Ses feuilles sont alternes, profondément découpées, d'un verd-obscur, d'une saveur d'herbe potagere. Du sommet des branches & des tiges, sortent des fleurs composées de plusieurs pétales jaunâtres, irréguliers, au centre desquels sont plusieurs étamines à sommets jaunes. Elles se changent en des capsules à trois angles, qui contiennent des semences menues, noires, arrondies.

Elle donne sa fleur dans les mois de Juin, Juillet & Août; elle vient presque par-tout.

Son suc, qui est fort amer, rougit peu le papier bleu. Elle passe pour adoucissante & résolutive. On peut l'appliquer avec quelque succès sur les tumeurs; elle en dissipe l'inflammation, & en appaise les douleurs.

54°. (α) Herbe à Mille pertuis. *Voyez* Millepertuis.

(β) Herbe à Mille pertuis. On appelle de ce nom à S. Domingue une plante dont M. Chevalier parle ainsi.

Cette herbe a la feuille percée, dit Minguet; mâchée, elle appaise les douleurs de dents, en y laissant le marc le plus long-temps qu'on peut. Il conseille aussi, pour les maux d'oreilles, d'en faire tomber le jus dedans, & de mettre du marc par-dessus; pour la fievre, d'en faire infuser une poignée dans un verre d'eau, & de le boire avant l'accès. M. Duhamel, correspondant de l'académie des sciences, mort à Léogane vers 1746, dit, dans ses remarques sur le manuscrit de Minguet, que l'herbe à mille pertuis est une astéride qui a une très forte odeur; les feuilles tendres, succulentes, d'un goût

goût désagréable, mais souverain en décoction pour la fievre. Les semences sont aigrettées : elle n'est nullement du genre du mille-pertuis.

55°. Herbe Mimeuse. *Voyez* Sensitive.

56°. Herbe aux Mites. *Blattaria lutea*, J. B. *Blattaria lutea folio longo laciniato*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Blattaria*, Plinii; Ger. *Blattaria annua ramosa, floribus luteis, staminibus purpureis*, Hist. oxon. *Verbascum leptophyllum*, Cord.

Sa racine, qui ressemble au navet, est dure, blanche, garnie de fibres. Il en sort des tiges, fermes, droites, rameuses. Ses feuilles sont longues, moins larges que celles du bouillon-blanc, lisses, pointues, crenelées sur leurs bords, d'un verd foncé, luisantes en-dessus ; d'une odeur peu agréable, d'une saveur amere. Ses fleurs sont des rosettes divisées en cinq portions, en quoi elles ressemblent en celles du bouillon-blanc, jaunes, portées sur des pédicules lanugineux, légérement odorantes : à la fleur succede un fruit rond (au lieu que celui du bouillon-blanc est ovale, & terminé en pointe). Les semences, qu'il contient, sont noirâtres, menues.

La plûpart des auteurs s'accordent à dire qu'elle a les vertus du bouillon blanc, à laquelle elle ressemble beaucoup, & pour laquelle on la prend quelquefois ; mais elle a plus de tiges, ses feuilles sont moins blanches, sa fleur est jaune. Lorsqu'elle est répandue par terre, elle attire les mittes : c'est pourquoi, dit Pline, nous l'appellons à Rome *blattaria*.

On la trouve sur le bord des ruisseaux & des rivieres, & dans les terres grasses.

Elle passe pour anthelmintique, pour détersive & apéritive.

57°. Herbe aux Moucherons; espece de conyse. *Conyza major vulgaris*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb.. *Conyza major* Matthioli, *Baccharis* quibusdam, J. B. *Eupatorium montanum verbasci folio*, *vulgariùs* Baccharis *dictum*, Hist. oxon.

Sa racine est ligneuse & garnie de plusieurs fibres. Il en sort un grand nombre de tiges rondes, pliantes & velues, qui s'élevent jusqu'à trois ou quatre pieds. Les feuilles inférieures, soutenues sur un long pédicule, sont longues, dentelées, velues, mousses à leur extrêmité: celles de la tige sont plus étroites. Au sommet des tiges & de leurs rameaux, naissent un grand nombre de fleurs jaunâtres, portées sur un calyce écailleux, qui se couvre de duvet. Ses semences sont longuettes.

Ses feuilles & ses fleurs ont une odeur forte & agréable.

Cette plante croît dans les bois, sur les montagnes, le long des chemins, & dans les endroits où il y a beaucoup de craie. Elle fleurit au mois de Juillet.

Quoique cette plante soit aujourd'hui peu employée, les anciens cependant en faisoient grand cas.

La décoction de sa racine dans de l'eau, suivant Dioscoride, est bonne contre les convulsions, les hernies, les chûtes de haut, l'oppression de poitrine, la toux opiniâtre, la difficulté d'uriner: elle provoque aussi les regles. Son infusion dans du vin guérit les morsures des animaux venimeux. Une des racines vertes, employée en forme de pessaire, chasse l'arriere faix; & avec sa décoction, on peut faire un demi-bain pour les femmes en couche. Ses feuilles, sous la forme de cataplasme, sont utiles dans les maux de tête, l'ophthalmie, l'inflammation des mammelles après l'accouche-


Herbe aux Moucherons,
Conyza major, vulgaris


a 4

ment, & l'éréſipele. Outre cela, ſon odeur excite le ſommeil.

Cette plante, (a dit depuis MILLER, *Bot. off.*), dont on fait trop rarement uſage, eſt eſtimée un excellent vulnéraire ; elle paſſe pour être efficace contre les meurtriſſures, les contuſions, les ruptures, les plaies internes, les douleurs de côté & l'aſthme.

58°. HERBE MUSQUÉE, *ou* Herbe du muſc. *Voy.* MOSCATELLINE.

59°. HERBE d'OR. *Voyez* HYSSOPE des Gariques.

60°. HERBE à la PARALYSIE. *Voyez* PRIMEVERE.

61°. HERBE à PARIS. *Herba Paris.* *Voyez* RAISIN DE RENARD.

62°. HERBE à PAUVRE HOMME. *Voyez* GRATIOLE.

63°. HERBE aux PERLES. *Voyez* GREMIL.

64°. HERBE à PIANS. Voici ce qu'on lit de cette plante dans les lettres de M. CHEVALIER. » Elle eſt » faite comme l'abſinthe, & croît dans les pays » vieux habités. L'eau que l'on en extrait, ſeche » les pians que l'on en frotte : ſa racine, en ptiſa- » ne, eſt bonne pour les maux vénériens ». Elle eſt appellée auſſi abſinthe.

Dans les lieux que j'ai habités, elle eſt fort commune : on l'appelle abſinthe *marone*, qui veut dire bâtarde. C'eſt une eſpece de matricaire. Je ne m'en ſuis jamais ſervi que pour faire une eau vulnéraire, & je ne l'ai vu employer par perſonne.

65°. HERBE de ſaint PIERRE. *Voyez* PASSE-PIERRE.

66°. HERBE à la PITUITE. *Voyez* STAPHISAIGRE.

67°. HERBE aux POUMONS. *Voyez* PULMONAIRE de chêne.

68°. HERBE aux POUX. *Voyez* STAPHISAIGRE.

69°. (α) Herbe aux Puces. *Psyllium perenne*, off. *Psyllium majus supinum*, C. B. Pin. *Psyllium majus semper virens*, Park. *Psyllium plinianum fortè, radice perenni, supinum*, Lobel. Icon. *Herba pulicaris*, seu *pulicaria*, nonnullorum.

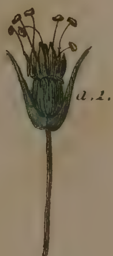
Sa racine est longue, ligneuse, dure, garnie de fibres. Il en sort des tiges sarmenteuses, rampantes, rameuses. Ses feuilles sont étroites, oblongues, pointues, formant une touffe velue, d'un verd blanchâtre. Aux sommités naissent des épis courts, qui portent de petites fleurs lanugineuses, d'un jaune pâle; chacune de ces fleurs est un tuyau évasé par le haut, & découpé en quatre parties disposées en croix. Il lui succede un fruit ou capsule membraneuse à deux loges, où sont contenues quelques semences menues, oblongues, noirâtres, lisses, douces au toucher, luisantes, & ressemblantes à des puces par la figure & par la couleur; ce qui a fait donner le nom de *psyllium* à ce genre de plante.

Cette premiere espece se trouve dans les pays chauds, dans les lieux incultes, sablonneux, & le long de la mer; elle se rencontre assez souvent auprès de Montpellier. Elle fleurit en Juillet.

(β) Herbe aux Puces annuelle. *Psyllium annuum*, off. *Psyllium majus erectum*, C. B. Pin. *Psyllium vulgare*, Park.

Sa racine est annuelle, simple, blanche, garnie de fibres. Il s'en éleve, d'environ un pied & même davantage, plusieurs tiges droites, rondes, velues, fermes, rameuses. Ses feuilles, qui sont opposées deux à deux, ont beaucoup de ressemblance avec celles de l'hyssope, ou de l'estragon; mais elles sont plus étroites, velues, nerveuses, quelquefois légérement crenelées. De l'aisselle des feuilles sortent des pédicules longs, grêles, qui soutiennent à leurs





Petite herbe aux Puces.
Psillium Supinum.



Herbe aux Puces annuelle. Psillium erectum.



Le charp.r fe

sommités des épis courts, composés de plusieurs petites fleurs pâles, semblables à celles de l'espece précédente. Elles deviennent aussi des coques membraneuses, où sont contenues deux graines menues, applaties, allongées, luisantes.

Cette seconde espece, qui est la plus commune, vient dans des endroits incultes, sablonneux, secs, dans les vignes, dans les champs. Elle n'est point rare aux environs de Paris.

La semence de ce genre, qui est la seule partie de la plante en usage, est remplie d'une grande quantité de mucilage assez doux. Ce mucilage, dont on fait l'extraction dans l'eau chaude, adoucit, lubréfie, & consolide; ce qui fait qu'on en oint avec succès les fissures des mammelles & des autres parties, & le rend également utile contre la brûlure, & les ardeurs inflammatoires des yeux : il est bon encore dans la strangurie & la dysurie, soit en émulsion, soit en injection dans la verge. Si on le fait entrer dans les clysteres, il amollit les excréments endurcis, & en procure la sortie. La semence de *psyllium*, prise intérieurement, au rapport de DIOSCORIDE, répand sur le corps un froid universel, & cause un engourdissement paralytique, accompagné de tristesse, ensorte que la syncope s'ensuit : cependant, suivant PROSP. ALPIN, *Hist. nat. Ægypt.* j. p. 124. 183. Ce mauvais effet ne se remarque pas chez les Egyptiens, qui en font usage contre les fievres ardentes, & pour lâcher le ventre.

70°. HERBE à la REINE. *Voyez* TABAC.

71°. HERBE à ROBERT. *Voyez* BEC DE GRUE, seconde espece.

72°. HERBE de la ROSÉE. *Voyez* ROSÉE DU SOLEIL.

73°. HERBE SACRÉE, *ou* SAINTE. *Voyez* TABAC.

74°. HERBE de SAINT-BENOÎT. *Voyez* BENOITE.
75°. HERBE de SAINT-CHRISTOPHE. *V.* N°. 12.
76°. HERBE de SAINT-ETIENNE. *Voyez* N°. 33.
77°. HERBE de SAINT-JACQUES. *Voy.* JACOBÉE.
78°. HERBE de SAINT-JEAN. *Voyez* LIERRE TERRESTRE.
79°. HERBE de la SAINT-JEAN. *Voyez* ARMOISE.
80°. HERBE de SAINT-PIERRE. *V.* PASSEPIERRE.
81°. HERBE SAINTE. *Voyez* TABAC.
82°. HERBE de SAINTE-BARBE. *Voyez* N°. 5.
83°. HERBE de SAINTE-CROIX. *Voyez* TABAC.
84°. HERBE SARDONIQUE. *Voyez* RENONCULE des marais.
85°. HERBE SENSIBLE. *Voyez* SENSITIVE.
86°. HERBE à SEPT TIGES. *Voyez* STATICE.
87°. HERBE du SIEGE. *Voyez* SCROPHULAIRE AQUATIQUE.
88°. HERBE au SOLEIL. *Voyez* SOLEIL.
89°. HERBE aux SORCIERS. *Voyez* POMME-ÉPINEUSE.

90°. (*α*) HERBE à TAIES de S. Domingue. Je ne la connois pas, dit M. CHEVALIER. » La » fleur, dit MINGUET, eſt violette, avec trois ou » quatre tirets. Elle a la feuille dentelée, un peu » rude & chargée de poils. L'eau, que l'on tire de » la feuille écraſée dans la main, & inſérée dans » les yeux qui ont des taies nouvelles, les guérit. » Elle entre dans les eaux diſtillées ».

(*β*) HERBE à TAIES; Marjolaine friſée. » Son jus, inſtillé dans une taie, la guérit. Elle » entre dans les onguents. Sa fleur eſt blanche, ſa » feuille dentelée, & ſa graine groſſe comme un » pois Je ne connois point non plus cette ſeconde » eſpece ».

91°. HERBE à la TAUPE. *Voyez* POMME ÉPINEUSE.

92°. (α) HERBE aux TEIGNEUX. *Voyez* PÉTASITE.

(β) HERBE aux TEIGNEUX. Quelques uns donnent aussi ce nom à la BARDANE. *Voyez* ce mot.

93°. HERBE à TOUS-MAUX. *Voyez* TABAC.

94°. HERBE de la TRINITÉ. *Voyez* PENSÉE, *ou* VIOLETTE de trois couleurs.

95°. (α) HERBE à ULCERE (de S. Domingue). Elle est fort connue, dit M. CHEVALIER, & vient dans les haies. » L'eau que l'on en exprime, » dit MINGUET, mise dans un ulcere, le guérit ». La feuille seule, appliquée, nettoie l'ulcere de ses chairs baveuses. On l'appelle *herbe à ulcere de* MINGUET. Tout le monde la connoît. Les fleurs & les fruits viennent en ombelle (1).

MINGUET décrit deux autres especes d'herbes à ulceres; l'une à feuilles rondes, l'autre à feuilles longues.

(β) HERBE à ULCERE à feuilles rondes.

» Ainsi nommée, parceque j'en ai guéri des ul- » ceres de quatre ou cinq ans. Je m'en suis servi » dans la composition des onguents; elle y a fort » bien fait. Elle est bonne dans les bains aromati- » ques, pour gens accablés de douleurs, & per- » clus de leurs membres ». Elle croît dans les pays vieux habités, & porte une petite fleur par grappe, avec une feuille dentelée.

(γ) HERBE à ULCERE à feuilles longues.

» Elle croît dans les vieilles habitations, comme » une mauve, porte trois feuilles & un bouquet au » bout de la branche. Sa fleur est double, à trois

---

(1) Les fruits sont des baies qui ressemblent à celles du sureau.

» ou quatre tirets au milieu. Elle eſt d'un blanc-
» terne ».

Il conſeille de laver l'ulcere avec l'eau de la plante, d'y tremper un plumaſſeau, de l'appliquer ſur l'ulcere.

Je ne connois point ces deux eſpeces.

96°. Herbe aux Verrues; Héliotrope. *Heliotropium*, & *Verrucaria*, off. *Heliotropium majus*, Dioſc. C. B. Pin. Tournef. Inſt. rei herb. *Heliotropium majus flore albo*, J. B. *Heliotropium*, *officinis*, *Verrucaria ſcorpioïdes*, Lobel, Adverſ.

Sa racine eſt ſimple, menue, ligneuſe. Sa tige, qui s'éleve de neuf pouces, & renferme une moëlle fongueuſe, eſt cylindrique, branchue, un peu velue, blanchâtre en-dehors. Ses feuilles ſont ovalaires, plus blanches & plus rudes que celles du baſilic, auxquelles elles reſſemblent, velues, d'un verd-blanchâtre comme la tige. Au ſommet des rameaux, naiſſent des fleurs, portées ſur de petits pédicules recourbés comme la queue des ſcorpions; elles ſont blanches, petites, d'une ſeule piece, en entonnoir; leur centre eſt ridé en maniere d'étoile; & elles ſont découpées à leur bord en dix parties alternativement inégales. Le calyce eſt couvert de duvet; il en ſort un piſtil attaché à la partie poſtérieure de la fleur, en maniere de clou, & comme accompagné de quatre embryons, qui deviennent autant de ſemences anguleuſes d'un côté, convexes de l'autre, courtes & ridées.

Cette plante eſt annuelle; elle croît aiſément dans les terres ſeches, au bord des chemins & des blés; elle ſe trouve communément dans les environs de Paris.

Les feuilles de l'herbe aux verrues ſont ameres, & leur ſuc ne changent point la couleur du papier bleu. On ſe ſert de ce ſuc pour faire tomber les poireaux


Herbe aux Verrues.
Heliotropium majus.
a. 1.
a. 5.
a. 2.
a. 3.
a. 1.

poireaux ou verrues; mais avant que de l'appliquer, il faut couper légérement la tête de ces excroissances. Il est bon encore contre les ulceres carcinomateux, les dartres vives, les vieilles plaies; il y agit comme déterfif. Suivant RAY, on dissipe les douleurs de tête en y appliquant les feuilles de cette plante, pilées avec de l'huile rosat. Sa décoction, au rapport de DIOSCORIDE, purge assez bien la bile & la pituite; elle fait sortir le sable des reins & de la vessie, dit RAY, & tue les vers. On la regarde encore comme emménagogue.

97°. HERBE aux VERS. *Voyez* TANAISIE.

98°. HERBE aux VIPERES. *Voyez* VIPÉRINE.

99°. HERBE aux VOITURIERS. *Voyez* MÉLISSE à fleurs purpurines.

100°. HERBE qui tue les moutons. *Voyez* NUMMULAIRE.

HERBES VULNÉRAIRES de Suisse, *ou* FALTRANCK. On connoît sous ce nom un mêlange de différentes plantes qui croissent sur les Alpes, sur les montagnes de Suisse, & d'Auvergne; elles sont préférées à celles des autres endroits, parceque ces lieux sont plus exposés au soleil, qui leur donne plus de vertu & d'efficacité. Ceux qui font cette collection, pour les déguiser, les mettent en morceaux; ce qui n'empêche pas d'y avoir reconnu de l'aigremoine, de la bugle, des capillaires, du millepertuis, du pied de chat, de la piloselle, de la pyrole, de la sanicle, de la véronique, de la verveine.

Les vulnéraires suisses sont d'un grand usage intérieurement; mais quoique cette collection paroisse sous ce nom dans le commerce, on voit qu'elles ne viennent pas toujours de ce pays. Ce que nous remarquons pour ceux qui s'imagineroient

faussement que celles qui viendroient d'Auvergne leur seroient inférieures.

On en prend l'infusion, faite comme celle du thé, à laquelle on ajoûte un peu de sucre ou de miel. Elles s'emploient après les chûtes de haut, contre l'asthme, la phthisie, les fievres intermittentes; pour lever les obstructions, pour faire couler les urines; contre les rhumes opiniâtres, la jaunisse. Quelques-uns y ajoûtent de l'absinthe & de la racine de gentiane, pour la rendre plus amere & exciter l'appétit. D'autres, pour lui communiquer une vertu céphalique, y mettent des feuilles de petite sauge, de primevere, de marjolaine, de basilic.

HÉRISSON terrestre *ou* commun. *Erinaceus*, off. *Cynos*, CHARLET. *Herinaceus*, & *Erinaceus*, MERRIAN. *Echinus terrestris*, ALDROV. *Erinaceus spinosus auriculatus*, LINN.

Petit animal à quatre pattes, qui n'a guere qu'un demi-pied de long. Ses yeux sont dans un petit enfoncement, son museau allongé; point de queue; tout le corps, excepté le ventre, garni, au lieu de poils, de pointes ou piquants, longs d'un pouce & plus, le tout imitant l'enveloppe des chataignes; de couleur brune, mêlée de blanchâtre. Il a à chaque pied cinq doigts armés d'ongles; & la tête & tout le dessous du corps sont couverts de poils fins de la même couleur.

Cet animal a assez de ressemblance avec le porc-épic; mais la levre inférieure de l'hérisson n'est point fendue. Il est assez commun en France. Il ne sort guere que la nuit; le jour il se retire dans des trous, dans les broussailles, sous des pierres; il va pesamment. Quand il marche, ses pointes sont hérissées; lorsqu'il a peur, ou qu'il entend du bruit,



Erinaceus, Herisson.

grave par Martinet

Hermodacte, Iris Tuberosa, L. B. P.



il se met en boule, cachant sa tête & ses pieds sous son ventre ; alors il ne présente plus que ses pointes, qui l'empêchent d'être saisi par aucun animal.

Il vit de racines, d'herbes, de baies, & fruits ; il mange aussi les insectes, qui nuisent ordinairement aux potagers. Il aime le raisin & les pommes. Il dort, ou reste engourdi dans sa retraite pendant l'hyver. Sa femelle porte quatre ou cinq petits.

Sa *chair* est d'un goût fort agréable, bonne à manger, & de facile digestion.

Le *foie*, desséché au soleil, réduit en poudre, & donné à la dose d'un scrupule, ou même d'un gros, est apéritif, en conséquence de son sel volatil : on le dit anti-épileptique ; il est vrai que tous les apéritifs peuvent soulager dans l'épilepsie.

Sa *graisse* est nervine, adoucissante, résolutive ; mais elle n'a pas la qualité qu'on lui attribue contre les hernies. C'est une erreur que de croire que l'*estomac*, desséché & mis en poudre, guérisse toutes sortes de coliques.

Tout cet animal brûlé, & réduit en poudre, dit M. Vogel, donne un remede convenable contre l'incontinence d'urine, à la dose d'un gros matin & soir ; ce qui néanmoins n'est pas assez confirmé par des expériences. Depuis long-temps les Polonois sont dans l'usage de prendre quelques gouttes de l'huile empyreumatique d'hérisson, mêlée avec la poudre de l'animal brûlé ; c'est un remede qui a réussi pour guérir le *plica* caché, quoiqu'il ne soit pas infaillible, Erndtl. *Warsav*, *pag.* 212. C'est aussi dans cette vue, qu'ils mangent des hérissons, *ibid.*

HERMINE. *Voyez* Bélette.

HERMODACTE. Ἑρμοδάκτυλος. *Hermodactylus*, off. On connoît sous ce nom dans les boutiques une racine dure, tubéreuse, de la figure d'un cœur coupé par le milieu, jaunâtre en-dehors, blanche

en-dedans, capable de se réduire aisément en une substance farineuse; d'une saveur douçâtre, visqueuse, mêlée d'un peu d'acrimonie.

La plante a été long-temps inconnue. M. TOURNEFORT s'est assuré, en voyageant dans le Levant, qu'elle avoit beaucoup de ressemblance avec le colchique. Leurs racines different seulement par le goût, la couleur & la dureté.

Elle se trouve désignée par les botanistes sous les phrases suivantes: *Hermodactylus folio quadrangulo*, TOURNEF. Coroll. inst. *Iris tuberosa, folio anguloso*, C. B. Pin. *Iris tuberosa Belgarum, & secundùm Aldrovandum prima lonchitis Dioscoridis*, LOBEL, icon. *Colchicum radice siccatâ albâ*, C. B. *Hermodactylus legitimus*, DODON. *Hermodactyli non venenati*, off. LOBEL. *Colchicum minus malignum*, sive *Hermodactylus*, off. *Iris bulbosa præcox*, CLUS. *Iris corollis imberbibus, foliis tetragonis*, LINN.

C'est, dit M. TOURNEFORT, un genre de plante à fleur en lis, monopétale, semblable à l'iris par sa fleur; mais ayant une racine tubéreuse, & comme formée de plusieurs doigts.

Elle croît dans l'Arabie, la Syrie & l'Egypte.

Sa racine est d'une saveur légérement âcre, dit M. VOGEL; les anciens Grecs ne l'ont point connue. PAUL D'EGINE est le premier qui en ait fait mention. Ce sont les Arabes qui les premiers s'en sont servis en médecine. On l'ordonne contre les maladies des articulations, & toutes les maladies qui ont pour cause l'impureté du sang & de la lymphe: on la prescrit, dans ces cas, comme sudorifique & purifiant. La dose en poudre, est depuis demi-gros jusqu'à un gros; & en décoction, depuis un gros jusqu'à deux.

Récente, cette racine purge violemment par haut & par bas. Son usage intérieur est très rare;



Ardea cinerea, Heron gris.

elle entre plus ſouvent daus les remedes officinaux.

HERNIOLE. *Voyez* TURQUETTE.

HÉRON gris *ou* cendré. *Ardea*, off. *Ardea cinerea*, MERRIAN, Pin. 181. *Pella* & *Ardea*, BELON. *Ardea criſtâ dependente*, LINN.

C'eſt un grand oiſeau du bord des eaux, pêcheur; ſa longueur, depuis le bout du bec juſqu'au bout de la queue, eſt de trois pieds & demi.

Son bec eſt long d'environ cinq pouces & demi, d'un verd-jaunâtre, plus brun ſur l'arrête ſupérieure, le bec inférieur plus jaune, le deſſus de la tête blanc, l'iris orangée, la prunelle noire, une bande noire qui va de chaque côté de l'œil au derriere de la tête, où elle forme une hupe noire, pendante, longue de trois pouces ou environ; le col a une eſpece de charniere vers le bas de la hupe, qui ſe diſtingue par une avance; tout le col cendré-clair juſqu'à l'aîle, mais blanc en-devant, tacheté de noir, finiſſant par des plumes allongées, blanches, qui forment une eſpece de cravate ſur l'eſtomac, dont les côtés ſont noirs juſqu'au pli de l'aîle, qui eſt blanc en-haut, noir au deſſous, ainſi que tout le fouet de l'aîle; du reſte tout le corps cendré-brun, les cuiſſes longues, d'un gris un peu roux, les jambes verd-ſale & foncé; les ongles noirs, aſſez petits; l'ongle du doigt du milieu garni par le côté intérieur d'une dentelure faite en dents de ſcie.

Cet oiſeau s'éleve très haut en volant; il couche ſon col ſur ſon dos, & ſa tête ſur ſon col, au moyen de la charniere dont on a parlé. Son vol eſt lent; ſes jambes ſont étendues en arriere.

Il habite le bord des rivieres & des étangs: il y vit de grenouilles, de poiſſons, qu'il pêche avec ſon bec; & quand il les a ſaiſis à contre-ſens, il les

jette en l'air, de maniere qu'ils s'y retournent; alors il les reçoit dans son bec, & les avale.

Il perche & fait son nid vers la cime des plus grands arbres. Ses œufs sont d'un verd bleuâtre.

La *chair* de cet oiseau, lorsqu'il est jeune, est assez bonne; elle est alors délicate & tendre.

Sa *graisse* est la seule partie de cet oiseau dont on puisse se servir en médecine; elle est émolliente, résolutive. En liniment, elle calme les douleurs de la goute. Introduite dans l'oreille, elle remédie, dit-on, à la surdité. Plusieurs la vantent encore comme un bon remede contre la foiblesse de la vue.

HERSE. *Voyez* TRIBULE commun *ou* terrestre.

HIBOU blanc. *Voyez* FRESAIE.

HIBOU des clochers. *Voyez* FRESAIE.

HIÉBLE. *Voyez* IÉBLE.

HIPPOLITHE *ou* Pierre de cheval. *Voyez* CHEVAL.

HIPPOMANES. *Voyez* CHEVAL.

HIPPOPOTAME. *Voyez* CHEVAL MARIN.

HIRONDELLE domestique. *Hirundo*, off. *Hirundo domestica*, ALDROV. Ornithol. *Hirundo rectricibus, excepto pari intimo, albâ maculâ notatis*, LINN. *Voyez* la figure du COQ, celle de l'HIRONDELLE y est représentée.

Oiseau de passage & carnacier. Il a sept pouces de long, depuis le bout du bec jusqu'au bout de la queue. Le bec est petit, noir, large à son origine; l'iris couleur de noisette; le dessus, les côtés de la tête, & tout le tour du col d'un bleu très foncé, tirant sur le noir; le dessous de la gorge d'un rouge-obscur; tout le dessus du corps, des aîles & de la queue noirs; l'estomac, le ventre, & le haut de l'envers des aîles, blancs, avec une légere teinte de rouge; la queue profondément fourchue; chaque

plume de ſa queue a une tache blanche vers ſon extrêmité.

L'hirondelle annonce le retour du printemps; elle diſparoît ſur la fin de l'automne, ſans qu'on ſçache encore bien exactement ce qu'elle devient pendant l'hyver. Ses pieds ſont courts & foibles, auſſi marche-t-elle mal, & aſſez rarement; mais ſon vol eſt rapide & tortueux. Quoiqu'elle vole continuellement autour des maiſons où elle fait ſon nid, elle ne s'apprivoiſe point aiſément en cage; ceux qui en ont tenu ainſi enfermées, les ont preſque toujours vu mourir de faim, ou parcequ'elles ne veulent pas manger, ou parcequ'il eſt difficile de leur trouver une nourriture convenable. Elle ſe nourrit d'araignées, de cloportes, d'inſectes volants, qu'elle pourſuit continuellement, & qu'elle attrape en volant. Son nid eſt fait de boue, en forme de hotte, dont la partie ſupérieure eſt légérement échancrée, pour entrer & ſortir. Elle pond ordinairement quatre à cinq œufs blancs-cendrés, pictés de brun, ſur-tout vers le gros bout.

L'hirondelle paſſe pour céphalique, inciſive, antihyſtérique, ophthalmique. Les petites *pierres*, qui ſe trouvent dans ſon eſtomac, ſont bonnes, dit-on, pour éclaircir la vue, & nettoyer l'œil des ordures qui peuvent y être entrées; cela peut être. On dit que ſi on creve les yeux aux petits d'une hirondelle, elle va auſſi-tôt chercher une pierre ou une herbe, qu'elle leur en frotte les yeux, & leur rend la vue ſur-le-champ; & qu'ainſi cette pierre eſt bonne dans les maladies des yeux : vrais contes.

La *chair*, à ce qu'on dit, eſt un bon aliment; mais perſonne ne s'en ſert. On la croît encore bonne pour éclaircir la vue, & contre l'épilepſie : pure imagination.

Il en eſt de même des *excréments* que l'on diſoit

être bons pour la rage & la suffocation de la matrice.

Le *nid* d'hirondelle étoit autrefois beaucoup employé ; il est même encore aujourd'hui d'usage, dans l'esquinancie (& pour la rage, suivant M. Vogel) ; on l'applique seul ou en cataplasme. Galien, de son temps, en faisoit boire l'infusion : ce remede a peu d'effet.

On attribue (M. Vogel, *Mat. med.*) à l'hirondelle toute entiere une vertu analeptique, & spécifique contre la foiblesse de la vue. Si quelqu'un en mange les petits, il ne courra aucun risque d'être attaqué d'esquinancie durant toute l'année. Celse rapporte, d'après Pline, que le petit d'hirondelle, gardé dans du sel, est utile contre cette maladie, lorsqu'elle est dans sa force ; on le réduit en charbon, on le broie, & on en fait prendre la poudre dans du moût.

HOCHEQUEUE commun, *ou* Lavandiere. *Motacilla*, off. *Cnipologus*, Belon. *Motacilla quam nostri albam cognominant*, Gesner. *Motacilla alba*, Aldrov. *Motacilla pectore nigro*, Linn. *Albicilla*, nonnullorum.

Le hochequeue est très connu. Sa longueur, depuis la pointe du bec, jusqu'au bout de la queue, qu'il a fort longue, est de près de huit pouces. Son bec est menu, pointu, noir ; l'iris des yeux couleur de noisette ; les pieds, les doigts, les ongles longuets & d'un noir brun, l'ongle du doigt de derriere fort long, comme dans les alouettes ; le sommet de la tête & le col sont noirs ; le ventre & la poitrine blancs ; le milieu du dos d'un noir-cendré ; le croupion noir ; les plumes de la queue & des aîles, mêlées des mêmes couleurs.

Le nom de *hochequeue* que porte cet oiseau, lui vient de ce qu'il remue continuellement sa queue ; &

Merula, Merle.



Homo, Mulier.



B.L. Prevost inv. et Sculp. 1764.

& celui de *lavandiere*, dit BELON, parcequ'il demeure volontiers le long des ruisseaux, où il remue toujours la queue en hochant le derriere, comme une lavandiere qui bat ses drapeaux.

Le hochequeue paroît dans les pays septentrionaux au printemps, & disparoît sur la fin de l'automne, comme l'hirondelle, parcequ'il vit comme elle d'insectes, moins abondants dans cette saison. En France il demeure l'hyver. Il est très leste, gai, & chante agréablement. Il ne se perche point, habite les environs des eaux & les plaines, se mêlant parmi les bestiaux pour attraper des mouches. Il fait son nid d'herbes seches & de menues racines, sous des pierres, ou dans une fossette en terre, ou bien sous une motte; chaque ponte est de cinq à six œufs menus, blancs, parsemés de petites taches brunes.

Cet oiseau passe pour apéritif, & est vanté contre le calcul des reins & de la vessie. On le fait sécher, & on le réduit en poudre, laquelle se prescrit depuis un scrupule jusqu'à un gros, dans de l'eau de saxifrage, ou infusée dans un verre de vin blanc.

HOMME. *Homo.* Nous nous écarterions de la briéveté que nous nous sommes proposé de suivre, si nous donnions ici la description de l'homme, & son histoire. Nous renvoyons pour la premiere, aux livres d'anatomie, & pour la seconde, à ce qu'en a dit M. de BUFFON. On ne trouvera donc ici que les remedes qu'on tire de l'homme.

Autrefois on faisoit grand cas des *cheveux*; on les emploie même encore aujourd'hui: on les fait brûler & recevoir la vapeur, & on disoit, qu'à cause de sa fœtidité, c'étoit un puissant remede dans les vapeurs, la maladie hypochondriaque: on a attribué à l'*eau qu'on en distille*, d'être antiépileptique,

cosmétique. Houllier, mettant les cheveux avec du castoréum, les brûloit, & en faisoit recevoir la vapeur dans l'apopléxie; mais nous avons des remedes préférables à ceux-là.

Le chevalier Digby a avancé que les *ongles* raclés infusés dans de l'esprit de vin, étoient un anti-épileptique. Les anciens avoient dit que c'étoit un hydragogue. D'autres veulent que les ongles raclés dans de la boisson, fassent vomir, & soient un poison: tout cela est faux.

On a débité, que le *crâne* par analogie, devoit garantir des maladies nerveuses, & de la tête. Les uns l'emploient philosophiquement préparé; mais alors c'est une pure terre absorbante. D'autres ont mis en usage le crâne d'un homme mort de mort violente, comme d'un pendu; ils l'ont fait sécher, ils l'ont réduit en poudre, & donné en substance. Ils ont employé de même les *os wormiens* dans les maladies de la tête, & sous la même préparation: tout cela ne vaut rien.

L'expérience confirme tous les jours que le crâne humain, pris en substance, est rendu par les selles sans aucune altération, sans que son huile & son sel volatil se soient développés.

Plusieurs, dit M. Vogel, regardent comme un spécifique contre l'épilepsie & les convulsions, le crâne d'un homme mort de mort violente; pour le faire prendre, on le rape, & par la trituration on le réduit en poudre très subtile.

On peut douter, avec raison, de cette vertu attribuée au crâne humain; les succès ne répondent point aux éloges qu'on lui a donnés; nous l'avons vu employer inutilement sur une jeune personne de quinze à seize ans, aussi-bien que beaucoup d'autres remedes populaires.

L'*esprit* & le *sel volatil* de crâne humain s'em-

ploient dans l'épilepſie, les vapeurs, la paralyſie, les maladies des nerfs; ſçavoir, l'eſprit à la doſe de dix ou douze gouttes, & le ſel à cinq ou ſix grains dans un véhicule convenable; mais leurs vertus ſont les mêmes que l'eſprit & le ſel volatil de corne de cerf.

L'eau diſtillée de crâne humain a peu de vertu; on ne s'en ſert plus aujourd'hui.

On avoit attribué à la *mouſſe* qui croît ſur des crânes expoſés à l'air, la vertu antiépileptique, aſtringente; à préſent on mépriſe ce remede: on ne lui connoît pas ces vertus; on lui préfere la mouſſe ordinaire infuſée dans de l'eſprit de vin.

La *graiſſe* humaine eſt émolliente, adouciſſante, ſouvent réſolutive: on prépare celle d'un homme mort de mort violente, on s'en ſert dans les cas où il faut relâcher. La graiſſe de la plûpart des animaux a les mêmes vertus.

On a dit que la *peau* humaine étoit très bonne pour faire ſortir l'enfant; que réduite en gelée, après avoir été macérée dans de l'eſprit de vin, elle faiſoit un excellent baume; mais nous avons aſſez d'autres baumes naturels qui la valent bien.

On fait, dit M. Vogel, avec la peau humaine, des ceintures, dont on ceint les femmes en travail, pour aider leur délivrance. Bartholin, *cent.* iij. *obſ.* 87, écrit qu'il a vu une fois une de ces ceintures calmer les accès de la paſſion hyſtérique; ſi toutefois la friponerie n'y a pas eu de part. Le même auteur, & Hildan, *cent.* 3. *obſ.* 9, diſent qu'on peut en obtenir du ſoulagement dans les ſpaſmes des mains & des pieds. Beccher, *microc. med. l.* ij. *c.* 1, dit qu'il a vu un accès épileptique ſe calmer dans un homme ſexagénaire, à qui on mit un collier de peau humaine. Schroeder, *Pharm. l.* v. *cl.* 1, rapporte que des gants faits de cette peau,

ont guéri les gerçures & les aspérités des mains.

Willis a vanté le *sang* comme un grand remede ; il a dit qu'étant brûlé, la fumée qu'on en faisoit recevoir, arrêtoit les hémorrhagies, guérissoit tous les maux de tête. Pour moi, je le regarde seulement comme un petit astringent, étant appliqué en poudre sur l'extrêmité des vaisseaux coupés. D'autres ont débité là-dessus quantité d'autres absurdités : par exemple, ils ont dit que son phlegme étoit un excellent ophthalmique. L'esprit & le sel volatil qu'on tire du sang humain, a les mêmes vertus que l'esprit & le sel volatil de corne de cerf. Quant à l'*esprit* qu'on tire du sang mêlé avec de l'esprit de vin, il n'a point d'autres vertus que l'esprit de vin seul.

Le sang, qui coule d'un homme auquel on vient de couper la tête, passe pour un remede efficace contre l'épilepsie. Aetius, *Tetrabibl.* ij. *serm.* ij. *c.* 15, donne, comme un secret pour la même maladie, de se faire tirer du sang de la veine, & de le boire. Hoffmann, *Med. syst. t.* iv. *part.* iij. *p.* 18. accorde au moins cette vertu au sang séché d'un homme sain. On lit (*A. N. C. vol.* ij. *obs.* 195.), que les fissures des mammelles ont été guéries, pour y avoir appliqué du sang menstruel.

C'est à tort qu'on a dit, que rien n'étoit meilleur dans la phthisie, que la *partie gélatineuse* du sang.

La vertu des *momies* ou *mumies* d'Egypte, vient des aromates, dont ces corps ont été embaumés ; ainsi il vaut mieux employer les aromates seuls.

L'utilité, qu'un vieillard retire de coucher avec une jeune personne, vient de ce que l'humidité de cette jeune personne entretient la peau du vieillard molle & flexible ; ce qui lui est très utile : mais aussi la jeune personne en souffre ; ainsi on doit y suppléer par de jeunes animaux.

L'*urine* d'une jeune perſonne ſaine, eſt très bonne pour déterger l'intérieur de l'eſtomac, & exciter l'appétit : on l'emploie en fomentation avec d'autres réſolutifs pour la goute : on la donne en lavement pour hâter l'accouchement : on en lave les yeux dans les ophthalmies : on en baſſine les plaies : il eſt en uſage contre la gangrene : on la mêle avec des cataplaſmes déterſifs. L'eſprit, qu'on en tire, a la même vertu que l'eſprit volatil de crâne humain : ſon ſel eſt un ſel ſalé ſemblable au ſel marin. Le phoſphore de KUNKEL eſt plus curieux qu'utile.

Des phthiſiques ſe ſont imaginés avoir été ſoulagés, pour avoir bu de leur propre urine. On lit (*A. N. C. vol.* j. *obſ.* 91.), qu'une affection hyſtérique, & une ſuppreſſion de regles, ont été guéries par ce moyen. BARTHOLIN, *Cent.* vj. *hiſt.* 72. écrit que les Danois boivent de grand matin, pendant pluſieurs jours de ſuite, de leur urine, dans laquelle ils ont fait fondre du miel, & que par ce remede ils ſont sûrs d'être exempts d'éréſipele durant toute leur vie ; que ce remede très en uſage parmi le peuple, eſt immanquable. Les *A. N. C. vol.* j. *obſ.* 65. & SCHULZE, font mention d'une ophthalmie guérie par une fomentation d'urine ; & (*vol.* ij. *obſ.* 195), il eſt rapporté que, contre tous les accidents qui ſurviennent aux mammelles après l'accouchement, on y applique, avec ſuccès, des compreſſes trempées dans l'urine de la femme accouchée. FORESTUS, *lib.* vij. *obſ.* 5, aſſure qu'un remede infaillible contre le tremblement des mains, eſt de ſe les laver dans ſa propre urine. On ſçait que le peuple ſe trouve bien des fomentations qu'il fait avec l'urine ſur les parties contuſes. VOGEL.

A préſent on ne ſe ſert plus des *excréments* humains ; ils paſſoient autrefois pour un grand réſolu-

tif; on les appliquoit pour l'eſquinancie; mais leur odeur les a fait abandonner : l'eau qu'on en tire, eſt un eſprit volatil, noyé d'eau : on la regardoit autrefois comme un bon antiépileptique, ou coſmétique.

La *ſalive*, avalée à jeun, eſt bonne pour déterger l'eſtomac : on peut l'employer comme un ſavonneux.

La ſalive, celle d'un homme à jeun ſur-tout, eſt un bon topique contre l'ardeur de toutes les éruptions qui peuvent s'élever ſur le corps; elle fait ſur quelques-unes l'office de diſcuſſif. Dans la gonorrhée virulente, lorſque le prépuce commence à s'enfler, & à devenir œdémateux, il eſt utile, dit SCHULZE, de l'oindre ſouvent de ſalive, lorſque tous les autres remedes n'ont été d'aucun ſecours. VOGEL.

Le *cérumen* des oreilles eſt bon, dit-on, pour faire vomir; mais ce remede eſt très dégoûtant.

Le *lait* de femme a les mêmes vertus que le lait des autres animaux. *Voyez* l'art. LAIT : il convient ſpécialement dans l'atrophie; il eſt ophthalmique : il eſt très bon pour baſſiner les exanthêmes; ſon *beurre* eſt plus léger & plus adouciſſant que les autres beurres; il empêche la petite-vérole de caver.

Le lait de femme eſt avantageux aux phthiſiques, en le leur faiſant tetter; & injectée ou inſtillée dans l'œil, il remédie à la chaſſie, RIEDL. *Lin. med.* 1695. *p.* 64.

On a imaginé que la *ſemence* faiſoit un grand remede; mais ce n'eſt que dans la fureur utérine & les délires amoureux.

C'eſt une abſurdité que de dire, que le *délivre* d'une femme ſéché & réduit en poudre, eſt excel-


Lupulus.
fœmina.
a.2.
Mas.
Houblon mâle et Femmelle
a.2.
a.1.
a.1.

lent pour calmer les tranchées & les vapeurs; l'esprit volatil qu'on en tire, a la même propriété que l'esprit volatil de corne de cerf.

C'est une absurdité encore plus grande que d'attribuer au sang des regles la vertu de se faire aimer, d'être antihystérique, & de guérir la jaunisse.

La *bile* humaine a les mêmes vertus que la bile de bœuf; les *pierres* de la vésicule du fiel, ont la même vertu que la bile.

On a qualifié du nom de bézoards, les *pierres* qui se trouvent dans la vessie urinaire; on leur a attribué un nombre prodigieux de vertus: mais leur utilité est petite; c'est seulement un absorbant.

Quelques médecins ont voulu bannir de la liste des médicaments (dit PAULLI, *Dissert. de medic. è corp. hum. desumt. meritò negligendis*), plusieurs de ces remedes, & sur-tout le sang & l'urine en boisson: je suis de leur avis, dès qu'on aura de la répugnance pour des choses réellement dégoûtantes.

HOUBLON. *Lupulus*, off. *Lupulus mas & femina*, C. B. Pin. *Lupulus salictarius*, GER. *Lupulus salictarius spontaneus*, & *Vitis septentrionalium*, LOBEL. icon. *Convolvulus perennis heteroclitus*, *floribus herbaceis*, *capsulis foliaceis*, *strobuli instar*, MOR. *Humulus*, LINN.

De ses racines, qui sont menues & entrelacées, s'élevent des tiges foibles, très longues, rudes, anguleuses, velues, creuses, purpurines, grimpantes, & s'attachant étroitement aux perches & aux plantes voisines. Ses feuilles sont opposées, soutenues sur de longs pédicules; elles sont rudes, quelquefois rougeâtres, entieres, & quelquefois découpées en trois ou cinq parties. De l'aisselle des feuilles sortent, dans le houblon mâle, des fleurs en grappes, comme celles du chanvre, de couleur

herbacée, ſans pétales, à pluſieurs étamines; elles ſont ſtériles. Sur un autre individu, qui eſt le houblon femelle, ſont des fruits de la forme des pommes de pin, d'un verd-jaune, attachées ſur un pivot commun, à l'aiſſelle deſquels naiſſent de petites ſemences rouſſes, applaties, d'une odeur d'ail, ameres, enveloppées dans une coëffe membraneuſe.

Cette plante, qui aime un terrein gras, bien fumé, humide, ſe cultive avec ſoin dans tous les pays où l'on fait de la biere. Ses jeunes pouſſes ſe mangent au commencement du printemps, comme les aſperges.

Ses feuilles ſont ameres; leur ſuc ne change point la couleur du papier bleu.

Le houblon, dont les fruits entrent dans la préparation de la biere, eſt amer; il leve les engorgements des viſceres, guérit la jauniſſe, provoque l'écoulement des urines, fortifie l'eſtomac, excite le ſommeil, cauſe l'ivreſſe (Stenzel, *de anod. virt. ven. p.* 39.), chaſſe les vers. On en fait un uſage modéré en décoction. Il paſſe auſſi pour antiſcorbutique. On l'applique extérieurement, enfermé dans des ſachets, contre les douleurs & les tumeurs, contre la colique & les vapeurs: Vogel.

Sa racine eſt apéritive & ſudorifique; elle a été employée pour guérir l'alopécie, cauſée par la vérole.

HOUSSON. *Voyez* Houx frelon.

1°. HOUX. *Aquifolium*, ſive *Agrifolium vulgò*, J. B. Tournef. Inſt. r. h. *Agrifolium*, Dodon. Pempt. *Ilex aculeata baccifera, folio ſinuato*, C. B. Pin.

Arbriſſeau toujours verd, qui, par la culture, s'éleve fort haut. Son tronc & ſes branches ſont liſſes, pliantes; ils ſont recouverts d'une double


a. — 2.
a, 2.
Houx.
Aquifolium.
a. 1.
a. 1.
a. 1.

écorce, dont l'odeur est désagréable. Ainsi que le bois de gaïac & de buis, celui du houx est si pesant, qu'il ne nage point sur l'eau. Ses feuilles sont d'un beau verd, unies, lisses, sinuées tout autour, hérissées de pointes longues & roides. Ses fleurs sont petites, nombreuses, monopétales, en rosette, découpées en quatre quartiers; à quatre étamines. Du calyce divisé aussi en quatre, sort un pistil qui devient une petite baie ronde, creusée en maniere de nombril, rouge, douçâtre au goût, désagréable; elle renferme quatre petits osselets blancs, triangulaires, applatis d'un côté, & convexes de l'autre.

Il se trouve dans les forêts, & supporte le froid.

On met au nombre des décoctions émollientes & résolutives, celle de la racine & de l'écorce de houx. MATTHIOLI dit qu'elle est très bonne pour faire des fomentations sur les articulations qui se sont durcies, après avoir été luxées.

Ses baies sont purgatives-hydragogues, & sont bonnes contre la colique; on en prend dix ou douze. Mais on ne les ordonne guere qu'en lavement.

On fait avec l'écorce de cet arbrisseau de la glu, laquelle, appliquée sur les abscès, les résout, ou en facilite la maturité.

II°. Houx de l'Amérique.

» Il ressemble à celui d'Europe. Il faut y faire
» une entaille fort profonde pour en tirer une
» gomme verte, d'une odeur merveilleuse, & ex-
» cellente pour les onguents, comme le *betonica* &
» autres ».

Je n'en ai vu qu'un arbre, dit M. CHEVALIER, un peu plus gros par le tronc, qu'un cerisier. Ses fleurs viennent sur une tige, sans feuilles, assez longues; elles ressemblent à celles du pêcher. Ses feuilles sont semblables à celles du houx d'Europe;

mais les pointes ne ſont pas ſi dures. Le tronc n'eſt pas flexible. Cet arbre eſt aſſez rare : je n'en ai vu que deux.

III°. Houx frelon ; petit Houx ; Houſſon ; Fragon ; Myrte ſauvage, *ou* épineux ; Bruſc ; Buis piquant. *Bruſcus*, off. *Ruſcus*, C. B. Pin. *Ruſcus myrtifolius aculeatus*, Tournef. Inſt. rei herb. *Myrtacantha*, *Murina ſpina*, ſive *Myrtus ſylveſtris*, Lobel. icon. *Oxymyrſine*, Anguill. *Ruſcus foliis ſupinè floriferis nudis mas & femina*, Linn.

Sa racine eſt groſſe, tortue, inégale, dure, traçante, garnie de fibres, d'une ſaveur âcre & un peu amere. Les tiges qui en ſortent, & qui s'élevent de deux pieds, ſont pliantes, cannelées, rameuſes. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles du myrte, mais plus roides, plus rudes, ſont pointues, piquantes, inodores, ſans pédicule, toujours vertes, d'une ſaveur amere & aſtringente. Du milieu des feuilles ſortent des fleurs d'une ſeule piece, découpées en ſix parties, petites, dont les étamines ſont réunies & ramaſſées. A ces fleurs ſuccedent des baies rondes, groſſes comme des pois, un peu molles, rouges dans leur maturité, d'une ſaveur douçâtre ; dans chacune ſont renfermées une ou deux graines, qui ont la dureté de la corne.

Cette plante ſe trouve en Italie & en France dans les bois ; elle ſe cultive en Allemagne dans les jardins. La fleur paroît en Avril & Mai.

Sa racine eſt fondante, apéritive, diurétique ; elle eſt plus employée que les autres racines ; on l'ordonne ordinairement en décoction, à cauſe de ſon tiſſu ſerré. Si on la preſcrit en infuſion dans du vin blanc, il faut l'écraſer auparavant, & la faire infuſer ſur les cendres chaudes. Elle convient dans tous les cas où l'on emploie l'arrête-bœuf & l'aſperge : & elle eſt un peu échauffante.

Cette


Ruscus, Houx frelon,
a. 2.
a. 3.
a. 1.
a. 1.
a. 4.
a. 2.
a. 2.
Dessiné par Me de Garsault
Gravé par Martinet

Cette racine eſt une des cinq racines apéritives majeures. Sa décoction faite dans du vin, excite l'écoulement des urines, fait venir les regles, guérit la jauniſſe & l'hydropiſie. RIVIERE, *obſ. cent.* iij. 52, rapporte qu'un pauvre homme en fut délivré, après en avoir continué l'uſage pendant un mois. Le même, d'après FORMI, *obſ.* 47, remarque qu'une gonorrhée a été guérie avec une conſerve & une eau préparées avec les fruits du petit houx.

HUILE. Ce que c'eſt. *Voyez* Introd. *p.* 11.

HUILE ANIMALE. *Voyez* Introd. *p.* 13. & 14.

HUILE ESSENTIELLE. *Voyez* Introd. *p.* 13.

HUILE VÉGÉTALE. *Voyez* Introd. *p.* 12.

HUILE d' ANTIMOINE. *Voyez* ANTIMOINE.

HUILE de BENJOIN. *Voyez* BENJOIN.

HUILE de CHAUX. *Voyez* AMMONIAC (SEL).

HUILE de petits CHIENS. *Voyez* CHIEN.

HUILE de CIRE. *Voyez* ABEILLE.

HUILE de CORNE de cerf. *Voyez* CERF.

HUILE de CRAPAUD. *Voyez* CRAPAUD.

HUILE de DIPPEL. *Voyez* CERF.

HUILE GLACIALE. *Voyez* VITRIOL.

HUILE de JAIS. *Voyez* JAIS.

HUILE de petits LOUPS. *Voyez* LOUP.

HUILE de PÉTROLE. *Bitumen liquidum fuſcum*, LINN. *Bitumen liquidum craſſius obſcurè bruneum*, VALLERIUS, Miner. p. 252.

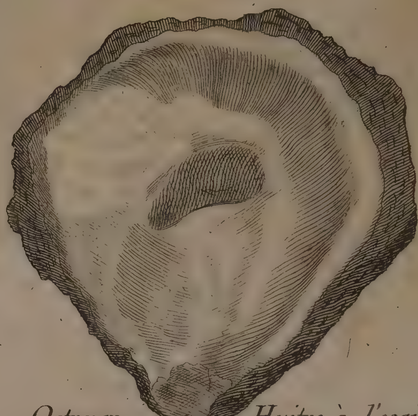
C'eſt une ſubſtance bitumineuſe, liquide, de couleur foncée, d'une odeur forte, point déſagréable, & qui prend feu facilement : on l'a appellée *petroleum*, comme qui diroit huile de pierre ; *naphtha*, parceque les Babyloniens déſignoient ſous ce nom une huile qu'ils tiroient en quantité de la ſurface de certaines fontaines ; ἐλαιον, comme qui diroit huile par excellence ; *oleum minerale*, *oleum*

ſanctum, oleum ſanctæ Catharinæ, oleum ſancti Barbari.

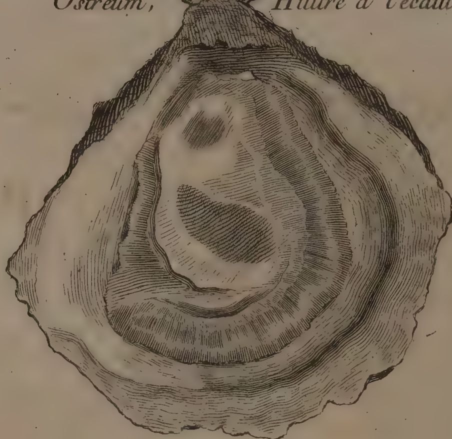
Cette ſubſtance découle d'entre les rochers; il s'en trouve auſſi ſur la ſurface de certaines fontaines, autrefois celle de Babylone étoit fort recommandée; à préſent il s'en trouve dans bien des endroits, en Italie, dans le duché de Modene, en France, dans le Languedoc, auprès de Beziers: on dit qu'en Italie il y a des fontaines qui en donnent une ſi grande quantité, qu'on eſt obligé de la ramaſſer deux fois la ſemaine. On en diſtingue de pluſieurs eſpeces, par rapport à la couleur; ſavoir, de blanche, de brune, de citrine, & de noire. La blanche eſt très rare, & ne ſe trouve que dans les cabinets des curieux; la citrine l'eſt encore davantage; celle dont on ſe ſert ordinairement, eſt la brune; la noire eſt abſolument rejettée.

Si on diſtille l'huile de pétrole, on en tire une huile claire & limpide, qui a perdu de ſon odeur, & qui a moins d'efficacité que l'huile de pétrole pure. Le réſidu eſt un bitume talqueux, qui peut prendre feu à l'air libre; ainſi la diſtillation diminue la propriété de l'huile de pétrole.

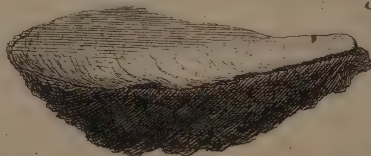
Cette huile eſt de la nature des autres huiles. On à dit qu'elle eſt fondante, adouciſſante, & réſolutive; mais on s'en ſert très peu aujourd'hui pour fondre les humeurs & les adoucir dans le cas d'ulceres internes. On l'a vantée à l'extérieur pour réſoudre les ſkirrhes de la matrice, pour les vapeurs, pour faire revenir les regles en s'en frottant le nombril & les parties naturelles; cela ne peut point faire de mal: mais elle eſt très bonne dans les tremblements des membres, la paralyſie, dans les deſſechements & racorniſſements des parties, quand elles ſont affoiblies & relâchées, quand il y a quel-



Ostreum, Huitre à l'ecaille ouverte.



Ostreum idem La même fermée.



Dessiné par Mr de Garsault Gravé par Mar…

qu'articulation gênée dans ses mouvements : dans tous ces cas, on peut la faire entrer dans des cataplasmes, au lieu d'huile de camomille & de vers. Quelques-uns l'ont vantée dans les maux d'oreilles; mais je préférerois la teinture de castor.

HUILE de SCORPIONS. *Voy*. SCORPION.

HUILE de SOUFRE. *Voyez* SOUFRE.

HUILE crasse de SUCCIN. *Voyez* SUCCIN.

HUILE légere de SUCCIN. *Voyez* SUCCIN.

HUILE de TORTUE. *Voyez* TORTUE.

HUILE de VERS DE TERRE. *Voyez* VERS DE TERRE.

HUITRE. *Ostreum*, off. *Ostrea*, SCHROD. *Concha satis nota in cœnis*, ostrea *latinis dicta*, *non* ostreum, BONANN. *Concha testâ subrotundâ, rugosâ, substriatâ, valvis inæqualibus, cardine obliterato*, LINN. *Ostreum testâ inferiore elatiore*, ARGENV.

Coquillage de mer, épais, pesant, raboteux, inégal, gris-brun en-dehors, lisse & argenté en-dedans, grand comme le creux de la main, plus ou moins; composé de deux battants; le supérieur plat, l'inférieur creux, contenant un animal informe, assez plat, remplissant le creux du battant inférieur, auquel il est attaché, ainsi qu'au supérieur : ces deux battants sont joints ensemble par un ligament, au moyen duquel l'animal peut ouvrir ou fermer les deux coquilles l'une contre l'autre.

En examinant cet animal, on y découvre toutes les parties de la nutrition, comme la bouche, l'estomac, &c. : on y voit aussi le cœur & les organes de la respiration.

L'huitre est vivipare; elle jette son frai au printemps; ce frai est de forme lenticulaire, blanc; il s'attache à tous les corps durs qu'il rencontre : les petites huitres toutes formées, sont dedans, & croissent avec le temps.

La *chair* des huitres eſt un aliment fort agréable & fort recherché. Celles d'Angleterre ſont préférées à celles de France; elles ſe digerent facilement, mais elles ſe corrompent fort aiſément. Lorſqu'on en mange, on boit ordinairement du vin blanc; mais il ſemble qu'il vaudroit mieux ne boire que de l'eau : la digeſtion s'en feroit beaucoup plus facilement. Elles ne cauſent point de mal, lorſqu'on n'en prend pas une trop grande quantité; mais ſi, à cet égard, on commet quelqu'excès, elles ſe corrompent dans l'eſtomac; ce qui eſt ſuivi de fievre & de dévoiements.

Les coquilles d'huitres ſont d'uſage en médecine, après avoir été calcinées, & broyées ſur le porphyre pour être réduites en poudre impalpable. C'eſt un abſorbant qui convient ſur-tout dans les maladies des enfants : on preſcrit cette poudre depuis un ſcrupule juſqu'à un gros.

Les coquilles d'huitres préparées, dit M. Vogel, abſorbent l'acide des premieres voies, deſſechent, temperent l'ardeur de la fievre, excitent la ſueur, à la doſe de demi-gros. Le double de ces coquilles, calcinées, donné avant l'accès des fievres tierces, a été appellé par Crollius un ſpécifique antifébrile. De l'eau verſée ſur cette chaux encore récente, acquiert une vertu lithontriptique, de laquelle Whytt & Alston ont vu de bons effets; la doſe eſt d'une livre chaque jour. Les coquilles d'huitres entrent dans le fameux remede de mademoiſelle Stéphens. On lit dans les *Mémoires de l'Académie de Paris*, 1749. *Hiſt.* *N°. IV*, que la chaux de ces coquilles, priſe dans du vin, a guéri l'hydrophobie.

HUPPE; Puput, *ou* Putput, *ou* Puepue. *Upupa*, off.

Cet oiſeau, que ſes plumes font paroître plus

Upupa, Huppe, Pupue.



Vanellus, Vanneau.

Voy. T. 8. p. 8.



gros qu'il n'eſt réellement, a douze pouces un quart de long, meſuré depuis le bout du bec juſqu'à l'extrêmité de la queue; du bout d'une aîle à l'autre, lorſqu'elles ſont déployées, il y a dix-neuf pouces. Son bec eſt long de deux pouces & demi, effilé, pointu, noir, un peu courbé; ſa langue petite, profondément cachée, triangulaire. Il porte ſur la tête une belle crête, haute de deux pouces, composée d'un double rang de petites plumes; elles ſont au nombre de vingt-quatre ou vingt-ſix, plus longues les unes que les autres: leurs extrêmités ſont noirâtres, puis blanchâtres, le reſte eſt d'un châtain-jaunâtre. L'oiſeau fait dreſſer & baiſſer à ſon gré cette crête. Le col eſt d'un roux-pâle; la poitrine blanche, parſemée de raies noires; les plumes des épaules, qui s'étendent le long du dos, bigarrées par de petites taches blanches & noires, de même que les aîles; la queue, qui eſt noire, a une bande blanche en travers: les jambes & les pieds d'un gris-bleuâtre.

Cet oiſeau eſt de paſſage; il diſparoît, ſuivant Bellon, dès qu'il a fait ſes petits, pour aller chercher un climat plus chaud. Il ſe nourrit d'inſectes, de vers, de ſcarabées, d'œufs de fourmis, &c. Il fait ſon nid dans le creux des arbres, ou plutôt il y dépoſe ſeulement trois ou quatre œufs ſur le bois vermoulu; ils ſont aſſez ſemblables à ceux de la perdrix, mais plus petits, plus durs, oblongs, d'une figure moins agréable, & répandant une odeur forte. Sa voix n'eſt pas bien diſtincte; ce ne ſont que quelques ſons ſucceſſifs qu'un poëte grec a repréſentés ainſi, *Epopoi, popopo, popopoi, io, io, ito, ito, ito, ito*. Et d'autres, par ces deux ſons, *put put*, d'où lui eſt venu ſon nom.

Il ne paroît pas que cet oiſeau ſoit ſouvent ſervi ſur les tables; on dit cependant que ſa *chair* eſt

aſſez agréable, quoiqu'elle ſoit ſujette à ſentir le muſc.

Il n'eſt pas d'un grand uſage en médecine. MARCELLUS dit que les cendres de huppe brulée toute entiere avec ſes plumes, bues dans du vin, appaiſent la colique. On rapporte, dans les Ephémérides d'Allemagne, qu'un homme, attaqué depuis quelque temps de violentes coliques, n'avoit trouvé de ſoulagement, que dans deux bouillons faits avec une huppe vuidée, & farcie de baies de genievre & de ſemences de fenouil.

Cette obſervation ne nous ſemble point prouver la vertu de cet oiſeau dans ce cas; cette guériſon aura ſans doute été l'effet du fenouil ſeul.

HYACINTHE. *Hyacinthus*. Pierre précieuſe d'un jaune rouge & éclatant. On la diſtingue en orientale & en occidentale.

La crédulité & la ſuperſtition ont fait attribuer de grandes propriétés médicinales à cette pierre, qui a donné ſon nom à une célebre confection, laquelle cependant ne tire aucune vertu de l'hyacinthe.

Elle eſt du nombre des cinq fragments précieux. On peut voir ce qu'on en dit à l'art. ÉMERAUDE.

HYDRAGOGUES. *Hydragoga medicamenta*. On donne ce nom aux purgatifs majeurs, capables d'évacuer les eaux des hydropiques. *Voyez* PURGATIFS.

HYDROCOTYLE; *ou* Ecuelle d'eau. *Hydrocotyle vulgaris*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Cotyledon aquatica*, J. B. *Cotyledon aquatica acris Septemtrionalium*, LOBEL. *Ranunculus aquaticus umbilicato folio*, COL. *Ranunculus aquaticus, cotyledonis folio*, C. B.

De la racine de cette plante, qui eſt fibreuſe, s'élevent pluſieurs tiges grêles, rampantes, ſarmen-


Hypocistis.
Hippociste.
a.2.
a.1.
a.2.
a.2.

reuses. Ses feuilles, portées sur de courts pédicules, sont creuses, rondes. Ses fleurs sont petites, à cinq pétales, disposées en rose, blanches : il leur succede un fruit où sont contenues deux graines très applaties, de la figure d'un croissant.

On la trouve dans les marais ; sa saveur est âcre. Elle passe pour déterfive & vulnéraire.

HYDROMEL. *Voyez* ABEILLE.

HYPÉCACUANHA. *Voyez* IPÉCACUANHA.

HYPNOTIQUES. *Hypnotica medicamenta.* On donne ce nom aux remedes qui procurent le sommeil. *Voyez* l'art. ASSOUPISSANTS ; & ANODYNS, Introd. *pag.* 135 *& suiv.*

HYPOCISTE. *Hypocistis*, off. Ὑποκίστις, DIOSC. *Tarasith*, Arabum.

Suc desséché, noir, brillant, & d'une saveur austere. Il vient de Provence, du Languedoc, ou des pays orientaux.

On le retire d'une plante désignée par les botanistes sous ces différentes dénominations : *Hypocistis cretica flore purpureo*, TOURNEF. Coroll. inst. *Hypocistis*, C. B. Pin. 165. *Hypocistis omninò lutea*, seu *ochræ colore*, CLUS. Hisp. *Asarum foliis sessilibus imbricatis, floribus quadrifidis*, LINN.

Cette plante naît sur les racines de différentes especes de ciste, en Turquie, dans l'isle de Crete, en France, dans la Provence & le Languedoc. Sa tige, qui s'éleve de trois à quatre pouces, ressemble à l'orobanche par sa forme ; elle est charnue, succulente, cassante, blanchâtre ou purpurine ; d'une saveur amere & très astringente ; revêtue de petites écailles épaisses, qui se terminent par une pointe mousse. Ses fleurs, qui naissent en grand nombre au sommet, sont d'une seule piece, en cloche ; au milieu est un pistil terminé en un globule à cannelures, lesquelles s'ouvrent dans le temps

convenable, & répandent une poussiere très fine. La partie inférieure de la fleur, devient un fruit arrondi, mol, rayonné, rempli d'un suc visqueux, limpide, d'une saveur fade : les graines qu'il contient sont menues, & comme de la poussiere.

Pour préparer le suc d'hypociste, voici la méthode qu'on observoit du temps de DIOSCORIDE. On faisoit sécher les rejettons de la plante, on les piloit, on les mettoit macérer, on les faisoit bouillir, & après avoir passé ce suc, on le laissoit épaissir en consistance d'extrait. Aujourd'hui on pile seulement les fruits récemment cueillis, & on en exprime le suc, que l'on fait ensuite sécher au soleil, & que l'on épaissit en consistance d'extrait.

Le suc d'hypociste est du nombre des médicaments astringents : on vante son efficacité contre les crachements de sang, les hémorrhagies, les pertes utérines; contre les dysenteries & la passion cæliaque. Il entre dans la confection de plusieurs médicaments officinaux, tels que la thériaque d'Andromaque, le mithridate, les trochisques de karabé, & dans les gargarismes répercussifs.

Il possede à-peu-près les mêmes vertus que le suc d'acacia, & contient aussi les mêmes principes.

HYSSOPE. *Hyssopus*, off. *Hyssopus officinarum cærulea*, seu *spicata*, C. B. Pin. 217. *Hyssopus vulgaris*, *spicatus*, *angustifolius*, *flore cæruleo*, J. B. *Hyssopus vulgaris*, DODON. Pempt. *Hyssopus spicis secundis*, LINN.

De sa racine, qui est dure, ligneuse, fibrée, grosse comme le doigt, s'élevent d'un pied & demi, des tiges boiseuses, rameuses, cassantes. Ses feuilles, placées deux à deux, & opposées, sont lisses, pointues, d'un verd foncé, âcres, odorantes. Les sommets des rameaux sont chargés d'un grand nombre de











Hyssope.
Hyssopus.



de fleurs, en longs épis ; d'une ſeule piece, grandes, bleues, en gueule ; la levre ſupérieure eſt relevée, arrondie, & diviſée en deux ; la levre inférieure eſt découpée en trois ſegments. Chaque fleur porte quatre étamines bleues, garnies de ſommets de même couleur ; du calyce ſort un piſtil comme accompagné de quatre embryons, qui deviennent autant de ſemences arrondies, petites, brunes.

Cette plante ſe cultive dans les jardins, où elle fleurit en été.

Les anciens faiſoient beaucoup d'uſage de l'hyſſope pour les bains, les lavements des pieds & des mains, ou d'autres parties ; ce qui les fortifie, & n'eſt point mauvais ; mais il ne faut pas en mettre trop. L'hyſſope convient avec les autres aromatiques ; elle eſt ſpécialement béchique à un haut degré, convient dans les toux invétérées. Comme c'eſt la plante la moins aromatique, on la donne avec avantage aux femmes vaporeuſes, qui ne ſont pas bien réglées, aux perſonnes graſſes qui menent une vie ſédentaire, dans les anciennes migraines : c'eſt un grand apéritif & fondant.

L'hyſſope, dit M. Vogel, a une ſaveur & une odeur aromatiques, à cauſe de l'huile éthérée qu'elle contient, & qui lui donne la vertu de diviſer les humeurs épaiſſes, de lever les obſtructions des viſceres, & de fortifier les parties. Son uſage eſt recommandable, ſur-tout dans les affections de la poitrine, ſi on la ſucce avec du miel, ou qu'on en boive la décoction où ſeront entrés du miel, des figues, de la rue ; elle inciſe les mucoſités de la gorge, lorſqu'on s'en gargariſe avec une décoction de figues. Elle eſt encore carminative & emménagogue.

Extérieurement elle eſt bonne en épithême contre les contuſions ; ſa vapeur, reçue dans les oreil-

les, en guérit le tintement. Sa décoction, à laquelle on a mêlé du vinaigre, appaise les douleurs de dents, si on s'en lave la bouche.

HYSSOPE DES GARIQUES; Herbe d'or; Hélianthême. *Helianthemum vulgare*, off. *Helianthemum flore luteo*, J. B. *Chamæciſtus vulgaris, flore luteo*, C. B. Pin. 465. *Flos ſolis*, DODON. *Helianthos*, ſive, *Flos ſolis*, LOBEL. Adverſ. *Helianthemum anglicum luteum*, GER. *Panax chironium*, ſive *Flos ſolis*, MATTH. *Hyſſopus campeſtris*, TRAGI.

De ſa racine, qui eſt blanche & ligneuſe, ſortent un grand nombre de tiges rampantes, cylindriques, grêles, velues. Ses feuilles, un peu plus larges que celles d'hyſſope ordinaire, ſont oblongues, terminées en pointes mouſſes, oppoſées deux à deux, ſoutenues par de courts pédicules, vertes en-deſſus, blanches en-deſſous. Au ſommet des tiges, naiſſent des fleurs, à-peu-près ſemblables à des épis, en roſe, compoſées de cinq pétales & de pluſieurs étamines jaunes; le calyce où elles ſont implantées, eſt diviſé en trois portions, & rayé de lignes rouges. Son piſtil devient un fruit aſſez gros, triangulaire, où ſont renfermées pluſieurs ſemences rouſſes & triangulaires.

On trouve communément cette plante aux environs de Paris.

Il ſort de ſes feuilles un ſuc viſqueux, qui donne au papier bleu une légere teinte de rouge.

Cette plante eſt miſe au nombre des vulnéraires aſtringentes. Elle s'emploie comme la précédente, & dans les mêmes cas; & même dans tous ceux où l'on preſcrit la grande conſoude.

Pour l'extérieur, on en fait une décoction dans du vin rouge, pour ſe gargariſer la bouche, lorſqu'il y a ulcere, ou dans le relâchement de la luette: elle eſt bonne encore pour faire des lotions dans les





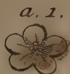


Hyssope des Garigues, ou Herbe d'Or.

Helianthemum Vulgare.



Hieble. Ebulus.





ulcérations des parties de la génération ; on peut y ajoûter un peu d'alun.

HYSTÉRIQUES. *Hyſterica medicamenta. Voyez* Emménagogues, Introd. *pag.* 121. *& ſuiv.*

IEB

ICHTYOCOLLE, *ou* Colle de poiſſon. *Voyez* Esturgeon (grand).

IÉBLE. *Sambucus humilis*, ſive *Ebulus*, C. B. Pin. Tourn. Inſt. rei herb. *Ebulus*, ſive *Sambucus herbacea*, J. B. *Ebulus*, Dodon. Pempt. *Chamæacte*, Dioscor. *Sambucus caule herbaceo ſimpliciſſimo*, Linn. *Sambucus herbacea*, *floribus umbellatis*, Haller, Helv.

La racine de cette plante, qui reſſemble au ſureau, eſt groſſe comme le doigt, longue, charnue, blanche, d'une ſaveur amere, un peu âcre & nauſéabonde. Ses tiges, qui s'élevent de deux pieds & plus, ſont herbacées, anguleuſes, cannelées, noueuſes, remplies de moëlle comme celles du ſureau, & meurent l'hyver. Ses feuilles, ſymmétriquement arrangées, ſont compoſées de trois ou quatre paires de folioles, portées ſur une côte épaiſſe, & terminées par une feuille impaire. Ses fleurs, diſpoſées en paraſol, ſont nombreuſes, petites, odorantes, blanches, d'une ſeule piece, en roſette, diviſées en cinq parties ; elles ont cinq étamines blanches, dont les ſommets ſont rouſsâtres. Le calyce de ces fleurs devient une baie, noire dans ſa maturité, ronde, remplie d'un ſuc qui teint les mains en pourpre ; elle renferme trois ſemences oblongues, convexes d'un côté, anguleuſes de l'autre.

Cette plante ſe trouve le long des chemins & des foſſés, & aux environs des villes, dans des lieux incultes.

L'odeur des feuilles eſt déſagréable, dit M. Vogel; elle eſt ſtimulante, & puiſſamment réſolutive: ce qui la rend très utile en décoction contre l'hydropiſie. Pour l'extérieur, on fait cette décoction dans du vin, & on s'en ſert en fomentation, contre les tumeurs œdémateuſes & inflammatoires.

La décoction des baies, ou le rob qui ſe prépare dans les boutiques, purge efficacement la ſéroſité, tant par la voie des urines & de la tranſpiration, que par les ſelles, ſi on le donne à grande doſe, de demi-once, par exemple, & même davantage; ce qui en rend l'uſage convenable dans les tumeurs aqueuſes.

Sa racine a la même vertu que les feuilles; ſon ſuc eſt plus efficace, & purge à la doſe d'une once: on en fait l'extraction en verſant deſſus une décoction d'eau d'orge, ou de raiſins ſecs, où l'on a mis un peu de cannelle, ou de noix muſcade, & du ſucre. Extérieurement, on ſe ſert de cette racine cuite dans du vin, pour réſoudre les tumeurs dures.

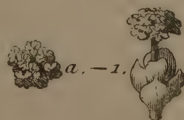
L'écorce moyenne des tiges a la même vertu que la racine, qui eſt d'évacuer, par les ſelles, les eaux des hydropiques.

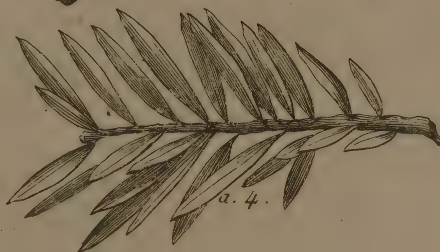
IF. *Taxus*, off. *Milax arbor*, Cord. in Dioſc. *Taxus, vulgò* Naſſus *floſculos amentaceos ferens*, Cæsalp *Smilax arbor*, Camer. *Smilax*, Diosc. *Milos*, Theophr. *Arbor mortis*, quorumdam.

Sa racine eſt groſſe, dure, profondément enfoncée en terre. Son tronc, qui s'éleve fort haut, forme un arbre toujours verd; ſon bois eſt d'une très grande dureté, rougeâtre, veiné, incorruptible. Ses feuilles reſſemblent à celles du ſapin, mais

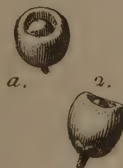
Taxus.
If,



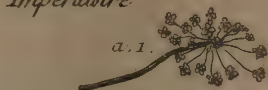








Imperatoire *Imperatoria.*

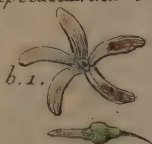


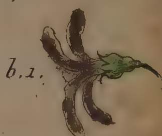




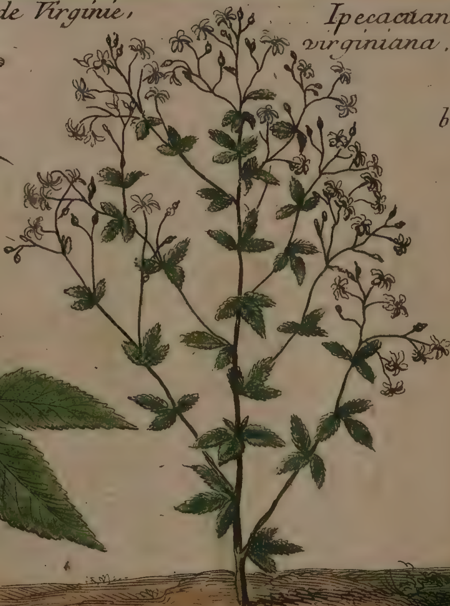


Ipécacuanha de Virginie, *Ipecacuanha virginiana.*









moins roides, & plus aiguës, taillées en dents de peigne, luisantes en-dessus, d'un verd-noirâtre, d'une saveur un peu amere. Ses fleurs sont des chatons d'un verd-pale, qui ne donnent point de semences : sur le même individu, mais dans des endroits séparés, naissent des baies molles, succulentes, de couleur d'écarlate, dans chacune desquelles est renfermée une seule graine ovale, qui contient une moëlle dont la saveur est assez agréable.

Cet arbre croît sur les montagnes, dans les pays chauds, en Italie, en Provence, en Languedoc; ce qui n'empêche pas qu'il ne vienne bien aussi dans les climats froids. Il donne sa fleur au printemps; & ses fruits, qui ont une saveur fade & un peu amere, sont mûrs en automne.

On ne fait usage d'aucune partie de l'if en médecine; on ne lui a jusqu'à présent reconnu aucune vertu contre les maladies. On étoit persuadé au contraire, & depuis long-temps, que ses fruits & ses feuilles avoient une qualité vénéneuse, & qu'il étoit dangereux même de dormir à son ombre. On est absolument détrompé à cet égard.

IMPÉRATOIRE. *Imperatoria major*, C. B. Pin. *Imperatoria*, J. B. *Astrantia*, Dodon. *Ostrutium*, Dal.

Sa racine, qui serpente obliquement, est grosse comme le pouce, & garnie de fibres. Ses feuilles sont longues comme la main, divisées en trois sections, découpées sur les bords, d'un verd agréable. Sa tige, dont la hauteur est d'un pied & demi, ou deux pieds, est creuse, cannelée. Ses fleurs en rose, disposées en parasol, à cinq pétales blancs, taillés en maniere de cœur. Le calyce se change en un fruit composé de deux semences applaties, presqu'ovales, avec quelques raies légeres sur le dos, & aîlées.

Cette plante croît ſur les Alpes & les Pyrénées, d'où eſt apportée ſa racine, qui eſt la ſeule partie dont on faſſe uſage en médecine.

Elle eſt oblongue, groſſe comme le pouce, ridée, comme ſillonnée & genouillée, fibreuſe, de couleur brune en-dehors, blanche en dedans, d'une ſaveur très âcre, aromatique, qui pique fortement la langue, & échauffe toute la bouche, d'une odeur pénétrante. Cette racine récente, lorſqu'on y fait des inciſions, donne une liqueur huileuſe, d'une ſaveur auſſi âcre que le lait qui découle du tithymale.

Elle provoque les ſueurs & les urines; mâchée, elle fait couler la ſalive abondamment. On la met au nombre des alexipharmaques; & ſa vertu inciſive ne la rend pas moins utile dans les maladies de cauſe froide, dans les fievres intermittentes principalement, la paralyſie, l'aſthme, l'apoplexie. Pluſieurs la recommandent contre l'épilepſie, entr'autres Henri de Bra, *p.* 59. On la preſcrit en poudre à la doſe d'un demi-gros, & en décoction, à celle de demi-once. Un clyſtere où elle entre, favoriſe l'accouchement, dit Blair.

INCARNATIFS, *ou* Sarcotiques. *Incarnantia medicamenta; ſarcotica medicamenta.* On a donné ce nom aux remedes qu'on a cru procurer la régénération des chairs, laquelle cependant n'eſt point l'ouvrage de l'art, mais celui de la nature: celui ci cependant peut l'aider: on emploie pour les plaies des remedes, qui, ſans être pourtant incarnatifs, ou ſarcotiques, ſuivant la force du mot, ne laiſſent pas d'être utiles. On choiſit des médicaments doux, balſamiques; tels ſont l'encens, la térébenthine, la ſarcocolle, les baumes naturels, le baume d'Arcæus.

A meſure que le pus s'évacue, & que la plaie ſe déterge

déterge, les vaiſſeaux entiers ſont plus à l'aiſe; & n'étant point ſoutenus à la ſuperficie de l'ulcere, ils prêtent à l'abord du ſang, ils s'étendent en forme de petits grains rouge, que l'on apperçoit ſur toute l'étendue des plaies & ulceres. Ces grains groſſiſſent, s'étendent de plus en plus, & rempliſſent peu-à-peu le vuide de la plaie & de l'ulcere..

Les incarnatifs doivent donc, pour faciliter le prolongement des vaiſſeaux entiers, faire évacuer le pus, déterger la plaie, donner de la ſoupleſſe aux vaiſſeaux, afin qu'ils prêtent à leur extenſion : mais ſi les grains qui pullulent ſont mollaſſes & abreuvés d'humidité, il faudra leur donner du reſſort, & abſorber cette humidité trop abondante.

Les incarnatifs ne different pas beaucoup des déterſifs. Ils ſont, ou déterſifs vulnéraires, ou légérement aſtringents.

INCISIFS. *Incidentia medicamenta.*

On donne ce nom à des remedes très actifs, capables de rendre leur fluidité aux liqueurs épaiſſies. On voit par-là qu'ils conviennent avec les apéritifs; mais les inciſifs ont plus d'activité. Les uns & les autres ſe preſcrivent pour les mêmes maladies; les derniers cependant ſont réſervés pour celles qui ſont plus opiniâtres & plus rebelles. En adminiſtrant ces remedes, il faut agir avec prudence, & s'être bien aſſuré de la nature & de l'état de la maladie, de peur qu'ils ne nuiſent, au lieu de guérir.

Les inciſifs ſont :

Les racines d'arum.
bryone.
chelidoine.
gentiane.
gratiole.
iris de Florence.

Les racines d'iris de notre pays, *ou* flambe.
pain de pourceau.
raifort ſauvag.

La racine de ſcille.
Le gingembre.
Le nard celtique.
La ſalſepareille.
La zedoaire.
Les feuilles d'aurone.
ciguë.
gratiole.
hyſſope.
ivette.
marrube blanc.
marum.
poivre d'eau, *ou* curage.
rhue.
ſabine.
ſarriette.
tanaiſie.
vélar.
véronique.
Les herbes ameres.
Les herbes antiſcorbutiques.
Les fleurs de romarin.
La graine de moutarde.
Le poivre.
Le bois de gaïac.
ſaſſafras.
La cannelle.
La gomme ammoniac.
La gomme lacque.
Le ſtyrax calamite.
Le bdellium.
Le benjoin.
Le galbanum.
La myrrhe.
Le ſavon.
La ſoude ordinaire.
La ſuie.
Les cloportes.
Les eaux thermales.
Les eaux d'Aix-la-Chapelle.
Baréges.
Les eaux de Bourbonne.
Digne.
Mont d'Or.
La Motte.
Plombieres.
Vichi.
Le ſel ammoniac.
Le ſel cathartique amer.
Le borax.
L'antimoine.
Le cinabre naturel.
Le fer.
Le mercure.
Le ſoufre.
L'eau de chaux ſeconde.
L'oxymel ſcillitique.
Les trochiſques d'agaric.
alhandal.
Les pilules mercurielles.
de Starkei.
ſcillitiq. d'Edimbourg.
Le ſel de Glauber.
tartre.
La magnéſie blanche.
Les fleurs martiales de ſel ammoniac.
Le diagrede.
La réſine de gaïac.
Le mercure doux.
La panacée mercurielle.
Le turbith minéral.
L'æthiops antimonial.
minéral.
Le kermès minéral.
L'antimoine diaphorétique.
L'antihectique de Poterius,
Le cinabre de mercure d'antimoine.
Le fondant de Rotrou.
L'arcane corallin.

INCRASSANTS. *Voyez* l'article des BÉCHIQUES.

INFUSION. *Infusum ; infusio.*

Les infusions, sont des médicaments liquides, qui se font à froid, ou à l'aide d'une douce chaleur, mais jamais par ébullition. Les principaux véhicules (1) des infusions, sont l'eau, le vin, le vinaigre, l'eau de-vie, l'esprit de vin, &c. On choisit celle de ces liqueurs qui remplit le mieux les intentions qu'on se propose.

L'objet des infusions est de transférer dans le menstrue la vertu des matieres qu'on fait infuser. Toutes les substances ne sont point de même nature ; il y en a de résineuses, de gommeuses & d'extractives. Toutes les plantes & les parties des plantes délicates, comme sont, le capillaire, le chamædrys, le scordium ; les fleurs des plantes inodores, telles que celles de mauve, de guimauve, &c. doivent être infusées comme le thé. On verse un poiçon d'eau bouillante sur une pincée des substances qu'on veut mettre infuser ; on couvre le vaisseau : on fait durer l'infusion jusqu'à ce que la liqueur soit à demi-refroidie, ou que les matieres qui infusent, soient précipitées au fond du vaisseau. Ces sortes d'infusions se font le plus souvent chez les malades, & elles servent de boisson ordinaire ; il faut qu'elles soient légeres, peu chargées de parties extractives ; mais elles doivent contenir tous les principes volatiles des substances qu'on a soumises à l'infusion. Il est difficile de déterminer les proportions de l'eau sur celles des plantes qu'on fait infuser ; cela dépend de la quantité des principes dont on veut que

(1) On nomme *véhicule* ou *menstrue* une liqueur quelconque capable de dissoudre en entier, ou d'extraire seulement, certaines substances des corps.

les infusions soient chargées. Il suffit de déterminer la quantité qu'on veut qu'il en reste, parceque les plantes d'ailleurs s'en imbibent d'une plus ou moins grande quantité qu'elles retiennent.

Les infusions doivent être parfaitement claires & transparentes. Lorsqu'on les passe pour en séparer les herbes, on ne doit point exprimer le marc, du moins que très légérement; sans quoi une portion du parenchyme le plus délicat des herbes, passe avec la liqueur, trouble les infusions, & les rend plus dégoûtantes à prendre, sans qu'elles soient plus efficaces. On peut enfermer dans un nouet de linge les substances qu'on fait infuser; par ce moyen on s'évite la peine de passer les infusions.

Lorsque les substances sont grosses, dures & ligneuses comme les bois, les écorces, & certaines racines, on les coupe, ou on les concasse, en ayant soin d'en séparer la poudre qui s'est formée pendant leur division. On fait infuser ces substances beaucoup plus long-temps. Souvent cette infusion est préliminaire; elle se fait pour amollir celles qu'on doit soumettre à la décoction. Lorsque les substances contiennent des principes volatils, on doit les faire infuser dans des vaisseaux parfaitement clos: souvent on sépare, par le moyen de la distillation, une portion de liqueur qui se trouve chargée de tous les principes volatils. *Elém. pharm.*

INJECTION. *Injectio.* On entend par ce mot, la liqueur qu'on injecte avec une seringue dans différentes parties du corps, comme dans la poitrine, pour l'empyeme; dans l'urethre & la matrice, pour nettoyer & déterger les ulceres de ces parties; dans les oreilles, soit qu'on veuille en appaiser les douleurs, ou en diminuer l'inflammation, soit qu'il faille déterger les ulceres qui y sont survenus;

aussi-bien que pour remédier à la surdité & à la dureté de l'ouie.

On prépare ainsi une injection pour l'empyeme.

Prenez d'orge entiere une demi-poignée.

de feuilles d'aigremoine,

de capillaire, ana deux poignées.

de réglisse un gros & demi.

Faites cuire dans une livre & demie *d'eau de fontaine; & faites fondre dans la colature* deux onces *de miel-rosat; ou* autant *de sucre-candi; ou* une once & demie *de syrop de roses seches. On prendra, pour faire une injection,* quatre *ou* six onces *de cette décoction.*

Si le pus qui sort de l'ulcere est fétide, on ajoûte à cette décoction, une racine d'aristoloche, & des sommités de millepertuis.

Au commencement d'une gonorrhée virulente, il ne faut jamais employer d'injection que celle qui est faite avec du lait tiéde, tant qu'il y a ardeur, douleur, & qu'elle est *cordée.* Mais sur la fin, lorsque l'âcreté du virus vénérien est absolument dissipée, que la matiere n'est plus purulente, & qu'elle est seulement limpide comme de l'eau, on peut alors faire, dans l'urethre, des injections détersives, & ensuite astringentes, afin de resserrer les extrêmités des vaisseaux excrétoires de la prostate & des vésicules séminaires, qui avoient été relâchées par l'abord continuel du pus.

Plusieurs qui se vantent de guérir, par des injections, la gonorrhée virulente, conseillent de faire usage d'injections styptiques & astringentes; mais

ce n'eſt pas ſans danger : c'eſt, comme on dit, enfermer le loup dans la bergerie ; car ces injections, qui ne pénetrent que dans l'urethre, & qui n'atteignent point l'ulcere, criſpent ſeulement les orifices des réſervoirs ſéminaires, & empêchent l'écoulement de la matiere virulente, enſorte qu'elles cauſent non-ſeulement la vérole, mais même qu'elles produiſent une violente inflammation de ces réſervoirs, laquelle tôt ou tard dégénere en un véritable abſcès, qui s'ouvre une route dans le périnée, ou dans la veſſie ; d'où peut s'enſuivre une ſuppreſſion d'urine, ou la gangrene. Il ne faut donc point employer inconſidérément les injections dans la gonorrhée virulente, de peur d'arrêter le flux de cette matiere virulente ; mais lorſqu'il eſt néceſſaire de recourir à ce moyen, ces injections doivent être déterſives, & jamais aſtringentes, à moins que ce qui s'écoule de l'urethre ne reſſemble à une eau limpide, ce qui annonce que le virus vérolique eſt éteint, que l'ulcere eſt détergé & guéri ; mais qu'il y a relâchement dans le ſphincter de la proſtate.

Voici une injection qu'on peut employer pour la gonorrhée invétérée.

Prenez d'orge entiere, demi-poignée.
de régliſſe, trois gros.
de roſes rouges, deux pincées.

Faites cuire dans deux livres *d'eau de fontaine*, *& diſſolvez dans la colature* une once & demie *de miel-roſat*, Avec cette décoction, faites une injection dans la verge, deux fois le jour, pendant quinze jours.

Après l'uſage de la précédente, on aura recours à celle-ci, qui eſt plus déterſive.

Prenez de racine d'ariſtoloche ronde, demi once.
d'orge entiere, une poignée.
de roſes rouges,
de ſommités de millepertuis, ana, deux pincées.
de régliſſe, deux gros.

Faites cuire dans de l'eau de fontaine, de ſorte qu'il reſte une livre & demie *de liqueur. Paſſez, & dans la colature, faites diſſoudre* une once & demie *de miel roſat*, qui ſervira pour des injections.

Après avoir injecté huit fois de cette décoction plus déterſive dans la verge, on pourra y ajoûter quatre onces de premiere eau de chaux bien clarifiée, dont on fera des injections pendant quinze jours, après leſquels, au lieu d'eau de chaux, on mettra dans la décoction deux gros du collyre de Lanfranc, remede le plus efficace pour déterger & conſolider les ulceres.

Quand on aura mis en uſage toutes ces injections, s'il reſte encore quelque léger écoulement, il faudra recourir à l'injection ſuivante, pour reſſerrer les orifices de la proſtate, & arrêter l'écoulement ſéreux, qui ſubſiſte après la gonorrhée; il eſt rebelle, & difficile à guérir, ſi l'on n'eſt pas venu à bout de le vaincre par la méthode précédente,

Prenez d'orge entiere, demi-poignée.
de bois de lentiſque, demi-once.
de feuilles de plantain, une poignée.
de roſes rouges, demi-poignée.

Faites cuire dans une livre *d'eau ; & dans la colature, faites dissoudre* une once & demie *de miel rosat, &* un demi-gros *d'alun de roche.*

On arrête encore l'écoulement de la gonorrhée avec douze grains de vitriol blanc, dans une livre d'eau-rose, ou d'eau de plantain.

Sur la fin des gonorrhées, on se sert aussi d'injections faites avec l'eau simple des forges où l'on a éteint le fer rouge ; non-seulement elle seche, mais aussi elle resserre les orifices des vaisseaux trop relâchés. La pierre médicamenteuse de CROLLIUS, la teinture de vitriol, le colcothar, & les autres remedes astringents, que quelques-uns emploient dans ce cas, causent trop d'irritation, pour que leur usage soit avantageux.

On suit la même méthode pour la gonorrhée des femmes ; car on fait d'abord dans le vagin des injections légérement détersives : on les rend ensuite plus détersives, afin de nettoyer & d'absterger parfaitement cette partie, aussi-bien que le col de la vessie, & les lacunes, qui, chez les femmes, sont ordinairement le siége de la gonorrhée, quoiqu'il soit très difficile que ces injections puissent pénétrer ces lacunes, & être portées jusqu'à la glande de l'urethre.

On se sert, pour l'ulcere & le cancer de la matrice, à-peu près des mêmes injections que pour l'empyeme.

Dans la dureté de l'ouie, causée par les ordures qui obstruent le méat auditif, on compose de la maniere suivante une injection.

Prenez des eaux de fenouil,
de mélilot, ana quatre onces.

On y mettra ensuite.

des semences d'anis,

de fenouil, ana deux gros.

Ajoûtez à la cólature deux onces *d'eau-de-vie. Mêlez, pour une injection dans l'oreille, matin & soir.*

S'il y a dans le méat auditif des ulceres fordides, on y instillera quelques gouttes de teinture de myrrhe ou d'aloës, pour les déterger, & pour délayer ces ordures.

Dans l'inflammation des oreilles, on y insere un peu de coton imbibé d'huile d'amandes douces; ou bien on mêle ensemble une once & demie d'eau-rose, & quatre grains de laudanum en opiat, dont on fait entrer quelques gouttes dans l'oreille malade.

Lorsqu'il y a une pierre dans la vessie, & même après l'opération de la taille, si l'on ressent des douleurs vives, ou une ardeur & une chaleur très grande, l'injection suivante y remédie parfaitement:

Prenez d'orge entiere, demi-poignée.

de réglisse, demi-once.

de fleurs de mauve, deux pincées.

Faites cuire, dans quantite d'eau suffisante, réduite à une chopine. On dissoudra dans la colature, une once *de sucre candi; pour une injection par le canal de l'urethre.*

INSECTES. *Voyez* ANIMAL (REGNE) N°. V.

IPÉCACUANHA. Racine tortueuse, amere & âcre, qui est apportée de l'Amérique, où elle fut

découverte vers le milieu du dix-septieme siecle. On en trouve la description dans l'histoire des Indes, par GUILL. PISON, qui en apporta du Brésil en Europe, ainsi que MARCGRAVE. Elle ne fut connue en France qu'en 1672, après le retour de M. LE GRAS, médecin qui avoit parcouru trois fois l'Amérique. Mais comme ses vertus n'étoient pas encore assez bien constatées par des expériences & par des observations, elle fut replongée dans l'oubli. Elle en sortit tout-à-fait en 1686, qu'un marchand étranger, nommé GARNIER, en fit les plus grands éloges. Ce fut ce qui engagea ADRIEN HELVÉTIUS à la mettre en usage, & à prendre ce qu'il en avoit. Les succès, qui suivirent l'administration de ce remede dans les dysenteries, bientôt ne furent plus ignorés de personne. LOUIS XIV, pour rendre l'ipécacuanha utile à ses peuples, & en rendre l'usage plus commun, l'acheta d'HELVÉTIUS.

L'ipécacuanha se tire du Pérou & du Brésil.

On en distingue de trois sortes ; sçavoir,

1°. L'*ipécacuanha gris.*

2°. L'*ipécacuanha brun.*

3°. L'*ipécacuanha blanc.*

I°. IPÉCACUANHA GRIS. *Ipecacuanha cinerea*; *Ipecacuanha peruviana*, off. *Bexuguillo*, & *Raiz de Oro*, Hispanorum. *Ipecacuanha alba* fortè PISONIS.

Cette racine est tortueuse, raboteuse, dense, dure, cassante, résineuse, traversée, dans sa longueur par un petit filet nerveux, d'un brun-clair ou cendré, d'une saveur un peu âcre & amere, d'une odeur foible.

On la trouve dans le Pérou, aux environs des mines d'or, d'où elle est apportée en Espagne.

On ne connoît pas bien la plante qui s'éleve de

cette racine ; peut-être est-ce celle qui est nommée par PISON, *ipécacuanha blanc*, & qui a beaucoup de ressemblance avec le pouliot : du milieu des feuilles, qui sont velues, s'éleve une tige qui porte beaucoup de petites fleurs blanches, disposées par anneaux.

Il purge par haut & par bas, & est fort recommandé par PISON.

II°. IPÉCACUANHA BRUN. *Ipecacuanha fusca ; Ipecacuanha brasiliensis*, & *Radix brasiliensis*, off. *Ipecacuanha altera*, seu *fusca*, PISONIS. *Euphorbia dichotoma*, *foliis integerrimis lanceolatis*, *pedunculis axillaribus unifloris folia æquantibus*, *caule erecto*, LINN. Diss. euph. 23. *Tithymalus flore exiguo viridi*, *apicibus flavis*, *antequàm folia emittit*, *florens*, GRONOV. Virg. 58. *Voyez* la figure de l'IMPÉRATOIRE, celle de l'IPÉCACUANHA y est représentée.

La racine de cette seconde espece, est tortueuse, plus chargée de rugosités que la précédente, plus menue, brune ou noirâtre en-dehors, blanche en-dedans, légérement amere.

Comme la premiere, cette espece vient du Brésil. La tige de cette plante s'éleve de huit à neuf pouces ; elle n'a que trois ou cinq feuilles, & porte à son sommet quelques baies noires. Elle croît seulement dans les bois sombres & les plus épais.

Le célebre M. LINNÆUS donne en ces termes la description de la fleur, d'après la plante desséchée.

» Le calyce est découpée en cinq parties égales,
» étroites, terminées en pointe. La fleur est à cinq
» découpures, & elle a cinq étamines ; le pistil est
» un embryon, placée entre le calyce & la fleur, &
» on ignore combien il a de styles. Cet embryon
» devient une baie arrondie, placée sur le calyce,
» & creusée par le haut en maniere de nombril. Elle

» n'a qu'une cavité, dans laquelle ſont renfermés
» trois noyaux oſſeux, voûtés d'un côté, & plats
» dans les deux autres, réunis enſemble, & fai-
» ſant un globe, & enfin ſur chaque noyau, qui
» ne renferme qu'une graine, il y a cinq cannelu-
» res. La racine eſt très longue. La tige n'eſt preſ-
» que jamais branchue; elle eſt couchée ſur terre,
» & n'a de feuilles que vers ſon extrêmité, leſquel-
» les ſont oppoſées, ovales, terminées en pointe
» des deux côtés, raboteuſes, plus pâles en-deſ-
» ſous, larges de deux pouces, longues de trois,
» & les interſections de la tige ont à peine un
» pouce de longueur ».

Elle purge par haut & par bas. Pison la vante extrêmement contre la dyſenterie, & les maladies qui ſurviennent à la ſuite des obſtructions anciennes. Il la dit encore alexitere.

III°. Ipécacuanha blanc; ou plûtôt, *Faux Ipécacuanha.*

Cette racine eſt menue, boiſeuſe, liſſe, ſans amertume, & d'un blanc jaunâtre. Quelques-uns croient que c'eſt l'ipécacuanha blanc de Pison; mais, dit M. Geoffroy, je doute fort que ce ſoit la vraie racine décrite par cet auteur; puiſque la ſienne évacue les humeurs par haut & par bas, & que celle-ci ne purge point, & n'excite pas de vomiſſement: ainſi je crois que les marchands, par l'avidité d'un gain ſordide, mêlent cette racine avec l'ipécacuanha, quoiqu'elle n'ait avec lui aucun rapport; peut être même l'ipécacuanha blanc de Pison n'eſt-il pas différent de celui du Pérou, ou du bexuguillo des Eſpagnols.

On préfere pour l'uſage l'*ipécacuanha du Pérou*, ou le gris, à tous les autres; parcequ'il opere plus doucement. Celui du Bréſil eſt un vomitif bien plus fort. Cette racine peut ſe conſerver pluſieurs années, dit Pison; en vieilliſſant, elle perd de ſa

vertu vomitive ; mais elle eſt toujours ſudorifique & alexipharmaque.

Il y a dans l'ipécacuanha une partie réſineuſe, (c'eſt celle qui évacue ; elle eſt plus abondante dans le brun que dans le gris), & une partie mucilagineuſe, qui eſt plus abondante dans le gris que dans le brun. De-là quelques-uns ont dit, qu'il faut préférer le brun, quand il faut faire vomir ; mais s'il s'agit d'enduire les inteſtins d'un mucilage, de mettre un baume ſur les petits ulceres qui pourroient y être, alors, ont-ils dit, le gris eſt préférable au brun. Pour moi, je préfere en tout l'ipécacuanha brun : c'eſt le meilleur ; ce n'eſt pas le mucilage qui guérit dans la dyſenterie, mais bien le vomiſſement. En effet, la dyſenterie n'eſt qu'une diſpoſition inflammatoire, en conſéquence de l'engorgement lymphatique des glandes des inteſtins : or rien n'eſt meilleur, pour diſſiper cet engorgement, que le vomiſſement ; ce qui nous le prouve, c'eſt qu'on guérit nombre de dyſenteries avec l'émétique ſeul : au lieu qu'un remede adouciſſant, relâchant, augmenteroit l'engorgement & le mal. Puis donc que l'ipécacuanha brun contient plus de réſine que le gris ; il eſt plus ſtimulant, plus titillant, plus fondant, & doit être préféré.

Il faut en choiſir les racines bien nourries, bien mondées, exemptes de tous filaments blancs ; rejetter le nerf qui eſt au milieu, & le prendre d'un goût bien amer.

L'ipécacuanha eſt émétique, fondant, apéritif, emménagogue. Comme émétique, on le donne à la doſe de ſept, huit, ou dix grains : on l'ordonne en poudre ou en décoction, on en infuſion dans du vin blanc : c'eſt un très bon émétique. Pour les enfants, nous en mettons, ſur une chopine de vin, un gros & demi, ou deux ; même trois, & on le

fait bouillir : ce remede eſt plus doux que le tartre ſtibié. Dans la coqueluche des enfants, on leur en fait prendre trois fois par jour, quatre, cinq ou ſix grains, rien n'eſt meilleur, & nous faiſons trop peu d'uſage de ce remede. Quelques-uns ont propoſé de tirer le mucilage de l'ipécacuanha ; mais nous avons aſſez de mucilages équivalents.

L'ipécacuanha eſt un ſpécifique pour la dyſenterie ; mais il faut remarquer qu'il ne réuſſit point dans les dyſenteries des camps & armées, ni dans les dyſenteries des pauvres gens, qui ont les humeurs appauvries. Il faut alors le marier avec les aromates & les cordiaux, comme la cannelle, la muſcade, & le gingembre. Dans les villes, il réuſſit à-coup-sûr, ſouvent dès la premiere priſe, ou plûtôt à la troiſieme : ſi, à la cinquieme priſe, la dyſenterie ne ceſſe pas, il ne faut pas s'obſtiner. L'ipécacuanha ne guérit cependant que quand la dyſenterie paroît déſeſpérée, qu'il y a des tranchées horribles, & que le malade rend quantité de glaires filandreuſes. On le donne à la doſe de dix ou douze grains ; au ſoir on donne un peu de thériaque, avec un grain de laudanum, ou un julep anodyn : on a ſoin d'inſiſter ſur les lavements faits avec le bouillon de tripes.

L'ipécacuanha qui ſe trouve dans la Virginie, dans le Canada, & dans le Bréſil, dit M. VOGEL, eſt amer, chaud & âcre. C'eſt l'émétique le plus sûr & le plus doux, préférable à tous les autres : on le donne depuis un ſcrupule juſqu'à deux. Il eſt connu en Europe comme un remede polychreſte contre la dyſenterie, LEIRNIT. *E. N. C. dec.* iij. *ann.* 3. *app.* cependant il ne paroît pas qu'il poſſede rien de plus ſpécifique que les autres émétiques, *Comm. norimb. ann.* 1733, *p.* 44, 45, & *ann.* 1734, *p.* 333. & *ann.* 1735, *p.* 221. A petite doſe, de

cinq

Iris.

a. 1.



b. 1.



Iris ordinaire.
Nostras.





Iris de Florence.
Florentina.







cinq ou huit grains par exemple, il ne provoque point le vomissement, mais incise la pituite; ce qui le rend très utile pour arrêter les hémorrhagies de la matrice, le crachement de sang, les diarrhées, & les fievres intermittentes; BARBEYRAC, *form. p.* 95. 100, & GIANNELLA, qui, pour ces fievres, en recommande l'infusion, donnée le matin pendant plusieurs jours. Au commencement des petites véroles, lorsque l'éruption est retardée par la diarrhée, & dans d'autres cas semblables, il est donné avec avantage, est-il rapporté dans les *Act. berol. vol.* ij. *dec.* j. *p.* 8. D'après sa propre expérience, IENSEN, *in prodr. act. haffn. p.* 149. écrit que huit grains de cette racine font autant d'effet que la dose ordinaire, si on ajoûte autant de rhubarbe. On lit dans les *Transact. philos.* N°. 476, que toute la racine n'est point purgative, mais seulement l'écorce; & que six grains de celle-ci font autant d'effet que trente de la racine.

I°. IRIS ordinaire. *Iris vulgaris germanica*, sive *sylvestris*, C. B. Pin. *Iris vulgaris, violacea*, sive *purpurea sylvestris*, J. B. *Iris sylvestris*, TABERN. Icon. *Iris corollis barbatis, caule foliis longiore multifloro*, LINN.

Sa racine, qui rampe obliquement sur la superficie de la terre, est épaisse, ridée, genouillée, garnie de fibres inférieurement, d'une odeur âcre & forte, lorsqu'elle est récemment tirée de terre; mais d'une odeur agréable, lorsqu'elle est seche. Elle pousse des feuilles hautes d'un pied & demi, ressemblantes à une lame de poignard, fermes, larges. Du milieu des feuilles, sort une tige droite, cylindrique, noueuse. Ses fleurs, qui s'épanouissent au printemps, sont d'une seule piece, partagées en six sections, vertes près de leur naissance, pourpres ou violettes intérieurement, parsemées

de veines blanches & larges. Son calyce ſe change en un fruit oblong, partagé en trois lobes, où ſont contenues des graines oblongues, rondes.

On en tire le ſuc, & c'eſt un purgatif très violent, qui ne convient que dans les cas où il faut ſecouer vivement. On en donne demi-once, ou une once dans une quantité ſuffiſante d'eau, & on y mêle quelques ſels neutres pour le corriger. On le preſcrit dans les cas d'hydropiſie anaſarque, & de leucophlegmatie. Si l'on veut, l'on prend cinq ou ſix onces de racines; on les fait infuſer dans une pinte de vin blanc, & on en fait prendre un verre dans les mêmes cas.

Quand on emploie l'iris ſeche, on préfere celle de Florence; elle a meilleure odeur que la nôtre: on la fait mâcher pour corriger la puanteur de l'haleine. On la donne en poudre dans les maladies de poitrine: c'eſt un expectorant & un inciſif qui convient dans l'aſthme humorale, la toux, ſur la fin des maladies de poitrine; la doſe eſt d'un ſcrupule, ou un demi-gros, même un gros, qu'on fait prendre à diverſes fois dans la journée.

La racine d'iris commune, dit M. Vogel, évacue les ſéroſités, par les ſelles, & quelquefois par le vomiſſement; ce qui l'a fait mettre par les anciens, au rang des hydragogues: c'eſt à ce titre que les modernes, dans la vue de procurer la ſortie des eaux des hydropiques, ordonnent une once ou deux du ſuc exprimé, & différemment préparé, de la racine d'iris récente (*E. N. C. dec.* ij. *ann.* 8. *obſ.* 53. Plater. *obſ. p.* 616. Fernel, *p.* 195. *Act. berol. dec.* j. *vol.* x. *p.* 53. 58. 62. *dec.* ij. *vol.* j. *p.* 97. Werlhof, *obſ. de febr. p.* 60.). On recommande également l'infuſion de la racine ſeche faite dans de l'eau ou dans du vin. Zapata, *c.* 3. *p.* 43, a donné à manger, pendant cinquante ou ſoixante jours, à des

écrouelleux, la racine d'iris, qu'il regarde comme un remede très certain & infaillible contre cette maladie. Mise dans le nez, elle excite l'éternuement, & provoque l'écoulement de la pituite : son suc opere cet effet plus fortement ; mais comme il est trop âcre, FERNEL veut qu'on le tempere avec une liqueur adoucissante. Au reste, cette racine est bonne contre les dartres & les taches de rousseur.

II°. IRIS de Florence. *Iris alba, florentina*, C. B. Pin. *Iris flore albo*, J. B. *Voyez* la figure d'IRIS ordinaire, celle d'IRIS de Florence y est représentée.

Cette espece ne differe point de la précédente ; c'en est seulement une variété, dont les fleurs sont blanches.

On nous apporte cette racine seche, en morceaux oblongs, un peu applatis, genouillés, blancs, sans écorce & sans fibres ; elle a une odeur agréable de violette, & une saveur légerement âcre & amere.

C'est, dit M. VOGEL, un remede polychreste dans les toux, les tranchées, & le mal-être des enfants. Elle possede aussi une vertu vulnéraire ; ce qui la fait employer avec succès contre les ulceres de toute espèce, tant intérieurement, qu'extérieurement. On la met dans les poudres sternutatoires, dentifriques, & celle qui sert pour les cheveux, à cause de sa bonne odeur. Pour l'extérieur, on en prescrit la poudre depuis un demi-scrupule jusqu'à demi-gros.

III°. IRIS DE MARAIS à fleur jaune. *Iris palustris lutea*, TABERN. 643. *Iris imberbis lutea, nervo folii eminente*, HALLER, Helv.

Autre variété, dont le suc exprimé de la racine récente, est bien plus fort que celui de la précédente, remarque M. VOGEL ; ce qui le rend plus

efficace pour évacuer les eaux des hydropiques.

IV°. IRIS qui ſent le gigot. *Voyez* GLAÏEUL PUANT.

ISARD, *ou* YSARD. *Voyez* CHEVRE, troiſieme eſpece.

I°. IVETTE ordinaire. *Chamæpitys lutea vulgaris; Iva arthritica; Arthelica*, off. *Chamæpitys lutea vulgaris, ſive folio trifido*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Chamæpitys vulgaris odorata, flore luteo*, J. B. *Ajuga*, ſive, *Chamæpitys mas*, Dioſcoridis, LOBEL, Icon. *Periſterona* Crateræ, ANGUILL. *Teucrium foliis linearibus trifidis integerrimis*, LINN. *Bugula foliis trifidis, floribus ſparſis in alis foliorum*, HALLER, Helvet.

Sa racine eſt blanche, menue, fibrée. Ses tiges, couchées à terre, ſont velues, noueuſes. De leurs nœuds ſortent deux à deux des feuilles diviſées en trois, velues, pointues, d'un jaune-verd. De l'aiſſelle de ces feuilles naiſſent des fleurs d'une ſeule piece, jaunes, n'ayant qu'une levre inférieure diviſée en trois; la levre ſupérieure eſt remplacée par quelques dentelures. Le calyce, qui eſt velu, & en forme de cornet à cinq pointes, contient quatre ſemences brunes, triangulaires.

Cette plante croît dans les terres ſablonneuſes, dans l'Autriche, en Italie, en Angleterre; elle ſe trouve communément dans les environs de Paris. Elle donne une odeur ſemblable à celle de la réſine qui découle du méleze.

Elle eſt aromatique; ſon ſuc teint en rouge le papier bleu.

En la touchant, dit M. VOGEL, on ſent qu'elle eſt viſqueuſe; elle a une odeur ſemblable à celle d'un hareng ſalé; ſa ſaveur eſt âcre & amere. Elle a les mêmes vertus que le chamædrys, ou petit chêne; elle eſt bonne ſur-tout contre la jauniſſe &



Ivette ordinaire.

Chamœpithys.





Ivette musquée,
Chamæpithys moschata.



la goute; FERNEL. Les Maures en font un usage très fréquent en décoction contre les fievres intermittentes. SHAW, *travelf. p.* 264.

II°. IVETTE musquée. *Chamæpitys moschata, foliis serratis*, an *prima* Dioscoridis, C. B. Pin. *Chamæpitys*, sive *Iva moschata* Monspeliensium, J. B. *Chamæpitys spuria prior*, sive *Anthyllis altera*, DODON. Pempt. *Anthyllis chamæpitys minor*, LOBEL. Icon.

Elle est couchée à terre comme la précédente, à laquelle elle ressemble beaucoup; ses tiges sont plus fermes; sa fleur est purpurine; ses graines sont ridées, noires, longuettes, un peu recourbées.

Cette plante est très velue; sa saveur est amere, son odeur forte & musquée, sur-tout dans les contrées méridionales, & durant les grandes chaleurs; elle se trouve aux environs de Montpellier, dans le Languedoc & la Provence.

Ces deux plantes possedent les mêmes vertus; elles sont apéritives, vulnéraires, céphaliques, antihystériques, nervines. On en boit la décoction faite dans du vin ou du petit-lait, suivant les circonstances; elle se prescrit contre les rhumatismes, la sciatique, les catarrhes, le tremblement des membres & la paralysie. Quelques-uns l'estiment contre l'asthme, le pissement de sang, l'inflammation & l'ulcere de la vessie. On la croit bonne aussi contre l'ictere; pour lever les obstructions de la rate & du foie; pour rappeller les regles; pour faciliter la sortie du fœtus mort, ou du placenta. Les femmes grosses ne doivent pas en faire usage.

A l'extérieur, l'ivette est déterſive, cicatrisante, & résolutive.

IVOIRE. *Voyez* l'art. ÉLÉPHANT.

JACÉE. *Jacea nigra pratensis, latifolia*, C. B. Pin. Tournef. inst. rei herb. *Jacea nigra vulgaris capitata & squamata*, J. B. *Hyosiris* Plinii, Anguill.

Sa racine est ligneuse, garnie de fibres, vivace; d'une saveur astringente & nauséabonde. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi, est cylindrique, droite, ferme, difficile à rompre, remplie de moëlle, velue. Ses feuilles ont assez de ressemblance avec celles de la chicorée; elles sont longues, découpées, d'un verd-foncé, recouvertes d'un léger duvet. Sur de petits rameaux, sortis de l'aisselle des feuilles, naissent des fleurs à fleurons purpurins, profondément découpés, portés sur un embryon, & renfermés dans un calyce écailleux & velu. Ses semences sont petites, oblongues, d'un noir-gris quand elles sont mûres, aigrettées.

On la trouve aux environs de Paris.

Elle est rarement d'usage. Elle passe cependant pour vulnéraire, & est bonne, suivant Anguillara, contre les aphthes. Elle passe pour détersive, & résolutive. On la dit bonne contre les tumeurs de la gorge, des amygdales & de la luette. Un gros de cette plante pulvérisée, se donne dans les hernies.

JACOBÉE; Fleur de saint Jacques; Herbe de saint Jacques. *Jacobæa vulgaris, laciniata*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Flos sancti Jacobi. Senecio major*, sive *Flos sancti Jacobi*, Matth. Lugd.

Sa racine est tellement garnie de grosses fibres, qui la fixent à la terre, qu'on ne l'en peut arracher qu'avec peine. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi, sont cylindriques, purpurines, solides,

Jacée,
Jacea Nigra.





Jacobée *Jacobæa.*







rameuſes ; ſes feuilles ſont oblongues, profondément découpées, liſſes, d'un verd-foncé. Du ſommet des tiges & des rameaux ſortent des fleurs en paraſol, radiées, jaunes, dont le diſque eſt fait de pluſieurs fleurons en tuyau, & de demi-fleurons. Les ſemences qui, ſuccedent à la fleur deſſéchée, ſont très petites, aigrettées, oblongues, rougeâtres lorſqu'elles ſont mûres.

Le ſuc des feuilles de la jacobée, qui ſont ameres, donne une légere teinte au papier bleu.

Elle eſt rarement employée, quoiqu'on la place parmi les plantes vulnéraires, digeſtives & réſolutives.

En cataplaſme, elle appaiſe les tranchées, appliquée ſur le ventre. On peut en faire auſſi des injections dans les ulceres des inteſtins, & des lotions pour ceux des autres parties. Suivant M. Tournefort, ſa décoction eſt bonne pour fomenter les parties attaquées d'éréſipele.

JAIS. Le jais, *ou* jayet, eſt une ſubſtance noire, légere, ſeche, capable de recevoir un très beau poli brillant ; elle brûle facilement ſur le feu ; ſa flamme eſt moins belle que celle du bitume de Judée, & ſon odeur eſt moins bitumineuſe. En grec, on l'a appellé λιθος γαγατης, *lapis gagates* ; parcequ'on le tiroit d'une ville de Lycie, nommée Gagas ; *lapis obſidianus*, *ſuccinum nigrum*, parcequ'on croyoit que c'étoit de véritable ſuccin qui avoit été privé de ſon huile dans les entrailles de la terre.

Autrefois le jais venoit ſeulement de Lycie ; à préſent il y en a en beaucoup d'endroits. On en tire de Provence, de Suede, d'Allemagne & d'Angleterre ; il ſe trouve par morceaux dans la terre, ſouvent mêlé avec des morceaux de bois, des troncs d'arbres, on en tire même d'entre les rochers.

Autrefois on croyoit que c'étoit du ſuccin ; ce

qui n'eſt pas vrai ; que ce n'étoit qu'une huile combinée avec un acide minéral ; & on ſe croyoit d'autant mieux fondé dans cette idée, qu'à la ſurface des mines de charbon de terre, qui ne ſont qu'une eſpece de jais, on a ſouvent trouvé une efflореſcence vitriolique. Pour appuyer ce ſentiment, on diſoit encore qu'on tiroit du jais une liqueur acide ; mais cette liqueur eſt très peu acide, & ne prouve rien. Pour moi, je crois que le jais n'eſt qu'une ſubſtance végétale, je veux dire, du bois réduit en charbon par les feux ſouterreins, lequel eſt imprégné d'une huile de pétrole.

Ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt que le jais reſſemble parfaitement à du charbon végétal : on diroit du bois réduit en charbon. De plus, on a trouvé des morceaux de jais qui conſervoient la figure de troncs d'arbres, même celle d'arbres entiers, dans leſquels on diſtinguoit d'un côté les branches, & de l'autre les racines, comme il eſt arrivé il y a peu de temps, en creuſant la terre à quelques lieues de Paris, où l'on a trouvé un arbre enfoncé dans la terre, qui étoit réduit en fort beau jais.

On a regardé le jais comme cordial : on a dit, qu'étant enflammé & éteint dans du vin, il lui communiquoit la vertu de faire revenir de la ſyncope ; mais le vin n'acquiert rien par cette préparation. On a donné le jais en poudre dans les coliques ; on l'a fait entrer dans des cataplaſmes : ſes vertus ſont imaginaires : il eſt plus utile dans les arts que pour la médecine ; par exemple, pour faire des colliers, des boutons, &c.

On en tire une *huile* : pour cet effet, on met le jais en poudre groſſiere ; on en emplit la moitié d'une cornue, on adapte un récipient, & on donne d'abord un feu doux ; il monte du phlegme, puis une matiere



Jalap.

Jalappa Off.

b.1.

b.1.

matiere aigrelette : on change alors de récipient, on en adapte un autre, & il s'éleve un esprit & un sel volatil qui s'attache au haut du balon ; & sur la fin il monte une huile jaune un peu crasse : pour la séparer d'avec l'esprit, on met dans un entonnoir du papier brouillard mouillé d'eau ; on filtre ; l'esprit passe, & l'huile reste sur le filtre.

On rectifie cette huile, d'abord en faisant une pâte avec des os séchés & mis en poudre ; on en forme des boulettes, on les fait sécher, & on les distille : on réitere les rectifications de cette huile en la distillant avec de l'eau simple ; alors on a une huile qu'on appelle *huile de jais*, qui, dit-on, est bonne pour adoucir & calmer les douleurs à l'extérieur, qui convient dans la paralysie & les vapeurs : elle a à-peu-près les mêmes propriétés que l'huile de succin, mais à un moindre degré.

JALAP. *Jalapa ; Jalapium ; Mechoacanna nigra*, off.

On connoît sous ce nom, dans les boutiques, une racine qu'on nous apporte seche de l'Amérique.

Le Pere PLUMIER, & M. TOURNEFORT, avoient dit, que la plante étoit une espece de belle-de-nuit ; M. BERNARD DE JUSSIEU ayant vu cette plante même qui avoit été apportée d'Amérique, a reconnu que c'étoit un *convolvulus* (ou liseron), & la désigne sous cette phrase ; *Convolvulus americanus jalapium dictus*, RAII, Hist.

Sa racine est grosse, noirâtre en-dehors, blanchâtre en-dedans. La tige, qui en sort à la hauteur de trois pieds, est noueuse, ferme & rameuse. Ses feuilles, terminées en pointe, sont opposées, d'un verd-obscur, inodores. Ses fleurs sont monopétales, en entonnoir, jaunes, ou panachées de blanc, de pourpre & de jaune ; ayant un double calyce. Son

fruit est une capsule à cinq angles, arrondie, noirâtre, laquelle contient une semence ovoïde roussâtre.

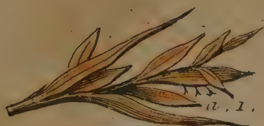
La racine, telle qu'on l'apporte d'Amérique, pour l'usage de la Médecine, est dure, grisâtre en-dedans, & noirâtre en-dehors, pesante, résineuse, coupée par tranches, difficile à mettre en poudre; quand on la pile, il s'éleve des vapeurs qui s'attachent fortement au gosier; d'une saveur âcre, mordicante & nauséabonde. Réduite en poudre, elle paroît d'un jaune-gris.

Le jalap, que les Grecs, ni les Arabes n'ont point connu, est un des meilleurs purgatifs qu'on connoisse, & un hydragogue doux, lorsqu'il est administré à propos, & pris en substance depuis dix à douze grains jusqu'à un scrupule; on fait boire pardessus d'heure en heure un verre d'eau de poulet. Il convient dans l'hydropisie, la cachexie, le rhumatisme gouteux, les maladies de la peau.

Le jalap en substance est préférable à sa résine pour l'usage médicinal; puisqu'on a plusieurs fois observé que cette résine pure, extraite par un esprit de vin le mieux rectifié, ne purgeoit que foiblement, & d'autres fois avec tranchées; au lieu qu'en substance il purge doucement & sans tranchées.

Le jalap cependant ne convient point aux enfants, à ceux qui sont d'une complexion délicate, aux femmes vaporeuses, aux hypochondriaques, & à tous ceux qui ont le genre nerveux irritable, à moins qu'on n'y ajoûte pour chaque dose la quatrieme ou la sixieme partie d'un grain d'opium.

La racine de jalap nouvellement tirée de terre, dit M. Vogel, donne en Amérique & dans les Indes, où elle croît, un suc laiteux; sa saveur excite de fortes nausées. Sa vertu purgative la rend d'un usage très fréquent, depuis quelques grains jusqu'à



Jonc odorant.
Juncus odoratus.

demi-gros. SCHULZE & WEDELIUS vantent, comme un excellent remede pour les enfants qui souffrent d'oppression de poitrine, quatre grains de jalap, avec quelques grains de cinnabre. Il contient presqu'une quatrieme partie de résine (*Commerc. Norimb.* 1733, *p.* 60.), laquelle augmente la vertu des autres purgatifs qui se donnent sous la forme de pilule. Plusieurs croient que cette racine, après avoir opéré, procure un léger sommeil; mais cet effet est commun à tous les purgatifs, & la suite de l'évacuation.

JARET de veau. *Voyez* BŒUF.

JAYAMA. *Voyez* ANANAS.

JAYET. *Voyez* JAIS.

JONC-ODORANT. *Schœnanthus; Squinanthum*, off. Σχοῖνος, DIOSCOR. & GALEN. Σχοῖνος ἡδύοσμος, & εὔοσμος, & ἐνώδης, HIPPOCR. Σχοῖνος ἀρωματικὸς, & μυρεψικὸς, Græcorum recent. Σχοίνανθος, ACTUAR. *Juncus odoratus*, PLINII. *Juncus rotundus*, CELSI. *Adher*, seu *Adcher*, Arab. *Palea de Mecha; Pastus*, & *Fenum camelorum*, nonnullorum.

Espece de chaume, auquel se trouve des feuilles, & même des fleurs; sec, genouillé, cylindrique, de couleur jaunâtre ou pâle vers la racine, de couleur purpurine, ou verte, vers le haut; luisant, rempli d'une moëlle fongueuse; d'une saveur un peu âcre, brûlante, amere, aromatique; d'une odeur pénétrante, qui tient beaucoup de celle des roses & du pouillot.

La plante est désignée par les botanistes, sous les phrases suivantes: *Schœnanthos*, sive *Juncus odoratus*, J. B. *Juncus rotundus aromaticus*, C. B. *Gramen dactylon aromaticum, multiplici paniculâ, spicis brevibus tomento candicantibus ex eodem pediculo*

binis, Pluk. Phyt. *Lagurus paniculæ ſpiculis conjugatis ovatis*, Linn.

Ses racines ſont petites, boiſeuſes, dures, pliantes, fibreuſes, blanchâtres, d une ſaveur brûlante & aromatique. Ses feuilles, ſemblables à celles du bled, ſont longues de cinq à ſix pouces, épaiſſes, roides, ro ılées les unes ſur les autres; terminées en pointe, & embraſſant étroitement les tuyaux par leur gaîne, comme dans les roſeaux De la racine, s'élevent d'un pied des tiges cylindriques, noueuſes, remplies d une moëlle fongueuſe. Elles portent dès épis, dont les fleurs ſont petites, auxquelles il ſuccede des grains: ces fleurs récentes ſont peu aromatiques; ſeches, elles le ſont davantage, mais cette odeur ſe perd avec le temps; car, après deux ans, elles ſont preſqu'inodores.

Toute cette plante eſt d'une odeur aromatique agréable Elle croît abondamment dans l'Arabie. Lés chameaux en font leur nourriture.

Il y a plus d aſtriction dans la racine que dans la fleur.

Le jonc odorant, dit M. Vogel, échauffe, fortifie, & poſſede une vertu alexitere. Il excite auſſi l'écoulement dés regles. Réduit en poudre, & répandu ſur les plaies, ſur celles du cerveau ſpécialement, il en conſume les chairs baveuſes, & les guérit, ſuivant le témoignage de Marchettis, *obſ.* & de Gohlius, *Act. berol. dec.* ij. *vol.* j. *p.* 103. 104.

Le jonc odorant eſt encore bon contre les obſtructions des viſceres; dans le vomiſſement, le hoquet, & pour la difficulté d'uriner. Sa doſe en poudre, eſt depuis vingt grains, juſqu'à un gros; & en décoction, depuis demi-gros juſqu'à deux gros. Simon Pauli vante cette plante comme un ſpécifique contre les ulceres de la veſſie.


a.1.
a.2.
a.5.
a.4.
a.1.
Sedum Majus. Grande Jonbarbe.

I°. JOUBARBE (GRANDE). *Sempervivum*, ſeu *Barba Jovis*, off. *Sedum majus vulgare*, C. B. *Aizoon magnum*, DIOSCOR. *Sempervivum foliis radicalibus carnoſis*, *caulinis umbricatis membranaceis*, *corymbo racemoſo reflexo*, LINN. *Sedum roſulis acaulis*, *liberis*, *conniventibus*, *foliis ciliatis*, HALLER, Helvet.

Sa racine eſt fibreuſe & petite; il en ſort des feuilles épaiſſes, graſſes, charnues, ſucculentes, toujours vertes, diſpoſées en rond, & formant comme une roſe. Du centre de ces feuilles s'éleve d'un pied & plus une tige droite, rougeâtre, garnie de feuilles pareilles aux inférieures, formant en ſon ſommet quelques rameaux. Ses fleurs ſont à cinq pétales, en roſe, purpurins, au milieu deſquels ſont dix étamines, dont les ſommets ſont arrondis. A ces fleurs, ſuccedent des fruits qui contiennent pluſieurs graines très menues.

On trouve cette plante ſur les vieux murs, ſur les toits des maiſons. Elle donne ſa fleur vers la mi-Juin.

Elle fournit, dit M. VOGEL, un ſuc aqueux, un peu nitreux & âcre, d'où elle tire ſa vertu rafraîchiſſante, déterſive, & aſtringente. BAEUMLER dit qu'on en inſtille avec ſuccès dans l'oreille contre le bourdonnement & la ſurdité; & dans les yeux (*Act. berol. menſ. Januar.* 1722.), pour effacer les petites taies de la cornée. Il eſt bon auſſi contre les ulceres rongeants & ſinueux, contre les brûlures, le cancer, les fiſſures de la langue, & les aphthes. DIOSCORIDE & BOERHAAVE, diſent qu'en boiſſon, il eſt utile contre la dyſenterie & les flux de ventre, & même contre la gonorrhée, ſuivant BRASSAVOLE.

Ce ſuc, intérieurement, ſe prend à la doſe de quatre onces. On peut le mêler aux bouillons de tortue & d'écreviſſes, pour les fievres lentes, & hectiques. L'infuſion de ſes feuilles dans de l'eau,

est recommandée contre les fievres ardentes; & dans toutes les inflammations où la gangrene & la suppuration sont à craindre.

Ses feuilles sont ordinairement d'usage pour être appliquées sur les hémorrhoïdes enflammées; pour cela, on les met avec du beurre, & on les fait cuire en consistance d'onguent. Leur suc est bon pour les cors des pieds; mêlé avec de l'huile de noix, c'est un excellent topique contre la brûlure, sur-tout si l'on y ajoûte un peu d'esprit de vin. Sa décoction sert de gargarisme pour l'esquinancie.

Une chopine de suc de cette plante, est excellent, dit M. Tournefort, pour les chevaux fourbus.

II°. Joubarbe (petite); *Sedum minus teretifolium album*, C. B. *Sedum minus, folio longiusculo tereti, flore candido*, J. B. *Vermicularis crassula minor*, off. & *Illecebra major*, Lobel. Icon. *Sempervivum minus album*, Brunsf. *Aizoon minus*, Matthioli. *Sedum foliis oblongis obtusis teretiusculis sessilibus patentibus, panicula racemosa*, Linn. *Cauda muris vulgò*, quorumd.

Sa racine est fibrée, menue. Les tiges, qui en sortent, sont dures, ligneuses, rougeâtres. Ses feuilles sont arrondies, succulentes, charnues, longuettes, semblables aux vers de fromage, alternes. Ses fleurs, qui naissent aux sommités des tiges, sont en ombelles, blanches, composées de cinq pétales disposés en rose, dont les étamines sont à sommets purpurins. A ces fleurs succedent de petits fruits en forme de tête, qui contiennent des graines fort menues.

Cette plante, qui fleurit en été, croît sur le toit des maisons, sur les murailles, & les endroits exposés au soleil. Son suc donne au papier bleu une teinte assez forte de rouge; sa saveur est herbacée, styptique & salée.

On







Petite Jonbarbe,
Sedum minus album.









Petite Jonbarbe à Fleurs Jaunes.

Sedum luteum.









Jonbarbe âcre vermiculaire,
Sedum parvum acre.

On met cette eſpece au nombre des plantes aſtringentes & rafraîchiſſantes. Quelques-uns ont cru que ſon uſage intérieur étoit dangereux, & l'ont défendu ; ce qui ne s'accorde pas avec l'expérience. Il paroît au contraire qu'on peut s'en ſervir dans tous les cas où la premiere eſpece eſt indiquée.

III°. JOUBARBE (PETITE) à fleur jaune ; Trique-madame, *ou* Tripe-madame. *Sedum minus luteum, folio acuto*, C. B. Pin. *Sedum minus, flore luteo*, J. B.

Cette eſpece a les mêmes vertus que les deux précédentes. Elle eſt beaucoup plus commune.

IV°. JOUBARBE ACRE ; Vermiculaire âcre, *ou* brûlante ; Pain d'oiſeau ; Poivre des murailles. *Illecebra minor*, off. *Sempervivum minus vermiculatum acre*, C. B. Pin. *Sedum parvum acre, flore luteo*, J. B. *Sempervivum minimum*, ſive *Illecebra*, LOB. *Aizoon acre*, CORD. *Sedum foliis ſubovatis, adnato ſeſſilibus, gibbis, erectiuſculis alternis racemo triplici*, LINN. *Uva judaïca*, vel *Felium uva* ; *Piper murorum*, ſeu *murale*, quorumdam.

Sa racine eſt petite, fibreuſe. Ses tiges ſont courtes, menues. Ses feuilles très petites, graſſes, ſucculentes, épaiſſes, triangulaires. Aux ſommités des tiges naiſſent de petites fleurs jaunes, étoilées, à cinq pétales, garnies de pluſieurs étamines, dont les ſommets ſont jaunes. Il leur ſuccede de petits fruits en maniere de tête, où ſont contenues de menues graines.

On trouve cette plante preſque par-tout ; au milieu des pierres, dans des endroits arides & remplis de mouſſe, ſur les décombres, ſur le toit des maiſons. Sa fleur paroît en Juin. Elle a une ſaveur piquante, chaude & brûlante. Elle n'eſt point vivace.

Le ſuc de ſes feuilles eſt corroſif, dit M. VOGEL. Elle poſſede les mêmes vertus que la pre-

miere eſpece; mais elle agit beaucoup plus puiſſamment, puiſqu'elle excite le vomiſſement, & pouſſe les urines; ce qui la rend utile contre l'hydropiſie, la fievre quarte & le ſcorbut.

Malgré ces vertus, il faut beaucoup de prudence quand il s'agit d'ordonner intérieurement la vermiculaire. BOERHAAVE n'en faiſoit pas uſage intérieurement, à cauſe de ſon âcreté, excepté pour le ſcorbut, contre lequel il la regardoit preſque comme ſpécifique.

La décoction des feuilles de cette plante, à laquelle on ajoûte de l'alun crud, & du miel roſat, forme un excellent gargariſme pour les gencives ulcérées des ſcorbutiques, & l'ébranlement des dents : on en lave auſſi avec ſuccès les ulceres des jambes.

IV°. JOUBARBE des vignes. *Voyez* GRASSETTE.

JUJUBES. *Jujubæ*, & *Zizypha*, off. ζιζύφα; ζίνζυφα; ζίτζυφα, Græcor. recent. *Hanab*, AVICEN. *Hunen* & *Zufaizef*, SERAP.

Ce ſont les fruits d'un arbre, nommé en françois *jujubier*, & en latin, par les botaniſtes, *Zizyphus*, DODON. Pempt. *Zizypha ſativa*, J. B. *Rhamnus aculeis geminatis rectis*, *floribus digynis*, *foliis ovato-oblongis*, LINN.

L'écorce de cet arbre, qui eſt grand comme un olivier, eſt rude, pleine de fentes, raboteuſe. Ses branches ſont épineuſes. Ses feuilles ſont alternes, arrondies, pointues, luiſantes, nerveuſes, dentelées ſur leurs bords. De l'aiſſelle des feuilles ſortent trois à trois, ou quatre à quatre, des fleurs en roſe, à cinq pétales jaunâtres, très petits; le calyce, qui eſt d'une ſeule piece, eſt diviſé en cinq portions; le piſtil qui en ſort devient un fruit oblong, de la groſſeur d'une olive, de couleur jaune ou rougeâtre; lequel, ſous une enveloppe membraneuſe,


Jujubier,
Ziziphus.
a.
1.
a.1.
a.4.
a.2.
a.5.

JULEP. *Julepus.* Médicament liquide, qui se prépare tantôt avec une décoction, tantôt avec des eaux distillées, auxquelles on ajoûte un syrop ou du sucre. On y fait dissoudre des sucs de plantes, du laudanum, & des poudres; soit pour diviser ou délayer le sang, ou lui donner plus de consistance; soit pour adoucir son âcreté & en appaiser l'effervescence; soit pour lever les obstructions des visceres, appaiser les inflammations, déterger les ulceres internes, arrêter les flux de ventre, calmer l'impétuosité des esprits animaux, procurer le sommeil; soit pour exciter l'écoulement des urines, ou procurer la transpiration; soit enfin pour remplir les mêmes indications pour lesquelles on prescrit les apozêmes.

La différence qu'il y a entre l'apozême & le julep, consiste en ce qu'on emploie pour l'apozême un plus grand nombre de plantes, ce qui est inutile pour le julep; d'ailleurs on ne fait point entrer de purgatifs dans celui-ci.

Deux choses sont à considérer pour la confection d'un julep; la liqueur, & les substances qui doivent y être dissoutes.

La liqueur, qui se tire des eaux distillées, ou d'une décoction, se prescrit au plus à la dose de huit onces, comme dans l'apozême. Les racines, les fleurs, les fruits, les feuilles & les semences entrent dans la décoction des juleps, & à la même dose que pour l'apozême.

Quoique les eaux distillées, qui se gardent dans les boutiques, ne soient pas de la même efficacité que les décoctions & les sucs de plantes, elles sont cependant d'un très fréquent usage, parceque les décoctions ne peuvent se conserver long-temps.

Julep pour atténuer la viscosité du sang ; préparé avec une décoction.

Prenez racines d'asperge,
de fenouil, ana demi-once.
Feuilles d'aigremoine,
d'armoise,
de cresson aquatique, ana demi-poignée.

Faites une décoction pour un julep, dans lequel on sera dissoudre six gros *de syrop d'absinthe*, pour un julep qui se prendra le matin pendant trois jours.

On voit par cette formule, que le julep, composé d'une décoction, differe à-peine de l'apozême altérant simple.

Julep d'eaux distillées, pour atténuer la viscosité du sang.

Prenez d'eaux de fenouil,
de fleurs d'oranges, ana trois onc.
de cannelle, deux gros.
de sel ammoniac, demi-gros.
de syrop de viperes, six gros.

Mêlez, pour un julep qui se prendra le matin pendant trois jours.

Ces juleps n'ont pas la même efficacité que les apozêmes qui se prescrivent pour atténuer le sang.

Mais lorſque le beſoin de ſecourir les malades eſt preſſant, on a recours aux juleps, dans la ſyncope, par exemple, & dans les autres maladies où le pouls eſt très affoibli, & lorſque les extrêmités ſont froides.

On ordonne encore des juleps incraſſants, contre la diſſolution du ſang; délayants, contre les péripneumonies ſeches, les parotides, les fievres malignes avec ſéchereſſe de la langue, & dans la mélancolie hypochondriaque, où le ſang eſt deſſéché, & dans l'effervеſcence; adouciſſants, dans l'ardeur du goſier, dans la chaleur âcre & brûlante de la poitrine, accompagnée de toux, dans le prurit incommode, ou la douleur âcre qui ſe fait ſentir en urinant; rafraîchiſſants, ou tempérants, dans la ſuperpurgation, dans l'extrême effervеſcence du ſang, dans l'exaltation de la bile, dans les vomiſſements & les diarrhées bilieuſes, dans le cholera morbus, dans les accès de néphrétique, dans la dyſurie, dans la ſoif des maladies aiguës, dans les hémorrhagies.

On met très rarement en uſage les juleps apéritifs, compoſés d'eaux diſtillées, parcequ'ils ne ſont point auſſi efficaces que les juleps faits de décoction; d'ailleurs comme le danger n'eſt pas urgent dans les maladies qui demandent des apéritifs, les juleps d'eaux diſtillées ſont bien inférieurs aux apozêmes apéritifs, ou aux juleps apéritifs faits de décoction.

Les juleps peuvent être aſtringents, dans le crachement, le vomiſſement, le piſſement de ſang, & toutes les autres hémorrhagies; antiémétiques, dans les vomiſſements pituiteux, où ils ſont ſpécifiques, dans ceux ſur-tout qui accompagnent ordinairement les fievres putrides & malignes. Dans ce cas,

Prenez eau de menthe, quatre onces.
sel d'absinthe, un scrupule.
syrop de limons, une once.
Mêlez pour un julep.

Si ce julep ne les arrête, on ne les appaise pas, il n'y en a point de plus efficace que cette potion de Riviere, dont voici la formule :

Prenez sel d'absinthe, un scrupule.
suc de limons, une cuillerée.

Mêlez, & faites prendre le mêlange; dès que la fermentation sera finie.

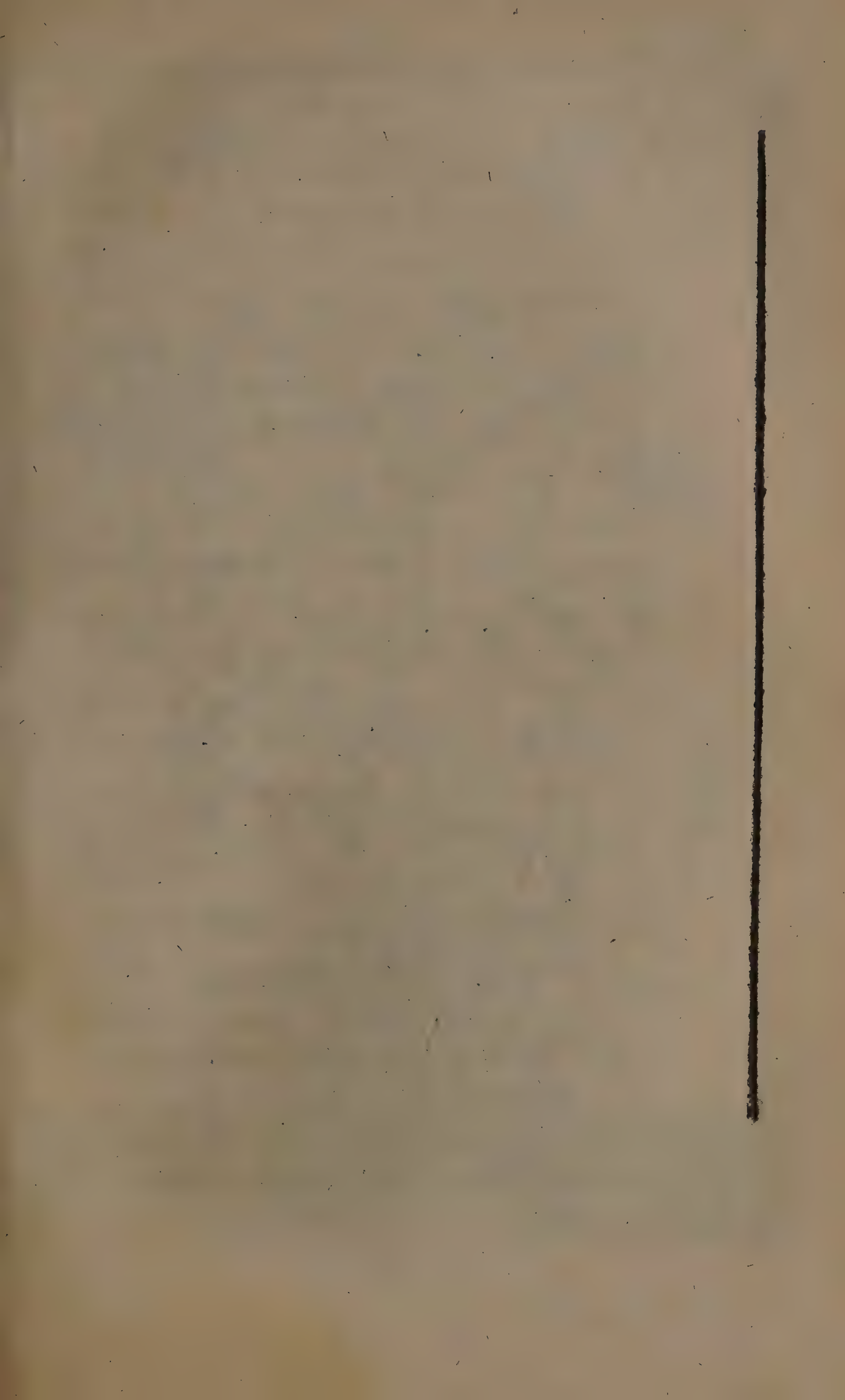
Il est bon de remarquer ici que l'eau de menthe est contraire à l'estomac de quelques malades; ce qui fait que le vomissement subsiste, malgré l'usage du julep, où elle entre: ainsi il faut lui préférer l'eau de chicorée, qui appaisera le vomissement.

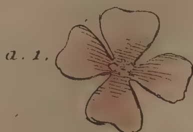
On prescrit encore des juleps narcotiques, dans lesquels entrent l'eau de pavot rhœas, & de buglosse, à la dose de trois onces, où l'on ajoûte jusqu'à six gros de syrop de pavot blanc : on les prépare si l'on veut, avec une décoction de pavot blanc, à laquelle on ajoûte six gros de syrop de nénuphar, & un grain, ou un grain & demi de laudanum. Les juleps, composés ainsi, calment les douleurs, moderent l'afflux trop abondant des esprits; on les emploie avec succès dans les maladies aiguës & chroniques, lorsque les malades sont tourmentés d'anxiétés, de douleurs, & d'insomnies; ils passent aussi pour spécifiques dans les douleurs de colique, & l'odontalgie.

Il y a auſſi des juleps diaphorétiques qui ſont composés de trois onces d'eau de chardon bénit, & d'autant d'eau de ſcabieuſe, où l'on ajoûte deux gros d'eau de fleurs d'orange, quinze grains ou un ſcrupule de poudre de viperes, & ſix gros de pavot rhœas. On rend cette eſpece de julep plus efficace, en y ajoûtant un narcotique, ou bien de la poudre de cœur, ou de foie de viperes; & encore beaucoup plus, par l'addition de ſel volatil de vipere, ou de crâne humain, depuis dix grains juſqu'à vingt, ou par celle d'eſprit volatil de ſel ammoniac, depuis dix grains juſqu'à vingt.

Les juleps diaphorétiques ſont excellents dans les fievres malignes, dans leſquelles le ſang eſt très épais; ce qui ſe reconnoît par l'extrême foibleſſe, le froid & la pâleur de tout le corps, l'oppreſſion de poitrine, la petiteſſe du pouls. Ainſi il faut bien prendre garde de preſcrire ces juleps dans l'ardeur & la raréfaction du ſang, état qui eſt annoncé par la fievre, la chaleur & la rougeur. Pluſieurs praticiens cependant les ont ordonnés indifféremment dans toutes les fievres malignes; ce qui eſt contre les regles de la bonne pratique, puiſqu'ils ne conviennent que dans les fievres malignes qui reconnoiſſent pour cauſe l'épaiſſiſſement, qui eſt très rare, quoique dans leur commencement le ſang ſoit ſouvent épais; mais enſuite la matiere de la fievre, venant à ſe développer, le ſang devient bouillant; ce qui demande beaucoup de circonſpection dans l'adminiſtration de ces juleps.

Ils ſont employés avec un grand ſuccès, lorſque la peau des malades eſt dans la moiteur: en ſuivant ainſi la route que tient la nature, on favoriſe & on augmente cette légere évacuation, ou cette moiteur, qui très ſouvent débarraſſe le ſang des humeurs crues qui interrompoient la circulation.





Julienne,

Viola Matronalis.



a. — 1.

L'uſage des juleps anthelmintiques eſt encore utile. On les compoſe avec trois onces d'eau de pourpier, & autant de celle de chicorée, demi-gros de ſemence contre les vers pulvériſée, deux ſcrupules de confection d'hyacinthe, ſix gros de ſyrop de limons. On peut les rendre plus efficaces, ſi avant que le malade prenne cette potion, on lui donne trente grains d'æthiops minéral, ou vingt grains de mercure doux, enveloppés dans de la conſerve de roſes; mais alors il faut retrancher le ſyrop de limons.

JULIENNE, *ou* JULIANNE; Violette giroflée des dames; Giroflée muſquée. *Viola matronalis*, ſive *damaſcena*, off. *Heſperis hortenſis flore purpureo*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Heſperides flore purpureo, albo & vario*, J. B. *Eruca alba & purpurea*, Lugd. hiſt. *Leucoium* & *Viola purpurea*, FRICHS. *Heſperis noſtras flore ſimplici purpureo; Viola moſchatella; Leucoium moſchatum*, quorumdam.

De la racine, qui eſt petite, blanche & ligneuſe, s'élevent d'environ deux pieds des tiges rondes, moëlleuſes, velues. Ses feuilles ſont alternes, velues, pointues, dentelées ſur les bords, portées ſur de courts pédicules, d'un verd-foncé. Ses fleurs ſont compoſées de quatre pétales, diſpoſés en croix, tantôt blancs, tantôt purpurins, tantôt bigarrés de taches blanches & purpurines; elles ſont ſoutenues ſur des pédicules longuets, d'une odeur très ſuave. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques grêles & longues, où ſont contenues des graines applaties, ovales, rouſsâtres, âcres.

Cette plante, qui ſe trouve quelquefois dans les bois, ſe cultive dans les jardins, où elle fleurit en Mai & en Juin. Elle eſt vivace, & ſe conſerve l'hyver dans ſa verdure.

Elle n'eſt pas ſouvent employée pour l'uſage de la médecine ; quoiqu'elle ſoit miſe au nombre des apéritives, des inciſives, des antiſcorbutiques, des antiſpaſmodiques, & des ſudorifiques. On la dit bonne auſſi contre les toux rebelles, & contre l'aſthme.

On applique ſes feuilles broyées, avec ſuccès, ſur les ulceres & les plaies.

JUS de régliſſe. *Voyez* Réglisse.

I°. JUSQUIAME noire ; Hannebane. Ὑοσκύαμος, id eſt, *ſuis faba* (*aliis* Διοσκύαμος, id eſt, *Jovis faba*), Dioscor. *Hyoſcyamus niger vulgaris ; Juſquiamus ; Faba ſuilla*, off. *Hyoſcyamus vulgaris, vel niger*, C. B. Pin. *Apollinaris*, Cord. *Dens caballinus ; Herba cunicularis ; Herba calicularis ; Fabulum ; Mania*, quorumd. *Hyoſcyamus foliis amplexicaulibus*, Linn.

Sa racine eſt longue, épaiſſe, ridée, rameuſe, brune en-dehors, blanche en-dedans. Ses tiges, qui s'élevent d'un pied & demi, ſont lanugineuſes, cylindriques, épaiſſes, rameuſes. Ses feuilles ſont nombreuſes, amples, lanugineuſes, découpées ſur leurs bords, d'une odeur forte. Ses fleurs, qui naiſſent en épi, ſont d'une ſeule piece, en entonnoir, coupées en cinq portions obtuſes, jaunâtres ſur les bords, veinées de pourpre ; ſes étamines, au nombre de cinq, ſont courtes, & ont des ſommets oblongs, au-deſſus deſquelles s'éleve un piſtil à tête ronde & blanche ; le calyce, à cinq dentelures roides & pointues, eſt oblong & velu. Le piſtil devient un fruit à deux loges, qui contient pluſieurs petites ſemences arrondies, plates, ridées, de couleur cendrée.

Cette plante ſe trouve dans la campagne, auprès des villes, dans les foſſés, dans les fumiers, dans les décombres. Elle n'eſt point rare aux environs de Paris.

L'odeur









Jusquiame noire.
Hyoscyamus Niger.

Dessiné par Mr de Garsault

Gravé par Martinet

L'odeur de la jusquiame est forte, assoupissante, & porte à la tête. Ses feuilles, ainsi que celles de la belladona, prises intérieurement, sont un poison.

On s'en sert seulement à l'extérieur en cataplasmes, ou en décoction; elles sont anodynes, & très résolutives; elles conviennent pour les tumeurs squirrheuses, douloureuses, inflammatoires; dans les engorgements des mammelles, dans les tumeurs gouteuses, la goute sciatique. La graine de jusquiame n'est point vénéneuse, comme on se l'est imaginé; elle donne un suc mucilagineux, glaireux, tel que les autres semences dont on peut faire usage à l'intérieur, dans les cours de ventre, crachements de sang. On en tire aussi une huile semblable à celle de graine de pavot, & qui convient parfaitement dans les cas où il faut calmer, adoucir & relâcher. Les racines de jusquiame dont on fait des amulettes au col des enfants, pour les préserver des convulsions dans la pousse de leurs dents, sont d'un très mauvais usage, parceque les enfants peuvent les porter à leur bouche. Quelques-uns ont prétendu que le suc, dépuré de jusquiame, étoit bon dans les maux d'yeux & d'oreilles; mais cet usage est blâmable. TOURNEFORT rapporte, d'après l'expérience, que si on expose des engelûres à la vapeur de jusquiame que l'on brûle, la partie se tuméfie, & & qu'en la pressant, on en fait sortir par les pores de la peau la matiere épaissie sous la forme de petits vermisseaux: on peut aussi tenter ce remede dans les tumeurs gouteuses.

Cette plante, qui est visqueuse & fétide, dit M. VOGEL, possede une puissante vertu narcotique; soit qu'on en prenne le suc, ou qu'on la mange, elle fait perdre la raison, & cause une espece d'ivresse, suivant DIOSCORIDE: sa vapeur seule a

fait ressentir les effets de l'ivresse à BOERHAAVE, & à un de ses amis, en travaillant ensemble à la composition de l'onguent de jusquiame. M. HALLER, *Helvet.* rapporte qu'un de ses compagnons d'étude, disciple, comme lui, de BOERHAAVE, à Leyde, choisissoit, cueilloit, mangeoit de toutes les especes de plantes vénéneuses du jardin de botanique; qu'il faisoit ses délices des napels, des apocyns, & des baies de belladona; mais qu'il ne pût manger impunément de la jusquiame, qui lui ôta la raison, & le rendit paralytique d'une jambe; accident dont son maître le guérit. Ces mauvaises qualités de cette plante n'empêchent pas que ses feuilles, pilées seules ou avec du lait, ne s'appliquent sur les douleurs des membres, soit qu'elles proviennent de spasme ou de tumeur; ce qui les appaise.

La semence de jusquiame, ainsi que ses feuilles, est mise au nombre des poisons narcotiques, puisque, prise intérieurement, elle cause, dit M. SLOANE, (*Philos. trans.* N°. 429.), le vertige, les délires, l'obscurcissement de la vue, & un sommeil profond; quelquefois même elle procure des mouvements épileptiques, la stupeur & l'insensibilité, quoiqu'elle ait été donnée à petite dose, d'un demi-scrupule, par exemple, en poudre, ou en infusion à la dose d'un scrupule (*Commer. norimb.* 1736, *p.* 102.); de sorte que ZWELFER & HOFFMANN veulent qu'elle soit absolument bannie de la liste des médicaments. Cependant, employée avec prudence & circonspection, elle calme les douleurs, de quelqu'espece qu'elles soient; & sa vapeur, reçue dans le trou d'une dent creusée par la carie, appaise l'odontalgie, dit M. SLOANE, *l. c.* Son huile par expression, est un très bon tonique & un anodyn.

La racine de jusquiame doit être rangée dans la classe des poisons; elle trouble toutes les fonctions

du cerveau, GMELIN, *Fl. ſibir.* iij. *p.* 515; &, ſuivant BARRERE, *Obſer.* elle occaſionne une hydrophobie mortelle : mais ſa décoction dans du vinaigre peut être employée contre la douleur de dents, DIOSCORIDE.

En 1762, M. STORCK, médecin de Vienne, rendit compte au public des expériences qu'il fit avec la juſquiame; il en réſulte qu'elle ſeroit bonne contre les maladies des nerfs. Il ajoûtoit à la fin de la xiij expérience; » il y a encore beaucoup de per-» ſonnes attaquées de différentes maladies des » nerfs, auxquelles je fais prendre avec ſuccès » les pilules d'extrait de juſquiame; mais leur gué-» riſon n'étant pas encore finie, je donnerai dans » une autre occaſion leur hiſtoire ». Il ne paroît pas que M. STORCK ait tenu la parole qu'il avoit donnée; ce qui doit faire douter beaucoup de l'exactitude de ſes xiij. obſervations, & regarder toujours comme très ſuſpect l'uſage intérieur d'une plante qui demande la plus grande retenue & le plus grand ſcrupule, même extérieurement.

Un grand nombre d'obſervations dépoſent contre la juſquiame, priſe intérieurement. On lit dans WEPFER un triſte exemple des effets de cette plante vénéneuſe, ſur tout un couvent de bénédictins, qui, par l'ignorance d'un jeune domeſtique, en mangerent les racines, qu'on avoit fait cuire avec celles de chicorée. Les uns furent attaqués de vertige; les autres avoient la langue & les levres brûlantes, & le goſier ſec; d'autres éprouverent des douleurs cruelles dans les entrailles; preſque tous des ſignes d'aliénation, de léſion de la vue, de délire, &c. Un médecin appellé, les ſoulagea d'abord, en leur faiſant boire de l'eau diſtillée de genievre.

Les *Ephem. nat. cur.* rapportent que ſes racines, mangées imprudemment par quatre écoliers, les

mirent dans une fureur phrénétique. On y lit ailleurs, qu'il survint un délire à un prêtre, pour avoir pris un lavement, dans lequel étoit entré des feuilles de jusquiame. Leur poison subtil se communique même par l'odorat, par la respiration; & il s'ensuit les effets de l'ivresse, l'assoupissement, le vomissement, &c.

II°. Jusquiame blanche. *Hyoscyamus albus*, off. *Hyoscyamus albus major vel tertius*, Dioscor. & *quartus* Plinii, C. B. Pin. Tourn. Inst. rei herb. *Hyoscyamus albus*, J. B. Dodon. Pempt. *Hyoscyamus candidus*, Trag.

Elle se distingue de la précédente par ses feuilles, qui sont plus petites, moins sinuées, garnies d'un duvet plus épais & plus blanc; par ses tiges, qui sont moins longues & moins rameuses; par ses fleurs, qui sont blanches & plus petites; par ses semences, qui sont blanches.

Elle croît naturellement dans les pays chauds: on la trouve communément dans le Languedoc. Dans les pays froids, en Angleterre, par exemple, elle a besoin d'être cultivée. Elle fleurit au mois de Juillet.

Cette espece de jusquiame, dit Miller, passe pour être moins malfaisante que la noire; ce qui fait qu'on peut la donner intérieurement, sans appréhender aucun accident fâcheux.

Malgré l'assertion de cet auteur, presque tous les médecins s'accordent à dire, que la jusquiame blanche est une plante qu'il faut rayer de la liste des médicaments internes, & la regardent comme aussi dangereuse que la noire.

On n'emploie que ses semences, selon Dale, lesquelles sont petites, rondes, plates, de couleur de cendres tirant sur le brun, d'une saveur huileuse, & un peu visqueuse, d'une odeur narcotique désa-



Hyoscyamus albus. Jusquiame blanche.
a. 1.
a. 1.
a. 1.
a. 1.


a. 2.
a. 5.
Kermès.
Ilex Aculeata.
a. 1.
a. 4.
a. 1.
a. 2.

gréable. Elle ſe preſcrit pour le crachement de ſang.

Voici ce qu'en dit PROSP. ALPIN : Les anciens médecins employoient ſouvent le ſuc exprimé des tiges vertes, des fleurs & des ſemences de la juſquiame blanche, ou ſes ſemences ſeches macérées dans l'eau chaude, & enſuite pilées, pour appaiſer les douleurs aiguës des oreilles. Les médecins les plus expérimentés ont cependant regardé comme ſuſpect l'uſage de ces eſpeces de remedes, qui appaiſent les douleurs, & que les Grecs appellent narcotiques, ναρκωτικὰ, dans la croyance qu'ils ne peuvent être qne pernicieux, puiſqu'ils diminuent la faculté ſenſitive des corps.

Il eſt fait mention, par PROSP. ALPIN, d'une autre eſpece, qu'il nomme *Hyoſcyamus albus ægyptius.*

Son ſuc eſt fort bon, dit-il, pour la toux qui provient d'une fluxion d'humeurs ſalées & acrimonieuſes, avant-coureur de la phthiſie. Pour la prévenir, les Egyptiens prennent, avant que de ſe coucher, une cuillerée de ſes ſemences bien pulvériſées, avec égale quantité de ſucre ; ce qui émouſſe l'acrimonie des humeurs, & procure le ſommeil. Les femmes les pilent, & les prennent avec du ſucre, pour modérer l'écoulement exceſſif des regles.

KAL

KALI. *Voyez* SOUDE.

KARABÉ. *Voyez* SUCCIN.

KERMÈS. Graine de kermès ; Graine d'écarlate ; Vermillon ; Kermès animal. *Kermes ; Chermes ; granum kermes ; Granum infectorium ; Coccum baphicum ; Coccum infectorium*, off. Κόκκος βαφικὴ, DIOSCOR. *Kermes* & *Karmes*, Arabum. *Coccus querci-ilicis*, LINN. *Voyez* la figure ſuivante.

Coque membraneuse (qu'on peut appeller aussi, *nid d'une espece d'insecte*) de la grosseur d'un pois ; ronde, polie, luisante, d'un rouge brun, couverte d'un duvet très fin, ou d'une poussiere grise, qui, pressée entre les doigts, répand une liqueur de couleur d'écarlate, d'une saveur un peu âcre, un peu amere, & d'une odeur qui n'est point désagréable.

Cette production singuliere se trouve attachée aux feuilles & aux jeunes pousses d'un arbrisseau, nommé par les botanistes, *Ilex aculeata cocciglandifera*, C. B. Pin. *Ilex coccigera*, J. B. *Quercus foliis ovatis dentato-spinosis*, VAN-ROYEN, Flor. leyd. prodr.

Sa racine est ligneuse, rampante, grêle, quelquefois fibrée, revêtue d'une écorce qui prend la couleur du sol où elle est. Il s'en éleve de deux pieds & demi environ des jets ligneux, dont l'écorce est mince, blanchâtre ou cendrée, lesquels se divisent en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont sinuées sur leurs bords, ondées, épineuses, semblables à celles du houx, mais plus petites, lisses des deux côtés, soutenues par un court pédicule ; d'un beau verd. On trouve sur le même individu des fleurs mâles & femelles. Les fleurs mâles, qui forment un chaton lâche, sont sans pétales ; le calyce est d'une seule piece, découpée en quatre ou cinq portions divisées elles-mêmes en deux ; les étamines, dont le nombre est environ de huit, ont des sommets amples & à deux bourses : les fleurs femelles, également sans pétales, sont composées d'un calyce d'une seule piece, demi-sphérique, & qui ne s'apperçoit pas aisément ; l'embryon, qui est ovoïde, devient un gland ovoïde, lisse, couvert d'une coque coriace, attaché au fond d'un petit calyce court, & comme épineux.

Cet arbrisseau croît en Italie, en Espagne, en

Portugal, en Languedoc & en Provence, provinces maritimes de France, aux environs de Montpellier, de Nîmes, d'Avignon. C'est sur ses feuilles & sur ses branches que se trouve ce qu'on appelle *kermès*, ou *graine d'écarlate*, dont on n'a connu que fort tard la véritable nature. Ce ne sont pas, comme on l'a cru, les fruits de cet arbrisseau, ni des excroissances naturelles, ou contre nature, mais plûtôt des animalcules singuliers qui y sont fermement attachés, & qui, en changeant de forme d'une façon assez remarquable, pondent, meurent enfin, & se dessechent. On les amasse dans les mois de Mai & de Juin, avant le lever du soleil, & on en trouve une bien plus grande quantité dans les années chaudes que dans les froides. Après les avoir enlevés avec précaution, on les arrose de vinaigre, pour empêcher que les petits animaux, qui y sont attachés, ne se perdent; puis on les expose pendant un peu de temps au soleil, pour les dessécher.

M. DE RÉAUMUR a enfin découvert que la graine d'écarlate est une espece d'insectes, de la famille de ceux qu'on appelle *gallinsectes*. Il distingue, avec M. EMÉRIC, médecin d'Aix, trois temps dans l'accroissement de cette graine d'écarlate. Le premier est vers le commencement du mois de Mars: alors il s'attache sur le tronc, sur les branches & sur les feuilles de l'ilex, un animal plus petit qu'un grain de millet: il y reste comme engourdi & immobile, & dans la suite il s'enfle peu-à peu. Cet animal a la figure des cloportes; il est long, ovale, plus pointu vers la queue, convexe sur le dos, rouge, parsemé de petits points brillants comme l'or, ayant quelques rides en travers, six pieds & deux antennes, qui se meuvent facilement, & qui égalent presque toute la longueur du corps, deux

yeux noirs, & deux queues immobiles, lesquelles sont de la même longueur que le corps. Considéré dans ce temps au microscope, il paroît d'un très beau rouge, ayant dessus son ventre & tout autour une espece de duvet qui représente la figure d'un nid; & dans les endroits du dessous du corps du kermès qui ne sont point couverts de duvet, le microscope fait voir quantité de points qui ont le brillant de l'or. Son dos est convexe, & forme une hémisphere ridée; & dans la partie antérieure de son corps il y a trois grosseurs qui tiennent la place de tête : celle du milieu est la plus considérable & un peu arrondie; les deux latérales sont plus menues, & recourbées vers le milieu.

Le second temps de la division que fait M. Eméric, est dans le mois d'Avril; alors cet animal est entiérement changé, & il est devenu rond & gros comme un pois. Sa peau est plus ferme; & le coton, qui dans le premier temps étoit dessus par intervalles & par petits floccons, y est par-tout étendu en forme de poudre : il ne paroît plus qu'une coque ou une gousse remplie d'une liqueur rougeâtre, semblable à du sang dissous.

Enfin le troisieme temps tombe vers le milieu ou vers la fin de Mai, & c'est celui où l'on trouve dans cette espece de coque, sous le ventre de cet animal, des œufs une fois plus petits que les graines de pavots blancs : ils sont remplis d'une liqueur d'un rouge pâle : vus au microscope, ils semblent parsemés d'une infinité de points brillants de couleur d'or.

Ils sont composés d'une membrane mince, blanche, transparente, & d'une liqueur d'un rouge-pâle. Chaque coque contient environ deux mille de ces petits œufs, qui sont le fruit du premier animal; lesquels étant secoués, il en sort autant de petits

animaux entiérement ſemblables au premier, qui ſe diſperſent ſur les branches & ſur les feuilles de l'ilex, juſqu'à ce qu'au printemps ſuivant, ils ſe fixent dans les diviſions du tronc & des rameaux, pour y faire leurs petits.

Lorſque le kermès acquiert une groſſeur convenable, alors la partie inférieure du ventre s'éleve & ſe retire vers le dos, & laiſſe un eſpace vuide entre le ventre & le duvet qui y étoit attaché; & de cette maniere il devient ſemblable à un cloporte qui eſt à demi-roulé. C'eſt dans cet eſpace vuide qu'il dépoſe ſes œufs, après quoi il meurt & ſe deſſeche.

Quand ces œufs ſont éclos, les petits animaux demeurent cachés pendant quelque temps ſous le cadavre de leur mere; ils en ſortent enſuite pour chercher leur nourriture ſur les feuilles, non en les rongeant comme les chenilles, mais en les ſuçant avec leurs trompes.

Le kermès agit comme déterſif, réſolutif, diſcuſſif, & comme ſtimulant, & légérement aſtringent; ce qui le fait mettre, avec raiſon, au nombre des nervins, des céphaliques, des cardiaques, des ſtomachiques, des diurétiques, & des aphrodiſiaques. On l'emploie pour différentes maladies, mais plus fréquemment néanmoins dans la mélancholie & l'épilepſie, le vertige, la ſyncope, la palpitation de cœur, le vomiſſement, la cachexie, la ſuppreſſion d'urine, des regles & des lochies, les vers des inteſtins; auſſi-bien que pour fortifier la mémoire, empêcher l'avortement. On le donne en poudre depuis quelques grains juſqu'à demi-gros; & en infuſion dans du vin, depuis demi-gros juſqu'à un gros. Il entre dans des bols, des électuaires, des ſyrops, &c. On tire des graines qui ſont ſeches & bien mûres, après les avoir écraſées dans un mor-

tier de marbre, un ſuc dont on fait un ſyrop après l'avoir clarifié, en y ajoûtant autant ou trois fois plus de ſucre blanc, moyennant une douce chaleur, ou même ſans cela. On croit ce ſyrop non-ſeulement plus gracieux, mais encore bien meilleur que la poudre, parcequ'il eſt moins ſtyptique.

La graine de kermès, dit M. Vogel, eſt remplie d'un ſuc de couleur d'écarlate, un peu amer, & un peu aſtringent. C'eſt la baſe de la confection alkermès, qui ſe prépare avec un ſoin tout particulier à Montpellier, & dans le Languedoc, & qui de-là ſe tranſporte par-tout. Ce ſuc, qui nous vient rarement pur (ajoûte-t-il) poſſede une vertu roborante & analeptique que conſerve encore le kermès deſſéché, mais plus foiblement, dont la vertu tonique cependant eſt très vantée dans la diarrhée, la dyſenterie, le crachement de ſang, le flux immodéré des regles, & pour prévenir l'avortement. Par l'uſage de ſon ſuc, pris le matin à la doſe de quelques cuillerées, on a vu la mémoire léſée & affoiblie ſe rétablir (*Vermicht. Schr. aus der naturl. chim. und arzeneyw. j. ſt. p.* 29.); ſon uſage en poudre, & ſon ſuc, ont guéri une épilepſie idiopathique (*ibid. p.* 32. 33.); auſſi bien que les flux de ſang, & la foibleſſe qui s'en étoit ſuivie, *ib. p.* 34. L'eſprit de nitre doux en tire une teinture admirable, utile dans toutes ces maladies.

Kermès minéral. *Voyez* Antimoine.

KIKEKUNEMALO. Réſine, dit M. Vogel, qui ſe tire d'un arbre de l'Amérique, dont on n'a pas encore de deſcription. On croit que c'eſt une eſpece de copal, & qu'elle lui eſt préférable, & par ſa beauté, & par ſa pureté. On en vante les vertus en fumigation contre les affections éréſipélateuſes & gouteuſes.

KINKINA. *Voyez* Quinquina.

KIRMERSEN







Labdanum.

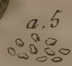
Cistus Ladanifera

a.1.



a.2.







KIRMERSEN. *Voyez* Acacalis.

KYNORRHODON ; Rose de chien, *ou* Rose sauvage. *Voy.* Rose.

L A B

LABDANUM. *Labdanum*, vel *Ladanum*, off. Λάδανον, Græcor. *Loden* & *Laden*, Arabum.

Substance résineuse qu'on nous apporte sous deux formes différentes.

L'une est en masses grandes, molles, gluantes, d'un roux tirant sur le noir, enveloppées dans des peaux ou vessies. On la désigne dans les boutiques, sous le nom de *labdanum en masses* ou *en pains*.

L'autre est en pains roulés & tortillés, secs, fragiles, durs, s'amollissant néanmoins à la chaleur du feu ; de couleur noire, mêlés d'un petit sable noir aussi, de peu d'odeur. Elle est connue sous le nom de *labdanum en tortis*.

Le meilleur labdanum est celui qui est pur, d'une odeur forte, mais douce, inflammable, & que la chaleur amollit aisément.

Cette substance, qui a été connue des anciens Grecs, vient de l'isle de Candie, & autres isles de l'Archipel.

Elle découle l'été des feuilles d'un arbrisseau, nommé *Cistus ladanifera cretica, flore purpureo*, Tournef. Coroll. inst. *Ladanum creticum*, Prosp. Alpin. Exot.

Il s'éleve d'un ou deux pieds ; il est branchu, touffu. Sa racine est longue d'un pied, ligneuse, fibrée, chevelue, noirâtre en-dehors, blanchâtre en-dedans. Les rameaux, qu'elle pousse, sont gros

comme le pouce, durs, bruns, ou cendrés, revêtus d'une écorce raboteuse. Ses feuilles sont opposées, oblongues, ondées à leur bord, rudes, marquées de nervures, d'un verd foncé, d'une saveur herbacée & un peu astringente. A l'extrêmité des rameaux naissent des fleurs en rose, composées de cinq pétales arrondis, purpurins, ayant une tache noire à leur base; au milieu sont un grand nombre d'étamines jaunes, dont les sommets sont bruns; le calyce est composé de cinq feuilles ovalaires, veinées, & velues en-dehors; il s'en éleve un pistil verd, qui devient un fruit capsulaire, sphérique, brun, à dix loges, lesquelles renferment beaucoup de graines menues, anguleuses, rousses.

Cet arbrisseau est très commun sur les montagnes qui sont autour de la Canée, ville capitale de l'isle de Crete.

Il croît dans le Pont une variété de cette espece, qui a été remarquée par le célebre Tournefort; il l'a nommé *Cistus ladanifera orientalis, flore purpureo majore*, Coroll. instit. Elle ne differe de la précédente que par ses fleurs, qui sont plus grandes.

Pour recueillir le labdanum, suivant Bellon & Tournefort, les Grecs ont un instrument particulier, semblable à un rateau, qui n'a point de dents, qu'ils nomment ἐργαστήρι. Ils y attachent plusieurs languettes ou courroies de cuir grossier, & qui n'a pas été préparé : ils les passent & repassent dans les plus grandes chaleurs sur les arbrisseaux du labdanum, afin que l'humeur résineuse qui est sur les feuilles, s'attache à ces cuirs, d'où ils la retirent en la raclant avec des couteaux. C'est pourquoi c'est un travail très pénible & très fatigant; & il n'y a que les paysans qui l'entreprennent, parce-qu'il faut être exposé sur les montagnes à la chaleur

la plus brûlante de la canicule : cependant on dit qu'un ouvrier qui travaille assidument, peut recueillir plus de trois livres, ou quarante-huit onces de labdanum en un jour. Le temps le plus propre pour cet ouvrage, est celui de la plus grande chaleur de la canicule, lorsque l'air est brûlant par l'ardeur du soleil, & qu'il n'est point agité par les vents ; c'est alors que cette liqueur transpire abondamment, & qu'elle est plus pure ; car lorsqu'il fait du vent, elle est salie par beaucoup de poussiere & d'ordures.

Il n'est pas facile d'avoir des habitants du pays un labdanum pur ; l'avidité du gain les engage, pour le rendre plus pesant, à y mêler un sable fin & noir.

Cette résine est composée d'une huile subtile & d'une huile grossiere, unie avec un sel essentiel ammoniacal.

On se sert du labdanum en chirurgie, comme émollient, suppuratif, atténuant & résolutif. On l'applique en emplâtre sur les tempes, contre la douleur de dents.

A l'intérieur, il est astringent, fortifiant, & calmant. On le prescrit à la dose d'un gros, pour rétablir la digestion, donner du ressort à l'estomac affoibli ; contre les catarrhes, & les dysenteries.

Il entre dans les fumigations odorantes, & les parfums destinés à purifier l'air contagieux en temps de peste.

LABLAB. Espece de féverole, *ou* haricot. *Phaseolus ægyptiacus, nigro semine*, C. B. Pin. *Phaseolus niger* Lablab *vocatus*, Prosp. Alpin, Ægypt.

C'est, dit Prosper Alpin, un arbre sarmenteux, de la grosseur de la vigne, & qui pousse ses branches & ses feuilles de la même maniere. Il ressemble, à l'extérieur, au *phaseolus* ordinaire, & porte des fleurs deux fois par an. Ces fleurs ont une

figure approchante de celle de nos phaséoles, & il leur ſuccede de longues ſiliques comme celles des feves, dans leſquelles ſont renfermées des ſemences noires ou rouges, tout-à-fait ſemblables à nos haricots.

Cet arbre vit cent ans & plus, & demeure toujours verd. Les Egyptiens mangent communément ſes graines ou feves, qui ont un auſſi bon goût que les nôtres. Les femmes uſent de ſa décoction avec le ſafran, pour exciter les regles. Cette même décoction eſt bonne pour la toux, la difficulté de reſpirer, & la ſuppreſſion d'urine. PROSP. ALPIN, *de plantis Ægypt.*

LACERON. *Voyez* LAITRON.

LACERTA VIRIDIS, *ou* Précipité verd. *Voyez* MERCURE.

LACQUE, *ou* LAQUE. *Lacca*, off. *Lac*, vel *Loc*, Arab. *Trec*, Indor.

Ce n'eſt point une gomme (quoiqu'on l'ait ainſi nommée), ni une réſine parfaite; mais plûtôt une ſubſtance ſinguliere, réſineuſe, céracée, d'une couleur rouſſe, ou d'un brun rougeâtre, d'une ſaveur réſineuſe, d'une odeur très pénétrante lorſqu'on la brûle. Elle eſt en partie d'une nature végétale, & en partie animale, de maniere néanmoins qu'elle eſt compoſée d'une plus grande quantité de matieres fixes céracées des plantes, & que la matiere la plus ſubtile qui la colore paroît provenir des animaux. En effet, dans le Bengale, le royaume de Siam, l'iſle de Madagaſcar, & les autres endroits des Indes orientales, il ſe trouve certaines fourmis aîlées, rouges, groſſes, qui tirent des plantes cette ſubſtance réſineuſe céracée, la placent ſur les branches des arbres, forment par ce moyen certaines petites cellules oblongues, ſemblables à des ruches à miel, pour ſe loger ſans doute lorſque les

parois ont assez de fermeté : c'est ce que paroît assez faire voir la lacque encore attachée aux branches ; car lorsqu'on la rompt, elle laisse voir un grand nombre de ces petites cellules. Des chrysalides très rouges, produites par les fourmis, & laissées dans les ruches, teignent ensuite cette masse résineuse céracée, qui est pâle dans son principe, tandis que d'un autre côté, ces fourmis rendent un suc rouge, qui, par le moyen de la chaleur du soleil, pénetre peu-à-peu toute la masse, ou au moins une grande partie. D'autres pensent que ce sont les chrysalides mortes qui donnent cette couleur à cette substance. Mais la premiere opinion paroît plus approcher de la vérité que la derniere, parceque les chrysalides ne meurent pas ordinairement, & qu'enfin, après avoir quitté leurs enveloppes, elles forment de nouvelles fourmis aîlées. La lacque, qui se recueille dans des endroits de montagnes, est bien meilleure & plus rouge que celle qui se trouve dans les plaines & les endroits maritimes, parceque les fourmis aîlées des montagnes tirent leurs nourritures des plus belles fleurs, de même que la matiere qui sert à bâtir leurs loges. On appelle *Ber* ou *Bar* l'arbre, aux branches duquel ces insectes ont coutume d'attacher cette substance. On ne doit cependant pas croire que les fourmis aîlées construisent uniquement leurs loges sur les branches de cet arbre, puisqu'elles la portent aussi quelquefois, quoique plus rarement, sur d'autres arbres, & même sur de petits morceaux de bois fichés en terre.

Il y a trois especes de lacque, la lacque en branches, la lacque en grains, & la lacque en tablettes. La lacque en branches ou en bâtons, est, par tout ce que nous avons dit ci-dessus, celle que l'on doit regarder comme naturelle, & celle avec laquelle les habitants du pays font la lacque en tablettes. Ils

séparent pour cet effet la lacque des branches, ils la pulvérisent grossiérement ; & après en avoir tiré un peu de teinture, dont ils se servent pour colorer leurs draps, ils font sécher le reste, & le vendent ensuite pour la lacque en grain. Pour en faire des tablettes, ils la font fondre à un feu bien doux ; ils la passent & la coulent ensuite sur le marbre, pour la faire étendre & former des tablettes plus ou moins transparentes, lorsqu'elle est refroidie. Quelquefois, quoique très rarement, la lacque se trouve en gouttes, & se prépare ainsi suivant le P. TACHARD. On jette d'abord dans l'eau bouillante la lacque ordinaire, séparée des branches broyées dans un mortier, & on répete l'infusion autant de fois qu'il est nécessaire, jusqu'à ce qu'on en ait tiré toute la teinture ; ensuite on fait sécher au soleil la matiere colorante qu'on en a tirée ; après qu'elle s'est épaissie, on l'enveloppe dans un drap, & on la met au feu ; puis, par le moyen d'une douce compression, il passe de petites gouttes transparentes, qui forment la meilleure lacque, lorsqu'elles sont endurcies.

La lacque naturelle, c'est-à-dire, en branches ou en bâtons, se dissout dans l'esprit de vin le mieux rectifié, lentement à la vérité, & difficilement ; la dissolution même passe avec peine à travers le filtre ; elle ne se dissout, pour ainsi dire pas, ou au moins en très petite quantité, dans les menstrues aqueux.

Il est rare qu'on use intérieurement de ce concret, si on en excepte sa teinture, à laquelle on attribue des vertus fortifiantes & légérement astringentes ; on l'emploie extérieurement pour fortifier, & on le fait, pour cet effet, entrer dans les masses odorantes, & les autres genres de parfums, dans les poudres dentifriques, & les électuaires, que l'on

prefcrit contre le branlement de dents & le relâchement pourriffant des gencives. La teinture, qui fe prépare avec l'efprit vineux de fel ammoniac, produit un bien bon effet dans le fcorbut de la bouche. CARTH.

LADANUM. *Voyez* LABDANUM.

LAINE GRASSE, *ou* Laine furge. *Voy.* BREBIS.

LAIT. *Lac.* Tout le monde connoît & fçait que le lait eft une liqueur qui fe filtre dans les mammelles des animaux, & qui eft deftinée à la nourriture de leurs petits, dont l'eftomac n'eft pas en état de digérer d'autres aliments. On emploie en médecine le lait de femme, d'âneffe, de vache, de chevre, quelquefois celui de brebis, de truie, même de jument; mais ces deux derniers font abandonnés : on s'en tient à celui de vache, d'âneffe, de chevre; celui de femme eft de peu d'ufage. Il convient de parler en général des vertus du lait; enfuite nous parlerons de chacun en particulier.

Les propriétés du lait, font d'avoir une faveur douce, un peu fade; ce qui vient des molécules huileufes & caféeufes, qui embarraffent & brident les âcres qui y font contenus. Tout bien confidéré, le lait n'eft qu'une efpece d'émulfion, un chyle qui eft apporté aux mammelles; car la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, eft petite : cependant il y a celle ci entre le lait & l'émulfion, que cette derniere ne produit aucune matiere caféeufe, au lieu que le lait en donne tantôt plus, tantôt moins; car il y a des laits qui en fourniffent plus que les autres, témoin le lait de vache.

Le lait s'aigrit de lui-même, & cela par le développement de l'acide qu'il renferme, & qui ne demande point un degré de chaleur confidérable, puifque, dans le corps des animaux, il fe pourrit quel-

quefois; ce que l'on a vu arriver au lait des femmes qui mangent beaucoup de viandes : cela ſe voit auſſi communément dans celles qui ont la fievre de lait; il eſt alors jaune, âcre, & tout-à-fait gâté : la même choſe arrive chez les animaux dans les maladies épidémiques; ce qui ne provient que de l'alkaleſcence putride des humeurs.

L'acide du lait ne donne aucune marque de ſon acidité avant la fermentation qui eſt produite rapidement; de ſorte que ſi l'on verſe un acide ſur du lait, il ſe caille ſur-le-champ : ce qui ſe fait par le rapprochement de la partie fibreuſe qui eſt ſéparée de la ſéreuſe, & qui forme la matiere caſéeuſe; d'où il réſulte qu'on doit interdire l'uſage de tous les acides à ceux qui font uſage du lait; l'on en ſent les raiſons.

On tire du lait une partie butireuſe, une partie caſéeuſe, avec une ſorte de féroſité. Tous les laits fourniſſent du beurre, & il eſt d'autant plus agréable, que les animaux ſe ſont nourris de plantes aromatiques & odorantes. Il y a des laits qui ne paroiſſent pas fournir de fromage, d'autres de beurre; le lait d'âneſſe, par exemple, donne très peu de l'un & de l'autre. En général tous les laits peuvent donner de la crême, du beurre & du fromage, qui n'eſt autre choſe qu'une ſubſtance blanche, molle, qui, en ſe deſſéchant, devient dure & ſalée; & pour lui donner davantage cette derniere qualité, on le couvre de cendres, afin que leurs ſels augmentent ſa vertu ſaline. Je finis par la partie ſéreuſe qui en réſulte.

On fait l'analyſe du lait de deux manieres; ou elle eſt ſpontanée, ou par le ſecours de la chymie. De quelque façon qu'elle ſoit faite, il eſt réduit à une ſubſtance aqueuſe, qui n'eſt autre que le petit-

lait; en une graſſe, qui eſt le beurre; & en une blanche rafraîchiſſante, qui eſt le fromage : tous les laits contiennent ces parties.

Le *petit-lait* n'eſt autre choſe que l'eau que les animaux ont priſe pour leur nourriture, avec cette différence qu'elle a été volatiliſée en paſſant par leurs vaiſſeaux, d'où vient qu'elle s'évapore facilement, & même contient auſſi une petite quantité de molécules butireuſes, où les ſels du lait ſont diſſouts; & c'eſt à ces ſels, quoiqu'en petit nombre, que le lait doit ſa vertu nourriſſante.

Le *beurre* eſt d'une certaine conſiſtance, ſans odeur, d'une ſaveur douce : c'eſt une huile dont les molécules ſont rapprochées; elle ne differe des huiles graſſes que par ſa forme, qui eſt ſolide à un certain point : ces huiles ſont liquides, il eſt vrai; mais le beurre, expoſé à une chaleur modérée, prend bien vîte de la liquidité, & on lui peut donner la même limpidité qu'aux huiles en le rectifiant & le faiſant paſſer par les épreuves dont on a parlé dans le temps.

Quant à la *matiere caſéeuſe*, ce n'eſt autre choſe que le petit-lait; elle n'en differe pas eſſentiellement; car dans le ſerum, on rencontre deux parties, une fibreuſe, & une aqueuſe, avec des ſels qui ſont tenus dans cette derniere en diſſolution, au lieu que ces deux parties ſe rencontrent dans le fromage, mais de façon que la partie fibreuſe y eſt en plus grande quantité; & à proportion il y a plus de ſel dans le fromage, que dans le petit-lait. Plus on tirera de ſerum du fromage, plus la partie fibreuſe ſe rapprochera, & s'endurcira. Il faut conclure de-là que le beurre a la propriété des huiles graſſes, que le lait lui donne ſa vertu adouciſſante & propre à embarraſſer & détruire les âcres, & que plus cette partie abondera, moins il y aura d'âcres;

qu'au contraire plus un lait aura de parties caſéeuſes, plus il ſera reſtaurant & donnera de conſiſtance aux humeurs : ainſi, dans les cas de fonte & de diſſolution des humeurs, on choiſira celui qui fournit plus de parties caſéeuſes ; au lieu que dans les cas qui exigeront d'adoucir, on aura recours à celui qui abonde en beurre.

Par le ſecours de la chymie, on tire du lait une grande quantité d'eau, puis une liqueur acide, aigrelette ; mais ſi cet âcre ne ſe trouve pas dans le lait, c'eſt, comme je l'ai dit, qu'il ſe trouve embarraſſé dans la partie butireuſe ; & ſi tôt que la chaleur redouble, l'acide ſe développe ſur-le champ, & donne des marques de ſa préſence. Après cette partie aigrelette, qui eſt l'acide du lait, il vient une huile graſſe, viſqueuſe, qui n'eſt autre choſe que le beurre altéré par la chaleur; il paroît enſuite un eſprit aſſez léger, mais qui ne participe cependant en aucune façon de la volatilité : c'eſt un eſprit huileux ou une eſpece d'huile légérement volatile. Enfin il reſte dans la cornue une très petite quantité d'alkali fixe, qui eſt le ſel du lait.

Il faut obſerver que ce petit-lait, ou cette eau qui ſort par la diſtillation, ne change pas les teintures bleues des végétaux, mais qu'elle rougit tant ſoit peu le papier bleu ; ce qui prouve qu'il s'y rencontre quelqu'acidité. Enfin ſi on le mêle avec les alkalis, il devient jaune, rouge tant ſoit peu, puis brun ; ce qui prouve bien que quand il a ce caractere dans les animaux, cela vient de l'alkali volatil, qui lui donne cette acrimonie en queſtion.

On choiſit le lait ſans trop de conſiſtance, & ſans qu'il ſoit trop délayé ; il doit être doux, ſans acrimonie, ſans trop d'odeur, & très blanc.

Pour ſçavoir s'il a trop de conſiſtance, on en met ſur l'ongle, ou dans une cuiller ; ſi la goutte tombe

ſubitement, ſans laiſſer une trace trop marquée, il ſera bon; ſi elle eſt trop marquée, il ſera gras, aſſez épais : au reſte il faut le choiſir dans l'état mitoyen, c'eſt-à-dire, ſans trop, ni trop peu de conſiſtance.

On doit avoir égard à l'animal qui fournit le lait : le jeune vaut mieux que le vieux; mais cependant il faut que le jeune ait acquis ſon dernier degré d'accroiſſement. On veut auſſi qu'il y ait un temps raiſonnable depuis la ſortie du fœtus; car ſi on prenoit une vache au bout de trois ſemaines qu'elle a vêlée, le lait ſeroit mauvais : ainſi l'on doit attendre trois ou quatre mois; l'on veut auſſi qu'elle ait mis bas heureuſement, & ſans mauvaiſes ſuites : on fait de plus attention à la couleur; la noire & la brune ſont préférables aux autres. Une femme rouſſe n'a pas un lait parfait; la même choſe à l'égard d'une vache qui eſt rouſſe de poil : mais, à mon avis, la blonde & la châtaine fourniſſent le meilleur lait. L'on demande que l'animal ne faſſe pas grand ouvrage, & qu'il ne ſoit point en chaleur; il en eſt de même de celui que l'on bat, & que l'on nourrit mal; mais auſſi il ne faut point le laiſſer dans une indolence totale, c'eſt-à-dire, lui retrancher tout exercice, & le bourrer de nourriture. L'on fait attention aux pâturages; il faut qu'ils ne ſoient point trop humides, qu'il n'y ait pas une quantité de tithymales, ni d'autres plantes de pareille acrimonie, leſquelles communiqueroient au lait leurs mauvaiſes qualités; auſſi les anciens avoient-ils bien reconnu ces ſortes de pâturages.

Je conſeille à une perſonne qui prend le lait, de nourrir l'animal d'herbes appropriées à l'état de ſa maladie; comme ſi l'on vouloit reſtaurer, redonner des forces, ranimer, on lui feroit faire uſage de plantes aromatiques, ameres : & dans le cas où il s'agit moins de nourrir que d'adoucir, on emploie-

roit des plantes & des herbes douces, qui donnent du mucilage fin : on rempliroit par-là la vue qu'on se propose.

L'on fait aussi attention à la saison ; en été, le lait a beaucoup de consistance, parceque l'animal transpire trop, & qu'il perd quantité de ses parties les plus subtiles : dans l'automne, l'air est pur, les pâturages bons, abondants, & fournissent un très bon suc ; d'autre part la fibre de l'homme n'est pas tendue, la chaleur n'a pas augmenté le mouvement des humeurs, qui par conséquent sont tempérées, & c'est pour cette raison que l'on préfere cette saison, & celle du printemps, à l'été & à l'hyver.

Les vertus du lait en général, sont d'être rafraîchissant, adoucissant & tempérant ; il adoucit, par sa partie butireuse, embarrasse les matieres âcres qui se trouvent dans nos humeurs ; il rafraîchit, en ce qu'arrêtant ou modérant l'effet de ces matieres âcres, elles n'occasionnent plus, ni frottement, ni picottement ; par conséquent la chaleur est diminuée, l'irritation est moindre, puisqu'en diminuant de l'acrimonie, il diminue de la tension & de la rigidité aux fibres : de-là la vertu tempérante, adoucissante, qu'on lui attribue à juste titre, ainsi que la vertu rafraîchissante qu'il mérite à même droit.

Le lait a aussi la vertu nourrissante, & de plus restaurante, parceque c'est un chyle tout fait, qui passe tout entier, sans laisser que très peu de sédiment, & qui, par cette raison, se change en sang, sans beaucoup de préparation : c'est un chyle qui a déja passé sous cette qualité dans le sang, qui a souffert ces altérations ; il en a moins à subir, & son élaboration est par conséquent moins difficile & moins longue.

A l'égard des premieres voies, quelquefois il re-

lâche, d'autres fois il a la vertu astringente, mais seulement *per accidens*; il y a des gens qui prétendent que le lait se caille dans l'estomac, comme s'il étoit dans un endroit chaud; ce qui ne me paroît pas vraisemblable.

Le lait convient infiniment dans le cas où la chaleur prédomine dans notre corps, lorsque nos humeurs sont acrimonieuses, quand nous rendons des urines sanglantes avec douleur, quand nous ressentons des chaleurs d'entrailles, de poitrine; rien de si bon pour faire couler les urines, délayer les excréments. De même, s'il s'agit de brider des âcres, en qualité d'adoucissant il remplira parfaitement cette vue: de-là son usage dans les maladies chroniques, où il fait un nouveau sang, plus balsamique, plus doux; rien de si bon dans les dartres, les galles rebelles, dans les inflammations qui ont des retours fréquents; ce qui n'est causé que par un levain particulier d'impureté, qui circule dans nos humeurs. Dans tous ces cas, il est d'un secours important; il est également recommandé dans la goutte, le rhumatisme. On sçait il y a long-temps l'heureux succès qu'en ont eu ceux qui en ont fait usage pendant un temps considérable. BOERRHAAVE, sur lui-même, nous en donne un exemple; puisque, pour se guérir d'un rhumatisme qui le tourmentoit, il prit, pendant vingt ans, du petit-lait, sans en interrompre l'usage.

On ne doit point s'effrayer de n'avoir que le lait pour toute nourriture; il est vrai que dans les commencements, il produit des angoisses & des affaissements: pour les prévenir, on ne doit point mettre un malade tout d'un coup au simple usage du lait, mais peu-à-peu: on lui diminue ses autres nourritures, & on l'y fait venir insensiblement. Nous n'avons cependant devant les yeux que trop de peuples

qui ne vivent que de lait, témoins les Tartares, qui n'ont, pour toute nourriture, que ce que leur fournissent leurs bestiaux; car ils ne mangent que très peu de leurs chairs: le lait, la crême, le fromage blanc, car ils ignorent la façon de faire l'autre, sont leur seule nourriture. Nos ancêtres, dans les siecles passés, n'osoient toucher aux chairs, & par conséquent ne mangeoient que du lait & des herbes.

Le lait convient encore pour restaurer dans la convalescence; il fait un effet merveilleux après des épuisements marqués: de là son usage après la salivation, la dysenterie, les pertes; il en est de même après des fatigues, des excès immodérés, & l'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour, comme aux personnes qui se seront usées, qui seront vieillies sous les drapeaux de Vénus; dans les ulceres internes: rien de si bon pour ceux de la poitrine, des reins, de l'estomac, du canal de l'urethre, des intestins. Le lait, dans ces cas, est efficace, & remplit deux indications; la premiere, de mondifier & de déterger les bords de l'ulcere, & la seconde, de donner un sang doux, balsamique, qui, en arrosant les parties de l'ulcere, absorbera les âcres qui en découlent, & les détruira.

Le lait convient dans les dévoiements dysenteriques, quelquefois dans les fievres longues, qui résistent aux autres remedes; quelquefois on le donne dans le scorbut, mais on ne lui voit point d'effet marqué: dans les dysenteries, dévoiements que l'on ne peut guérir, & qui souvent viennent d'un ulcere, ou d'une inflammation dans le canal intestinal, le lait s'emploie avec succès; mais on le coupe en y faisant éteindre un fer rouge, ou un caillou: ce qui le rend un peu astringent. Le premier vaut mieux, en ce qu'il communique un peu de sa qualité

lité ſtyptique. Le lait rend encore habile à la génération : une nourrice, pour avoir beaucoup de lait, doit en faire uſage.

Il eſt des cas où le lait ne convient point du tout. 1°. Dans les fievres aiguës, il ſe caille & ſe gâte d'abord. 2°. Aux perſonnes mélancoliques, graſſes, qui ont un tempérament pituiteux ; chez les gens replets, leurs vaiſſeaux ſont déja trop pleins, & le lait les augmenteroit. 3°. On doit l'interdire également à ceux qui ſont dans le dernier degré de phthiſie, & qui ont des fievres lentes portées au même point. 4°. Il ne convient point non plus dans les maladies du foie, ni dans les douleurs de tête, la migraine, l'apoplexie. 5°. Il faut s'en abſtenir également quand on a du dégoût pour cet aliment.

Avant que de prendre le lait, il faut ſçavoir ſi on doit le couper, ou le donner pur : on le coupe ordinairement avec de l'eau, lorſqu'il ne paſſe pas, ſinon l'on ſe tourne d'un autre côté ; car ſi un lait ne paſſe pas, un autre pourra paſſer. On le coupe encore lorſqu'il ſe caille trop aiſément ; par-là, l'on augmente la quantité du ſerum, & on le rend plus ténu : on diminue la partie butireuſe & caſéeuſe ; il ſe caillera donc moins, & paſſera plus facilement. Il eſt d'autres cas où on le coupe avec des eaux minérales, ou avec d'autres ſubſtances qui empêchent la coagulation du lait ; comme l'eau de menthe, le ſucre & le ſel ; ils étendent les principes du lait, & les empêchent de ſe rapprocher, & ainſi de ſe cailler. On peut encore employer pour cet effet les plantes ameres, aromatiques, légérement odorantes : on réuſſira auſſi avec le lierre terreſtre, les fleurs de mélilot : on y mêle auſſi le caffé, le chocolat : tout cela eſt en pratique. On ne doit point s'aviſer de le couper avec le gruau, ce que l'on ne

pratique que trop, le lait par lui-même étant déja assez épais & nourrissant.

Il ne faut jamais, en coupant le lait, le faire bouillir; on doit seulement le jetter dans la liqueur appropriée, qui sera bouillante : on ne l'écrêmera point; on enleveroit la partie butireuse la plus légere : il seroit moins adoucissant, & pourroit se cailler, puisqu'on lui enleveroit aussi une partie de son serum.

La meilleure méthode de prendre le lait, est si-tôt qu'il est sorti de l'animal : on peut le tetter soi-même; mais ce moyen est assez dégoûtant. Cependant, dit M. Malouin, la meilleure façon & la plus naturelle d'user du lait, c'est de le succer, de tetter, pour que le lait se mêle ainsi avec une plus grande quantité de salive en passant dans la bouche, & qu'il ne s'en évapore rien, ne communiquant point avec l'air. Si on ne le prend point de ces deux manieres, on le fera chauffer au bain-marie.

Le lait souffre deux altérations dans l'estomac; il se caille par le rapprochement de la partie séreuse & caséeuse sur elle-même; il se rancit, en ce que la partie butireuse devient âcre & s'exalte. Pour remédier à ces inconvénients, on le coupe; par-là on augmente le serum, on empêche la partie caséeuse de se rapprocher, & ainsi le lait de se cailler. S'il se rancit, on l'écrême, en le mettant sur un feu doux; par-là on enleve la partie butireuse, qui seule le rancit. On doit donc observer de ne point faire bouillir le lait, puisque la quantité du serum, étant diminuée par l'ébullition, la partie caséeuse par conséquent devient plus abondante, que la butireuse s'exalte, & est sujette à devenir rance.

Il y a encore d'autres précautions à observer avant que de prendre le lait, qui sont, de saigner, purger les personnes pléthoriques, sur-tout afin que

l'estomac digere mieux, & que les matieres ne s'y alterent point; il faut aussi que le malade, cinq ou six jours avant, garde le régime.

Dans l'usage du lait, si le malade a le dévoiement avec des rapports aigres, c'est un signe qu'il se caille, & que l'estomac est froid; s'il est constipé, & qu'il ait soif, c'est un bon signe: on lui fera prendre les eaux de Sainte-Reine, ou une décoction de lierre-terrestre; il s'en trouvera bien: mais s'il se plaint de rapports aigres, on emploiera les absorbants un peu avant que de le boire, comme une ou deux heures avant, & autant de temps après l'avoir pris. On ne doit point suivre la coutume de certains médecins, qui donnent les absorbants dans le lait même, puisqu'ils ne pompent point les aigres qui vont se développer, au lieu que, par ma méthode, j'absorbe ceux qui étoient développés, & ceux qui commencent à se développer; de sorte qu'un scrupule d'yeux d'écrevisses devant, autant après, fera l'effet que je demande.

Mais si le malade sent des rapports rances, & qu'il ait dans la bouche un goût de mauvais beurre, c'est un signe que l'estomac est chaud; en ce cas, il faudra écrêmer le lait. Quand on veut le donner pour seule & unique nourriture, voici comment on y accoutume le malade: on lui en fera prendre deux fois par jour, puis quatre fois, & ensuite un petit repas à onze heures: on le continue un mois, suivant le cas. Si l'espece de lait dont on a fait choix, ne passe pas, un autre pourra passer: a-t-il des dégoûts, on le purge; mais il faut avoir attention qu'il ne s'échauffe point trop, & qu'il n'use point d'aliments aigres, de matieres pourries, ni de fruits. On purge de temps en temps pour redonner du ton à l'estomac, qui, à la longue, se gâteroit, se relâcheroit; par ces moyens, on lui redonne

la force dont il jouiſſoit auparavant. On doit encore obſerver, que le malade reſpire un bon air, ſur-tout s'il eſt délicat, & dans les cas d'ulceres au poumon. L'uſage du lait fini, on le rappelle par degrés à ſa nourriture ordinaire.

Le lait convient encore dans l'hydropiſie, lorſqu'elle vient de foibleſſe, comme dans les tempéraments foibles & délicats; car rien n'eſt alors meilleur, pour réparer les forces, que de donner un chyle tout fait : mais ſi l'hydropiſie provenoit d'une obſtruction ancienne, le lait n'apporteroit aucun bien; ſi elle étoit cauſée par la rupture des vaiſſeaux, on ne peut dire ſi le lait ſeroit avantageux ou nuiſible, car nous n'avons point de ſignes qui nous l'indiquent.

Le lait eſt très bon pour émouſſer un poiſon corroſif qu'on auroit avalé; pour mater un purgatif âcre, réſineux, qu'on auroit donné à trop forte doſe; pour remédier à la cauſticité des cantharides qui ſe ſont inſinuées dans la maſſe du ſang, & cauſent des ardeurs de reins, de la veſſie, & des épaiſſiſſements de ſang. Mais ſi on avoit avalé un poiſon acide, il coaguleroit le lait, & ainſi il ne pourroit avoir aucun effet.

A l'extérieur, on l'emploie dans les inflammations douloureuſes; on en compoſe des cataplaſmes avec la mie de pain, où l'on mêle du ſafran, quelques réſolutifs & quelques huiles, comme celle de camomille, pour empêcher qu'il ne ſe deſſeche trop tôt : on en baſſine les yeux dans la chaſſie & l'inflammation : on en fait recevoir la vapeur par le fondement pour les hémorrhoïdes; par la bouche, quand on eſt enrhumé; on s'en gargariſe dans l'eſquinancie inflammatoire; on en fait enfin des bains partiaux.

Le *beurre* eſt la partie graſſe que l'on tire du lait;

il a différentes qualités, ſuivant les pâturages. Quand il eſt frais, léger, d'une couleur égale, ſans odeur, & d'un goût ſuave, que d'eſpace en eſpace on y voit du petit-lait; alors il produit un aſſez bon aliment: il relâche, il abſorbe les aigres; mais, pour en faire uſage, il ne faut point avoir de chaleurs d'entrailles, de peur qu'il ne ſeranciſſe; ſon uſage, trop long-temps continué, engraiſſe trop, & rend pareſſeux.

Comme médicament, on n'emploie guere le beurre en médecine, à moins que ce ne ſoit pour relâcher, & quand un eſtomac eſt froid: on le met dans les lavements, & en ſuppoſitoire pour les enfants: à l'extérieur, on l'emploie pour les inflammations; on en compoſe avec du vin ou de l'eau-de-vie, un liniment dans les douleurs, les rhumatiſmes & les entorſes; on en prépare l'onguent de tutie, & il entre dans l'onguent de la mere.

Le *fromage* eſt la partie caſéeuſe du lait, mêlée avec les ſels, & un peu de ſerum, plus ou moins, ſuivant qu'il eſt plus ou moins deſſéché: on en diſtingue de deux ſortes; le fromage mou ou frais, le fromage dur ou deſſéché; les eſpeces de ce dernier ſont très variées.

Le fromage mou, quand il eſt frais, gras, onctueux, traverſé par des raies jaunes, & quelques particules huileuſes, eſt aſſez nourriſſant; il rafraîchit, il tempere: on le prend le matin à jeun avec du ſel, & ſon uſage n'eſt point à mépriſer.

Comme médicament, on l'emploie en médecine quand il faut donner plus de conſiſtance au ſang, comme dans les diſſolutions ſcorbutiques; en été, pour tempérer & modérer les pertes énormes qu'on fait par la ſueur: il n'eſt pas ſi bon en hyver; on peut lui ſubſtituer le lait caillé ou pris, il eſt encore

plus rafraîchiſſant : à l'extérieur, il ſert pour rafraîchir dans les inflammations.

Le fromage ſec eſt moins un aliment, qu'une choſe pour exciter à manger ; le meilleur eſt celui de vache. En général, le fromage ſec nourrit peu, deſſeche, & engendre des ſaburres. L'école de Salerne le condamne : cependant on peut uſer de celui de Griere ; quand il eſt pris modérément, il ſtimule légérement l'eſtomac, excite à manger & à boire ; mais il faut que les tempéraments délicats s'en abſtiennent. De quelque fromage ſec que ce ſoit, quand on en fait trop d'uſage, il donne des rapports acrimonieux, engendre une partie terreuſe dans le ſang, procure la pierre, & hâte la vieilleſſe. Comme médicament, on ne l'emploie point en médecine ; à l'extérieur, on a propoſé de le raper ſur les vieux ulceres, d'en former des ſuppoſitoires : on le regarde comme réſolutif ; mais toutes ces qualités ne lui conviennent pas.

Le *petit-lait*, ou le ſerum du lait, eſt l'eau chargée d'un peu de parties rameuſes & huileuſes, & de beaucoup de ſels : on le tire *ſpontè*, ou par artifice : *ſpontè*, comme quand on met du lait crêmer à la campagne en été, celui-là eſt fort bon, à moins qu'il ne ſoit aigre, à cauſe de l'exceſſive chaleur : on le tire par artifice, en faiſant prendre du lait avec des acides, des aigres, l'artichaux, le caille-lait, la preſſure, ou la crême de tartre ; ce qui lui emporte ſes parties rameuſes & huileuſes, & le rend moins nourriſſant : je préfere donc celui qui n'eſt point clarifié.

Le petit lait eſt humectant, tempérant, relâchant, purgatif ; on le donne avec la caſſe : il convient dans les phlogoſes, chaleurs d'entrailles & ulceres internes : on le fait prendre le matin à la

dose d'une livre & demie ; il nourrit, diminue & tempere les âcres que le pus des ulceres cause dans les humeurs, relâche & diminue la chaleur ; on l'emploie aussi dans la gonorrhée, les ulceres des reins, du poumon, de l'estomac, dans les rhumatismes : suivant Boerhaave, il convient dans les maladies de la peau, en y mettant des amers ou de légers diaphorétiques ; il entre dans la confection Hamec ; on en prépare des bains & des douches, on en bassine les yeux ; mais alors j'aimerois mieux le lait.

Le *sel de lait* est une préparation de Louis Tosti, médecin Italien : on le prépare en faisant évaporer le petit-lait jusqu'à pellicule, & le mettant crystalliser à la cave : on peut aussi avoir ce sel en faisant évaporer le lait même jusqu'en consistance de syrop, puis le mettre crystalliser dans un lieu frais ; on en retire ordinairement deux gros par chopine de petit-lait : mais cela peut varier suivant les saisons. Pour que le sel de lait soit bon, il faut qu'il ait une saveur douce, qu'il se fonde aisément dans la bouche, & qu'il contienne peu de parties terreuses : on le donne à la dose d'un gros dans de l'eau, ou dans l'infusion de plantes adoucissantes. Louis Tosti a beaucoup vanté ce remede dans la phthisie, les ulceres internes, & dans les aigres de l'estomac ; parcequ'il absorbe assez facilement les acides. Je ne dis pas que ce remede soit mauvais, mais je lui préfere le lait & le petit-lait, & sa plus grande utilité est pour les voyageurs qui n'ont pas la facilité d'avoir du lait & du petit-lait, & qui peuvent ainsi y suppléer par son sel.

1°. Lait d'anesse. Le lait d'ânesse est assez commun ; il est à-peu-près pesant comme le lait de vache & de brebis : ce qui est surprenant ; car il est clair, léger, il a peu de consistance, sans goût, sans

odeur ; il contient moins de beurre & de fromage que tous les autres : vingt-neuf onces ne donnent qu'une once de fromage ſans beurre ; ce n'eſt cependant pas qu'il n'en contienne, puiſque l'âneſſe eſt conforme aux autres animaux : mais c'eſt que le beurre eſt ſi ténu, qu'il ne peut ſe condenſer ; l'acide ne l'épaiſſit point, il s'éclaircit plutôt, & il s'éleve ſeulement une mouſſe légere, qui eſt le beurre ténu, & il ſe précipite un peu de fromage de très mince conſiſtance. Ce lait n'eſt donc que du ſerum avec peu de beurre & de fromage ; ainſi ſa ténuïté, jointe à ſa peſanteur, fera qu'il paſſera facilement ; il ne pourra ſe rancir, à cauſe de ſon peu de beurre, ni ſe coaguler dans l'eſtomac, à cauſe de ſon peu de fromage : mais en conſéquence auſſi, il ſera un très mauvais aliment ; & l'expérience prouve que les malades, à qui nous l'ordonnons, périroient enfin de faim, s'ils le prenoient pour toute nourriture : cependant ce lait eſt propre à délayer, à tempérer les âcres, & on le préfere aux autres, lorſque l'eſtomac eſt délicat & trop chaud, & quand tout autre lait s'aigrit & ne paſſe pas : il eſt bon pour frayer la route, & c'eſt celui que l'on doit ſubſtituer au lait de femme : on l'ordonne pour délayer & détendre ; il convient dans tous les ulceres internes, ſpécialement du poumon ; dans la fievre hectique, dans les tempéraments trop échauffés, où le lait de vache ne paſſe pas : auſſi HIPPOCRATE, de ſon temps, le preſcrivoit aux mélancoliques, aux vaporeux, aux hyſtériques, & à ceux qui avoient des obſtructions ; il nourrit très peu. A l'extérieur, je crois qu'il n'auroit pas plus de vertu que les autres laits.

On coupoit autrefois le lait d'âneſſe avec une troiſieme partie de décoction d'orge, ou d'infuſion de thé, ou de capillaire ; aujourd'hui on le preſcrit

pur, lorsqu'il vient d'être tiré, & conservant encore sa chaleur naturelle.

2°. Lait de Brebis. Le lait de brebis a une saveur fort agréable, passe bien, se digere à merveille, mieux que les autres laits; ce qui est très étonnant, puisque vingt-neuf onces de ce lait donnent cinq onces de beurre, qui n'est pas si agréable que celui de vache, & dix onces de fromage mou, qui est plus crud que celui de vache. Il faut donc que cette qualité, de se digérer si bien, lui vienne de l'étroite union de ses principes : ce qui peut fort bien être, puisque le cœur & les arteres de cet animal, à cause de sa petitesse, doivent battre avec vîtesse & fréquence; ce qui est très propre à opérer l'union des principes constitutifs du lait.

Ce lait n'est guere employé, si ce n'est au défaut des autres. Pour moi, sans m'arrêter à ce que dit Aetius, qu'il donne la galle & la gratelle, je crois qu'il est préférable aux autres laits, quand il s'agit de nourrir beaucoup, que l'estomac le soutient, dans les diarrhées, dysenteries & flueurs blanches. Ce lait est très nourrissant; il produit une certaine astriction, & il me semble qu'il mérite d'être employé.

Le lait de brebis, qui, suivant un très célebre praticien, tient le premier rang après celui de vache, n'est presque jamais employé qu'on ne l'ait écrêmé, & qu'il n'ait été coupé avec deux ou trois parties d'une décoction d'orge, ou de chien-dent, ou d'une infusion de thé, de peur qu'il ne reste trop long-temps dans l'estomac, qu'il ne s'y aigrisse, & qu'il n'excite la diarrhée. On l'a prescrit souvent avec succès dans les flux de ventre, produits par l'acrimonie des fluides tendants à la dissolution, après l'avoir écrêmé, & y avoir mêlé une décoction

d'orge, dans laquelle on avoit auparavant éteint une brique rougie au feu.

3°. Lait de Chameau. Le lait de chameau n'eſt point d'uſage ici ; mais on l'emploie beaucoup en Aſie : il reſſemble parfaitement au lait de jument.

4°. Lait de chevre. Le lait de chevre a plus d'odeur, de ſaveur, & eſt plus nourriſſant que le lait d'âneſſe & de jument ; mais il eſt moins nourriſſant que celui de vache : vingt-neuf onces donnent environ une once & demie de beurre, ſix onces de fromage mou, c'eſt donc une preuve qu'il eſt plus léger que le lait de vache, qu'il eſt moins expoſé à s'aigrir & à ſe rancir : ce lait, à cauſe de ſon odeur, renferme des parties aromatiques, & eſt très ragoûtant.

La chevre eſt ſujette à ſe nourrir d'herbes malfaiſantes ; ainſi, quand on l'ordonne, de peur que ſon lait n'ait un mauvais caractere, il faut lui donner un bon pâturage : & ſi on ne pouvoit pas avoir cette commodité, il vaudroit mieux lui ſubſtituer le lait de vache.

Le lait de chevre, étant plus léger que le lait de vache, il lui fraiera la route : comme il eſt aromatique, il réveille le ton des fibres ; il convient dans les tempéraments pituiteux & phlegmatiques, dans les diarrhées, dévoiements & dyſenteries.

Le lait de chevre, ſelon un très habile praticien, tient le milieu entre celui d'âneſſe & de vache ; mais ſon uſage enflamme les humeurs, parcequ'il contient beaucoup de ſels âcres. Comme les chevres d'ailleurs broutent le tithymale, dont le ſuc eſt cauſtique, il faut le preſcrire avec précaution. Mais lorſqu'on les empêche d'en manger, & qu'elles ne broutent que des plantes douces, il adoucit

& délaié; alors on l'ordonne avec succès, lorsque l'on a pour but, soit de rétablir un corps épuisé, ou de délayer & d'adoucir les fluides épaissis & âcres.

On fait beaucoup d'usage du lait de chevre, surtout au printemps, & alors il est préférable au lait d'ânesse; parceque, dans cette saison, les ânesses sont en amour: de même qu'en automne, on prescrit rarement le lait des chevres, par la même raison (ce qui le rend suspect) dans ce temps, on donne la préférence au lait d'ânesse. On peut écrêmer le lait de chevre, & le couper avec une décoction, ou une infusion de quelque simple. Cependant on le fait prendre nouvellement trait, & conservant encore la chaleur animale, avec l'addition d'un peu de sucre. De cette maniere, il est plus utile. Pour que cette chaleur ne se perde point, on conduit la chevre, ou l'ânesse, dans la chambre du malade, & là on reçoit le lait qu'on exprime dans un vase chaud, ou plongé dans de l'eau bouillante.

5°. Lait de Femme. Le lait de femme ne vient aux mammelles qu'après l'accouchement; c'est la nature qui en a ainsi disposé pour les besoins de l'enfant. Il est rare que des filles vierges aient du lait aux mammelles, cependant on l'a vu: la vierge romaine, qui nourrit son pere dans les prisons, qui étoit condamné à y mourir de faim, nous en fournit un exemple authentique: les hommes même peuvent en avoir; & c'est un fait constaté, qu'un homme (1), étant embarqué, sa femme venant à mourir après son accouchement, nourrit son enfant

(1) Nous avons connu un homme en 1744, dont les mammelles contenoient une liqueur laiteuse, qui paroissoit avoir la consistance du lait de femme. Cet homme se portoit bien, & travailloit tous les jours exposé à un feu violent; ses mammelles étoient très gonflées. Il avoit des enfants.

de son propre lait pendant le cours de son voyage. Aristote rapporte, que de son temps les boucs en ont fourni, & les voyageurs sont d'accord que les hommes, en Amérique, ont autant de lait que les femmes, & aussi bon; mais ces faits sont plus rares dans ce pays-ci, & généralement parlant, il n'y a que la femelle des animaux qui ait du lait.

Le lait de femme est fade, séreux, sans âcreté; telles sont les qualités qu'il doit avoir pour nourrir un enfant: de plus, l'enfant doit tetter sa mere; cela est d'autant plus juste, qu'il est analogue à ses humeurs: d'abord il est séreux, & le véritable purgatif du méconium; mais à mesure que l'enfant a besoin de nourriture, la nature, attentive, donne plus de consistance au lait de la mere. Pendant que l'enfant tette, il ne doit point user d'autre nourriture, comme on le fait malheureusement: si l'enfant vient à avoir la fievre, la mere se nourrira de matieres végétales, pour éviter l'alkali, & au contraire elle insistera sur les matieres animales, si le lait se cailloit dans l'estomac de l'enfant, & qu'il fût incommodé d'acides. S'il arrivoit par malheur que la propre mere ne pût nourrir son enfant, & qu'il fallût lui substituer celui de quelqu'animal, on le choisiroit, autant que faire se pourroit, analogue à celui qu'il perd; & c'est, à mon avis, celui d'ânesse, & non pas celui de chevre, comme je le prouverai par la suite. L'enfant tette ordinairement douze ou quinze mois; cela varie cependant dans certains pays: il y a même des endroits où les enfants tettent jusqu'à cinq & six ans, & on remarque que ces peuples sont fort stupides, comme la Hollande en fournit l'exemple; l'intervalle, que l'enfant doit observer entre ses tettements, n'est point réglé; il ne faut jamais l'éveiller pour lui donner à tetter, & les nourrices doivent garder un bon régime, & faire un peu d'exercice.

Comme médicament, le lait de femme devroit être le meilleur ; l'expérience le prouve aussi. HIPPOCRATE & GALIEN, de leur temps, l'ont ordonné avec avantage dans le marasme, l'atrophie, la phthisie, & les ulceres internes : cependant on s'en sert très peu, pour plusieurs raisons. 1°. Une seule femme ne suffit pas pour nourrir un homme. 2°. Elle ne songe qu'à manger, & son lait se gâte. 3°. Cela coûte. 4°. S'il est amusant pour un jeune homme de tetter une femme, cela est dégoûtant aux femmes ; voilà les raisons qui le rendent si peu usité dans la pratique ; cependant on peut l'administrer pour frayer la route à un autre lait, au lait d'ânesse : celui d'ânesse la fraiera à celui de chevre ; celui de chevre à celui de vache, qu'on pourra prescrire alors pour toute nourriture. A l'extérieur, le lait de femme est fort adoucissant ; les nourrices en lavent avec succès la chassie de leurs nourrissons, en leur en seringuant dans les yeux.

6°. LAIT de JUMENT. Le lait de jument est peu employé ; il contient plus de beurre que celui d'ânesse ; il y est plus sensible, & il contient plus de fromage : aussi est-il plus nourrissant & moins délayant : donc si on avoit envie de nourrir un peu davantage, il faudroit le substituer au lait d'ânesse.

7°. LAIT de TRUIE. Le lait de truie n'est point en usage ; il est plus séreux que le lait d'ânesse, & trop crud.

8°. LAIT de VACHE. Le lait de vache est celui qu'on emploie le plus communément ; il est pesant : vingt-neuf onces ont donné moitié de petit-lait ; huit onces de fromage mou, qui renferme encore près d'une once & demie de serum ; une once de beurre ; cependant cela varie suivant la nature des animaux, & suivant les pâturages.

Comme aliment, excepté le lait de brebis, c'est celui qui nourrit davantage.

Comme médicament, il ne convient pas aux personnes foibles & pituiteuses ; mais on le prescrit pour restaurer, parcequ'il fournit un chyle tout préparé. On donne d'abord le petit-lait jusqu'à ce que l'on y soit accoutumé ; il est convenable lorsqu'il s'agit de diminuer & d'adoucir les âcres, de corriger les ravages qu'auroient causés des cantharides ; sçavoir, la chaleur, l'ardeur des reins, & les pissements de sang ; enfin de matter les poisons âcres & corrosifs. A l'extérieur, il a les propriétés que nous avons attribuées au lait en général.

Telle est la maniere de prescrire le lait de vache pour toute nourriture. On le continue pendant trois mois, récemment exprimé de l'animal. On le prend quatre fois le jour, de façon qu'on en consomme environ quatre livres par jour ; car il n'est guere possible d'en déterminer précisément la quantité pour les malades ; elle dépend de l'âge & de l'appétit du malade. Au reste, le premier verre se boira le matin avec demi-once de sucre-rosat ; le second vers midi ; le troisieme vers quatre heures, & le quatrieme vers huit heures du soir, observant de mettre dans le troisieme & le quatrieme verre, du pain bien levé, coupé par tranches, avec du sucre, ou de la crême bien cuite, soit de riz, soit d'orge, soit d'avoine.

Lait (petit). *Serum lactis.* Outre ce qui a été dit du petit-lait précédemment, en parlant du lait en général, nous allons ajoûter des avis nécessaires sur son usage, & la maniere de le prescrire.

On le prescrit pour tempérer l'ardeur du sang, & rafraîchir les visceres ; pour délayer & déterger les sels qui y sont contenus. Ce qui le rend utile pour

la curation de toutes les especes d'ulceres internes, des poumons, par exemple, des reins, des intestins, de la vessie, de l'urethre, &c... On en continue l'usage pendant dix, quinze ou vingt jours, pourvu que l'estomac puisse le supporter. On peut en prendre une livre & demie, & même trois, en plusieurs doses, qu'on boira dans l'espace de deux ou trois heures. On fera dissoudre dans chaque livre, une once, ou une once & demie de sucre-rosat. Le petit-lait, à cette quantité, appaise la soif la plus grande, calme l'éléphantiasis, guérit le satyriasis.

On en prend durant quinze jours, à la dose d'une chopine tous les matins : on peut y mêler une once & demie de sucre-rosat.

Le petit-lait se prépare, ou avec le suc de limons, ou avec des pommes coupées par morceaux, que l'on jette dans le lait qui commence à bouillir : on peut aussi le faire avec la crême de tartre, ou avec les fleurs d'artichaut sauvage, ou avec la présure. On le clarifie avec des blancs d'œufs; quelquefois même pour le rendre plus clair & plus limpide, on le passe par la chausse d'HIPPOCRATE.

Pour les mélancholiques, chez lesquels les visceres sont engorgés, on prescrit le petit-lait, dans lequel on a fait infuser pendant la nuit, sur les cendres chaudes, des feuilles de fumeterre; on le fera bouillir, si l'on veut, le matin, pour le rendre plus apéritif, & plus propre à résoudre les engorgements, & à ouvrir, par les pores, une issue aux sucs corrompus.

Lorsque l'estomac ne sçauroit le soutenir, on y ajoûte jusqu'à une once de syrop de chicorée composé; s'il s'aigrit, on y mêle du corail rouge préparé, ou des yeux d'écrevisses.

Le petit-lait est d'un usage très fréquent dans la

curation des maladies, chroniques ſur-tout. Il délaie très bien les fluides, en corrige l'acrimonie; relâche les ſolides deſſéchées : ce qui le rend ſpécialement convenable dans l'épaiſſiſſement des fluides, & dans la rigidité des ſolides.

Mais ſuivant les différentes indications qu'on ſe propoſe, on a coutume, lorſqu'on le clarifie, d'y faire cuire des apéritifs, des diurétiques, des ſtomachiques, des céphaliques, & d'autres remedes appropriés au genre de la maladie.

LAIT de chaux. *Voyez* CHAUX.

LAIT VIRGINAL. *Voyez* PLOMB.

1°. LAITRON, *ou* Laceron doux, *ou* Palais de lievre. *Sonchus lævis*, off. *Sonchus lævis laciniatus latifolius*, C. B. Pin. TOURN. Inſt. rei herb. *Sonchus minùs laciniosſus, mitior, ſive minùs ſpinoſus*, J. B. *Lactuca leporina*, APUL. *Endivia ſylveſtris*, LONIC. *Andryala major*, DALECHAMP. Lugd. hiſt. *Sonchus caule ramoſo diffuſo, foliis ſummis amplexicaulibus*, VAN ROYEN, Flor. Leyd. prodr. *Sonchus pedunculis tomentoſis*, LINN.

De ſa racine, qui eſt petite, fibreuſe, blanche, s'éleve d'un pied & demi, une tige purpurine, creuſe, tendre. Ses feuilles ſont découpées ſur leurs bords, alternes, embraſſant la tige par leur baſe, dont les unes ont un long pédicule, & d'autres en ſont privées, pleines d'un ſuc laiteux. Des ſommités de la tige & des rameaux, ſortent par bouquets des fleurs à demi-fleurons jaunes, ou blancs, pareilles à celles du piſſenlit, mais moins grandes. A ces fleurs, ſuccedent des fruits de figure conique, où ſont renfermées de petites graines oblongues, d'un brun-rougeâtre, aigrettées.

Cette plante, qui fleurit en Mai & en Juin, ſe trouve par-tout dans les chemins, dans les bleds, dans les vignes, dans les jardins. Les lievres en

ſont


Laiteron épineux. . Sonchus asper.
a.1.
dessiné par Mr de Garsault
Gravé par Martinet


Sonchus lævis.
Laiteron doux.
a.1.

ſont friands ; ſes feuilles, encore tendres, ſe mangent en ſalade.

II°. LAITRON, *ou* Laceron épineux. *Sonchus aſper*, off. *Sonchus aſper non laciniatus*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Sonchus minùs lacinioſus aſperior*, ſeu *ſpinoſior*, J. B. *Intybus ſylveſtris*, ſeu *erratica acutis foliis*, TRAG.

De ſa racine, qui reſſemble à celle de l'eſpece précédente, s'éleve une tige rougeâtre, creuſe. La tige eſt embraſſée par des feuilles, qui ſont légérement laciniées, munies d'épines longues, roides, piquantes ; d'un verd-foncé, luiſantes. Elle ne différe point de la précédente par ſes fleurs & par ſes fruits, non plus que par le temps où elle fleurit, & les lieux où elle croît.

III°. LAITRON (PETIT), *ou* Laceron doux ; Terre-crepe, *Terracrepola*, off. *Sonchus lævis anguſtifolius*, C. B. Pin. TOURNEF. Inſt. rei herb. *Crepis*, DALECHAMP. Lugd. hiſt.

Sa racine eſt longue, grêle, fibreuſe, blanche. Il s'en éleve d'un pied & demi pluſieurs tiges rameuſes. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles de l'endive, mais plus blanches & moins découpées, ſont d'une ſaveur aſſez gracieuſe, pourtant un peu ameres. Ses fleurs ſont jaunes, & à demi-fleurons portés ſur un calyce, qui ſe change en un fruit, où ſont renfermées de petites graines aigrettées.

Cette plante, qui donne ſa fleur en été, vient dans les décombres, ſur les chemins, & ſe cultive même en quelques endroits pour être mangée en ſalade.

On fait uſage indifféremment des trois eſpeces de *laitron* ; elles ont une ſaveur herbacée, un peu amere ; leur ſuc donne au papier bleu une légere teinte de rouge. Elles ſont miſes au nombre des ra-

fraîchissantes, des adoucissantes, des fondantes, des apéritives, des galactophores.

Tous les *sonchus* (laitrons), dit M. VOGEL, sont succulents, amers, savonneux; ils sont très utiles pour lever les obstructions des visceres, & l'emportent sur la chicorée; SYLVAT. Leur suc, suivant BOCCONE, *Mus. di piant. p.* 41, est salutaire dans la pleurésie; & leurs feuilles, appliquées sur les anthrax, les guérissent, *id. p.* 40. La décoction de ces mêmes feuilles calme les ardeurs d'entrailles, appaise les inflammations de l'estomac, du foie, des intestins.

IV°. LAITRON des Alpes, & de Laponie. *Sonchus lævis laciniatus cæruleus*, seu *alpinus cæruleus*, C. B. Pin. *Sonchus Lapponum altissimus*, *floribus cæruleis*, LINN.

Les Lappons, dit M. LINNÆUS, estiment ses tiges, comme un des plus excellents mets; ils en mangent, dit MOULIN, *Dissert. p.* 20, pour exciter l'appétit; ils la coupent avant qu'elle ait poussé des fleurs, en ôtent les feuilles, aussi-bien que l'écorce fibreuse & tenace, ne réservant que la partie charnue.

LAITUE. *Lactuca.* Genre de plante dont on distingue plusieurs especes: son nom lui vient de ce qu'elle donne une liqueur laiteuse, lorsqu'on la rompt.

I°. LAITUE non pommée. *Lactuca sativa non capitata*, off. *Lactuca sativa*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Lactuca sativa vulgaris non capitata*, J. B. *Lactuca sativa*, *folio scariolæ*, LOBEL. Icon.

Sa racine est longue, épaisse, fibreuse. Ses feuilles sont larges, oblongues, ridées, d'un verd-pâle, répandant un suc laiteux, doux lorsque la plante est jeune, amer lorsqu'elle a donné sa tige. Celle-ci est



Laitue pommée. Lactuca Sativa.
a.1.
a.1.
Dessiné par Mlle de Garceault
et Gravé par Martinet


Laitue Romaine
Lactuca Romana.
a. 4.
a. 3.
a. 4
a. 1.

épaisse, cylindrique, s'élevant d'un pied & demi, rameuse. Ses fleurs sont composées de plusieurs demi-fleurons jaunâtres, soutenus par un calyce oblong, écailleux. A ces fleurs, succedent de petites graines aigrettées, pointues des deux côtés.

Elle se cultive dans les potagers.

II°. Laitue pommée. *Lactuca sativa capitata*, off. *Lactuca capitata*, C. B. Pin. Tournef. Inst. rei herb. *Lactuca sativa vulgaris capitata*, J. B. *Lactuca sativa, sessilis, sive capitata*, Lobel. Icon.

Elle ressemble à la précédente par sa racine & ses graines, qui sont noires. Ses feuilles, qui se réunissent pour former une tête arrondie, sont plus larges, plus courtes, plus arrondies que celles de la laitue ordinaire.

III°. Laitue panachée; Laitue de Siléfie. *Lactuca sativa, maxima, austriaca, capitata, variegata*, Tournef. Inst. rei herb. *Lactuca caryophyllacea vulgò*, Hort. Lugd. bat.

Cette espece, qui est pommée, ne differe de la précédente, qu'en ce qu'elle est panachée de blanc, de pourpre, & de jaune.

IV°. Laitue romaine; Chicon. *Lactuca romana*, off. *Lactuca romana, longa, dulcis*, J. B. *Lactuca folio obscuriùs virente, semine nigro*, C. B. Pin. *Lactuca intybacea*, Gerard.

Les feuilles de cette espece sont plus longues & plus étroites, plates, sans rides; un peu sinuées, & munies en-dessous le long de la côte de petites épines.

Elle se cultive dans les potagers; elle a plus de saveur que les précédentes.

La *laitue* entre dans les bouillons & apozêmes rafraîchissants. On la mange en salade, en ragoût: c'est un aliment qui n'est point mauvais; cependant la salade est indigeste, sur-tout au soir, comme on

la mange, & son abus est très contraire à la santé. Son suc dépuré est adoucissant, tempérant; on le donne depuis une once jusqu'à deux: on le mêle avec des drogues âcres, pour les corriger. A l'extérieur, elle est émolliente; son eau, distillée, a une légere odeur; elle est adoucissante, tempérante: on la met dans les juleps, pour adoucir, tempérer l'acrimonie des humeurs, & pour calmer; elle convient dans toutes les inflammations, chaudepisses, & ardeurs d'urine. On fait entrer la laitue dans les lavements pour la dysenterie.

La vertu rafraîchissante de la laitue, est due au suc doux & laiteux dont elle est remplie; c'est par-là qu'elle tempere l'ardeur des entrailles, & qu'elle réprime l'effervescence de la bile, comme GALIEN dit l'avoir éprouvé lui-même; *de aliment. facult. lib.* ij. *c.* 40. Il ajoûte que l'usage qu'il en fit, lui procura du sommeil. C'est cette vertu hypnotique qui avoit engagé les anciens à la réserver pour le dernier service du souper. DIOSCORIDE.

V°. LAITUE sauvage. *Lactuca sylvestris, costâ spinosâ*, off. C. B. Pin. *Lactuca sylvestris*, sive *Endivia multis dicta, folio laciniato, dorso spinoso*, J. B. *Lactuca sylvestris*, DODON. Pempt, *Seris domestica*, LOBEL. Icon. *Endivia*, officinis, quorumdam. *Scariola* & *Serriola*, CORD.

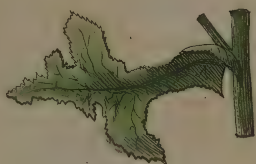
Sa racine est moins longue & moins épaisse que celle de la laitue des jardins. Ses feuilles, qui viennent sans aucun ordre, sont étroites, petites, sinuées, profondément découpées, garnies d'épines le long de la côte, & laiteuses. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi, est armée d'épines à son origine; elle se divise au sommet en plusieurs petits rameaux qui portent de petites fleurs jaunes: lorsqu'elles sont tombées, il leur succede des graines noirâtres & aigrettées.

Laitue Sauvage, *Lactuca Silvestris.*





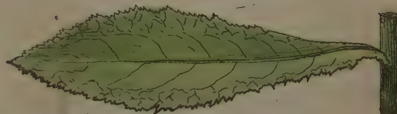




a. 4.



a. 4.






Lutra, Loutre.


Manati. Lamantin.
Martinet Sculp.

Elle croît dans les champs, ſur le bord des chemins, dans les haies, & ailleurs.

Le ſuc laiteux, qu'elle contient, eſt plus abondant que dans les laitues cultivées; mais il a plus d'amertume. Elle paſſe pour avoir les mêmes vertus; cependant on la croit plus déterſive & plus apéritive. Elle eſt relâchante & hypnotique.

LAMANTIN, *ou* LAMENTIN; Manate, Manatée, *ou* Manati; Bœuf marin; Vache marine. *Manati*, off. SCHROD. *Manatus*, RONDEL. *Manati phocæ genus*, CLUS. exot. *Manati*, ſeu *Vacca marina*, RAII Synopſ. anim. quadr. *Trichecus*, ſeu *Trichichthus*.

J'arrivai tout à propos chez M. BOUCHARD, dit le pere LABAT, dans ſon *nouveau voyage aux iſles de l'Amérique*, *t.* ij. *pag.* 200, pour voir tirer à terre un lamantin femelle, que ſes négres avoient harponné. J'avois entendu dire beaucoup de choſes du lamantin; mais je n'en avois point encore vu, parcequ'il eſt devenu aſſez rare depuis que les bords de la mer ſont habités. Ce poiſſon cherche les endroits où il y a des rivieres, parcequ'il y vient boire de l'eau douce une ou deux fois chaque jour, après qu'il a mangé une certaine herbe qui croît au fond de la mer; mais il s'éloigne dès qu'il entend le moindre bruit; car il eſt fort craintif, & il a l'ouïe auſſi ſubtile qu'il a la vue mauvaiſe: au contraire de la tortue, qui a la vue très perçante & qui eſt ſourde. Les Eſpagnols appellent *manate*, ou *manati*, c'eſt-à-dire, poiſſon qui a des mains, ce que nous appellons *lamantin*. On pourroit, ce me ſemble, l'appeller *vache marine*: ſa gueule, ſes mammelles, ſa maniere de mettre dehors ſes petits, & de les allaiter, ayant beaucoup de rapport à cet animal terreſtre. Je meſurai celui qui étoit chez M. BOUCHARD; il avoit quatorze pieds neuf pou-

ces de longueur, depuis le bout du muffle jusqu'à la naissance de la queue: il étoit tout rond jusqu'à cet endroit-là. Sa tête étoit grosse, sa gueule large, avec de grandes babines, & quelques poils longs & rudes au-dessus. Ses yeux étoient très petits par rapport à la tête, & ses oreilles ne paroissoient que comme deux petits trous. Le col est fort gros & fort court, & sans un petit mouvement, qui lui fait ployer un peu la tête, il ne seroit pas possible de distinguer sa tête du reste du corps. Je ne sçais comment on a pu donner le nom de pieds ou de mains aux deux nageoires qu'il a un peu au dessous du col, qui se replient sous le ventre, dont quelques auteurs prétendent qu'il se sert pour se traîner sur terre. Il faut n'avoir jamais vu ce poisson, pour en parler ainsi. Premiérement il s'en faut bien que ces prétendus pieds ou mains aient assez de force pour soutenir, ou pour faire mouvoir, un corps aussi pesant qu'est celui de ce poisson. En second lieu, je me suis informé de ce fait d'un très grand nombre de personnes, & surtout de nos flibustiers, qui n'ont souvent d'autre ressource pour vivre que la pêche du lamantin, qui tous m'ont assuré, que ni eux, ni les Indiens de l'isthme de Darien, qui sont sans contredit les meilleurs pêcheurs du monde, n'ont jamais vu de manate à terre. Les pieds ou mains du lamantin, ou plûtôt ses nageoires, ne sont ainsi appellées, que parcequ'il s'en sert pour porter ses petits, ou pour les tenir pendant qu'il leur donne à tetter. Ces nageoires ressemblent assez aux pattes de la tortue; il est vrai qu'elles sont plus grosses & plus longues, & cela est juste; car l'animal est bien plus gros. Si on les doit appeller pieds ou mains, je le laisse au jugement des lecteurs; je ne ferai querelle à personne pour ne pas embrasser mes idées. Le lamantin

femelle a deux mammelles rondes; celles du lamantin que je mesurai, avoient sept pouces de diametre, sur quatre pouces ou environ d'élévation: le tetin étoit gros comme le pouce, & sortoit un bon pouce au-dehors. Ce poisson, qui est tout rond depuis la tête jusqu'à la naissance de la queue, avoit huit pieds deux pouces de circonférence: sa queue étoit comme une large palette de dix-neuf pouces de long, depuis sa naissance jusqu'à son extrêmité; elle avoit environ quinze pouces dans sa plus grande largeur: son épaisseur tout au bout, étoit d'environ trois pouces. Elle avoit assez la figure de ces plaques de fer dont on fait les socs de charrues, lorsqu'elles sortent de la forge. La peau de ce poisson est épaisse sur le dos, presque comme deux cuirs de bœuf; mais elle est beaucoup plus mince sous le ventre. Elle est de couleur d'ardoise, brune, d'un gros grain, & rude, avec des poils de même couleur, clair-semés, gros & assez longs. On comptoit que ce lamantin pesoit huit cents livres. Je ne l'ai pas pesé; mais, à la vue, je crois qu'on ne s'éloignoit guere de la vérité. Les pêcheurs avoient aussi pris son petit; il avoit environ trois pieds de long: nous en mangeâmes à souper. On avoit fait rôtir à la broche le côté de la queue; la tête & le reste du corps étoient accommodés de différentes manieres. Un veau de lait, & ce poisson, ne different en rien: c'est la même chair, par sa blancheur, sa tendreté, sa délicatesse; le goût & la saveur sont les mêmes: & si je n'avois pas vu le poisson avant qu'il fût coupé & cuit, on auroit eu de la peine à me persuader que ce n'étoit pas de la viande.

La chair du lamantin est recouverte en plusieurs endroits d'un *lard* épais de quatre doigts, qui, comme celui du porc, sert à barder & larder les viandes. Les insulaires le font fondre, & l'étendent sur leur pain, comme du beurre. Il se conserve

plus long-temps ſans ſe rancir, que les autres graiſſes animales. Il eſt réſolutif & émollient.

On trouve dans la tête de cet animal quatre pierres de différente groſſeur, aſſez ſemblables à des os. On a dit qu'elles étoient fébrifuges, qu'elles chaſſoient les graviers des reins & de la veſſie, & qu'elles appaiſoient la néphrétique. On les preſcrit depuis douze grains juſqu'à un ſcrupule, dans une eau convenable. Elles ſont recommandées par FRED. HOFFMAN contre l'épilepſie.

Ce qu'on appelle *pierre* de lamantin, n'eſt autre choſe, dit STELLER; *in nov. comment. act. petrop.* ij. *pag.* 296, qu'une maſſe très dure & blanche, qui tient lieu de dents à cet animal; l'une eſt jointe au palais, & l'autre à la mâchoire inférieure, par une articulation particuliere. Elles ont les mêmes vertus générales que l'ivoire & les dents d'hippopotame; quoiqu'on leur en ait attribué de particulieres, elles n'en ont cependant aucune.

LAMPSANE; Herbe aux mammelles. *Lampſana vulgaris*, off. *Soncho affinis; Lampſana domeſtica*, C. B. Pin. *Chryſolachanum* Plinii, RUEL. *Papillaris herba*, quorumdam.

De ſa racine, qui eſt ſimple, ligneuſe, fibreuſe, blanche, s'éleve de trois pieds & plus une tige cylindrique, rameuſe, rougeâtre, munie de quelques poils, creuſe. Ses feuilles ſont étroites, pointues, entieres, ſans pédicules; les feuilles inférieures, c'eſt à-dire, vers la racine, reſſemblent beaucoup à celles du laitron des murailles, découpées en deux ou trois portions, molles, velues. Aux ſommités des tiges & des rameaux, naiſſent de petites fleurs jaunes, compoſées de pluſieurs demi-fleurons, ſoutenus par un calyce d'une ſeule piece, qui devient enſuite une capſule cannelée, où ſont renfermées de petites ſemences, noirâtres, pointues, un peu courtes.

Lampsane, Herbe aux Mammelles.

Lampsana.







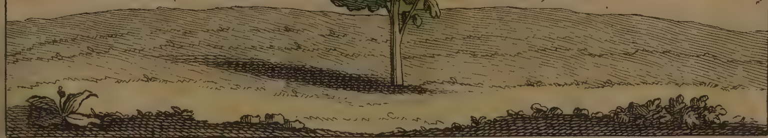












Cette plante, qui donne un suc laiteux amere si on la blesse, croît dans les champs, dans les jardins, & sur le bord des fossés.

Elle est bonne contre les ulceres de mauvais caractere, contre les tumeurs froides, œdémateuses. Elle peut se donner intérieurement; elle est regardée comme un spécifique pour les dartres farineuses. L'opinion où l'on est, qu'elle guérit les ulceres des mammelles, lui a fait donner le nom de *papillaris herba* (herbe aux mammelles). Elle entre aussi dans les décoctions émollientes.

LANCÉOLE, *ou* LANCELÉE. *Voyez* PLANTAIN (PETIT).

LANGUE DE CERF. *Voyez* SCOLOPENDRE.

LANGUE DE CHIEN. *Voyez* CYNOGLOSSE.

LANGUE DE SERPENT. *Glossopetra*. Pierre ordinairement de figure triangulaire; épaisse, large, & raboteuse à sa base; polie dans le reste; communément d'un blanc-jaunâtre.

C'est mal-à-propos qu'on l'a regardée comme une langue de serpent pétrifiée; il y a plus de vraisemblance à penser que c'est une dent de chien de mer, ou d'autre grand poisson. Plusieurs cependant croient que ce sont des pierres d'une nature particuliere, formées dans le sein de la terre.

On en trouve beaucoup, principalement dans l'isle de Malte.

Malgré la vertu alexitere qu'on lui attribue, & la pratique où sont les femmes, d'en pendre au col des enfants, pour faciliter la sortie des dents, on n'en fait point d'usage comme remede. La médecine, plus éclairée, ne reconnoît plus les vertus imaginaires des amulettes.

Il se trouve une *langue de serpent* plus petite, qui ressemble, par sa forme, à une langue de pie, & qu'on rencontre souvent dans les lieux où est la

précédente. Elle est longue, pointue, mince; d'un blanc-jaunâtre, ainsi que l'autre. Il y a lieu de croire que c'est également une dent de poisson. L'imagination & la crédulité peuvent lui avoir fait attribuer des vertus souveraines; l'expérience ne les reconnoît point.

LANGUE DE SERPENT : plante. *Voyez* SERPENTAIRE (PETITE).

LAPATHON VIOLON. *Voyez* PATIENCE, troisieme espece.

LAPIN. *Cuniculus*, off. *Lepus caudâ brevissimâ, pupillis rubris*, LINN. *Lepus caudatus, obscurè cinereus*, BRISSON, Quadr.

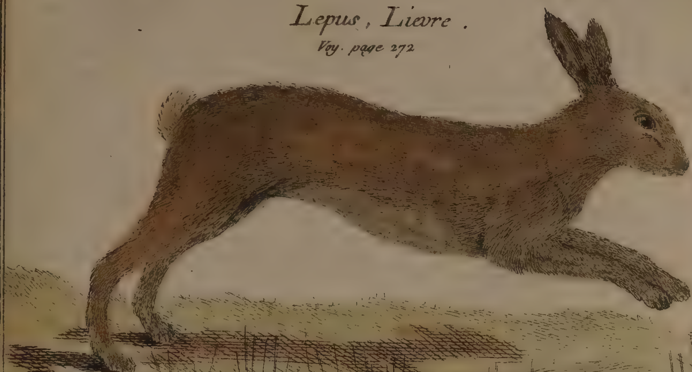
Cet animal, par la forme du corps, ressemble au lievre: comme lui, il a la levre supérieure fendue. Ses yeux sont grands, sa prunelle rouge. Les jambes de derriere plus longues que celles de devant. Les pieds de devant ont cinq doigts; ceux de derriere, quatre: le dessous du pied velu, la queue courte, noire en-dessus, blanche en-dessous. Son poil est doux & épais, mêlé de gris & de brun; celui du ventre est blanc.

Tels sont les caracteres du lapin de garenne: ceux de clapier, qu'on éleve dans les villes & dans les villages, sont diversifiés de toutes sortes de couleurs.

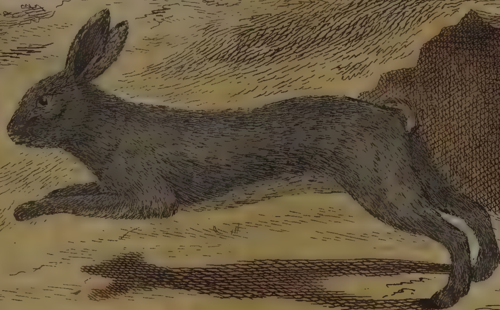
Le lapin est plus robuste & plus hardi que le lievre; quand il est irrité, il se bat vigoureusement, & long-temps. Il garde volontiers son terrier; il sort le matin & le soir; il court très vîte; il est craintif; il fait continuellement le guet, & fuit précipitamment au moindre bruit. Il rumine comme le lievre, & se nourrit des mêmes herbes, grains & fruits. Il multiplie prodigieusement: cette grande multiplication est funeste, & ruine les gens de la campagne. Il passe pour un des animaux les plus

Lepus, Lievre.

Voy. page 272



Cuniculus, Lapin.



grav. par Martini.

lubriques & les plus féconds. Il entre en amour dès l'âge de six mois, & tous les mois la femelle fait des petits, au nombre de deux, trois, quatre, cinq, six. Les lapines domestiques sont encore plus fécondes, puisqu'elles font à chaque portée, neuf, dix & douze petits, qu'elles allaitent ordinairement pendant vingt & un jours, sans cesser d'être pleines; car, outre qu'elles sont sujettes à des superfétations, elles n'ont pas plûtôt mis bas, qu'elles recherchent passionnément le mâle. Elles ont grand soin de leurs petits, & s'arrachent le poil du ventre pour les tenir chaudement, & les dérober à la connoissance du mâle, qui souvent les dévore. Lorsque les femelles, élevées à la maison, deviennent vieilles, & qu'elles sont lasses de porter, on a remarqué qu'elles mangeoient leurs petits, si-tôt qu'ils étoient nés. Les mâles se battent souvent pour les femelles, & se déchirent mutuellement à belles dents les oreilles & les pattes.

La *chair* de lapin, lorsqu'il est bien nourri, est agréable & de facile digestion. Mais s'il est trop jeune, elle fournit un aliment fade, peu estimé; il en résulte un chyle visqueux. Celle des petits lapins est trop pâteuse & glaireuse.

La *graisse* de lievre résout & favorise spécialement la suppuration. Elle est encore nervine; ce qui la rend d'un bon usage, si on en frotte les membres retirés, endurcis & atrophiés; elle fortifie les articulations, & procure la résolution des tumeurs squirrheuses.

Sa *fiente*, appliquée extérieurement, est astringente; elle donne au vin, dans lequel on l'a fait infuser, une légere vertu apéritive.

On se sert de sa *peau* pour envelopper les membres attaqués de rhumatisme & de goute.

LARD. *Voyez* COCHON.

LARME DE JOB (espece de Grémil). *Lithospermum arundinaceum ; Lacryma Job*, off. *Lacryma Job*, CLUS. hist. TOURNEF. Inst. rei herb. *Lacryma Job multis*, sive *Milium arundinaceum*, J. B. *Lithospermum arundinaceum fortè* Dioscoridis & Plinii, C. B. *Lacryma Christi*, quorumdam.

Ses racines, qui ont jusqu'à deux & trois pieds, sont très fibreuses, noueuses. Elle ressemble au maïs par ses feuilles, qui ont un pied & demi de longueur, & même davantage ; celles des rameaux sont plus petites. De l'aisselle de ces feuilles, naissent de petits pédicules, sur lesquels sont portés un ou deux nœuds, embryons du fruit, qui est une graine unie polie, luisante, rougeâtre dans sa maturité, grosse comme un pois chiche, laquelle, sous une coque dure & ligneuse, renferme une amande farineuse. Quant à ses fleurs, qui sont stériles, & qui sortent des nœuds, ce sont des épis à étamines, contenus dans un calyce à deux balles sans barbe.

Cette plante qui vient d'elle-même dans les contrées orientales, se cultive dans les jardins.

On dit que ses semences, qui sont rarement employées, ont les mêmes vertus que les autres especes de grémil, c'est-à-dire, diurétiques, anodynes, détersives, lithontriptiques, ecboliques, fébrifuges.

LARME DE SANG-DRAGON. *Voyez* SANG-DRAGON.

LARMES de cerf. *Voyez* CERF.

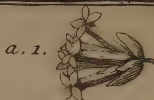
LAUDANUM. *Voyez* OPIUM.

I°. LAURÉOLE mâle ; Thymélée mâle des pays froids. *Laureola mas ; Laureola semper virens ;* & *Daphnoïdes*, off. *Thymelæa lauri folio semper virens*, seu *Laureola mas*, TOURN. Inst. rei herb. *Laureola semper virens flore viridi*, quibusdam. *Laureola mas*, C. B. Pin. *Laureola semper*


Lithospermum Lacrima Job.
Larme de Job.
a. 2.
a. 1.
a. 1.
a. 2.
a. 1.









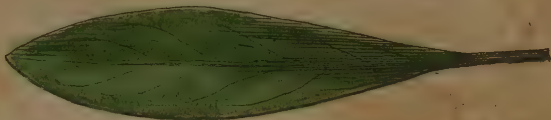
Lauréole mâle.

Daphné

Laureola mas.



Dessiné par Mr le Ch.er de Garsault — Gravé par Martinet



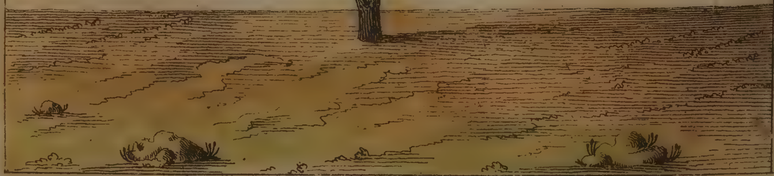




Lauréole femelle.

Laureola fœmina.





per virens, flore luteolo, J. B. *Daphnoïdes*, five *Laureola*, Adv. LOB. *Daphne racemis lateralibus, foliis lanceolatis integris*, LINN.

Sa racine eſt longue, épaiſſe, ligneuſe, pliante, fibreuſe. Ses tiges, qui s'élevent de trois pieds, ſont nombreuſes, ligneuſes, pliantes, revêtues d'une écorce cendrée. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles du laurier, mais plus petites, ſont noirâtres, luiſantes, liſſes, épaiſſes. De l'aiſſelle des feuilles, ſortent de longs pédicules, garnis de quelques folioles concaves; à leurs extrêmités, ſont des fleurs d'une ſeule piece, dont la partie poſtérieure eſt en tuyau; d'un jaune-verdâtre; découpées en-devant en quatre ſections pointues, ſans calyce: le piſtil devient une baie de la figure d'une olive, mais très petite, noire lorſqu'elle eſt mûre, ſucculente; elle contient un noyau dur, dans lequel eſt renfermée une amande blanche.

Cette plante croît en Italie, en Allemagne, en Angleterre, & en France, ſur les montagnes de Languedoc & de Provence. Elle ſe plaît à l'ombre.

II°. LAURÉOLE femelle, *ou* Bois-gentil; Thymélée femelle des pays froids. *Laureola femina; Chamælea; Mezereum; & Mezereon*, off. *Thymælea lauri folio deciduo*, five *Laureola femina*, TOURNEF. Inſt. rei herb. *Thymelæa folio deciduo, flore purpureo*, officinis. *Laureola femina*, C. B. Pin. *Laureola folio deciduo*, five *Mezereon germanicum*, J. B. *Chamælea germanica*, DODON. Pempt. *Chamædaphne*, five *Laurus puſilla*, Adv. LOBEL. icon. *Piper montanum*, GESNER. *Laureola femina*, & *Daphnoïdes crocea*, Hort. Lugd. *Daphne floribus ſeſſilibus, infrà folia elliptico-lanceolata*, LINN. *Thymelæa floribus ſpicatis, ſub foliis ellipticis, modicè acuminatis, levibus, mollibus*, HALLER.

De ſa racine, qui eſt ſemblable à celle de l'eſpece

précédente, s'élevent de trois à quatre pieds, plusieurs tiges ligneuſes, cylindriques, pliantes, revêtues de deux écorces, dont l'extérieure eſt mince & cendrée; l'intérieure eſt verte en-deſſus, & blanchâtre en-dedans. Ses feuilles ſont plus petites, plus minces, plus molles, & moins luiſantes que celles de la premiere. Ses fleurs, dont la figure eſt la même que dans la précédente, ſont purpurines, odorantes, & plus belles. Ses baies n'en different qu'en ce qu'elles ſont purpurines.

Cette plante, ou arbriſſeau, croît dans les bois, & ſe trouve ſur les Alpes & les Pyrénées.

Toutes les parties de la lauréole ſont très âcres, & ſi chaudes, qu'elles brûlent & enflamment la langue, la bouche, le goſier, quand on les mâche; & cette impreſſion ne ſe diſſipe pas promptement. Son ſuc rougit le papier bleu.

La lauréole n'eſt pas auſſi cauſtique que la thymélée, ou garou: ce qui fait que quelques-uns preſcrivent, pour purger, un gros de ſes fruits en ſubſtance; & en infuſion deux gros de ſes feuilles ou de ſon écorce: mais ce remede eſt dangereux. L'expérience a appris, qu'il trouble & bouleverſe l'eſtomac, procure le vomiſſement, purge trop fortement, & qu'il s'enſuit des ſuperpurgations, la cardialgie, l'abattement des forces, des inflammations, des ulceres, & la gangrene des parties internes. Ce médicament doit donc être banni de la médecine. On a cru qu'on pouvoit le corriger avec le vinaigre, ou la crême de tartre, & on le donne alors avec moins d'inconvénient. Ce moyen lui ôte, il eſt vrai, une partie de ſa cauſticité; mais il eſt toujours plus sûr de ne pas ſe ſervir d'un remede pour le moins infidele. Le ſeul cas où celui-ci pourroit être utile, eſt l'hydropiſie; mais nous avons, pour cette maladie, d'autres remedes, dont l'acti-

Laurier. Laurus.











vité est moins dangereuse. Si donc l'usage peut en être permis, ce ne peut être que dans des cas désespérés, & sur-tout avec le conseil d'un médecin prudent & éclairé.

A l'extérieur, la lauréole est déterſive, & convient pour consumer les chairs baveuses & fongueuses des vieux ulceres. Son écorce extérieure, appliquée aux oreilles en forme de séton, est bonne pour guérir la chassie & les autres maladies opiniâtres des yeux & de la tête.

LAURIER franc. *Laurus vulgaris*, off. *Laurus vulgaris*, C. B. Pin. *Laurus mas & femina*, Tabern. *Laurus tenuifolia*, Matth. *Laurus foliis lanceolatis, venosis, perennantibus, floribus quadrifidis divisis*, Linn.

II°. Laurier royal. *Laurus regia*, off. *Laurus latifolia*, Δαφνὴ πλατυπτέρα Dioscoridis, C. B. Pin. *Laurus latifolia mas & femina*, Tabern. Icon.

Ces deux especes, ou plutôt ces deux variétés de laurier, deviennent des arbres de hauteur médiocre, principalement dans les pays chauds; leurs troncs sont sans nœuds, & revêtus d'une écorce mince; le bois n'est point compacte; ce qui le rend aisé à rompre. Les racines sont inégales, obliques, épaisses. Les feuilles du laurier varient, mais en général elles sont pointues, oblongues, dures: elles ne tombent point; les jeunes sont d'un verd-luisant; les vieilles d'un verd plus foncé; très odorantes; d'une saveur âcre, aromatique, un peu amere. Les fleurs sont d'une seule piece, en forme de bassin, partagées en quatre ou cinq sections; de couleur jaune pâle; ayant plusieurs étamines à sommets, & un pistil qui devient une baie, tantôt oblongue, tantôt ovalaire, de la grosseur d'une petite cerise; elle renferme une semence d'un roux-noirâtre, odorante, âcre, un peu amere.

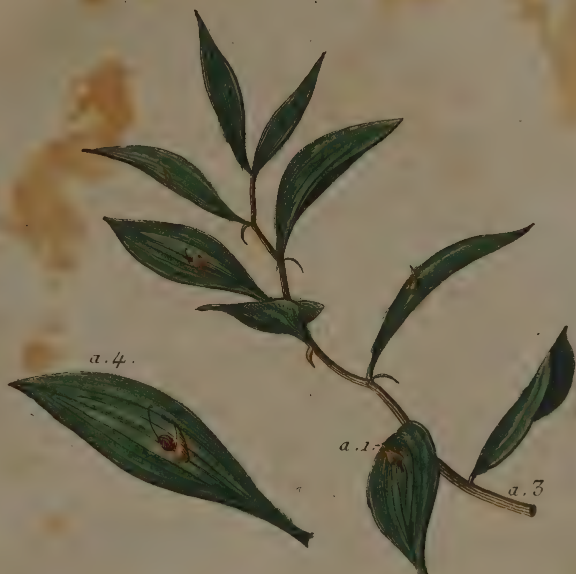
Le laurier, qui vient de lui-même en Grece, en Italie, en Espagne, en Provence même, & dans les autres pays chauds, se cultive avec soin dans les jardins de l'Europe. Il aime les montagnes & les collines exposées au soleil; pour le conserver, il faut le mettre, l'hyver, dans des serres, où il soit à l'abri du froid.

Les anciens l'estimoient beaucoup, & l'employoient souvent en médecine; ils le regardoient comme une panacée universelle.

Ses feuilles, dit M. Vogel, sont légérement astringentes; elles redonnent le ton aux parties affoiblies, & chassent les vents. On lit (*Gentlem. magaz.* 1753, *p.* 461), que ses feuilles, broyées & réduites en liniment, par le moyen de l'huile d'olives, facilitent & accélerent l'accouchement, si on l'applique sur le nombril de la femme en travail.

Ses baies, qui ont une saveur & une odeur aromatiques, contiennent une huile éthérée, qu'on tire de plusieurs manieres. Ces baies échauffent plus que les feuilles. Données en poudre, ou sous la forme d'éclegme, elles excitent la sueur, provoquent l'écoulement des regles & des lochies, dissipent les gonflements de l'estomac & des intestins, & les flatuosités, purifient le lait, favorisent la transpiration. En sachets, ou sous la forme d'onguent, elles remédient aux vices de l'organe de l'ouie, & résolvent les tumeurs. On met en usage, avec succès, son huile, dans les douleurs d'oreilles, & contre l'ouie dure, on en fait entrer dans le canal, ou seule, ou mêlée avec du vin & de l'eau-rose.

Laurier alexandrin, *ou* d'Alexandrie. *Laurus alexandrina*, off. *Laurus alexandrina*, *fructu folio insidente*, C. B. Pin. *Ruscus latifolius*, *fructu folio innascente*, Tournef. inst. rei herb. *Laurus alexan*



Laurier Alexandrin. . Ruscus Alexandrinus.





drina, *Chamædaphne*, COLUMN. *Laurus carpophyllos*, ſive *Epiphyllocarpos*; *Uvularia*; *Victoriola*, quorumdam. *Ruſcus foliis ſupinè floriferis ſub foliolo*, LINN.

De ſa racine, qui eſt longue, blanche, dure, noueuſe, fibreuſe, s'élevent de deux pieds pluſieurs tiges rondes, menues, pliantes, vertes Ses feuilles ſont arrondies, larges, nerveuſes, épaiſſes, d'une belle couleur verte, reſſemblantes à celles du laurier ordinaire; mais beaucoup plus petites. De la plus groſſe nervure de ces feuilles, il ſort des fleurs en grelots, ſans pédicules, d'un jaune verdâtre ou pâle, ſi petites, qu'on ne les apperçoit pas aiſément. A ces fleurs, ſuccedent des baies rondes, menues, rouges quand elles ſont mûres; elles contiennent une ou deux ſemences, dures comme de la corne.

Cet arbriſſeau croît en Italie & en France; il ſe plaît dans les endroits montagneux. On le cultive dans les jardins de l'Europe, où il fleurit en été, & donne en automne des fruits dans leur maturité.

Ses racines ſont miſes au nombre des apéritives; elles ſont bonnes contre la ſuppreſſion d'urine & des regles, & contre les vapeurs des femmes: la doſe eſt d'une once par pinte d'eau ou de vin.

En qualité de vulnéraires aſtringentes, ſes feuilles conviennent pour mondifier & pour ſécher les ulceres ichoreux.

Les unes & les autres paſſent pour un bon topique contre la hernie; on les fait bouillir dans du gros vin, dont on forme un cataplaſme qu'on applique à l'endroit de la hernie, après ſa réduction. Réduites en poudre, on en applique avec ſuccès ſur la luette relâchée; on prend, ſi l'on veut, leur décoction, dont on ſe gargariſe; ce qui a fait don-

ner par excellence à cette plante, le nom d'*uvularia*, du mot latin *uvula* (luette).

Laurier-rose; Nérion; Oléandre; Rosage, *ou* Rosagine. *Nerium floribus rubescentibus*, C. B. Pin. *Nerion*, sive *Rhododendron*, *flore rubro*, J. B. *Nerion*, sive *Oleander*, Ger. & Rai. *Oleander*, *Laurus-rosea*, Lobel. Icon. *Rhododaphne*, Gesn. *Nerion flore rubro*, Eyst. *Neris*, Nicand. *Lauro-cerasus*, Clus. *Padus foliis semper virentibus lanceolato-ovatis*, Linn.

D'une racine longue, ligneuse, polie, & d'une saveur muriatique, sortent un grand nombre de tiges assez grosses, droites, fermes, succulentes, d'un verd-pâle tirant sur le jaune. Ses feuilles sont oblongues, pointues, grandes, larges, épaisses, dures, fermes, d'un verd-brun en-dessus, comme celles du laurier franc, blanchâtres en-dessous; elles sont ordinairement trois à trois, & quelquefois opposées deux à deux. Ses fleurs sont d'un beau rouge, grandes, odorantes: c'est un tuyau évasé par le haut, & divisé en cinq portions, à cinq sommets blancs & velus. A ces fleurs, succedent des siliques presque cylindriques, de la longueur du doigt, dans lesquelles sont contenues plusieurs graines aigrettées.

Cette plante vient de Trapézonte, ville de l'Asie mineure. On la cultive dans les jardins, & elle y vient sans exiger beaucoup de soin. Ses feuilles conservent leur verdure.

Elles ont une qualité vénéneuse & narcotique, plûtôt qu'aucune vertu médicinale: plusieurs observations prouvent que l'eau, où elles ont infusé, a donné la mort aux hommes & aux animaux. Suivant le rapport de Dioscoride & de Pline, c'est un poison pour les mulets, les ânes, les chiens,

les


Laurier rose.
Nerion.
a. 1.
a. 1.
a. 3.
a. 2.
a. 4.
a. 4.




a. 3.
a. 4.
a. 4.
a. 1.
Lavande Mâle
Lavendula major.

ses moutons, & la plûpart des quadrupedes. On peut voir ce qui est rapporté de ses mauvais effets dans les *Transact. philos.* n°. 418 & 420; par VATER, *Dissert.*; par STENZEL. *de anod. virt. ven.* & par M. DUHAMEL, *des arbres*, t. j. Cependant on est dans l'usage, en plusieurs endroits, de mettre de ces feuilles dans du lait, pour lui communiquer un goût d'amande; ce qui souvent est dangereux, lorsqu'on y en met une trop grande quantité, ou qu'on les y laisse trop long-temps, *Commerc. norimb.* 1733, *p.* 201.

Les accidents, que ce poison cause, sont des angoisses insupportables, le gonflement du ventre, l'inflammation des visceres, un froid mortel. On y remédiera avec l'huile d'olives, celle d'amandes douces; le lait & le beurre frais bouillis ensemble, & bus en grande quantité : on se trouvera bien encore de faire usage d'une décoction de racines de guimauve, de figues, & des autres substances mucilagineuses.

Extérieurement, ces feuilles, dit GALIEN, sont digestives, résolutives, & bonnes contre les morsures des bêtes venimeuses. DIOSCORIDE & PLINE leur attribuent aussi cette derniere propriété, & veulent qu'on les fasse infuser dans du vin, & qu'on y ajoûte de la rue.

Ces feuilles sont encore sternutatoires; cependant, seules, leur usage peut être dangereux. Elles entrent dans la poudre sternutatoire du codex de Paris.

I°. LAVANDE mâle; Spic; Aspic; Nard commun. *Lavendula*, aut *Lavandula major*, off. *Lavandula latifolia*, C. B Pin. *Pseudo-nardus, quæ vulgò* Spica, J. B. *Spica*, *Nardus germanica*, TRAG. *Nardus italica*; *Casia alba* Theophrasti,

Dalech. in Plin. *Lavandula foliis lanceolatis integris, spicis nudis*, Linn.

De sa racine, qui est ligneuse & fibreuse, s'élevent d'environ deux ou trois pieds des tiges ligneuses, rameuses, quadrangulaires, noueuses. Les feuilles, qui les garnissent, sont alternes, blanches, charnues, longues, d'une saveur amere, d'une odeur forte & agréable. Aux sommets des rameaux, naissent des fleurs en épis, d'une seule piece, en gueule, dont la levre supérieure est arrondie & divisée en deux sections, & l'inférieure en trois; de couleur bleue : du calyce, qui est étroit & allongé, sort un pistil fixé en maniere de clou à la partie postérieure de la fleur; il est accompagné de quatre embryons, qui deviennent autant de graines contenues dans une capsule, qui étoit celle de la fleur.

Les épis fleuris de cette plante, sont beaucoup plus gros que ceux de la lavande femelle; ils sont aussi plus longs & plus recourbées; mais ce qui est étonnant, ses fleurs sont plus petites. Elle répand aussi une odeur plus forte.

II°. Lavande femelle. *Lavandula minor; Lavandula angustifolia*, off. *Pseudo-nardus, quæ* Lavandula *vulgò*, J. B. *Lavandula angustifolia*, C. B. *Pseudo-nardus femina*, Matth. *Lavandula breviore folio*, & *Spica*, Clus. Hist. *Spica italica & domestica*, Cæsalp.

Quant à sa figure & au port, cette seconde espece ne differe pas de la précédente; elle s'éleve cependant moins; ses feuilles sont aussi moins grandes, plus étroites, moins blanches, moins odorantes; les épis sont plus droits & moins longs.

Ces deux especes croissent d'elles-mêmes & sans culture, en Italie, en Suisse, en Espagne, en France



Lavande femelle.
Lavendula minor.

dans le Languedoc : on la cultive dans tous les jardins de l'Europe, où elle vient bien.

Ces deux plantes, qui s'emploient indifféremment en médecine, conviennent dans les bains, comme l'hyssope. Elles ont les propriétés des aromatiques. On en fait une huile, en mettant infuser dans l'huile d'olives ses sommités ; elle est résolutive, pénétrante : c'est l'huile d'aspic ; souvent on met seulement dans l'huile commune quelques gouttes d'huile essentielle de la plante : cette fraude est facile à connoître ; on n'a qu'à l'exposer à l'air, en très peu de temps elle perd son odeur. L'eau-de-vie de lavande est un bon vulnéraire pour mondifier les vieilles plaies ; mais dans celles qui sont récentes, elle crispe les vaisseaux. L'huile essentielle n'a point d'autre vertu que celle des autres aromatiques.

Les fleurs de lavande, dit M. Vogel, ont une saveur âcre aromatique, & une odeur très agréable. Elles fortifient la tête & les nerfs, appaisent les douleurs de rhumatisme, dissipent les vents, & corrigent la foiblesse de la matrice. Extérieurement, en les portant sous les narines, elles raniment les forces abattues, font cesser la syncope & les accès hystériques. Toutes ces vertus sont dûes à une huile éthérée essentielle.

Les fleurs de la premiere espece, contiennent une bien plus grande quantité d'huile que la seconde. Elles sont du nombre des remedes nervins & céphaliques ; elles ont une très grande utilité contre la foiblesse de mémoire, le vertige, la migraine, l'épilepsie, la stupeur, l'engourdissement, la paralysie, l'apoplexie séreuse. Pour l'intérieur, on les fait infuser dans du vin ; elles entrent dans plusieurs compositions officinales. Extérieurement, elles sont discussives, fortifiantes ; on les unit à

d'autres plantes pour faire des sachets & des poudres céphaliques ; elles sont bonnes en fumigations. En un mot, elles sont employées avec succès dans les maladies de la tête, l'œdême, les douleurs de goute & de rhumatisme ; dans la suppression des regles, contre les flueurs blanches & la stérilité.

LAVANDIERE. *Voyez* HOCHEQUEUE.

LAVEMENT. *Voyez* CLYSTERE.

LAXATIFS, *ou* PURGATIFS DOUX. *Laxantia medicamenta. Voyez* PURGATIFS.

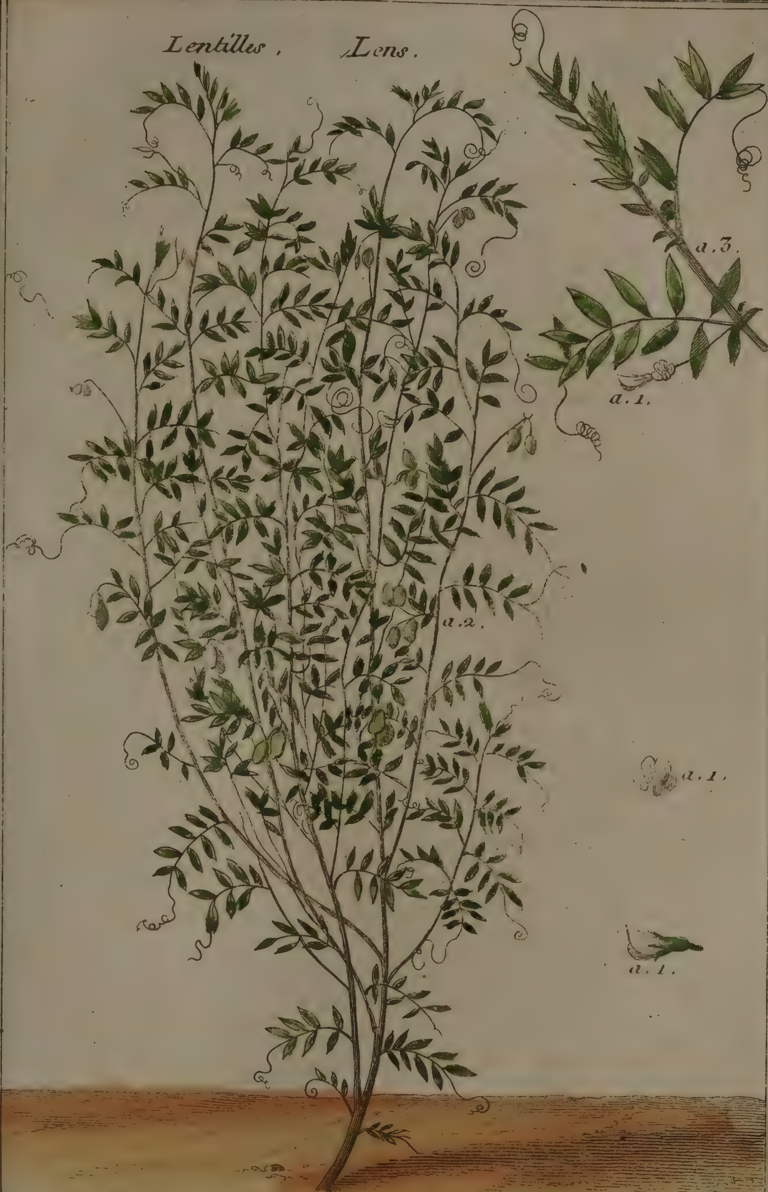
LAZULI. *Voyez* PIERRE D'AZUR.

I°. LENTILLE (petite). *Lens arvensis minor ; Lens vulgaris*, off. *Lens vulgaris semine subrufo*, C. B. Pin. *Cicer pedunculis bifloris, foliolis integerrimis, stipulis indivisis*, LINN.

Sa racine est blanche, menue, fibrée. Sa tige, qui s'éleve de huit à neuf pouces, est anguleuse, velue, foible, branchue, couchée à terre, à moins qu'elle ne rencontre quelques plantes auxquelles elle puisse s'accrocher. Ses feuilles sont alternes, étroites, oblongues, velues ; la côte, qui les soutient, se termine en vrille. Des aisselles de ces feuilles, sortent des pédicules grêles, oblongs, qui portent deux ou trois fleurs légumineuses, petites, blanchâtres, dont l'étendart est marqué intérieurement de petites lignes bleues. Du calyce de la fleur, s'éleve un pistil qui devient une gousse courte, lisse, applatie, & dans laquelle sont contenues deux ou trois semences rondes, applaties, lisses, dures, convexes, jaunâtres dans leur maturité.

II°. LENTILLE (grande). *Lens arvensis major*, off. *Lens major*, C. B. Pin. *Lens italica*, CAMER.

Cette espece est plus grande que la précédente : sa tige s'éleve davantage ; ses feuilles sont plus amples, ses fleurs plus blanches, ses siliques & ses graines deux ou trois fois aussi grosses.


Lentilles. Lens.
a.3.
a.1.
a.2.
a.1.
a.1.


Lenticula. Palustris.
Lentilles d'Eau,
a. 1.
a. 4.
a. 4.

Comme aliment, les lentilles ſont d'un très grand uſage ; mais les médecins ne penſent pas de même ſur leurs qualités ; les uns les regardent comme le meilleur de tous les légumes farineux ; d'autres ne veulent pas qu'on en mange ſouvent, parcequ'elles ſont flatueuſes, difficiles à digérer, qu'elles engendrent un ſuc groſſier, & mélancholique ; ce qui peut occaſionner des dérangements dans le cerveau, des obſtructions dans les viſceres, des cancers, la lepre, la gale, des ſquirrhes, & ſupprimer les évacuations néceſſaires, telles que les regles & le flux hémorrhoïdal.

Quant à leurs vertus médicinales, on a dit qu'elles étoient diaphorétiques, & que leur décoction étoit bonne dans la rougeole, la petite vérole, & les fievres malignes ; mais Septalius, *animadv.* V. n°. 59, blâme cet uſage dans la petite-vérole ; les médecins ne l'ordonnent plus guere ; les nourrices & le peuple ſont les ſeuls qui en faſſent boire aux enfants chez leſquels la petite-vérole commence à vouloir paroître. On les preſcrit dans les bouillons des nourrices, pour leur faire venir le lait.

Pour l'extérieur, la farine de lentilles eſt émolliente & maturative.

Lentille d'eau, *ou* de marais. *Lens paluſtris*, & *Lenticula paluſtris*, off. *Lenticula paluſtris vulgaris*, C. B. Pin. *Lens paluſtris*, J. B. *Lens lacuſtris*, Dod. Pempt.

Semblable à une mouſſe verte, cette plante nage au-deſſus des eaux croupiſſantes, dans leſquelles elle croît, & dont elle couvre toute la ſurface de beaucoup de petites feuilles vertes en-deſſus, noirâtres en-deſſous, rondes, luiſantes. De menus filets uniſſent ces feuilles entr'elles, leſquelles jettent un filet ou racine, par le moyen de laquelle la plante ſe nourrit.

Cette plante se trouve dans les étangs, dans les fossés, dans les eaux croupissantes.

Elle n'est d'usage qu'à l'extérieur, où elle est employée comme résolutive, rafraîchissante, anodyne. On l'applique en forme de cataplasme, contre les douleurs de la goute, & des hémorrhoïdes; contre l'érésipele; contre les hernies des enfants.

L'infusion de lentille de marais, dans du vin blanc, est un bon remede contre la jaunisse, suivant RAY: on en boit tous les matins pendant neuf jours à la dose de six onces.

LENTILLE de mer. *Voyez* HERBE FLOTTANTE, n°. 35.

LENTISQUE. *Lentiscus vulgaris*, C. B. Pin. *Pistacia foliis abruptè pinnatis.*

Les racines de cet arbre, qui est une espece de térébinthe, sont fermes, nombreuses, brunes, dures, fibrées. Il s'en éleve, à la hauteur de cinq à six pieds & plus, beaucoup de tiges branchues. Ses feuilles sont étroites, pointues aux deux bouts, lisses, luisantes, fermes, résineuses, d'un verd gai, d'une odeur forte, d'une saveur un peu aigrelette & astringente. Les fleurs & les fruits naissent sur des individus différents. Celles-là sont à étamines, unies les unes aux autres en maniere de grappe; rougeâtres, & sortent de l'aisselle des feuilles: ceux-ci, également rassemblés en grappes, sont un peu arrondis, rougeâtres d'abord, noirâtres dans leur maturité; sous une coque dure, est renfermée une amande blanche & odorante.

Cet arbrisseau croît en Espagne, en Portugal, en Italie, en Sicile, mais sur-tout dans les isles de Chio, de Chypre, de Candie, & dans les autres isles de l'Archipel.

Son *bois*, qui a bien du rapport au genévrier, dit M. CARTHEUSER, est intérieurement jaune, & lé-


Lentisque.
Lentiscus Vulgaris.


a. 4.

gérement brun-pâle, environné extérieurement d'une écorce de couleur ferrugineuſe. Son odeur & ſa ſaveur fort foibles, ſont balſamiques : on obſerve cependant je ne ſçais quoi de légérement aſtringent dans la ſaveur.

L'*écorce* eſt un peu plus active, & particuliérement plus aſtringente que le bois. Il produit ſon effet en diſcutant doucement, en reſſerrant légérement, & en fortifiant. On peut donc, avec raiſon, le placer entre les nervins & les aſtringents modérés. On le regarde comme ſpécifique dans le diabetes, la gonorrhée bénigne, dans la foibleſſe de l'eſtomac & des autres viſceres, dans le vomiſſement, le calcul, la goute, l'aſthme pituiteux, le vertige, les affections œdémateuſes, la mélancholie, l'apoplexie, l'épilepſie, &c. On le fait prendre en infuſion dans de l'eau ou du vin, & en décoction, depuis un gros juſqu'à deux. Il eſt bon encore contre la diarrhée, la dyſenterie, le flux de ventre, les flueurs blanches, & le flux exceſſif des hémorrhoïdes.

Extérieurement, il entre dans les décoctions vulnéraires, & dans les gargariſmes contre les douleurs de dents ſur-tout, contre le relâchement de la luette, les tumeurs des glandes ſalivaires, le gonflement ſanguinolent ſcorbutique des gencives, l'enrouement opiniâtre.

On tire du fruit mûr du lentiſque une huile, dont on ſe ſert avec ſuccès, lorſqu'il s'agit de reſſerrer, comme dans la chûte de l'anus & de la matrice.

Du lentiſque, decoule de lui-même, ou ſe tire par inciſion, un ſuc connu ſous le nom de *maſtic*.

Le *maſtic* eſt une vraie réſine, acide, dure, fragile, réunie en petits grains, ou en petites lames d'un jaune-pâle, tranſparente, d'un goût foible réſineux balſamique, d'une odeur pénétrante, lorſqu'on la brûle. Elle ſort du tronc & des branches

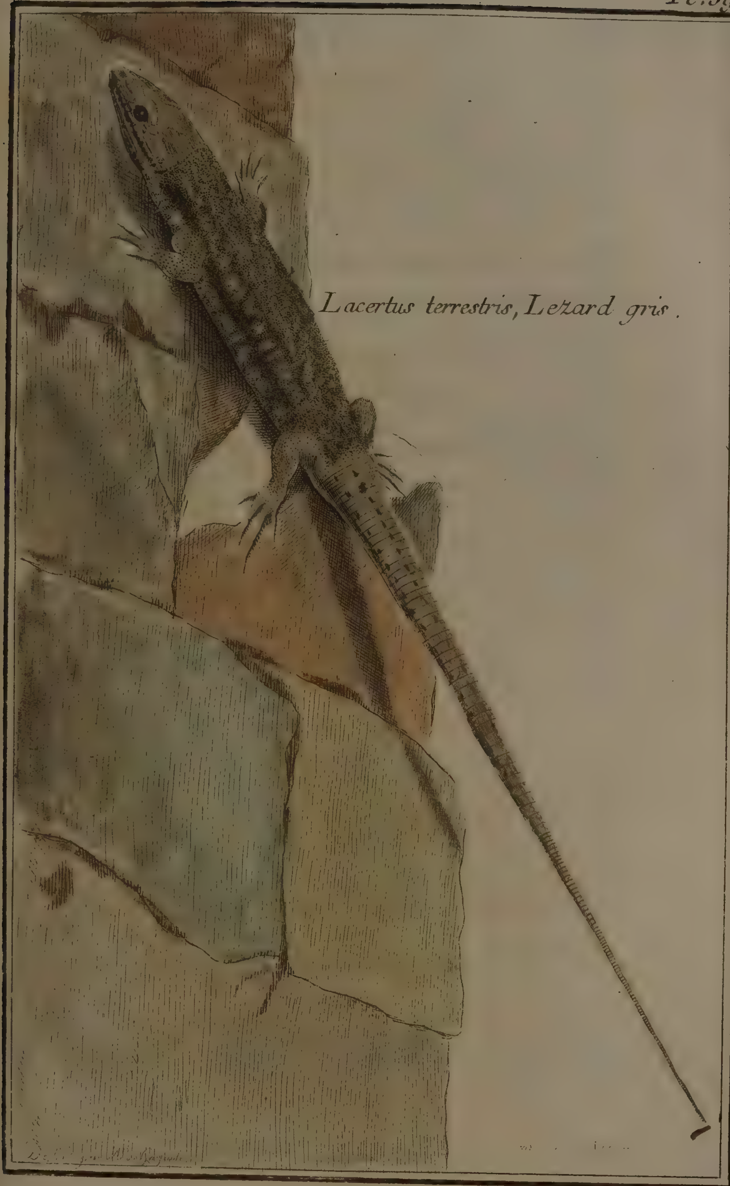
du lentiſque vulgaire, & la meilleure eſpece vient de Chio, où l'on amaſſe beaucoup de cette réſine. Les habitants font trois fois par an des inciſions à ces arbres dans les mois d'Août & de Septembre, lorſqu'il fait un beau temps, afin que ce baume naturel puiſſe s'écouler; il s'endurcit enſuite en grains oblongs, ou en glébes.

Il ſe diſſout par l'eſprit de vin bien rectifié; en cet état, il eſt d'une couleur dorée-pâle, d'une odeur gracieuſe, d'une ſaveur âcre, un peu amere & balſamique.

On ſe ſert plus ordinairement du maſtic à l'extérieur qu'à l'intérieur, parcequ'il ne peut ſe diſſoudre entiérement dans l'eſtomac. Il agit en-dedans comme fortifiant, & légérement aſtringent, & les praticiens le recommandent principalement dans la foibleſſe d'eſtomac, la diarrhée, la dyſenterie, le diabetes, les flueurs blanches & la gonorrhée. On le fait prendre en poudre depuis trois grains juſqu'à quatre; & en infuſion dans du vin, depuis un demi-ſcrupule juſqu'à un. Il entre dans les parfums, les poudres dentifriques, les onguents, les emplâtres; & de l'une ou de l'autre maniere, il produit de bons effets dans le relâchement de la luette, l'affection ſcorbutique de la bouche, la deſcente de l'anus, de la matrice & du vagin, dans les hernies & la foibleſſe des articulations.

I°. LÉZARD ordinaire, *ou* commun; Lézard gris; Lézard des murailles. *Lacertus terreſtris*, SCHROD. *Lacertus cinereus*, SCHWENCKF. Reptil. Sileſ. *Lacerta vulgaris velox*, PETIV. Muſ. *Lacerta pedibus inermibus, manibus tetradactylis, palmis pentadactylis, corpore livido, lineâ dorſali fuſcâ duplici*, LINN.

Cet animal a cinq à ſix pouces de longueur. Sa tête, qui eſt applatie, triangulaire, eſt couverte de larges


Lacertus terrestris, Lezard gris.

larges écailles; le museau est ovale & mousse; ses yeux, qui ont des paupieres, sont vifs; ses oreilles, placées au derriere de la tête, sont rondes & bien ouvertes; sa gueule est grande, formée de deux mâchoires d'égale longueur, & armées l'une & l'autre de petites dents fines un peu crochues, tournées vers le gosier; la langue rougeâtre, assez longue & plate, fendue en deux par le bout. Il est porté sur quatre pattes; celles de devant sont un peu plus courtes que celles de derriere; elles sont chacune terminées par une main à cinq doigts fort déliés, de longueur inégale; celui qui occupe la place de l'index, est le plus long; tous sont munis de petits ongles tannés, faits en forme d'hameçon. Tout le dessus du corps est ordinairement d'un gris-cendré, agréablement varié sur les côtés, revêtu d'une peau écailleuse, dont les écailles, vus au microscope, présentent un spectacle amusant: le dessous de la gorge fait en maniere de coqueluchon, d'une couleur dorée-luisante: le ventre d'un vert bleuâtre, couvert de plusieurs rangées d'écailles quarrées, & beaucoup plus grandes que celles qui couvrent le dessus du corps. La queue ronde, de la longueur du corps, mais qui va toujours en diminuant de grosseur, & d'une seule couleur.

Les lézards gris aiment beaucoup à se chauffer aux rayons du soleil; aussi sont-ils bien plus communs dans les pays chauds que dans les pays froids. Ils restent cachés dans leurs trous pendant tout l'hyver, étant engourdis par le froid. Au commencement du printemps, ils sortent de cet état, quittent leur retraite, & s'accouplent vers la fin du mois de Mars, ou en Avril; & dans l'accouplement, ils s'entortillent l'un avec l'autre, de façon qu'ils semblent représenter un seul corps à deux têtes, comme font les serpents; ensuite les femelles vont pondre leurs

œufs dans la terre, au pied des murs expoſés au midi, où la chaleur du ſoleil les fait éclore au bout d'un certain temps. Ils habitent dans les cavernes, les vieilles murailles, les maſures, les décombres & les bâtiments ruinés. Ils ſe nourriſſent de mouches, de fourmis, de grillons, de ſauterelles, & ſur-tout de vers de terre. Plus il fait chaud, & plus ils ſont vifs & alertes; ils courent quelquefois avec tant de rapidité, qu'ils paroiſſent voler comme des oiſeaux. Ils aiment l'homme, & ſemblent le contempler avec complaiſance : ils ſucent avidement la ſalive des enfants, qui en font leur jouet & leur amuſement. On peut les manier impunément, ſans aucun riſque.

IIe. LÉZARD verd, *ou* Grand Lézard. ὀφιόμαχος, Græcorum veterum. χλόροσαυρα, Græcorum recent. [Ce nom lui vient de ce qu'il combat contre les ſerpents, dont il devient le plus ſouvent la proie]. *Lacerta viridis*, off. *Lacertus viridis*, GESN. *Lacertus hibernicus*, MERRIAN, Pin. 169. *Lacertus*, ſeu *Lacerta major*, *quæ & viridis dicitur*, nonnullorum.

Il eſt ſemblable au précédent, pour la forme, tant extérieure qu'intérieure, mais deux ou trois fois plus grand. Quoique ſes jambes ſoient plus courtes, il n'en eſt pas moins agile. Tout le deſſus de ſon corps eſt d'un verd luiſant, ſur-tout lorſqu'il a changé de peau; car il eſt quelquefois d'un verd pâle : quant au ventre, il eſt blanchâtre.

Le lézard verd aime les pays chauds; auſſi eſt-il très fréquent en Italie, & dans les provinces méridionales de France, de même que dans le Gatinois & dans la Sologne : on le trouve rarement en Suiſſe & en Allemagne. M. LINNÆUS dit qu'il y en a dans les contrées méridionales de Suede; & RAY, qu'on le trouve en Irlande.


Lacertus viridis, Lezard verd.
Dessiné par Mr de Garsault

Il fait sa demeure dans les broussailles, les buissons, les bruyeres. Quand on s'avance vers le lieu de sa retraite, il se sauve avec précipitation, puis s'arrête tout court, & semble considérer l'homme avec admiration. Lorsqu'on veut lui donner un coup de canne, il tâche de l'esquiver en sautant assez haut. Il n'est point vénéneux, & n'a jamais causé de mal à personne. On a dit que sa morsure étoit venimeuse : c'est une erreur; quoiqu'il soit vrai qu'il soit très colere, & que, quand il a saisi un chien par le nez, il ne lâche point prise, quelque violentes que soient les secousses du chien; & malgré les coups de pattes qu'il en reçoit, il tient bon jusqu'à la mort; mais on n'a point de preuve que sa morsure ait été suivie d'accident.

Les Africains, suivant CÆLIUS AURELIANUS, mangent des lézards verds : les Américains mangent aussi la chair d'un grand lézard verd bigarré de diverses couleurs, lequel est nommé *ivana*, ou *iguana*; autrement *senembi* & *ouâyamaca* : il ne paroît pas que les Européens aient du goût pour aucune espece de lézard.

Pour l'usage médicinal, on met les lézards au nombre des remedes externes résolutifs & fortifiants; cependant on s'en sert rarement. Le verd est préféré au gris; mais le premier ne se trouve pas par-tout : ce qui fait qu'on lui substitue le second. On en prépare deux sortes d'huile; l'une par infusion, & l'autre par coction. Elle est fortifiante & résolutive; on en fait des liniments contre les hernies, après les avoir réduites. SERENUS SAMMONICUS, & d'autres médecins, disent que son *sang* emporte les verrues, si on les en frotte.

La *fiente* de lézard, délayée dans une eau ophthalmique, fortifie la vue, enleve les taies des

yeux, & en diſſipe la rougeur & la demangeaiſon.

Il y a une troiſieme eſpece de lézard, qu'on nomme SCINC MARIN. *Voyez* ce mot.

LÉZARD VERD, *ou* Précipité verd. *Voyez* MERCURE.

I°. LIANE à médecine de MINGUET. *Convolvulus catharticus americanus*, ſive *Scammonia americana.*

Cette eſpece de liſeron, dit M. CHEVALIER, que MINGUET appelle liane à médecine (1), eſt préciſément la même choſe que la plante de Syrie, que l'on appelle ſcammonée, ſi ce n'eſt que ſa racine n'eſt pas à beaucoup près ſi longue, ni ſi groſſe que M. LÉMERY le dit; qu'elle n'eſt point laiteuſe: & par conſéquent la ſcammonée qu'on emploie, n'eſt point le ſuc concret de la racine, mais de la tige; à moins qu'on ne veuille dire que la ſcammonée de Syrie eſt telle qu'elle eſt décrite dans le dictionnaire des drogues ſimples, & que celle de S. Domingue ne lui eſt ſemblable que par ſes tiges, ſes fleurs & ſes feuilles. Mais cet auteur ſe trompe ſi ſouvent dans la deſcription qu'il donne des plantes de S. Domingue, qu'il peut bien ſe tromper auſſi dans celle des autres plantes étrangeres.

Quoi qu'il en ſoit, cette plante pouſſe pluſieurs tiges longues, groſſes preſque comme le petit doigt, qui s'attachent aux arbriſſeaux voiſins: ſes feuilles ſont larges & longues comme la paume de la main, pointues par leur extrêmité, & du côté de la queue échancrées & formées en cœur. Ses fleurs ſont en

---

(1) A S. Domingue, tous les convolvulus, & toutes les plantes ſarmenteuſes, s'appellent liane, parcequ'elles ſervent à lier.

cloche. Je n'ai point vu les fruits; car cette plante ne vient que dans les montagnes.

Ses tiges, vertes, ſont laiteuſes; & quand elles ſont ſeches, elles ſont remplies de réſine brillante quand on les caſſe.

Les Negres coupent ces tiges vertes en biſeau, de la longueur d'un demi-doigt. Ils arrangent ces morceaux dans un plat. Le lait en ſort, & il s'épaiſſit en une belle réſine blanche; ou bien ce ſuc ſeche à l'extrêmité de ces petits morceaux, & avec une lame de couteau, on le gratte & on en fait de petites maſſes.

On emploie ce convolvulus en infuſion, en ſyrop, en extrait. Les habitants du pays, qui le donnent en infuſion, déterminent la doſe par la longueur des deux bras de ceux qu'ils veulent purger. Cette préparation a deux défauts: le remede eſt mal doſé, & l'infuſion, ou décoction, eſt fort âcre. Le ſyrop eſt encore trop âcre. L'extrait, à la doſe d'un gros, n'eſt pas mauvais; il purge, & eſt un bon vermifuge. On donne auſſi la réſine juſqu'à dix ou douze grains, en bol aux enfants: cette derniere maniere de l'employer, eſt la moins bonne, parceque ſouvent la réſine s'attache aux parois du ventricule, ou des inteſtins, cauſe des ſuperpurgations, des tranchées, & même des convulſions.

On pourroit faire, avec cette réſine, une poudre *de tribus*; & parceque cette poudre cauſe ſouvent des ſuperpurgations & des tranchées, pour remédier à ces inconvénients, voici comme je la fais faire.

Prenez de l'antimoine diaphorétique, du diagrede, de l'æthiops minéral parties égales; non-ſeulement elle ne donne, ni ſuperpurgation, ni tranchées, mais c'eſt un excellent fébrifuge.

Mais la meilleure maniere de ſe ſervir du *con-*

volvulus catharticus, c'eſt de mettre ſes tiges ſeches en poudre, & de l'employer dans les électuaires, où l'on fait entrer la ſcammonée.

II°. Liane *à bœufs*. » Elle croît dans les monta- » gnes, & rapporte la chataigne de mer, ainſi » nommée, parceque les rivieres débordant, l'en- » traînent à la mer. Cette chataigne, qui eſt fort » groſſe, & en forme de cœur, ſert à faire des ta- » batieres. Les ſangliers la mangent. Pulvériſée & » infuſée pendant une nuit; elle eſt bonne pour » un fébricitant. Cette liane eſt fort groſſe, court » d'arbre en arbre, quelquefois plus d'une demi- » lieue. Son pied eſt ordinairement où il y a de » l'eau. Sa feuille eſt fort petite; les bœufs l'ai- » ment beaucoup ».

Je ne connois, ni cette liane, ni ſa vertu. M. Ch.

III°. Liane *à bouton*. » Elle produit une pomme » dans laquelle eſt un bouton couvert d'un poil » noir, doux comme du ſatin, dans lequel ſont plu- » ſieurs petites graines; il n'y a point de fleur. Elle » eſt bonne pour guérir les ulceres ». Les tiges & les feuilles entrent dans les ptiſanes apéritives de M. Desportes. *M. Cheval.*

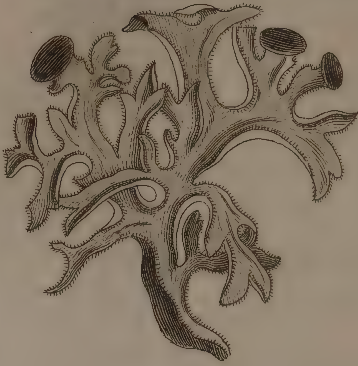
IV°. Liane *à caconne*. » Sa fleur eſt d'un blanc- » jaune; elle produit une gouſſe garnie d'un poil » roux; la féve qu'elle contient eſt groſſe comme » une chataigne, de la même couleur, mais platte, » ronde, & peinte d'un cercle noir dans ſa ron- » deur. Elle eſt amere, quoique les ſangliers la » mangent fort bien ».

J'ai vu de ces gouſſes, & l'on m'a dit que cette eſpece de maron, qui eſt fort gros, étoit un bon contre-poiſon.

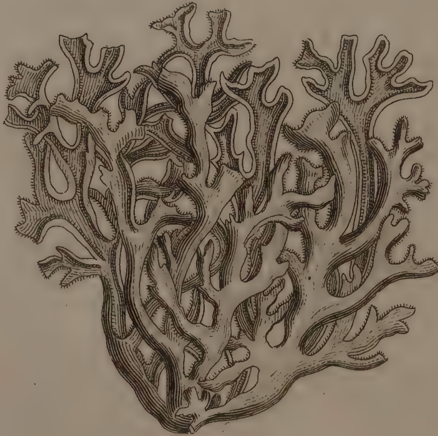
Le P. Plumier lui a donné le nom de *Phaſeolus ſiliquis latis hiſpidis & rugoſis*. M. Cheval.

V°. Liane *à chique*. » Sa graine eſt par grap-

Lichen d'Islande, Lichen Islandicus,







» pes, comme le raiſin, blanche quand elle eſt » mûre, & a ſur le bout de chaque graine, un » petit œil. Elle croît le long des rivieres; elle » eſt bonne à manger, contenant de petits grains » comme des têtes d'épingles ».

M. Desportes en emploie la racine dans les ptiſanes apéritives. M. Cheval.

I°. LICHEN d'Iſlande; la Mouſſe purgative; la Mouſſe des phthiſiques, *ou* poulmoniques; la Mouſſe de Suede, *ou* de Laponie; la Mouſſe des rennes; la Mouſſe d'Iſlande des boutiques. *Muſcus catharticus; Muſcus pulmonarius; Pulmonariæ genus; Lichen iſlandicus*, Linn.

Cette plante a des feuilles découpées, perpendiculaires, à découpures larges, obtuſes, & avec des poils; un petit nombre d'écuſſons plus larges que hauts, placés à l'extrêmité des feuilles; ils ſont rougeâtres, & la plante eſt verdâtre.

Elle croît en Europe, & dans les forêts, ſur la terre.

II°. Lichen d'Iſlande très fin. *Lichen iſlandicus tenuiſſimus.*

C'eſt une variété de l'eſpece précédente, ſelon M. Linnæus. Ses rameaux ſont cylindriques, creux, ſans poils.

Les habitants du Nord ſe purgent au printemps, en prenant le lichen intérieurement. Dans le reſte de l'année, ils le font ſécher, le mettent en poudre, & le mêlent à leurs aliments, qu'ils rendent, diſent-ils, plus nourriſſants. En Suede, les poulmoniques ſe trouvent bien de l'uſage de cette plante en infuſion dans du lait, ou dans du bouillon de viande: la premiere infuſion eſt purgative, & ſe jette quand on ne prend pas la plante pour ſe purger: ſa ſaveur eſt un peu amere. Il rend une liqueur rouge étant écraſé, quand il eſt frais. Les eſſais, que l'on

a faits hors les pays du Nord, avec ce médicament, ont eu peu de ſuccès; il eſt vrai que l'on avoit tort d'en attendre d'autres effets que ceux d'un léger aſtringent & vulnéraire, tel qu'il y en a beaucoup, ſoit lichen, ſoit toutes autres ſubſtances; & d'ailleurs il eſt infiniment peu de pulmonies que l'on puiſſe guérir par ce traitement. *Dict. du jardin.*

LIE d'huile d'olives, *ou* Fecès. Αμυρκη. *Amurca.*

C'eſt la réſidence qui ſe fait au fond du vaiſſeau où l'on a mis l'huile d'olives, nouvellement exprimée, pour la laiſſer dépurer.

Elle eſt émolliente, dit Lémery, adouciſſante, réſolutive, propre pour calmer la douleur de tête, étant appliquée ſur le front, pour arrêter les fluxions.

Elle acquiert une qualité aſtringente, lorſqu'on la fait bouillir dans un vaiſſeau de cuivre, juſqu'à conſiſtance de miel. Elle eſt excellente pour le mal de dents & pour les plaies, lorſqu'on en frotte la partie bleſſée, après l'avoir mêlée avec du vinaigre, du vin, ou du vin & du miel. Elle entre dans les collyres & les emplâtres. Elle eſt d'autant meilleure, qu'elle eſt plus vieille. Donnée dans un lavement, elle eſt bonne pour les ulcérations de l'anus, des parties naturelles, & de l'utérus. Cuite avec du verjus, juſqu'à conſiſtance de miel, elle fait tomber les dents cariées qui en ont été frottées. Sa décoction avec des lupins & de la camomille, guérit les troupeaux de la gale. Lorſqu'elle eſt crue & nouvelle, elle eſt une fomentation excellente pour ceux qui ſont affligés de la goute.

Lorſqu'on l'étend ſur une peau d'agneau, avec ſa laine, & qu'on l'applique ſur le ventre des perſonnes hydropiques, elle procure l'écoulement des eaux. Dioscoride, *l.* j. *c.* 138.

L'*amurça* eſt d'une qualité terreuſe, chaude,

ſans aucune âcreté ſenſible. Elle s'épaiſſit & ſe deſſeche lorſqu'on la fait cuire. ORIBASE, *Med. coll. lib. VII. c.* j.

Comme elle eſt extrêmement chaude & deſſiccative, elle guérit les ulceres des perſonnes qui ſont d'un tempérament ſec : mais elle ne fait que les irriter dans les autres. AETIUS, *Tetr.* j. *ſerm.* j. P. EGINETE. *l. VII. c.* 3.

LIE de vin. *Fex vini.* Après que la fermentation du moût, ou du ſuc exprimé des raiſins, eſt finie, le moût, conſervé dans des tonneaux, dépoſe, avec le temps, deux ſortes de lies.

La premiere eſt une ſubſtance qui s'arrête au fond du vaiſſeau, liquide, trouble, & comme de la boue; elle s'appelle proprement *lie de vin.*

La ſeconde eſt une ſubſtance dure, denſe, qui s'attache comme une croûte pierreuſe, au fond & aux parois des tonneaux. C'eſt ce que l'on appelle tartre. *Voyez* TARTRE.

La lie de vin eſt le tartre lui-même, ou le ſel eſſentiel du vin qui eſt ſubtiliſé par une fermentation continuée de ce liquide, & diſſous dans une liqueur ſpiritueuſe; de ſorte que, par la diſtillation, on retire une plus grande quantité d'eſprit de vin, de la lie de vin, que du vin même; & que le tartre contient plus de terre, & moins de parties ſpiritueuſes.

Si on fait ſécher la lie du vin, & qu'on la diſtille, on en retirera une grande quantité de ſel volatil, âcre ou urineux; parceque les ſels acides qui étoient retenus dans les parties ſulphureuſes & terreſtres, ſe changent en ſel volatil, ſoit par la force de la fermentation, ſoit par la chaleur du feu.

Quant aux vertus médicinales de la lie, voici comment s'exprime DIOSCORIDE, *lib.* v. *c.* 132. On doit préférer celle du vin d'Italie, qui a vieilli, les

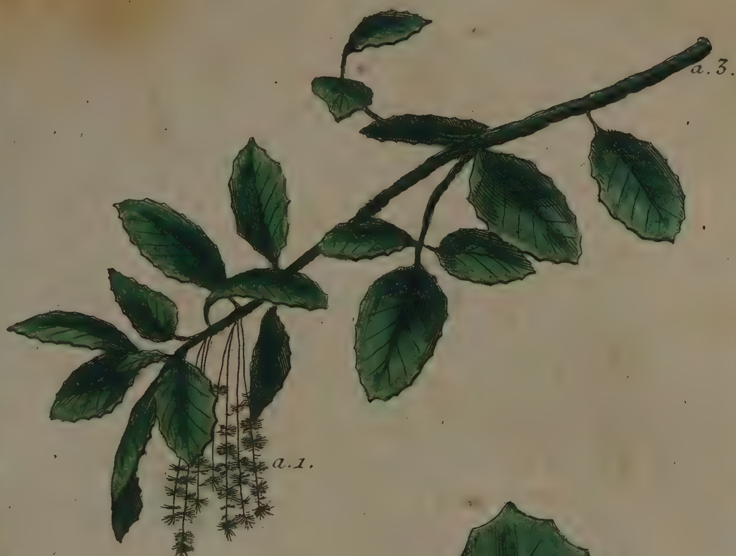
fédiments du vin aigre possédant une qualité trop forte. Après avoir fait sécher ces *féces* avec soin, on les brûle de la même maniere que l'*alcyonion.* Quelques-uns les enferment dans un pot de terre neuf, & les laissent sur le feu jusqu'à ce qu'elles soient rougies. On connoît qu'elles sont suffisamment calcinées lorsqu'elles sont d'un beau blanc, & qu'elles paroissent brûler la langue. On calcine la lie du vinaigre de la même maniere. La lie de vin est extrêmement caustique, détersive, cicatrisante, astringente, corrosive, & dessiccative. Il faut l'employer, tandis qu'elle est récente, parcequ'elle perd aisément ses vertus : c'est pourquoi on doit la garder dans un vaisseau bien fermé. La lie, que l'on n'a point fait calciner seule, ou avec la myrrhe, résout les tumeurs œdémateuses, sur lesquelles on l'applique, & guérit les fluxions de l'estomac & des intestins, étant appliquée sur le bas-ventre, & sur les parties naturelles; elle réprime le flux immodéré des regles; elle résout les tumeurs appellées *pani*, qui ne sont point ulcérées, aussi-bien que les tubercules. On en compose, avec du vinaigre, un liniment qui dissipe les duretés des mammelles. La lie, calcinée avec la résine, dissipe la rudesse des ongles, & jaunit en une nuit les cheveux, lorsqu'on les en frotte, après l'avoir mêlée avec quelque peu d'huile de mastic. Etant lavée, on la mêle avec les remedes pour les yeux, avec le spodium, par exemple, pour dissiper les taies & les autres défectuosités.

LIÉGE. *Suber*, off. *Suber latifolium perpetuò virens*, C. B. Pin. TOURNEF. Inst. rei herb. *Phellos*, sive *Suber*, DODON. Pempt. *Suberifera latifolia ilex glande echinato*, nonnullorum.

C'est un arbre de moyenne hauteur, assez semblable au chêne verd; mais son tronc a plus de grosseur : son écorce est beaucoup plus épaisse, fort légere

Chêne

Liege. Suber.







ſère, ſpongieuſe, de couleur griſe tirant ſur le jaune : elle ſe fend d'elle-même, & ſe ſépare de l'arbre, ſi l'on n'a pas ſoin de l'en détacher ; cette écorce extérieure étant pouſſée par une autre qui ſe forme deſſous. Sa racine eſt groſſe, longue, dure. Ses feuilles, pour la figure, reſſemblent à celles du chêne verd ; mais elles ſont plus amples, plus longues, plus vertes en-deſſus, quelquefois un peu dentelées & piquantes. Il porte encore des chatons & des glands pareils à ceux du chêne verd : le gland du liége a plus de longueur ; il eſt plus obtus, ſa ſaveur eſt plus déſagréable ; le calyce eſt auſſi plus grand & plus velu.

Il croît dans les pays chauds, & dans les provinces méridionales de France ; ſçavoir, en Provence, en Guienne, vers les Pyrénées, & dans le Rouſſillon.

Pour avoir l'écorce du liége, on fait une inciſion dans toute la longueur de l'arbre ; quand elle eſt détachée, on la met ſur des charbons ardents, & pardeſſus des pierres, afin de l'applatir : on la nettoie enſuite. C'eſt en cet état qu'elle peut ſe débiter dans le commerce. On préfere celle qui eſt en belles tables, unie, peu noueuſe, ſans crevaſſes, moyennement épaiſſe, légere, pas trop poreuſe, & ſe coupant net.

C'eſt cette écorce extérieure qu'on nomme proprement *liége*, lequel contient beaucoup d'huile, mais très peu de ſel eſſentiel.

Le liége eſt aſtringent & déterſif : de quelque maniere qu'on en faſſe uſage, il arrête les diarrhées & les hémorrhagies. En ſubſtance, il ſe donne depuis demi-gros, juſqu'à un gros, réduit en poudre ; & en décoction, depuis une demi-once juſqu'à une once, par pinte d'eau. Le liége brûlé & réduit en cendre impalpable, puis lié avec de l'huile d'œuf ou

d'amandes douces, eſt un remede que M. Chomel dit avoir éprouvé pluſieurs fois, avec ſuccès, pour adoucir les hémorrhoïdes & les réſoudre.

On le calcine & on réduit en une cendre noire très légere : on lui donne alors le nom *de noir d'Eſpagne*; parceque c'eſt dans ce royaume que ſe fait cette calcination, dans des pots couverts.

Le gland du liége poſſede à-peu-près les mêmes vertus que le gland de chêne. Pris en poudre à la doſe d'un demi-gros, dans un bouillon au lait, il calme la colique.

LIERRE en arbre. *Hedera arborea*, C. B. Pin. *Hedera foliis ovatis lobatiſque*, Linn.

Le lierre croît & s'éleve ordinairement appuyé, ou ſur des arbres, ou ſur un mur. On le trouve quelquefois ſe ſoutenant de lui-même.

Ses rameaux ſont grêles & ſarmenteux. Son écorce eſt verte dans les jeunes branches, cendrée dans les anciennes, ridée. Son bois eſt blanc & dur. Ses feuilles, qui reſtent toujours vertes, ſont terminées par cinq angles; mais lorſque le lierre ſe ſoutient de lui-même, ces angles s'effacent. A l'extrêmité des ſarments, naiſſent en grand nombre des fleurs en roſe, compoſées de ſix pétales de couleur herbacée ; elles ont ſix ſommets jaunâtres, du milieu deſquels s'éleve un piſtil, qui devient une baie preſque ronde, groſſe à-peu-près comme celle du genievre, noire dans ſa maturité : dans des cellules ſéparées par des membranes, elle contient pluſieurs ſemences oblongues, convexes d'un côté, applaties de l'autre.

Le lierre vient par-tout en Europe, où il paroît qu'il a été tranſporté; il s'y trouve dans les forêts, autour des arbres, dans les champs, dans les jardins, & le long des murailles.

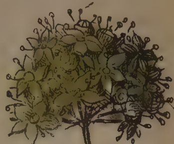
Ses feuilles ont une ſaveur amere & nauſéabonde.

Hedera arborea.









Lierre en Arbre.













Réduites en poudre, on les vante comme un remede spécifique contre l'atrophie des enfants; *A. N. C. vol.* v. *obs.* 120. En cataplasme, elles résolvent le lait caillé dans les mammelles; si on les applique fraîches, ou cuites dans du vin, sur les ulceres, elles les sechent, dit M. VOGEL. On sçait qu'elles sont employées pour panser les cauteres ouverts sur quelque partie.

Ses baies sont acides, & purgent par haut & par bas; ce qui fait que le peuple s'en sert contre la fievre. DALE, *p.* 377. Mais ce purgatif est trop violent; aussi les médecins ne le prescrivent-ils point, ou très rarement. BOYLE, *Usefuln. exercit.* v. *p.* 224, dit qu'elles excitent la sueur.

Lorsque le lierre forme un gros tronc, on peut y faire des incisions, qui donnent lieu à l'écoulement d'un suc clair, lequel s'épaissit promptement, & que l'on appelle improprement *gomme de lierre*.

Ce suc de lierre, désigné sous le nom de GOMME DE LIERRE, ou de *larme*, est une substance résineuse, dure, seche, compacte, d'une couleur de rouille de fer foncé; elle paroît transparente & rouge quand on la brise en petits morceaux, & parsemée de miettes rougeâtres: sa saveur est un peu âcre, légérement astringente, & très peu aromatique; elle est inodore, excepté quand on l'approche de la flamme; car alors elle répand une odeur agréable, qui approche de celle de l'encens, & une flamme claire, qu'on a peine à éteindre.

Cette résine est apportée des Indes par la voie de Marseille; le lierre de nos contrées n'en produit point, ou en produit peu.

Etant à Montpellier en 1680, dit POMET, me promenant dans le jardin du roi, j'apperçus un lierre qui rampoit le long d'un laurier, qui avoit au haut de la maîtresse branche un morceau de gomme

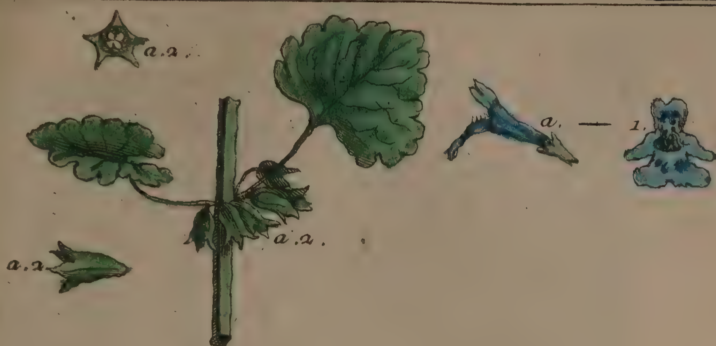
de la grosseur du poing: l'ayant demandé au fils de M. Chicoineau, pour lors chancelier dudit jardin, il me le fit donner; & après l'avoir examiné, je le trouvai semblable à de la glu, d'une couleur rouge, d'une odeur forte, pénétrante, & assez désagréable. Après l'avoir gardé quelque temps, il devint sec, friable, d'une couleur tannée, telle qu'elle nous vient des Indes par la voie de Marseille.

Le même ajoûte qu'elle est estimée pour faire tomber le poil, & pour la guérison des plaies. Elle fortifie, dit M. Vogel, & s'emploie aujourd'hui contre l'atonie des visceres, & sur-tout du bas-ventre.

L'expérience ne prouve pas, dit M. Geoffroy, qu'elle ait la vertu dépilatoire; il croit qu'il y a erreur dans les manuscrits où elle lui est accordée; mais il reconnoit qu'elle est balsamique, détersive, consolidante & résolutive.

Quant à M. Cartheuser, il pense qu'on pourroit fort bien la bannir de la pharmacie; parcequ'il ne lui reconnoît pas des vertus bien singulieres: & il ajoûte qu'il ne faut pas beaucoup compter sur l'effet qu'elle peut produire intérieurement. Deux autres auteurs ont été plus loin, C. Hoffman, & Simon Pauli; ils ont dit, que l'usage interne de toutes les parties du lierre en arbre, n'étoit pas sans danger, à cause de leur acrimonie.

Lierre terrestre; Terrette; Herbe de saint-Jean; Gondolle; Rondotte; Rondelle; Rondette. *Hedera terrestris*, off. *Calamintha humilior, folio rotundiore*, Tourn. Inst. r. h. *Hedera terrestris vulgaris*, C. B. Pin. *Chamæcissus*, sive *Hedera terrestris*, J. B. *Malacocissos*, Lugd. *Chamæclema*, Cord. *Elatine*, Brunsfeld. *Humilis hedera*, Adv. *Corona terræ*, Lobel. Icon. *Glechoma foliis reniformibus crenatis*, Linn.



Lierre terrestre.
Hedera terrestris.

Chamæclema caulibus procumbentibus, radicatis, foliis cordiformibus, petiolatis, Haller, Helvet.

La multiplication de cette plante se fait par des jets rampants, quadrangulaires & fibrés. Ses tiges sont quarrées, grêles, rougeâtres, & velues. Elles sont garnies de feuilles opposées deux à deux, arrondies, à oreilles, légérement velues, découpées, & soutenues sur de longs pédicules. D'entre les nœuds des tiges, sortent des fleurs, placées dans l'aisselle des feuilles; ces fleurs sont d'une seule piece, en gueule, bleues; la levre supérieure est partagée en deux, & l'inférieure en quatre: le pistil est grêle & fourchu; le calyce étroit, oblong, divisé sur ses bords en cinq parties, lequel devient l'enveloppe de quatre semences oblongues, lisses, arrondies.

Toutes les parties de cette plante sont d'une saveur amere, & d'une odeur forte, qui tient de celle de la menthe. Son suc ne change point la couleur du papier bleu.

On emploie la plante toute entiere; on en fait un syrop qui porte son nom, dont la dose est d'une once pour fondre & atténuer les humeurs de la poitrine: c'est un très bon remede. On se sert de l'infusion de la plante préférablement à la décoction; car l'ébullition dissipe une partie de ses principes: on en met une poignée sur une pinte d'eau, ou on la fait infuser dans du lait. Ces infusions sont très amies de la poitrine; elles conviennent quand il y a embarras & soupçon de purulence. On se sert de cette infusion pour couper le lait: c'est un doux incisif qui rend fluides les matieres engorgées, nettoie & cicatrise les ulceres. Le lierre terrestre est vulnéraire & céphalique; mais son usage, trop long temps continué, pourroit échauffer.

Le suc de lierre terrestre, dit M. Vogel, bu à la dose de quelques onces, ou au moins sa décoc-

tion, remédie à la difficulté d'uriner : il est utile (C. AND. HEDER, *de hed. terr. diss.* §. 21.) contre la colique, dont la cause est dans un vice des hypochondres, ou l'irrégularité des regles. BAGLIVI assure que sa teinture dissipe les vents presqu'aussitôt qu'on l'a prise. Je tiens d'une personne, ajoûte M. VOGEL, qu'il n'y avoit rien de plus sûr contre la gale, qu'un long usage de son suc; mais je ne l'ai point essayé. On sçait qu'elle est fréquemment employée dans les maladies de poitrine. Son suc, appliqué extérieurement sur les ulceres, ou ses feuilles, réduites en poudre, les consolident. De plus, cette plante empêche la biere de fermenter; &, par une propriété particuliere, elle la rend claire & limpide. BLAIR.

LIÉVRE. *Lepus*, off. *Lepus terrestris*, MATTH. *Lepus caudâ abruptâ, pupillis atris*, LINN. *Lepus vulgaris cinereus*, KLEIN, quadrup. *Lepus caudatus, ex cinereo rufus*, BRISSON, quadrup. *Voyez* la figure du LAPIN, celle du LIEVRE y est représentée.

Le liévre, dont la femelle se nomme *hase*, & le petit, *levraut*, a la tête courte & ronde; la levre supérieure fendue; l'œil grand & saillant, mais les paupieres sont si courtes, qu'elles ne peuvent se rapprocher, ni se fermer exactement pendant son sommeil; ce qui a fait dire qu'il dormoit les yeux ouverts; deux dents incisives à chaque mâchoire, sans canines; les oreilles longues, très mobiles; ce qui contribue à lui donner la finesse de l'ouie, qu'il possede: le col étroit, foible, oblong; les jambes de derriere plus longues que celles de devant; ce qui fait qu'il monte avec plus de facilité qu'il ne descend; le dessous des pieds velu, ainsi que le dessus; les pieds de devant ont cinq doigts, & ceux de derriere quatre, tous armés d'ongles forts. Tout le corps est couvert d'un poil doux & épais, court,

mêlé de gris, de roux, de noirâtre; excepté le ventre, qui eſt blanc : ſon poil varie en couleur, & il varie lui-même en groſſeur, ſuivant les lieux qu'il habite. On trouve des liévres blancs ſur les montagnes de Suiſſe, de Suede, de Norwege, ſur les Alpes.

Cet animal eſt ſauvage, timide; il habite les forêts, les plaines, les montagnes. Il ſe nourrit d herbes; il aime ſur-tout le ſerpolet, le pouliot, & les plantes aromatiques. Il eſt très ruſé, lorſqu'il s'agit d'éviter d'être pris par les chiens qui le pourſuivent. On dit qu'il vit ſept ou huit ans. Le liévre eſt très lubrique ; la femelle eſt très féconde ; quoique pleine, elle recherche les approches du mâle ; elle eſt ſujette à des ſuperfétations; elle met bas ordinairement trois ou quatre levrauts.

La *chair* de liévre eſt regardée comme un aliment fort délicieux, recherchée dans les grandes tables. On le choiſit jeune : il doit avoir habité des lieux ſecs & remplis d'herbes aromatiques : vieux, il perd de ſon goût. Au reſte, cette chair eſt un peu indigeſte, & il vaut mieux en faire uſage l'hyver que l'été. Quand le liévre eſt trop jeune, il ne vaut rien du tout : chez les Juifs, c'eſt un crime que d'en manger; & on croyoit autrefois qu'on embelliſſoit en en mangeant.

Le *coagulum leporis*, que l'on trouve dans l'eſtomac des jeunes levrauts, paſſoit autrefois pour un bon nervin, apéritif, donné intérieurement depuis une demi-dragme juſqu'à deux.

Le *poil* de liévre eſt un aſtringent; mais ce n'eſt qu'en s'empâtant avec le ſang : autrefois, on le brûloit, & on en employoit la cendre ; elle faiſoit l'office d'abſorbant, étant appliquée ſur une plaie.

On a attribué de grandes vertus au *cœur*, au *foie*, au *poumon* de liévre : on a prétendu que,

desséchés, réduits en poudre, & donnés à la dose d'un gros, c'étoient d'excellents emménagogues, d'admirables apéritifs, & de puissants lithontriptiques : ce que l'expérience ne confirme point.

On a dit aussi que le *fiel* de lievre éclaircit la vue, guérit la cataracte ; que les *testicules* sont un excellent spermatopée : cela est sans fondement.

On a débité aussi que le *cerveau*, pris intérieurement, ou appliqué extérieurement, étoit un bon nervin ; mais ce n'est qu'un humectant, un relâchant.

Il n'est pas vrai que les *reins* de liévre, pris en poudre, soient apéritifs.

Les anciens ont employé, comme lithontriptique, la *vessie* & l'*urine* ; avant que de s'en servir, ils faisoient brûler l'une & l'autre dans un vase de terre bien luté : ils ont cru, qu'en appliquant cette préparation sur le canal de l'urethre, dans lequel s'étoit arrêtée une pierre, on en facilitoit la sortie. *E. N. C. dec.* ij. *ann.* iij. *p.* 160.

La *graisse* de liévre est résolutive, & spécialement avance la suppuration, LUDOVIC. *pharm.* ; & pour faire sortir les échardes, *A. N. C. vol.* x. *obs.* 58.

La *fiente* est astringente à l'extérieur ; & infusée dans du vin blanc, elle peut lui donner une petite vertu apéritive.

La *peau* de liévre est un très bon remede pour couvrir les rhumatismes, & les parties gouteuses. A la suite d'une chaude-pisse tombée dans les bourses, un jeune homme eut un testicule squirrheux, & prêt à devenir carcinomateux : on vouloit lui faire la castration ; je lui ordonnai un suspensoir fait avec une peau de liévre, & en quinze jours ou trois semaines, le testicule redevint dans son état naturel.

On


Lilas,
Syringa lilac.
a.1.
a.2.
a.2.
a.1.
a.2.
a.1.
a.3.
a.1.

On a dit que le *talon*, réduit en poudre, étoit bon contre l'épilepſie, l'accouchement difficile, la dyſurie, & les douleurs cauſées par la préſence d'une pierre. Vogel.

LILAS, *ou* LILAC; Syringa à fleur bleuâtre; Queue de renard des jardins. *Lilac*, off. *Syringa cærulea*, C. B. Pin. *Syringa flore cæruleo*, ſive *Lilac*, J. B. *Lilac* Matthioli, Tournef. Inſt. rei herb. *Cauda vulpina Turcarum*, Bellon. *Liguſtrum orientale*, fortè *Jaſminum cæruleum mauritanum*, Cesalp. *Syringa cærulea luſitanica*, Lobel. *Lilach*, ſive *Hambach Arabum flore cæruleo*, quorumdam.

Sa racine eſt déliée, ligneuſe, rampante. Il s'en éleve un arbriſſeau de la hauteur d'un arbre médiocre; ſes tiges ſont menues, droites, rameuſes, aſſez fermes, revêtues d'une écorce griſe-verdâtre, remplies d'une moëlle blanche & fongueuſe. Ses feuilles, portées ſur de longs pédicules, ſont oppoſées, larges, pointues, liſſes, molles, vertes, luiſantes, d'une ſaveur un peu âcre & amere. Ses fleurs, diſpoſées en longues grappes, ſont petites, ordinairement rougeâtres, ou d'un rouge-bleu, quelquefois blanches, d'une odeur douce & agréable : chacune d'elle eſt un tuyau évaſé par le haut, partagé, pour l'ordinaire, en quatre parties, au centre duquel ſont deux courtes étamines, dont les ſommets ſont jaunes. A ces fleurs, ſuccedent des fruits oblongs, applatis, reſſemblants à un fer de pique, rouges dans leur maturité, ſéparés en deux loges, où ſont renfermées des graines menues, applaties, oblongues, pointues par les deux bouts, rouſsâtres, & comme aîlées.

Cet arbriſſeau, qui donne ſa fleur en Avril, ſe cultive dans les jardins.

Cette plante, que les Arabes ont nommée *lilac*,

ſe nommoit, chez les Grecs, σύριγξ; parcequ'ils ſe ſervoient de l'écorce de ſes branches, dont ils faiſoient ſortir le bois ou la moëlle, pour faire des flûtes : les Romains la nommoient *ſyringa*, mot qui eſt paſſé dans notre langue. On dit que les Turcs en font des tuyaux pour leurs pipes.

Elle eſt très peu uſitée en médecine, quoique ſes ſemences, en décoction ou en poudre, paſſent pour aſtringentes.

LIMACE rouge; Limas; Limaçon rouge nud, *ou* ſans coquille; Licoche ordinaire. *Limax ruber*, off. *Limax quartus, ſubrufus, montanus*, Lister. *Limax magna* Germanis, *colore rufo*, Aldrov. *Limax ſubrufus*, Linn. *Limax major rubicunda terreſtris*, Ephem. germ. decur. ij. ann. j. 147.

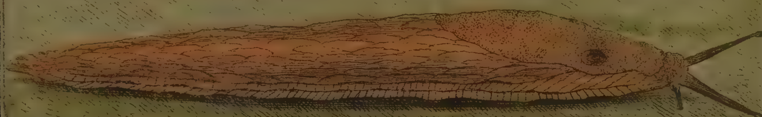
Ses cornes, qui ſont au nombre de quatre, ſont moins grandes que celles du limaçon : on a dit que les points noirs, qui s'apperçoivent à leurs extrémités, étoient les yeux de l'animal; mais il eſt probable que ce ſont plutôt les organes de la ſenſibilité que de la vûe : elles rentrent en dedans à l'impreſſion du corps le plus léger. On ne ſçauroit déterminer la forme de ſa tête, conſtruite de maniere, qu'elle peut également rentrer dans le corps. Sa ſéparation de la poitrine eſt marquée par une raie noire. On diſtingue à la tête l'ouverture de la bouche, bordée de deux levres; à la machoire ſupérieure, eſt une dent en forme de croiſſant, armée de quinze pointes. Il n'a point de coquille; mais, dit Lister, cet animal a le milieu du dos revêtu d'une eſpece de manteau, ou coqueluchon, qui lui tient lieu de coquille, & ſous lequel il cache ſa tête, ſon col, & ſon ventre même dans le beſoin. Il ſurpaſſe en longueur & en groſſeur le limaçon ou eſcargot : ſa couleur eſt d'un rouge-brun.

Les limaces ſont hermaphrodites, c'eſt-à-dire

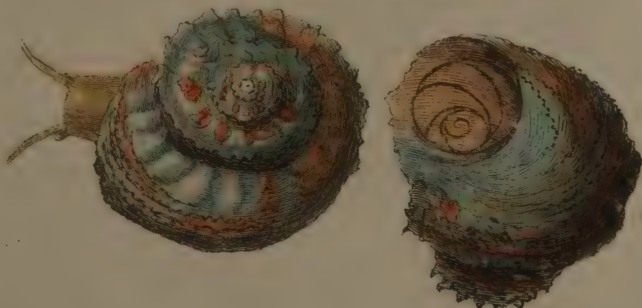
Cochlea seu Limax terrestris, Limaçon.



Limax ruber, Limace rouge.



Cochlea Cœlata, Nombril de mer.



Dessiné par Mr de Garsault Et Gravé par Martinet

qu'elles ont à la fois les deux ſexes ; enſorte que chacune d'elle donne la fécondité à une autre de qui elle la reçoit en même temps. Leurs œufs ſont ſphériques, blanchâtres, & gros comme un grain de poivre ; ils deviennent jaunâtres, lorſqu'ils ſont ſur le point d'éclore.

Ils habitent les lieux humides, frais, & ombrageux ; on les trouve dans les caves & les ſouterrains ; ils vivent d'herbes, de champignons, de bois pourris & humectés. Ils marchent principalement la nuit ; & le jour, dans les temps pluvieux. Leur démarche eſt lente, & la trace en eſt marquée par une couche de glu luiſante.

On prépare avec les limaces une liqueur, dont on ſe ſert pour oindre les parties attaquées de la goute : on les coupe par petits morceaux, que l'on mêle avec une égale quantité de ſel ; on les jette dans une chauſſe d'HIPPOCRATE, & on les porte dans une cave, ou tel autre lieu froid, où ils ſe diſſolvent & ſe convertiſſent en liqueur. Elle eſt bonne encore pour extirper les verrues, qu'on a ſoin de racler auparavant avec un canif. Elle guérit auſſi la chute du fondement.

La poudre des limaces rouges, ſéchées au four, eſt antidyſentérique ; elle ſe preſcrit à la doſe d'un ſcrupule dans un verre de vin, de ptiſane, ou de bouillon ; elle calme auſſi les épreintes. Cette poudre, mêlée dans de la bouillie pour les enfants, & dans du potage pour les adultes, eſt, dit AMBR. PARÉ, un remede éprouvé contre les hernies.

LIMAÇON ; Colimaçon ordinaire des jardins ; Eſcargot commun ; Limas à coquille. *Cochlea*, ſeu *Limax terreſtris*, off. *Cochlea cinerea, maxima, edulis, cujus os operculo craſſo, velut gypſeo, per hyemem clauditur*, LISTER, iij. *Cochlea terreſtris gypſo obſerata*, ALDROV. *Cochlea pomatia edulis*,

Gesn. *Cochlea testâ ovatâ quinque spirarum*, *Pomatia dicta*, Linn. *Cochlea domiporta vulgatior*, *nonnullorum*. *Voyez* la figure ci-derriere.

Cet insecte est oblong, sans pieds, ni os, composé d'une tête, d'un cou, d'un dos, d'un ventre, & d'une sorte de queue, enfermée dans une coquille d'une seule piece, plus ou moins spacieuse, d'où il sort en grande partie, & où il rentre à son gré.

Lorsque le limaçon veut sortir de sa coque, il tire peu à peu sa tête comme une bourse qu'on retourneroit; elle est informe. On y remarque des cornes, une bouche & des levres. Les cornes sont au nombre de quatre; deux grandes, supérieures, de figure conique, un peu transparentes, garnies à leur extrêmité d'un petit bouton, dans le milieu duquel on apperçoit un point noirâtre, assez ressemblant à une prunelle; deux petites, placées inférieurement plus près de la bouche, de même figure, moins grosses & moins longues que les précédentes, & n'ayant pas de point noir. On a cru que ces parties étoient les yeux des limaçons; les physiciens pensent aujourd'hui que ces cornes leur servent comme de mains, pour sonder le chemin, & se diriger dans leur route : elles sont d'un sentiment très exquis; pour peu qu'on y touche, l'animal les fait rentrer avec beaucoup de promptitude. La bouche est assez grande, béante, forte, armée de deux dents, formée de deux mâchoires, qu'on a de la peine à séparer quand l'insecte est irrité. La bouche est revêtue de deux levres, l'une supérieure, & l'autre inférieure. Il verse de toutes parts une mucosité qui, venant à se sécher dans les lieux par où le limaçon a rampé, reluit comme des feuilles d'argent. Sa coquille se forme de la matiere qui transpire de son corps, & qui se durcit ensuite à l'air.

Aux approches de l'hyver, le limaçon s'enfonce dans la terre, ou se retire dans quelque trou, quelquefois seul, mais ordinairement en compagnie, ou il forme, avec sa bave un petit couvercle blanchâtre & circulaire à l'ouverture de sa coquille, dans laquelle il se renferme entiérement. La matiere du couvercle est assez semblable à du plâtre, un peu dure & solide quand elle est condensée, néanmoins poreuse & mince, pour laisser entrer & sortir l'air, en même temps qu'elle met l'animal à l'abri de la rigueur du froid. Il demeure ainsi six ou sept mois sans mouvement, & sans prendre aucune nourriture, jusqu'à ce que le printemps ramene les beaux jours.

M. DE RÉAUMUR a découvert & décrit une espece de poux, qu'il nomme *insecte des limaçons*; tantôt il habite la surface extérieure d'une des parties du corps du limaçon, & tantôt va se cacher dans les intestins de cet animal. Ce naturaliste dit en avoir compté plus de vingt sur le même limaçon, dont le corps seul est un terrein convenable à ces insectes.

Le limaçon est hermaphrodite parfait, c'est-à-dire, qu'il a les deux sexes. L'accouplement est très curieux; ils viennent face à face l'un de l'autre; ils ont tous un trou à droite, à côté du col: ce trou a deux conduits; le conduit antérieur est rempli par la partie mâle; le postérieur est le sexe féminin: lorsqu'ils sont à portée l'un de l'autre, & avant que de se joindre, chacun fait sortir un aiguillon, qu'il darde dans la chair de son camarade; ces aiguillons tombés ensuite à terre, chacun allonge sa partie mâle; elles se croisent l'une sur l'autre, & vont ainsi à leur destination, où elles restent enfoncées pendant dix à douze heures de suite.

Ils s'accouplent ordinairement trois fois en quinze

jours. Au bout de dix-huit jours, ils pondent, par l'ouverture du col, un grand nombre d'œufs blancs, ronds, collés ensemble, gros comme de petits pois; ils les cachent en terre, où ils éclosent.

On se sert dans bien des pays des limaçons comme aliment: on les prend en automme, dans les vignes; on choisit les plus gros, les plus gras, & on les fait dégorger: on les jette ensuite dans de l'eau bouillante, on les tire de leur coquille, puis on les met en ragoût. C'est un aliment agréable, savoureux, mais dur, spécialement dans certains pays.

Les bouillons de limaçons ont été regardés, de tous temps, comme adoucissants, pectoraux, & anodyns; je les aimerois autant en substance, que le bouillon: on les prépare au bain-marie; on peut y ajoûter quelques plantes médicamenteuses.

Les coquilles pulvérisées, réduites en trochisques, sont de bons absorbants, à l'extérieur; calcinées, elles entrent dans le lithontriptique de mademoiselle Stéphens: pour cela, on les choisit au commencement de Mai; on les calcine dix heures entieres, puis on les met à l'air: elles fermentent, se gonflent, & tombent en poussiere.

Limaçon de mer; Nombril, *ou* Ombilic marin; Nombril, *ou* Féve de mer. *Umbilicus marinus*, off. *Cochlea cælata*, Aldrov. *Cochlea trochiformis, striata, rugosa, papillosa*, Lang. *Operculum officinis* Umbilicus marinus *dictum*, Bellon. *Voyez* la figure de la Limace, celle de Limaçon de mer y est représentée.

Ce limaçon est contenu dans une coquille oblongue, striée, & gravée en-dehors, lisse & polie en-dedans. Son couvercle est une substance pierreuse, arrondie, un peu épaisse, représentant en quelque sorte un nombril, douce, luisante, d'un jaune-doré en-dessus, rougeâtre, ou de couleur de chair en-



.2. Citreum. Citron,









deſſous. Ce couvercle eſt attaché à une des extrêmités de l'animal. Il le pouſſe & le fait ouvrir, lorſqu'il a beſoin de prendre de la nourriture; & quand il eſt raſſaſié, il le retire à lui, & le tient tellement fermé, que l'eau de la mer ne peut s'y inſinuer.

Ce couvercle & ſa coquille, ſont les ſeules parties qui ſoient employées en médecine. On les regarde comme réſolutifs, abſorbants, & diurétiques. On les preſcrit à la même doſe que les coquilles d'eſcargot. Ils entrent auſſi dans la compoſition de quelques onguents aſtringents. Cependant on en fait peu d'uſage.

LIMON; fruit du limonier. *Malum limonium.*

LIMONIER. *Limon; Malus limonia*, off. *Limon vulgaris*, FERR. Heſp. *Malus limonia acida*, C. B. Pin. *Limonia malus*, J. B. *Voyez* la figure du CÉDRA, celle de LIMONIER y eſt repréſentée.

Cet arbre, qui reſſemble beaucoup au citronnier, ne s'éleve pas ordinairement fort haut, & le plus ſouvent ne donne que peu de branches. Ses feuilles reſſemblent à celles du citronnier; mais elles ſont moins longues: il eſt ſouvent hériſſé de quelques épines plus courtes & piquantes. Il reſſemble encore au citronnier par ſes feuilles, dont l'odeur eſt moins forte. Ses fruits ſont ovalaires, plus courts que les citrons, d'un jaune moins foncé, d'une odeur plus foible; ils naiſſent pluſieurs enſemble; l'écorce de ces fruits eſt plus mince que celle des citrons; ils contiennent plus de pulpe & de ſuc: ce ſuc a tant d'acidité, qu'on ne ſçauroit manger ces fruits.

Le limonier croît en Aſie, dans l'iſle de Rhodes, dans l'Aſſyrie; on le cultive en Italie, en Eſpagne, en Portugal, & dans les provinces méridionales de France.

Le ſuc ou jus de limon a tant de rapport, par ſa

nature & ses vertus, avec celui de citron, qu'on peut très aisément le lui substituer toutes les fois qu'on le juge à propos. On s'en sert fréquemment en Italie, en Espagne, en Portugal, dans les pays chauds, où les limons croissent en abondance. Ils en font une boisson ou de la limonade, dont ils se servent, non-seulement comme d'une boisson ordinaire, mais encore très fréquemment comme remede, sur-tout en été.

Les Turcs, traitent la peste, & même les fievres malignes, avec le suc de limon, qu'ils font entrer en grande quantité dans leurs bouillons; ils donnent très fréquemment aux malades des tranches de limon sucrées à mâcher.

Le suc de limon calme l'ivresse, & fait cesser l'assoupissement causé par l'opium & les liqueurs vineuses. Il sert à corriger l'opium.

On prépare dans les boutiques un syrop de limons, qu'on donne pour étancher la soif des fébricitants; pour appaiser l'effervescence du sang, dans les fievres malignes; pour modérer le bouillonnement de la bile. On le prescrit contre les obstructions des reins, & contre le calcul: il est cordial & stomachique; il est administré, avec succès, dans les syncopes, les vomissements, les hoquets, qui accompagnent souvent les fievres ardentes.

LIN ordinaire. *Linum sativum*, C. B. Pin. Tourn. Inst. rei herb. *Linum sativum vulgare cæruleum*, Lobel. Icon. *Linum foliis alternis lanceolatis integerrimis, calycibus acuminatis, angulatis, capsulis mucronatis*, Linn.

Sa racine est très menue, & garnie de peu de fibres. Sa tige, qui croît à la hauteur de deux ou trois pieds, est fort souvent simple, grêle, cylindrique, creuse, branchue. Ses feuilles, disposées sans ordre sur la tige, sont fort longues, pointues, molles, lisses. Au sommet des tiges, & sur des pé-

Lin, Linum.









dicules grêles aſſez longs, naiſſent des fleurs bleues, qui ſe fanent promptement, compoſées de cinq pétales arrondis, ſoutenues ſur un calyce à cinq feuilles; du fond du calyce, ſort un piſtil qui ſe change en un fruit ſphérique, gros comme un pois chiche, ſe terminant en pointe; partagé intérieurement par pluſieurs capſules, où ſont contenues des ſemences applaties, preſqu'ovalaires, liſſes, luiſantes, d'une couleur fauve.

Cette plante ſe ſeme par-tout, à cauſe de ſon utilité, tant en médecine, que pour l'uſage économique.

Les payſans de l'Aſie ont ſouvent fait leur nourriture de la graine de lin. Après l'avoir pilée, ils le mêloient avec du miel, & la faiſoient frire; mais cette nourriture n'eſt, ni agréable, ni ſalutaire elle nuit au contraire à l'eſtomac, parcequ'elle donne un mauvais ſuc, qu'elle eſt difficile à digérer, & qu'elle cauſe des vents. Dans une année de diſette, dit Tragus, les habitants de Middelbourg, dans la Zélande, firent du pain avec cette graine, qu'ils mangerent encore différemment préparée: tels furent les accidents qui ſuivirent cette mauvaiſe nourriture; les hypochondres s'enflerent conſidérablement, leur viſage & d'autres parties du corps devinrent bouffis; pluſieurs même en moururent.

La graine de lin eſt d'une ſaveur mucilagineuſe, huileuſe & doucinâtre, ſans odeur ſinguliere; elle eſt remplie d'une huile tempérée, onctueuſe, & on en uſe, tant extérieurement qu'intérieurement, pour amollir, adoucir & tempérer. On la fait entrer dans les lavements, les fomentations, les épithêmes humides, les cataplaſmes, les onguents & les emplâtres, & elle produit de fort bons effets ſous l'une ou l'autre de ces formes, dans la ſéche-

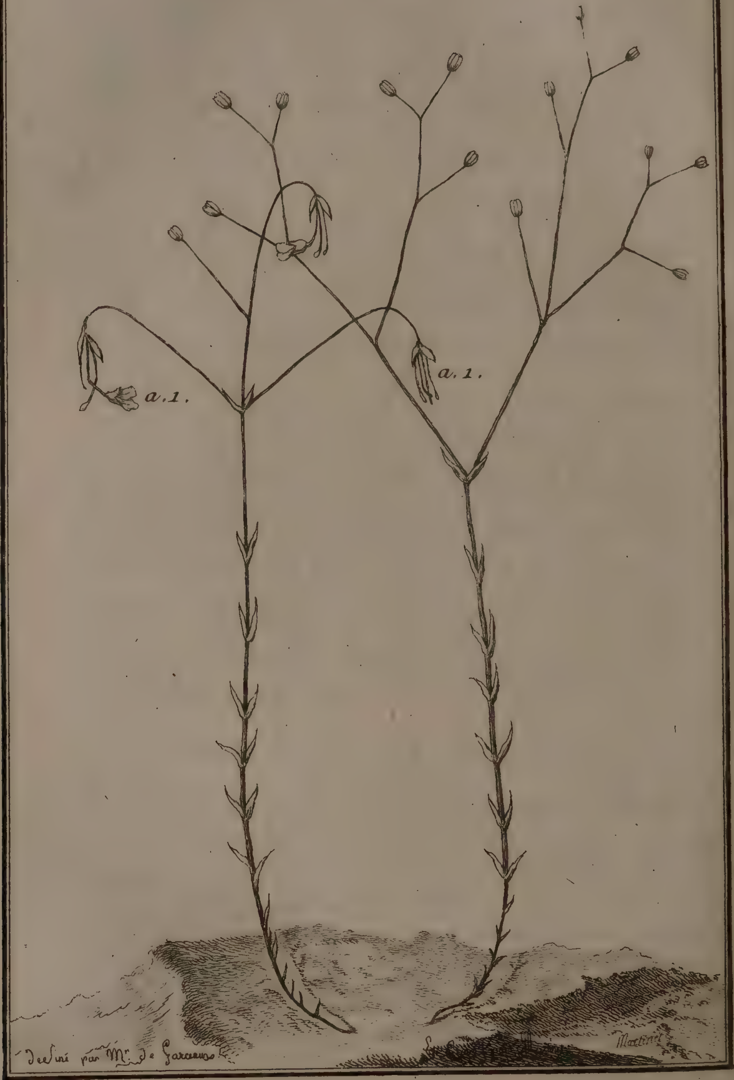
reſſe des parties, la brûlure, les tumeurs froides endurcies, les douleurs de colique, la cardialgie, la néphrétique, les douleurs hyſtériques, les hémorrhoïdes, la paſſion iliaque, l'obſtruction du ventre, la ſuppreſſion d'urine, & autres ſemblables affections. On la fait prendre intérieurement en décoction avec de l'eau & une légere décoction d'avoine: on en uſe ſouvent, avec ſuccès, dans la péripneumonie, la vraie pleuréſie, la dyſenterie, le calcul, les éroſions des conduits, les poiſons corroſifs minéraux, &c. Nous ne devons cependant pas taire, qu'on donne la préférence à l'huile qu'on tire par expreſſion de cette graine, & qu'on la fait très ordinairement entrer dans les onguents.

La graine de lin, dit M. VOGEL, poſſede les mêmes vertus que le fénu-grec. Son huile exprimée, bue par cuillerées, ou ſa décoction dans de l'eau, eſt efficace dans les maladies de poitrine, l'enrouement, la toux, l'aſthme (RIDLEY, *obſ.* 27. *p.* 122.); elle eſt bonne auſſi dans la pleuréſie, *E. N. C. cent.* j. *ann.* iij. *obſ.* 218; & ſuivant BAGLIVI, *p.* 38, elle convient dans l'empyeme, *E. N. C. cent.* x. *app. obſ.* 33, & dans la colique néphrétique, ſelon MIDDLETON, *de lithotom. p.* 5. & HAMILTON, *p.* 44.

Son huile & ſa décoction, à l'extérieur, ſont très utiles contre les inflammations de la gorge & de la vulve; contre le *miſerere*, les brûlures, & les hémorrhoïdes douloureuſes. BAEUMLER dit que l'huile de lin, inſtillée dans une dent cariée, appaiſe la douleur qui en eſt la ſuite.

La farine de lin eſt un réſolutif puiſſant; elle amollit & amene les abſcès à maturité: ce qui fait qu'on l'emploie dans les fomentations & les cataplaſmes émollients.

LIN


Lin Sauvage, Linum Catharticum.
a. 1.
a. 1.

Lin sauvage, *ou* Linaire. *Voyez* Linaire.

Lin sauvage, *ou* bâtard. C'est le Garou. *Voyez* Garou.

Lin sauvage purgatif. *Linum catharticum*, off. *Linum pratense floribus exiguis*, C. B. Pin. *Alsine verna, glabra, flosculis albis*, vel potiùs *Linum minimum*, J. B. *Linum sylvestre catharticum*, Gerard. Emac. *Chamælinum* Clusii, *flore albo*, sive *Linum sylvestre catharticum*, Park.

De sa racine, qui est menue, blanche, ligneuse, garnie de petites fibres, s'élevent de sept à huit pouces des tiges grêles, cylindriques, rougeâtres, rameuses, penchées. Les feuilles inférieures sont arrondies, & terminées par une pointe mousse; les supérieures sont opposées deux à deux, petites, nombreuses, lisses, sans pédicules. Ses fleurs, soutenues sur de longs pédicules, sont blanches, à œillets, composées de cinq pétales pointus & entiers, ayant cinq étamines jaunes, & renfermées dans un calyce à cinq feuilles. Ses graines sont semblables à celles du lin ordinaire.

Cette plante est d'une saveur amere & nauséabonde. Sa racine n'est point vivace. Elle croît fréquemment aux lieux élevés & secs: on la trouve aux environs de Paris: elle fleurit aux mois de Juin & de Juillet.

Elle paroît contenir, dit M. Geoffroy, un sel essentiel tartareux-vitriolique, uni à une grande quantité d'huile fétide. Elle ne rougit que foiblement le papier bleu, dit M. Tournefort.

Cette plante, dit Miller, est, depuis quelque temps, en crédit parmi le peuple d'Angleterre. On en fait bouillir une poignée dans du vin, ou de la biere douce; ce qui donne un purgatif très efficace. On l'estime beaucoup pour le rhumatisme, pour les fievres tierces & quartes, & pour l'hydropisie. Rai

dit la même chose, & ajoûte, qu'elle excite quelquefois le vomissement. On peut encore, suivant le même, la prendre pilée seule, ou séchée & pulvérisée avec une petite quantitée de crême de tartre, & de semences d'anis; & lorsqu'elle est ainsi préparée, elle purge sans causer de tranchées: elle se donne dans l'hydropisie commençante, & contre les fievres intermittentes.

Cependant il n'est pas toujours sûr de faire usage de cette plante; l'observation rapportée par M. JAMES, doit rendre circonspect. J'ai connu un homme, dit-il, qui, ayant voulu se purger avec l'infusion de cette plante, comme un charlatan le lui avoit conseillé, devint tellement enflé au bout de quelques heures, que ses habits ne lui étoient plus propres; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, qu'il revint dans son premier état.

LINAIRE; *ou* Lin sauvage. *Linaria vulgaris lutea, flore majore*, C. B. Pin. *Linaria vulgaris nostras*, PARKINS *Osyris*, MATTH. & FUCHS. *Osyris major*, TABERN. Icon. *Antirrhinum foliis lanceolato-linearibus confertis, caule erecto, spicis terminalibus sessilibus, floribus imbricatis*, LINN. *Antirrhinum foliis linearibus, ascendentibus, congestis, ramis spicâ florali densâ terminatis*, HALLER, Helv.

Ses racines sont blanches, ligneuses, rampantes & fort traçantes. Il s'en éleve, de la hauteur d'un pied, ou d'un pied & demi, plusieurs tiges cylindriques, lisses, d'un verd de mer, rameuses à leur sommet. Ses feuilles, placées sans ordre, sont étroites, pointues, très ressemblantes à celles de l'ésule. Au sommet des rameaux & des tiges, & de l'aisselle des feuilles, sortent des fleurs en épi, d'une seule piece, irrégulieres, en masque, jaunes; dont la partie postérieure s'allonge en un long éperon, comme dans le pied-d'alouette; ce qui les


Linaria.
Linaire
a.1.
a.1.
a.2.
a.3.

distingue des fleurs du muffle de veau, auxquelles elles ressemblent pour tout le reste; la levre supérieure est partagée en deux, & l'inférieure en trois. Du calyce, qui est petit, & divisé en cinq portions, sort un pistil fixé en maniere de clou, à la partie postérieure de la fleur; il devient un fruit capsulaire, à deux loges, séparées par une cloison mitoyenne, où sont contenues des semences rondes, plates, noires.

Cette plante croît dans les champs incultes, & dans les fossés. Sa saveur est herbacée, un peu salée, & un peu amere. On reconnoît une odeur de sureau dans ses feuilles, qu'on a écrasées entre les doigts. Le suc de ces feuilles ne donne aucune teinte au papier bleu; mais celui des fleurs le change en rouge.

La linaire, bien que mise au nombre des incisives, des adoucissantes, des relâchantes, des diurétiques, ne s'emploie guere intérieurement.

Pour l'extérieur, elle est émolliente, adoucissante, résolutive, anodyne. Ses feuilles, pilées & appliquées en forme de cataplasmes sur les hémorrhoïdes, en calme les douleurs. Son suc & son eau distillée, ont la propriété de mondifier toutes sortes d'ulceres, tels que les cancers & les fistules. Ce même suc enleve les taches du visage.

Suivant les lieux où croît la linaire, dit Blair, elle répand une odeur plus ou moins puante; ce qui fait que plusieurs la croient vénéneuse, & ne veulent point qu'on en fasse usage intérieurement. Il est certain que ses fleurs donnent la mort aux mouches, si elles veulent s'en nourrir; raison pour laquelle, en Suede, on met cette plante sur les fenêtres, Linn. *Flor. suec.* L'infusion de la linaire lâche le ventre, & provoque la secrétion & l'excré-

tion de l'urine. Greg. Horst. *lib.* iv. *obſ.* 42. dit, qu'appliquée en forme de liniment ſur les hémorrhoïdes tuméfiées & douloureuſes, elle ſoulage admirablement. On en fait un uſage ordinaire en clyſtere & en fomentation contre le même mal, & contre la ſuppreſſion d'urine. Tout ceci démontre, conclud M. Vogel, que cette plante n'eſt pas ſans acrimonie.

LINIMENT. *Linimentum ; Litus.* On donne ce nom à un médicament liquide, avec lequel on oint chaudement certaines parties malades. Le liniment eſt plus liquide que l'onguent. On le fait de graiſſe & de moëlle de divers animaux, de ſuc, ou de pulpe de plantes, auxquels on ajoûte des huiles, ou des onguents officinaux délayés avec de l'huile.

Lorſqu'on preſcrit la formule d'un liniment, on ne détermine pas la quantité d'huile qui doit y entrer, mais ſeulement la doſe des autres ingrédients, qui, avec l'huile, doivent ſervir à le compoſer; car on ajoûte l'huile, afin que ces ſubſtances ſoient dans un état de fluidité, & qu'on puiſſe plus aiſément en oindre les parties. Ainſi, dans la formule pour un liniment, on ajoûtera ſimplement, quantité ſuffiſante d'huile.

On emploie des liniments contre la gale, pour diſcuter les ſels épais, qui, arrêtés dans les glandes miliaires, les déchirent, & empêchent les ſecrétions de la ſéroſité âcre. Ils ſont d'uſage encore pour évacuer le lait des mammelles, & le réſoudre, s'il y eſt coagulé; pour appaiſer les douleurs des hémorrhoïdes, contre la paralyſie; pour réſoudre les tumeurs œdémateuſes, & calmer toutes les douleurs quelconques.

Liniment pour la gale.

Prenez fleurs de ſoufre, une once.
ſain doux, cinq onces.
huile roſat, quantité ſuffiſ.
ſuc exprimé de deux limons.

On remuera bien le tout dans un mortier de métal: on pourra y ajoûter,

Pulpe de patience ſauvage, quatre onces.
Styrax liquide, deux onces.

Avant que d'en oindre le corps, il faut ſaigner deux ou trois fois, & preſcrire un purgatif, avec des bouillons altérants, pendant neuf jours.

Lorſqu'une femme accouchée n'eſt pas dans le cas de nourrir, & que le lait, pour déſemplir les mammelles, a beſoin de ſtimulant, on peut faire un liniment de cette ſorte; de miel commun, & d'onguent *de althæâ*, de chacun trois onces; de racine d'iris de Florence, demi-once, plus ou moins: on mêlera le tout.

Ce liniment réſout promptement le lait; mais il eſt bon d'appliquer par deſſus des feuilles de chou ou de bette, qu'on aura auparavant bien maniées. Il n'opere pas ſon effet, en chaſſant dehors le lait par la tranſpiration; mais en l'atténuant, & en lui donnant aſſez de fluidité, pour que le lait ne demeure plus dans les mammelles, & que par le moyen des vaiſſeaux lymphatiques, il ſe jette dans la veine ſouclaviere; ou même qu'il s'ouvre une iſſue par le mammellon, comme il arrive lorſque le lait eſt trop épais, & qu'à cauſe de ſa conſiſtance, il ne peut pénétrer les vaiſſeaux lymphatiques; car il eſt

bon de se souvenir, que les vaisseaux lymphatiques des mammelles reçoivent toute la lymphe, dont la sécrétion s'est faite dans ces organes, & la portent dans la veine souclaviere, où elle se mêle au sang & au chyle, tant que les femmes ne sont pas grosses : mais après la conception, la lymphe acquiert dans les mammelles plus de consistance, & se change en lait, & elle n'est plus reçue dans les vaisseaux lymphatiques; elle doit se ramasser dans les vésicules des mammelles, s'y arrêter, les dilater : il se fait aussi alors une dilatation des tuyaux lactiferes, qui s'ouvrent à l'extrêmité du mammellon, lesquels prêtent une issue au lait, pour la nourriture de l'enfant.

LINNÆA. *Voyez* CAMPANULE à fleurs de serpolet.

LION. *Leo*, Latinorum. Λέων, Græcorum. *Felis caudâ elongatâ, floccosâ, thorace jubato*, LINN. *Felis caudâ in floccum desinente*, BRISSON.

Suivant la description qui se trouve de cet animal dans les *Mém. de l'Acad. des Scienc.*, la grosseur de la tête, qui est remarquable, consiste principalement en l'abondance extraordinaire de la chair qui la couvre, & en la grandeur des os qui composent les mâchoires. Il a quatorze dents à chaque mâchoire; sçavoir, quatre incisives, quatre canines, & six molaires : les incisives sont petites, & les canines fort inégales, y en ayant deux grandes & deux petites; les grandes longues d'un pouce & demi, en maniere de défenses : chacune de ces grandes canines est accompagnée d'une autre petite & pointue, qui est à côté des incisives, & qui laisse en la mâchoire d'en-haut, entr'elle & la grande, autant d'espace vuide de chaque côté, qu'il en est besoin pour loger le croc de la grande canine de la mâchoire inférieure, dans laquelle il y a aussi un



dessiné par M.r de Garsault grave par Martinet.

espace entre la grande canine & la premiere des molaires, destiné pour loger la grande canine de la mâchoire supérieure, mais qui est beaucoup plus grand, afin que la mâchoire puisse s'avancer en-devant, quand il est besoin.

Sa langue est âpre & hérissée de quantité de pointes d'une matiere dure, & pareille à celle des ongles des chats, dont elles ont aussi la figure & presque la grandeur; ces pointes étant creuses en leur base, & recourbées vers le gosier. Les yeux clairs & luisants. Il y a apparence que ce qui a fait dire que les lions dorment les yeux ouverts, est que, sans fermer les paupieres, ils les peuvent couvrir avec une membrane épaisse & noirâtre, couchée vers le grand angle, laquelle, en se haussant & s'alongeant vers le petit, peut s'étendre sur toute la cornée, ainsi qu'on voit aux oiseaux, & principalement aux chats, qui ont une très grande conformité avec le lion. La structure particuliere des pattes, des dents, des yeux & de la langue de cet animal, se trouve lui être commune avec le chat; & les parties internes de ces deux animaux n'ont pas moins de ressemblance. Tout le col est garni d'un poil très long & très épais, qui le cachent en entier, & s'étend sur les épaules & le poitrail; on le nomme *criniere*; il ne differe que par sa longueur de celui du reste du corps, qui est ras, & il n'a rien qui tienne de la nature du crin: cette criniere se dresse lorsqu'il est en furie. La hauteur du lion, prise depuis le dos jusqu'à terre, va jusqu'à quatre pieds & plus; & jusqu'à sept & au-delà de longueur, depuis le bout du muffle jusqu'à l'origine de la queue. Celle-ci est longue; d'abord fort grosse, allant en diminuant, & terminée par une houppe de poils. La couleur du lion est, en général, d'un fauve jaunâtre.

Quant à la femelle, qu'on nomme LIONNE, elle n'a point de criniere; il paroît qu'elle est moins haute, & moins longue. Elle fait plusieurs petits, qu'on appelle *Lionceaux* : on dit qu'ils naissent les yeux ouverts. Lorsque les Maures en trouvent dans quelques antres, ils ne manquent pas de les emporter pour les vendre. Si la lionne revient assez tôt pour courir après les ravisseurs, ils lui jettent un de ses petits; & tandis qu'elle le porte en sa caverne, ils fuient promptement avec les autres.

Le lion, qui est qualifié de *roi des animaux*, se trouve dans les pays chauds de l'Afrique & de l'Asie; il se retire & habite dans les bois & les cavernes qui s'y trouvent. En Afrique, les lions sont plus grands, & plus nombreux qu'en Asie. Cet animal a les jambes courtes, eu égard à sa taille, osseuses & fort souples : sa marche est lente & majestueuse, excepté lorsqu'il suit sa proie; car alors il court avec une vîtesse extraordinaire. Son intrépidité est si grande, qu'il ne paroît jamais effrayé du nombre de ses ennemis. S'il ne pense point à l'attaque, il passe dédaigneusement, & continue sa marche avec lenteur. Si la faim le presse, il tombe indifféremment sur tout ce qui se présente, & la résistance ne fait qu'augmenter sa rage; aussi est-il fort dangereux de le blesser sans l'abattre. On a dit que le chant du coq le faisoit fuir : c'est une erreur; il y fait à peine attention : mais il redoute les serpents. On dit même que la ressource des Maures, lorsqu'ils sont poursuivis par un lion, est de prendre leur turban, & de le remuer devant eux dans la forme d'un serpent, & que cette vue suffit pour faire précipiter sa retraite.

L'attaque du lion paroît toujours délibérée : il ne s'avance pas directement vers sa proie; mais, faisant un circuit, & rampant même pour s'appro-


Liquidambarum. Liquidambar
a. 2.
a. 1.
a. 2

cher, il s'élance ensuite, lorsqu'il est à portée, pour fondre dessus d'un seul saut. Malgré cette férocité naturelle, les lions s'apprivoisent assez aisément dans leur jeunesse : on en a vu d'aussi doux & d'aussi caressants que les chiens, & qui suivoient par-tout leurs maîtres ; mais il faut avouer qu'on a de tristes exemples qui prouvent que sa férocité se réveille.

On dit que le *cœur* du lion est bon contre l'épilepsie : après l'avoir fait sécher, on le réduit en poudre, & on le prescrit à la dose de douze grains, jusqu'à deux scrupules, ou seul, ou mêlé à une eau antiépileptique. On lui attribue aussi la vertu de guérir la fievre quarte.

On a débité que le *sang*, desséché, & ensuite pulvérisé, étoit diaphorétique & antiépileptique. Comme le sang humain, il paroît que c'est seulement un léger astringent.

Quant à la *graisse*, elle est émolliente, adoucissante, & souvent résolutive. On y trempe un peu de coton, qu'on insere ensuite dans l'oreille ; elle appaise les douleurs de cette partie. Elle est bonne en liniment contre les tumeurs indolentes & squirrheuses ; contre les engelures : on en frotte, avec succès, les parties engourdies par le froid. Mais il faut être attentif à ne pas en faire usage à l'égard des tumeurs inflammatoires ; la chaleur de la partie, jointe à la chaleur & à la pénétrabilité de cette graisse, lui feroit bien-tôt contracter une acrimonie & une causticité dangereuses.

Ses *excréments* sont regardés comme un léger astringent.

LIQUEUR anodyne minérale d'HOFFMANN. *Voyez* VITRIOL.

LIQUIDAMBAR. *Liquidambarum ; Ambarum liquidum*, off.

Suc résineux, liquide, gras, de consistance pareille à la térébenthine ; d'un jaune-rougeâtre ; d'une saveur âcre, aromatique ; d'une odeur pénétrante, qui approche de celle de styrax & de l'ambre.

L'arbre, des incisions duquel on tire ce baume, est nommé par les botanistes, *Liquidambari arbor*, sive *Styracifera*, *aceris folio*, *fructu tribuloïde*, id est, *pericarpio orbiculari ex quamplurimis apicibus coagmentato semen recondens*, Plukn. Phyt. *Xochiocotzo-Quahuitl*, seu *Arbor liquidambari indici*, Hernand. *Ococotl Indorum*, Nic. Monard. *Styrax aceris folio*, Raii, Hist. *Arbor virginiana*, vel potiùs *Platanus virginiana styracem fundens*, ejusdem.

Cet arbre est fort ample, beau, grand, branchu & touffu. Ses racines s'étendent de tous côtés. Son tronc est droit : son écorce est en partie roussâtre, en partie verte & odorante. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de l'érable, sont divisées en trois sections pointues, blanchâtres d'un côté, d'un verd plus foncé de l'autre, dentelées à leur circonférence, larges de trois pouces. Ses fleurs n'ont pas encore été bien décrites. Ses fruits sont sphériques, épineux comme ceux du plane, composés de plusieurs capsules jaunâtres, saillantes & terminées en pointes ; elles contiennent des semences oblongues & arrondies.

Il croît dans la Virginie, la Nouvelle Espagne, & dans plusieurs autres endroits des Indes occidentales.

Ce baume, dit Hernandez, découle naturellement, ou par incision, de cet arbre. Quelques-uns rompent les branches par petits morceaux, les font bouillir, & retirent une huile qui nage sur la liqueur, & qu'ils vendent ensuite pour le vrai liquidambar


Lilium. Lis blanc.
a. 1.
a. 1.

quidambar. Il y en a qui croient que cette liqueur est le ſtorax liquide.

Le liquidambar échauffe & humecte Il réſout les obſtructions, & ramollit les tumeurs dures. On l'a employé en fumigations contre les obſtructions & les duretés de la matrice, & pour exciter les regles. Il n'eſt plus d'uſage aujourd'hui, dit M. Geoffroi, parceque ſon odeur fait mal à la tête, & cauſe des vapeurs.

LIS, *ou* Lys blanc. *Lilium candidum*, off. *Lilium album vulgare*, J B. *Lilium album flore erecto*, *& vulgare*, C. B. *Ambroſia*, ſive *Lilium album* Nicandri, Anguill. *Lilium foliolis ſparſis*, *corollis campanulatis*, *intùs glabris*, Linn.

Sa racine eſt bulbeuſe, compoſée de pluſieurs écailles charnues, unies enſemble, & attachées à un pivot. Il s'en éleve de deux ou trois pieds une tige cylindrique droite. Ses feuilles, qui n'ont point de pédicules, ſont oblongues, aſſez larges, charnues, liſſes, luiſantes, d'un verd-clair, d'une odeur de mouron, ſi on les écraſe entre les doigts. Ses fleurs ſont blanches, à ſix pétales, recourbées en-dehors, & formant une eſpece de cloche; du milieu ſort un piſtil accompagné de ſix étamines, dont les ſommets ſont jaunes : il devient un fruit oblong triangulaire, à trois loges, où ſont contenues des ſemences rouſsâtres.

Cette plante, qui ſe cultive dans les jardins, à cauſe de ſa bonne odeur & de la beauté de ſa fleur, eſt remplie dans toutes ſes parties d'un ſuc viſqueux & gluant. Elle croît d'elle-même dans la Paleſtine & dans la Syrie.

En médecine, on ſe ſert ſpécialement de ſa racine, ou oignon, qui abonde en ſuc gluant & mucilagineux. A l'intérieur, il n'eſt guere employé. On prétend qu'il eſt apéritif, & qu'il peut guérir

l'hydropisie. L'on se fonde en cela sur l'observation d'un particulier, qui, ayant nourri un certain temps un hydropique de pain fait avec la farine d'orge & le suc de lis, le guérit. A l'extérieur, on le fait cuire sous la cendre, dans de l'huile, ou dans de l'eau; on le réduit en marmelade, on l'applique seul, ou mêlé avec les autres émollients, & il convient sur les tumeurs douloureuses, inflammatoires, érésipélateuses, tensions, divulsions des parties, dans les chaudepisses tombées dans les bourses; on l'applique sur les hémorrhoïdes, les brûlures, pour relâcher & détendre les parties, avancer la suppuration d'un abscès; on le met dans les gargarismes adoucissants & calmants. L'huile de lis, faite avec l'infusion des fleurs, est adoucissante, calmante, & est recommandée dans les maux d'oreilles, les brûlures, & pour assouplir les parties tendues & desséchées. L'eau distillée de lis est adoucissante & calmante; sa dose est de six onces. Elle convient dans la néphrétique, la gravelle, l'inflammation des reins, de la vessie, & de toutes les parties intérieures: les fleurs peuvent être employées comme l'oignon.

Les fleurs de lis, dit M. Vogel, répandent, il est vrai, une odeur agréable, mais elle affecte la tête, & cause une espece d'ivresse. Elles appaisent les douleurs, & leur huile est consolidante. Les femmes emploient son eau distillée pour accélérer l'accouchement. A l'extérieur, cette même eau est cosmétique. Leurs sommets sont quelquefois mis en usage par les sages-femmes, dans les accouchements difficiles.

A raison du mucilage que contiennent ses oignons, dit le même médecin, ils sont lénitifs, lubréfiants, & maturatifs; aussi entrent-ils fréquemment dans les clysteres & les cataplasmes.


Smilax aspera fructu rubente.
Liseron rude.
a. 5.
a. 4.
a. 4.
a. 1.
a. 1.
a. 2.
a. 2.
a. 3.

Lis des vallées. *Voyez* Muguet.

Lis d'étang. *Voyez* Nenuphar.

LISERON rude; Liset piquant *ou* épineux. *Smilax aspera fructu rubente*, C. B. Pin. *Smilax aspera, rutilo fructu*, Clus. Hist. *Smilax aspera, fructu rubro*, Park. *Milax*, Galen.

Sa racine est longue, serpentante, de la grosseur du petit doigt, noueuse, dure, blanchâtre, vivace. Il s'en éleve plusieurs tiges longues, dures, cannelées, branchues, sarmenteuses, pliantes, épineuses, garnies de mains, ou vrilles, avec lesquelles elles s'entortillent autour des arbrisseaux voisins. Ses feuilles sont amples, fermes, épaisses, armées d'épines, & souvent marquetées de taches blanches. Aux sommités des rameaux, naissent par grappes des fleurs blanches, petites, odorantes, composées chacune de six pétales en forme d'étoile, & de six étamines, dont les sommets sont oblongs. A ces fleurs, succedent des fruits mollets & rouges dans leur maturité, dans lesquels sont contenues deux ou trois graines rondes, lisses, d'un rouge-brun en-dehors, blanches en-dedans, d'une saveur fade & désagréable.

Cette plante, qui donne sa fleur au printemps, & dont le fruit est mûr en Juillet & Août, vient le long des haies, sur le bord des chemins, sur les montagnes, & dans les lieux incultes.

Sa racine, qui est du nombre des dessiccatifs, des sudorifiques, des incisifs, des atténuants, s'emploie dans les affections gouteuses & paralytiques; contre les dartres vives, & autres maladies de la peau. En substance, & pulvérisée, on la prescrit depuis un demi-gros jusqu'à deux gros; & en décoction, jusqu'à demi-once. Fallope s'en est servie avec succès contre la vérole; elle peut se

donner à la place de la ſalſepareille, eſpece de ſmilax qui croît au Pérou.

Le docteur LANZONI aſſure qu'il n'y a point de remede plus efficace contre la goute, que d'envelopper de feuilles de ſmilax les pieds juſqu'au gras de la jambe, ayant ſoin d'en mettre tous les jours de nouvelles; leur effet eſt d'exciter une forte tranſpiration, ſans cauſer d'éroſion à la peau; ce qui appaiſe les douleurs, abrege la durée de l'accès, & emporte une partie de l'humeur gouteuſe.

LISERON (grand) *ou* Liſet. *Convolvulus major albus*, C. B. Pin. *Smilax lævis major*, DODON. Pempt. *Volubilis major*, TRAG. *Convolvulus major, ſive Campana alba ſylveſtris*, SCHWENCK. *Malacociſſus* Damocratis, ANGUILL. *Helxine ciſſampelos*, CORD. *Convolvulus foliis ſagittatis, poſticè truncatis*, LINN.

Sa racine eſt longue, menue, blanche, fibreuſe, vivace, d'une ſaveur un peu âcre. Ses tiges ſont longues, grêles, ſarmenteuſes, cannelées; elles s'élevent fort haut en grimpant, & s'attachent par leurs vrilles, autour des arbres & des arbriſſeaux voiſins. Ses feuilles ſont en cœur, pointues, liſſes, vertes, portées ſur de longs pédicules. Ses fleurs ſont en cloche; elles ſortent de l'aiſſelle des feuilles; leur calyce eſt ovale, & partagé en cinq portions; elles ont cinq étamines, dont les ſommets ſont applatis. A ces fleurs ſuccedent des fruits preſque ronds, de la groſſeur d'une petite ceriſe, membraneux; les graines, qu'ils contiennent, ſont pointues, & d'un noir-rougeâtre.

Cette plante donne un ſuc laiteux; ſa fleur paroît en été, & ſes fruits ſont mûrs en automne. Elle vient preſque par-tout.

Pour l'intérieur, le grand liſeron eſt purgatif, ré-


Smilax Convolvulus Major.
Grand Liseron.
a.1.
a.1.
a.4.
a.1.

Smilax Convolvulus minor. Petit Liseron.



ſolutif, vulnéraire : en qualité de purgatif, on peut en preſcrire depuis quinze grains juſqu'à trente. Ses feuilles ſervent en infuſion, pour évacuer les ſéroſités.

Extérieurement, il eſt réſolutif & calmant.

LISERON (petit), *ou* Liſet; Campanette, *ou* Clochette ; Vrillée commune. *Convolvulus minor arvenſis*, C. B. Pin. *Helxine*, *Ciſſampelos multis*, ſive *Convolvulus minor*, J. B. *Smilax lævis minor*, DODON. Pempt. *Volubilis minor*, TRAGI. *Scammonia parva*, ANGUILL. *Convolvulus foliis ſagittatis utrinque arctis*, LINN.

Sa racine eſt fort longue, menue, rampante, fibrée, vivace. Il s'en éleve pluſieurs tiges grêles, tendres, ſerpentantes, qui, par leurs vrilles, s'entortillent autour des arbres & des arbriſſeaux voiſins. Ses feuilles, taillées en forme de cœur, ſont plus petites que celles de l'eſpece précédente, plus garnies de nervures, plus rudes, ſans poil, ſans dentelures. De l'aiſſelle des feuilles, naiſſent de petites fleurs blanches, purpurines, panachées, ou de couleur de roſe ; elles ſont en forme de cloche, & ſoutenues par un long pédicule. Il leur ſuccede des fruits arrondis, menus, où ſont renfermées des graines anguleuſes aſſez groſſes.

On trouve cette plante par-tout. Elle fleurit en été.

Elle eſt vulnéraire, déterſive, anodyne. Suivant M. TOURNEFORT, c'eſt un des plus excellents vulnéraires que nous ayions. On ſe trouve bien de ſa décoction contre la colique. On met cuire dans de l'huile, dit EMMAN. KONIG, ſes feuilles dans de l'huile, dont on ſe ſert en liniment, ſur les parties attaquées de goute ; elle en appaiſe les douleurs.

LISERON d'Amérique. *Voy.* JALAP.

LISET. *Voy.* LISERON.

LITHARGE. *Voyez* PLOMB.

LITHONTRIPTIQUES. *Lithontriptica* & *Saxifraga medicamenta.* On a donné ce nom aux remedes qu'on a cru capables de fondre le calcul qui se forme dans les reins & dans la vessie.

L'effet des lithontriptiques, dit M. VOGEL, est de dissoudre la matiere même des calculs, ou leur concrétion déja commencée; ou bien de détruire le gluten qui en unit toutes les parties les unes aux autres. Ceux qui agissent de la premiere maniere, sont, ou de puissants acides, comme l'huile de vitriol, & l'élixir acide de DIPPEL, qui en est composé, ou des sucs de plantes âcres, telles que l'ail, le poireau, le raifort, qui, par leurs qualités stimulantes, provoquent en même temps l'excrétion de l'urine, & celle des calculs dissous: ou bien ce sont des amers, comme l'absinthe & la racine de gentiane; lesquelles, d'un côté, fortifient les fibres des reins, & de l'autre, brisent cet acide dominant dans les humeurs, qui favorise beaucoup la formation du calcul. Ceux qui agissent de l'autre maniere, sont des substances savonneuses & alkalines, l'eau de chaux, les écailles d'huitres, l'huile de tartre par défaillance, la liqueur de nitre fixe, les eaux de Carlsbad, les pilules lithontriptiques de mademoiselle STÉPHENS.

Mais tous ces remedes, si vantés par les anciens, & de nos jours, soit qu'ils soient simples, ou composés, ne répondent point du tout au beau nom dont on les a décorés.

Que faut-il donc entendre par remedes contre la pierre? ceux-là seulement qui empêchent la concrétion du calcul, résolvent, délaient, détergent, & chassent la matiere pituiteuse-sablonneuse, qui sert de base au calcul. Les plus puissants, seront, sans contredit, les diurétiques.

Un des plus célebres lithontriptiques, est celui

qui porte le nom de mademoiselle STEPHENS. Voici ce que M. LIEUTAUD, qu'on ne ſçauroit trop louer, en dit dans ſa matiere médicale : Outre le ſavon & le miel, qui ſont la baſe des pilules lithontriptiques de mademoiſelle STÉPHENS, il y entre de la poudre d'huitre calcinée, des fruits d'églantier, & des graines de bardane, de frêne, & de carotte ſauvage, &c, que l'on fait griller, juſqu'à ce qu'ils en ſoient noircis. On vante beaucoup l'efficacité de ce remede, & avec raiſon, contre les embarras formés dans les reins. On en donne même dans les accès néphrétiques, juſqu'à un demi-gros, toutes les heures, ou de deux heures l'une. Il ſe preſcrit pour préſerver de nouvelles attaques; & il eſt rare qu'il ne réuſſiſſe en pareil cas. Sa doſe eſt alors depuis un juſqu'à deux gros par jour.

Tout le monde ſçait que mademoiſelle STÉPHENS a encore mis en vogue un autre remede, conſacré particuliérement à ſoulager ceux qui ont la pierre dans la veſſie. Il conſiſte en une poudre & une décoction. La poudre eſt compoſée d'écailles d'huitres, & de coquilles d'œufs calcinées ſéparément. On prépare la décoction avec une pâte ou mêlange de ſavon, de miel ou de creſſon brûlés, & mêlés exactement. On fait cuire la pâte dans de l'eau, avec des feuilles de bardane, de perſil, de fenouil, des fleurs de camomille. Cette décoction paſſée, on ajoûte du miel à la colature. La maniere d'adminiſtrer ce remede, eſt de faire prendre, trois fois par jour, juſqu'à deux ſcrupules, de la poudre délayée dans du vin, & de boire immédiatement après, un verre de la décoction précédente. Tel eſt le fameux remede lithontriptique, par le ſecours duquel je ſuis témoin que pluſieurs perſonnes, tourmentées des plus cruelles douleurs, & prêtes à périr, ſont revenues en parfaite ſanté; mais, il faut

l'avouer, ce remede n'est point capable de briser & de fondre les calculs extrêmement durs; ceux-ci, à la vérité, sont rares. Je dois ajoûter qu'il est à craindre que ce remede ne soit sans succès, si les apothicaires ne suivent pas à la lettre le procédé de mademoiselle STÉPHENS, qui a été publié tant de fois.

LIVÊCHE, *ou* Ache de montagne. *Levisticum, Ligusticum foliis apii*, off. *Angelica montana perennis, paludapii folio*, TOURNEF. Inst. rei herb. *Ligusticum vulgare, an Libanotis fertilis* Theophrasti, C. B. Pin. *Ligusticum vulgare, foliis apii*, J. B. *Laserpitium*, ANGUILL. *Hipposelinum*, MATTH. *Smyrnium*, LACUN. *Laserpitium germanicum*, LOBEL. Icon.

Sa racine est épaisse, charnue, noirâtre en-dehors, blanche en-dedans, vivace. Il s'en éleve de quatre à cinq pieds, plusieurs tiges noueuses, épaisses, cannelées, creuses, branchues. Ses feuilles, qui ont plus d'un pied de longueur, sont profondément découpées en plusieurs lobes, d'un verd-foncé, d'une odeur forte. Sa fleur est composée de cinq pétales jaunes, portés sur un calyce, lequel se change en un fruit composé de deux semences oblongues, assez grosses, plus grandes que celles d'ache, convexes d'un côté, applaties de l'autre, & de couleur obscure.

C'est improprement, suivant M. TOURNEFORT, que cette plante est nommée *ligusticum* & *laserpitium*. Elle est fort commune sur les Alpes & sur d'autres montagnes. On la cultive ordinairement dans les jardins, sous le nom de *grande angélique*.

Sa racine est grosse, oblongue, divisée en plusieurs fibres droites & assez grosses, extérieurement brunâtre, blanchâtre, ou d'un jaune-pâle en-dedans, d'une odeur très pénétrante, d'une saveur doucinâtre


Livêche.
Levisticum.
a. 1.
a. 1.
a. 3.
a. 4.
Dessiné par Mr de Garsault
Gravé par Martinet

doucinâtre, un peu âcre, & légérement aromatique. Elle eſt fort ſujette, & en peu de temps, à la carie.

Elle ſurpaſſe, par ſa vertu carminative, pectorale, diurétique & utérine, pluſieurs ſimples de cette eſpece. Elle eſt bonne ſur-tout dans la colique venteuſe, la cardialgie, la cachexie ictérique, la toux, l'aſthme, le calcul, l'ardeur & la ſuppreſſion d'urine, les ſpaſmes vaporeux, la ſuppreſſion des regles & des lochies, & les autres maladies, dans leſquelles la racine d'angélique produit de bons effets. On la fait prendre infuſée dans le vin (rarement dans une décoction aqueuſe), en forme de thé, depuis un gros juſqu'à deux, & même juſqu'à une demi-once. Quant à ſon uſage extérieur, il eſt le même que celui de la racine d'angélique.

De même que ſa ſemence, dit M. Vogel, cette racine contient une huile éthérée, & a une ſaveur aromatique. Non-ſeulement elle en poſſede toutes les vertus à un ſouverain degré, mais encore elle réſout puiſſamment les humeurs muqueuſes renfermées dans l'eſtomac & dans les poumons, & en donnant du reſſort à ces parties, elle en favoriſe l'excrétion, diſſipe les vents, calme les douleurs de colique, & eſt bonne pour l'aſthme. Elle ſe donne en poudre à une demi-drachme, & en décoction, à une demi-once.

Ses ſemences, à cauſe de l'huile éthérée qu'elles contiennent, ont une odeur & une ſaveur aromatique; elles ſont échauffantes, réſolutives, ſudorifiques, diurétiques, emménagogues, & vermifuges.

Livêche, *ou* Séſeli commun. *Voyez* Séseli.

LOOCH, *ou* Eclegme. *Looch; Eclegma* C'eſt un médicament ſous forme liquide, de même conſiſtance que le ſyrop, quelquefois plus ſolide;

destiné pour les affections de la gorge & du poumon.

Il est composé, ou de poudres, & d'un syrop convenable; ou de pulpe, de poudres & de syrop; ou d'une décoction pectorale. On le prescrit pour aider l'expectoration, pour arrêter le crachement de sang, pour appaiser la toux, pour adoucir l'âcreté à la gorge, & pour calmer toutes les affections de la poitrine.

Looch pour faciliter l'expectoration chez les vieillards, dans l'asthme, & chez ceux qui ne sçauroient cracher.

Prenez syrop de violettes, une once & demie.
oxymel simple, une once.
fleurs de soufre, un gros.
(ou) *fleurs de benjoin*, demi-gros.

Faites un looch, dont on prendra une cuillerée, qu'on avalera peu-à-peu & lentement.

Le suc d'ortie, à la dose de deux onces, délayé dans un bouillon ordinaire, facilite l'expectoration, & arrête le crachement de sang; c'est pourquoi on le fait prendre, avec succès, aux malades, de quatre heures en quatre heures.

On se sert aussi, comme d'éclegme, des tablettes & de la pâte de guimauve, ainsi que de différentes préparations de sucre, telles que le sucre d'orge, rosat, candi, &c, qui doivent être tenues long-temps dans la bouche, & y être portées en tous sens avec la langue, afin que leurs parties, détachées par la chaleur de la bouche, empreignées de salive, & dé-



Loir. Glis.

layées, pénetrent plus aisément les parties voisines de la trachée & des poumons, afin de calmer la toux, & d'aider l'expectoration.

Dans les éclegmes destinés pour les enfants, on ajoûtera toujours quelques cuillerées d'une eau distillée, afin de leur donner la liquidité nécessaire pour être peu-à-peu avalés.

On fait aussi une addition de quelques cuillerées d'eaux distillées dans les loochs préparés pour les adultes, lorsqu'il entre des poudres dans leur composition, afin de les rendre plus liquides & plus aisés à avaler. On trempe quelquefois dans les éclegmes, un bâton de réglisse, que les malades succent long-temps.

LOIR. Μυωξος, Græcorum. *Glis*, Latinorum.

On connoît trois especes de loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hyver, le *loir*, le *lérot*, le *muscadin*. Le loir est le plus gros des trois; le muscadin est le plus petit.

Le loir a beaucoup de rapport à l'écureuil, par la forme du corps, & sur-tout par la queue, qui est garnie de longs poils d'un bout à l'autre; mais il en differe d'une maniere très apparente, par sa couleur grise, qui suffit pour le distinguer de l'écureuil; il est blanchâtre sous la gorge & le ventre : d'ailleurs le loir est un peu plus petit.

Cet animal a environ six pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'anus; sa queue est longue de quatre pouces & demi jusqu'au bout du tronçon, & de cinq pouces trois lignes ou environ, jusqu'à l'extrêmité des poils.

C'est improprement que l'on dit, que ces animaux dorment pendant l'hyver; leur état n'est point celui d'un sommeil naturel; c'est une torpeur, un engourdissement des membres & des sens, & cet engourdissement est produit par le refroidissement

du ſang. Cet état d'engourdiſſement ceſſe avec le froid ; quelques degrés de chaleur au-deſſus de dix ou onze, ſuffiſent pour ranimer ces animaux ; & ſi on les tient pendant l'hyver, dans un lieu bien chaud, ils ne s'engourdiſſent point du tout ; ils vont & viennent, ils mangent & dorment ſeulement de temps en temps, comme tous les autres animaux. L'hyver même, lorſque la température de l'air eſt au-deſſus de dix ou onze degrés, ils ſe raniment, & ſortent de leurs trous, pour chercher à vivre, ou plutôt ils mangent les proviſions qu'ils ont amaſſées pendant l'automne.

Les loirs ſont gras en tout temps, & plus gras en automne qu'en été. Leur chair eſt aſſez ſemblable à celle du cochon d'Inde. Ils faiſoient partie de la bonne chere chez les Romains ; ils en élevoient en quantité. VARRON donne la maniere de faire des garennes de loirs ; & APICIUS, celle d'en faire des ragoûts. Cet uſage n'a point été ſuivi, ſoit qu'on ait eu du dégoût pour ces animaux, parcequ'ils reſſemblent aux rats, ſoit qu'en effet leur chair ne ſoit pas de bon goût. Elle n'eſt guere meilleure que celle du rat d'eau. Cependant, en Italie, on en mange encore aujourd'hui.

Comme l'écureuil, le loir habite dans les forêts ; il grimpe ſur les arbres, ſaute de branche en branche, moins légérement, à la vérité, que l'écureuil, qui a les jambes plus longues, le ventre bien moins gros, & qui eſt auſſi maigre que le loir eſt gras : cependant ils vivent tous deux des mêmes aliments ; de la faine, des noiſettes, de la châtaigne, d'autres fruits ſauvages ſont leur nourriture ordinaire. Le loir mange auſſi de petits oiſeaux, qu'il prend dans les nids. Il ſe fait un lit de mouſſe dans le tronc des arbres creux ; il ſe gîte auſſi dans les fentes des rochers élevés, & toujours dans des lieux

Lotus hortensis odora. Lotier odorant

a. 1.

a. 1.



ſecs. Il craint l'humidité, boit peu, & deſcend rarement à terre. Il ne s'apprivoiſe point.

Les loirs s'accouplent ſur la fin du printemps. Ils font leurs petits en été; les portées ſont ordinairement de quatre ou cinq; ils croiſſent vîte, & l'on aſſure qu'ils ne vivent que ſix ans.

Ces petits animaux ſont courageux, & défendent leur vie juſqu'à la derniere extrêmité : ils ont les dents de devant très longues & très fortes, auſſi mordent-ils violemment. Ils ne craignent, ni la belette, ni les petits oiſeaux de proie; ils échappent au renard, qui ne peut les ſuivre au-deſſus des branches; leurs plus grands ennemis ſont les chats ſauvages & les martes.

Cette eſpece n'eſt pas extrêmement répandue; on ne les trouve point dans les climats froids; il leur faut un climat tempéré, & un pays couvert de bois. On en trouve en Eſpagne, en France, en Grece, en Italie, en Allemagne, en Suiſſe, où ils habitent dans les forêts, dans les collines, & non pas au-deſſus des hautes montagnes, comme les marmotes. *Hiſt. natur. par* MM. DE BUFFON & DAUBENTON.

Sa *chair* paſſe pour guérir la boulimie, & ſa *graiſſe* pour procurer le ſommeil, quand on s'en frotte la plante des pied; ce n'eſt cependant pas à raiſon d'aucune vertu narcotique, mais parce-qu'étant relâchante & adouciſſante, comme toutes les autres graiſſes, elle diminue l'éréthiſme, & la tenſion des parties. Ses *excréments*, diſſous dans un véhicule convenable, ont la réputation de diſſoudre la pierre; ils guériſſent l'alopécie, quand on les mêle avec du vinaigre & de la roſée du mois de Mai, & qu'on en oint la partie affligée. Ses *cendres* éclairciſſent la vue. DALE.

LOTIER odorant; Trefle muſqué; Faux-

baume du Pérou. *Lotus hortensis odora*, (off.) C. B. Pin. *Melilotus major, odorata, violacea*, Moris. hist. oxon. Tourn. Inst. rei herb. *Lotus sativa odorata, annua, flore cœruleo*, J. B. *Trifolium odoratum alterum*, sive *Lotus sativa*, Dodon. Pempt. *Melilotus vera*, Tabern. Icon. *Lotus hortorum odora*, Lobel. Icon.

De sa racine, qui est menue, simple, blanche, boiseuse, fibrée, s'éleve de deux pieds une tige droite, grêle, cannelée, creuse, rameuse. Ses feuilles sont alternes, soutenues sur un long pédicule, d'un verd-pâle, dentelées tout autour, lisses. Sur de longs pédicules, naissent de l'aisselle des feuilles d'en-haut, de petites fleurs légumineuses, d'un bleu-clair, d'une odeur aromatique un peu forte, mais agréable; du calyce de chaque fleur sort un pistil, qui devient une capsule dure, qui n'est pas cachée dans le calyce, comme dans le tréfle : elle contient deux ou trois semences jaunes, odorantes, arrondies.

Cette plante est annuelle. Elle est résolutive, détersive, consolidante, digestive, anodyne, & suivant quelques-uns, alexitere, diurétique, emménagogue, sudorifique.

Extérieurement, elle entre dans les décoctions & les fomentations vulnéraires. Ses sommités fleuries, macérées dans l'huile commune, sont bonnes pour la réunion des plaies, pour empêcher l'inflammation, contre les hernies des enfants, & pour faciliter la maturité des tumeurs qui doivent se terminer par la suppuration.

Son eau, distillée, est regardée comme vulnéraire & ophthalmique.

Lotier hémorrhoïdal. *Voyez* Trefle hémorrhoïdal.

Lotier (petit). *Voyez* Trefle sauvage jaune.

Lupus, Loup.

Vulpes, Renard.



LOTION. *Lotio.* Liqueur dont on lave les pieds, les mains, la tête, les plaies, les ulceres. Il y en a de rafraîchissantes, d'adoucissantes, de somniferes, de détersives, &c, suivant les indications.

LOUP. *Lupus*, Latinorum. *Canis caudâ incurvâ*, LINN. *Lupus vulgaris; Lupus terrestris communis*, sive *vulgaris; Canis sylvestris*, seu *nocturnus*, quorumdam.

Animal quadrupede & sauvage. Plusieurs naturalistes l'ont regardé comme une espece de chien.

Plus j'ai observé les chiens & les loups, dit M. DAUBENTON, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, plus je les ai comparés les uns aux autres, tant les mâles que les femelles, plus j'aurois été porté à conclure de la ressemblance qui est dans leur conformation, qu'ils sont de la même espece, si M. DE BUFFON n'avoit tenté inutilement de faire accoupler le chien avec la louve. ARISTOTE fait mention de l'accouplement des loups avec les chiens, & cela me paroît moins impossible, par la conformité des parties de la génération de ces animaux, que l'accouplement du taureau avec la jument, dont on prétend que viennent les jumars. Mais, en supposant que ces animaux s'accouplassent avec les chiens, & qu'ils produisissent ensemble, il pourroit encore arriver qu'il n'en vînt que des mulets, c'est-à-dire, des individus stériles.

Les couleurs du loup, sont, le noir, le fauve, le gris & le blanc. Il a le corps plus gros, & les jambes plus courtes que le mâtin, la tête plus large, le front moins élevé, le museau un peu plus court & plus gros, les yeux plus petits & plus éloignés l'un de l'autre, les oreilles plus courtes & droites en entier. Le loup paroît aussi plus robuste, beaucoup plus fort & plus gros; mais la longueur du poil contribue beaucoup à cette apparence, principalement

le poil de la tête, qui eſt au-devant de l'ouverture des oreilles, celui du cou, du dos, des feſſes ; & de la queue, qui eſt fort groſſe. Le principal trait qui diſtingue la face du loup de celle du mâtin, eſt dans la direction de l'ouverture des paupieres, qui eſt fort inclinée, au lieu d'être horiſontale comme dans les chiens. Les yeux étincellants du loup, ſont le ſigne qui dénote le plus ſa férocité ; ils animent ſa face, & ſes oreilles droites, la relevent en la terminant ; mais la petiteſſe des yeux fait paroître le front fort étendu, & le muſeau très allongé. Ces parties, dénuées de traits, donnent au loup un faux air de douceur & de docilité, dont l'apparence n'eſt pas trompeuſe dans les chiens mâtins, danois, braques, &c, qui ont le muſeau à peu près de même forme.

Le loup eſt l'un de ces animaux, dont l'appétit, pour la chair, eſt le plus véhément. Il eſt naturellement groſſier & poltron ; mais il devient ingénieux par beſoin, & hardi par néceſſité, dit M. de Buffon ; preſſé par la faim, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui ſont ſous la garde de l'homme. Lorſque ſon beſoin eſt extrême, il s'expoſe à tout, attaque les femmes & les enfants, & ſe jette même quelquefois ſur les hommes, devient furieux par ſes excès, qui finiſſent ordinairement par la rage & la mort.

Pris jeune, le loup ſe prive, & ne s'attache point ; la nature eſt plus forte que l'éducation ; il reprend avec l'âge ſon caractere féroce, & retourne, dès qu'il le peut, à ſon état ſauvage.

Les louves deviennent en chaleur en hyver ; pluſieurs mâles ſuivent la même femelle, & cet attroupement eſt ſanguinaire ; ils ſe la diſputent cruellement ; ils grondent, ils frémiſſent, ils ſe battent, ils ſe déchirent, & il arrive ſouvent qu'ils mettent

mettent en pieces celui d'entr'eux qu'elle a préféré. Ordinairement elle fuit long-temps, lasse tous ses aspirants, & se dérobe, pendant qu'ils dorment, avec le plus alerte ou le plus aimé. La chaleur ne dure que douze ou quinze jours, & commence par les plus vieilles louves; celle des plus jeunes n'arrive que plus tard. Le temps de la gestation est d'environ trois mois & demi, & l'on trouve des louveteaux nouveau-nés, depuis la fin d'Avril jusqu'au mois de Juillet.

Cette différence dans la durée de la gestation entre les louves, qui portent plus de cent jours, & les chiennes, qui n'en portent guere plus de soixante, prouve que le loup & le chien, déja si différents par le naturel, le sont aussi par le tempérament, & par l'un des principaux résultats des fonctions de l'économie animale. Aussi le loup & le chien n'ont jamais été pris pour le même animal, que par les nomenclateurs en histoire naturelle, qui, ne connoissant la nature que superficiellement, ne la considerent jamais pour lui donner toute son étendue, mais seulement pour la resserrer & la réduire à leur méthode, toujours fautive, & souvent démentie par les faits. Mais ces animaux se ressemblent beaucoup par la conformation des parties intérieures.

Les loups s'accouplent comme les chiens; ils ont comme eux, la verge osseuse, & environnée d'un bourlet, qui se gonfle, & les empêche de se séparer.

Lorsque les louves sont prêtes à mettre bas, elles cherchent au fond du bois un fort, un endroit bien fourré, au milieu duquel elles applanissent un espace assez considérable, en coupant, en arrachant les épines avec les dents; elles y apportent ensuite une grande quantité de mousse, & préparent un lit

commode pour leurs petits : elles en font ordinairement cinq ou six, quelquefois sept, huit, & même neuf, & jamais moins de trois ; ils naissent les yeux fermés comme les chiens ; la mere les allaite pendant quelques semaines, & leur apprend bien-tôt à manger de la chair, qu'elle leur prépare en la mâchant. Quelque temps après elle leur apporte des mulots, des levrauts, des perdrix, des volailles vivantes : les louveteaux commencent par jouer avec elles, & finissent par les étrangler ; la louve ensuite les déplume, les écorche, les déchire, & en donne une part à chacun. Ils ne sortent du fort, où ils ont pris naissance, qu'au bout de six semaines, ou deux mois ; ils suivent alors leur mere, qui les mene boire dans quelque tronc d'arbre, ou à quelque mare voisine. Elle les ramene au gîte, ou les oblige de se receler ailleurs, lorsqu'elle craint quelque danger. Ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois.

Les mâles & les femelles sont en état d'engendrer à l'âge d'environ deux ans.

Il n'y a rien de bon dans cet animal, dit encore le même naturaliste, que sa peau ; on en fait des fourrures grossieres, qui sont chaudes & durables. Sa chair est si mauvaise, qu'elle répugne (1) ; il n'y a que le loup qui mange volontiers du loup. Il exhale une odeur infecte par la gueule. Comme, pour assouvir sa faim, il avale indistinctement tout ce qu'il trouve, des chairs corrompues, des os, du poil, des peaux à demi-tannées, & encore toutes

(1) La chair d'un jeune loup de l'année est tendre, & assez agréable. Nous l'avons vue conseiller pour l'épilepsie. La fille d'un avocat en fit sa nourriture ordinaire pendant assez long-temps ; ou la faisoit rôtir & bouillir. Nous en avons mangé sans répugnance. Mais son usage n'a été suivi d'aucun succès.

couvertes de chaux, il vomit fréquemment, & se vuide encore plus souvent qu'il ne se remplit. Enfin désagréable en tout; la mine basse, l'aspect sauvage, la voix effrayante, l'odeur insupportable, le naturel pervers, les mœurs féroces; il est odieux, nuisible de son vivant, inutile après sa mort.

On a dit que sa *graisse* étoit nervine, résolutive, & un bon spermatopée; mais, comme les autres graisses, elle est seulement relâchante & adoucissante.

Schroder dit que le *cœur* est bon contre l'épilepsie; que le *foie* est utile contre les maladies du foie, & qu'il est utile aux hydropiques, aux personnes maigres, aussi-bien qu'à celles qui ont la toux.

Ses *intestins*, suivant le même, conviennent dans la colique, ainsi que sa peau: sa *fiente* a aussi la même vertu.

Les *os* sont efficaces pour la pleurésie, pour les meurrrissures & pour les piquures.

On peut faire une *huile de petits loups*, comme on en fait une de petits chiens; mais celle-ci est préférable.

On a mis sa *dent* au nombre des absorbants; on la pend au cou des enfants, pour favoriser l'éruption des dents; mais ce n'est pas comme ayant aucune vertu spécifique, c'est un corps qui sert de hochet, & que les enfants pressent entre les gencives. On lit dans les *A. N. C. vol.* j. *obs.* 48, que la chair & le foie du loup, mangés, remédient à l'épilepsie utérine, & qu'ils facilitent l'accouchement.

Loup dévorant. Nom donné à l'antimoine par les chymistes. *Voyez* Antimoine.

LOUTRE. *Lutra*, off. *Lutra digitis omnibus æqualibus*, Linn. *Lutra castanei coloris*, Brisson. *Lutris*; *Lutrix*; *Canis*, sive *Canicula fluviatilis*;

Catus aquæ, ſeu *paludis*, quorumdam. *Voyez* la figure du LAMENTIN, celle de la LOUTRE y eſt repréſentée.

Le corps de la loutre, dit M. DAUBENTON, eſt à-peu-près auſſi long & auſſi gros que celui du blaireau; mais les jambes de la loutre ſont de beaucoup plus courtes. Cet animal a la tête plate, le muſeau fort large, & la mâchoire de deſſous plus étroite & moins longue que celle de deſſus; le col eſt court, & ſi gros, qu'il ſemble faire partie de la tête; le corps eſt fort allongé, les jambes ſont très courtes, & la queue eſt groſſe à l'origine, & pointue à l'extrêmité. Il y a de chaque côté du muſeau des mouſtaches, compoſées de gros crins blancs & bruns; il y a en d'autres au-deſſous de la mâchoire inférieure, au-delà des coins de la bouche, & près de l'angle poſtérieur des yeux; les plus longs de ces crins ont près de trois pouces.

La loutre a deux ſortes de poils, les uns plus longs & plus fermes que les autres, qui ſont une ſorte de duvet ſoyeux, de couleur griſe-blanchâtre ſur la plus grande partie de ſa longueur, & brune à la pointe. Les poils les plus longs ſont gris-blanchâtres ſur la moitié de leur longueur depuis la racine, & de couleur brune très luiſante dans le reſte de leur étendue, juſqu'à la pointe: le brillant de ces poils efface le brun, lorſqu'ils ſont oppoſés au jour; mais le brun paroît ſeul ſous les autres aſpects ſur toute la partie ſupérieure de cet animal, depuis le bout du muſeau juſqu'à la queue, ſur la face extérieure des jambes, & ſur la face ſupérieure de la queue. Les côtés de la tête, la mâchoire inférieure, la gorge, le deſſous & les côtés du cou, la poitrine, le ventre, les aiſſelles, les aines, la face intérieure des jambes, ſont de couleur blanchâtre & luiſante, parceque les longs poils ont cette couleur

depuis la racine jusqu'à la pointe : le poil des pieds est fort court, & de couleur brune, mêlée d'une légere teinte roussâtre : le dessus de la tête & le bout de la queue, sont de couleur brune-foncée, & même noirâtre ; les plus longs poils du corps ont quatorze lignes. Les doigts tiennent les uns aux autres par une forte membrane, qui est plus longue dans les pieds de derriere, que dans ceux de devant ; parceque les doigts des pieds de derriere sont les plus longs : il y en a cinq dans chaque pied : les doigts des pieds de devant, & le pouce des pieds de derriere, ont de petits ongles crochus ; ceux des quatre autres doigts des pieds de derriere, sont les plus larges.

La loutre a environ un pied ou deux de longueur depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue, & pese huit à neuf livres.

La loutre, dit M. DE BUFFON, est un animal vorace, plus avide de poisson que de chair, qui ne quitte guere le bord des rivieres ou des lacs, & qui dépeuple quelquefois les étangs : elle a plus de facilité qu'un autre pour nager, plus même que le castor ; car il n'a des membranes qu'aux pieds de derriere, & il a les doigts séparés dans les pieds de devant, tandis que la loutre a des membranes à tous les pieds ; elle nage presqu'aussi vîte qu'elle marche : elle ne va point à la mer, comme le castor, mais elle parcourt les eaux douces, & remonte & descend les rivieres à des distances considérables : souvent elle nage entre deux eaux, & y demeure assez long-temps ; elle vient ensuite à la surface, afin de respirer. A parler exactement, elle n'est point amphibie, c'est-à-dire, animal qui peut vivre également, & dans l'air, & dans l'eau ; elle n'est pas conformée pour demeurer dans ce dernier élément, & elle a besoin de respirer à-peu-près comme

tous les animaux terrestres : si même il arrive qu'elle s'engage dans une nasse à la poursuite d'un poisson, on la trouve noyée, & l'on voit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les osiers pour en sortir. Elle a les dents comme la fouine, mais plus grosses & plus fortes, relativement au volume de son corps. Faute de poisson, d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau, ou d'autre nourriture, elle coupe les jeunes rameaux, & mange l'écorce des arbres aquatiques ; elle mange aussi de l'herbe nouvelle au printemps ; elle ne craint pas plus le froid que l'humidité ; elle devient en chaleur en hyver, & met bas au mois de Mars : on m'a souvent apporté des petits au commencement d'Avril ; les portées sont de trois ou quatre. Ordinairement les jeunes animaux sont jolis ; les jeunes loutres sont plus laides que les vieilles ; la tête mal-faite, les oreilles placées bas, les yeux trop petits & couverts, l'air obscur, les mouvements gauches, toute la figure ignoble, informe, un cri qui paroît machinal, & qu'elles répetent à tout moment, sembleroit annoncer un animal stupide ; cependant la loutre devient industrieuse avec l'âge, au moins assez pour faire la guerre avec grand avantage aux poissons, qui, pour l'instinct & le sentiment, sont très inférieurs aux autres animaux ; mais j'ai grand'peine à croire qu'elle ait, je ne dis pas les talents du castor, mais même les habitudes qu'on lui suppose.

Les loutres ne creusent point leur domicile elles-mêmes, elles se gîtent dans le premier trou qui se présente, sous les racines des peupliers, des saules, dans les fentes des rochers, & même dans les piles de bois à flotter ; elles y font leurs petits sur un lit fait de buchettes & d'herbes ; on trouve dans leurs gîtes des têtes & des arrêtes de poisson ; elles changent souvent de lieu ; elles emmenent & disper-

ſent leurs petits au bout de ſix ſemaines, ou de deux mois; ceux que j'ai voulu priver, cherchoient à mordre, même en prenant du lait, & avant que d'être aſſez forts pour mâcher du poiſſon; au bout de quelques jours ils devenoient plus doux, peut-être parcequ'ils étoient malades & foibles; loin de s'accoutumer à la vie domeſtique, tous ceux que j'ai eſſayé de faire élever, ſont morts dans le premier âge: enfin la loutre eſt, de ſon naturel, ſauvage & cruelle; quand elle peut entrer dans un vivier, elle y fait ce que le putois fait dans un poulailler; elle tue beaucoup plus de poiſſons qu'elle ne peut en manger, & enſuite elle en emporte un dans ſa gueule.

Le poil de la loutre ne mue guere; ſa peau d'hyver eſt cependant plus brune, & ſe vend plus cher que celle d'été; elle fait une très bonne fourrure. Sa *chair* ſe mange en maigre, & a en effet un mauvais goût de poiſſon, ou plûtôt de marais. Sa retraite eſt infectée de la mauvaiſe odeur des débris du poiſſon, qu'elle y laiſſe pourrir; elle ſent elle-même aſſez mauvais: les chiens la chaſſent volontiers, & l'atteignent aiſément, lorſqu'elle eſt éloignée de ſon gîte & de l'eau; mais quand ils la ſaiſiſſent, elle ſe défend, & les mord cruellement, & quelquefois avec tant de force & d'acharnement, qu'elle leur briſe les os des jambes, & qu'il faut la tuer pour la faire démordre.

Cette eſpece, ſans être en très grand nombre, eſt généralement répandue en Europe, depuis la Suede juſqu'à Naples, & ſe retrouve dans l'Amérique ſeptentrionale: elle étoit bien connue des Grecs, & ſe trouve vraiſemblablement dans tous les climats tempérés, ſur-tout dans les lieux où il y a beaucoup d'eau; car la loutre ne peut habiter, ni les ſables brûlants, ni les deſerts arides; elle fuit

également les rivieres stériles, & les fleuves trop fréquentés.

Il en est des parties de la loutre, qu'on dit être utiles en médecine, comme de celles de bien d'autres animaux; leur usage est très borné.

Sa *graisse*, mêlée & cuite avec des digestifs, est excellente, dit HOULLIER, contre les maladies des articulations.

Son *foie*, desséché & mis en poudre, & pris à la dose d'un scrupule, ou d'un gros, est bon contre la dysenterie & les autres dévoiements. On dit que ses *testicules*, desséchés & pulvérisés, & pris à la même dose, sont vantés pour guérir l'épilepsie.

LUCHERAN. *Voyez* FRESAIE.

LUNAIRE (grande); Bulbonach; Médaille; Satinée; Satin blanc; Passe-satin. *Viola lunaria*, off. *Viola lunaria major siliquâ rotundâ*, C. B. Pin. *Lunaria major siliquâ rotundiore*, J. B. *Viola latifolia*, DODON. Pempt. *Viola lunaris prima*, TABERN. Icon. *Lunaria bulbosa*, seu *Rhaphanitis*; *Lunaria odorata seu regia*; *Thlaspi montanum*, *vel lunare majus*, quorumdam.

De sa racine, qui est glanduleuse & bisannuelle, s'éleve de deux ou trois pieds une tige quelquefois grosse comme le petit doigt, velue, rameuse, d'un verd de mer, ou rougeâtre. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de l'ortie, sont dentelées, velues, d'une saveur herbacée. Au sommet des tiges & des branches, naissent des fleurs en croix, composées de quatre pétales, incarnates ou purpurines; elles ont six étamines verdâtres, à sommets jaunâtres, de peu d'odeur. A ces fleurs, succedent des siliques oblongues, plates, arrondies, à deux valvules séparées par une cloison mitoyenne, luisantes & argentées. Les semences, qui y sont contenues, sont en forme de rein, larges, bombées, d'un rouge-


a.2.
Lunaire grande
Viola lunaria.
a.3.
a.1.
a.1.

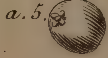






Lupinus. Lupin.









brun, d'une ſaveur fort âcre & un peu amere.

Cette plante, qui tire ſon nom de la figure de ſa ſilique, approchante de la lune, en ſon plein, fleurit en Avril, en Mai, & en Juin. Elle croît dans les pays froids ſur les montagnes élevées, & ſe cultive dans les jardins.

On n'emploie en médecine, que ſes ſemences; mais rarement. Elles paſſent pour inciſives, déterſives, apéritives, vulnéraires, diurétiques, antiépileptiques: on les dit bonnes encore contre la rage. Elles ſe preſcrivent à la doſe d'un ſcrupule, juſqu'à un gros. Un chirurgien ſuiſſe, à ce que rapporte CAMERARIUS, préparoit, avec ſes feuilles pilées, & avec la ſanicle, un excellent onguent vulnéraire. RAY. *Hiſt. plant.*

Les racines de la lunaire, de même que celles de la raiponce, ſe mangent en ſalade.

LUNE. Nom que les chymiſtes ont donné à l'argent. *Voyez* ARGENT.

LUNE cornée. *Voyez* ARGENT.

LUPIN. *Lupinus*, off. *Lupinus ſativus flore albo*, C. B. Pin. *Lupinus vulgaris ſemine & flore albo, ſativus*, J. B. *Lupinus calycibus alternis, appendiculis lateralibus nullis*, LINN.

Sa racine eſt ordinairement unique, ligneuſe, fibrée. Sa tige, qui s'éleve d'un pied & demi, ou deux pieds, eſt droite, cylindrique, un peu velue, creuſe & remplie de moëlle. Ses feuilles ſont en main ouverte, à ſept digitations, d'un verd-foncé & velues en-deſſous. Ses fleurs, rangées en épi au haut des tiges, ſont légumineuſes, blanches, portées ſur de courts pédicules. Du calyce, ſort un piſtil qui devient une gouſſe large, épaiſſe, applatie, droite, plus petite que celle de la feve, liſſe intérieurement, velue à l'extérieur. Elle contient

cinq à six semences orbiculaires, applaties, un peu anguleuses, blanchâtres en-dehors, jaunâtres en dedans, & fort ameres.

Les semences de lupin sont très ameres, & d'une saveur désagréable. On en faisoit autrefois un aliment. GALIEN nous apprend que, pour les manger, on les faisoit cuire, ou dans de la saumure simple, ou dans de la saumure & du vinaigre, ou seulement assaisonnés avec un peu de sel; mais il remarque, que c'est une nourriture grossiere, difficile à digérer, & qui engendre de mauvais suc.

Sa décoction est vermifuge; elle passe aussi pour apéritive, fondante: cependant elle est de peu d'usage intérieurement.

La farine de lupins entre dans les cataplasmes discussifs & émollients; sa vertu est plus résolutive que les autres farines, & est d'une plus grande utilité contre les tumeurs du testicule dans la chaude-pisse, & contre les engorgements des mammelles. On mêle cette farine avec du miel & du fiel de bœuf, dont on oint avec succès le ventre des enfants attaqués de vers. Sa décoction s'emploie pour la gale en lotion, & convient pour déterger les vieux ulceres.

LYCHNIS. Plusieurs plantes désignées sous ce nom, sont d'usage en médecine. Les principales, sont la NIELLE; la PASSE-FLEUR, & la SAVONNIERE. *Voyez* ces mots.

LYCOPERDON, *ou* VESSE DE LOUP. *Voyez* CHAMPIGNON, n°. iij.

LYS. *Voy.* LIS.

LYSIMACHIE. *Voy.* CORNEILLE, plante.

LYSIMACHIE rouge. *Voy.* SALICAIRE.

FIN du quatrieme volume.